

Zeitschrift: Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Numismatische Gesellschaft
Band: 7-9 (1957-1960)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft

Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktions-Comité: Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. F. Burckhardt/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich,
Dr. H. A. Cahn/Basel

Redaktor der Schweizer Münzblätter: Dr. Herbert A. Cahn, Rüttimeyerstraße 12, Basel

Administration: Friedrich Reinhardt AG., Basel 12

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis:	Revue trimestrielle · Prix d'abonnement:
Fr. 10.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz.	par an (envoi gratuit aux membres de la Société
Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis:	suisse de numismatique) · Prix d'annonces: Un
Viertelseite Fr. 30.– pro Nummer, Fr. 90.– im Jahr.	quart de page Fr. 30.– par numéro, Fr. 90.– par an

Inhalt – *Table des matières*

Georges Le Rider: Sur la fabrication des coins monétaires dans l'antiquité grecque, p. 1 / Numismatische Miscellen, S. 6 / Der Büchertisch, S. 10 / Wiederholung einer Abb. aus Schweizer Münzblätter 28 (1957), S. 11 / Neues und Altes, S. 19 / Münzfunde, S. 22

GEORGES LE RIDER

SUR LA FABRICATION DES COINS MONÉTAIRES DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE.

Une opinion assez répandue veut que les anciens Grecs aient utilisé des poinçons pour confectionner leurs coins monétaires. Le poinçon était sculpté en relief dans un métal très dur, et pouvait imprimer en creux toute une série de coins. Mais il ne représentait nécessairement que la forme générale du type : les parties trop saillantes, en trop fin relief, se seraient brisées au premier choc ¹. Les coins ne recevaient donc en creux qu'une ébauche, et devaient être complétés un à un par le graveur. On explique ainsi que des coins issus du même poinçon, s'ils gardent une ressemblance d'ensemble, puissent varier considérablement dans les détails ².

Cette opinion, soutenue en particulier par O. Ravel et Ch. Seltman, a été vigoureusement combattue par L. Naville ³. Il démontre d'abord que les exemples allégués par les partisans

¹ La frappe en creux d'un motif en relief dans un métal présentant une certaine résistance met en danger les détails trop finement sculptés. Ces détails sont beaucoup moins exposés sur le coin parce qu'ils y sont gravés en creux.

² Il est toujours difficile aux partisans du poinçonnage de préciser ce qui était représenté sur le poinçon : cf. *Congrès Int. de Num., Paris 1953, II, Actes*, p. 558–559.

³ *Les Monnaies d'or de la Cyrénaïque (Genève 1951), Annexe III : Le prétendu poinçonnage des coins*, p. 113–119. On trouvera dans ce chapitre la bibliographie relative à la question.

du poinçonnage ne sont nullement probants, et qu'ils peuvent tous sans exception être interprétés d'une autre manière, que nous exposerons plus loin. Il propose ensuite un argument d'ordre logique : si les Grecs avaient connu ou pu utiliser ⁴ ce procédé qui leur eût permis d'obtenir mécaniquement des coins semblables et d'uniformiser les produits d'une même émission, ils l'auraient employé à l'exclusion de tout autre.

Il paraîtrait inutile de revenir sur la démonstration de L. Naville, si, dans un récent article, W. Schwabacher ne reprenait à son compte la théorie du poinçonnage ⁵. Deux monnaies d'Amphipolis lui semblent fournir une preuve indiscutable de cette pratique. Les deux têtes d'Apollon représentées au droit ne proviennent pas du même coin : certains détails sont trop différents, comme l'arrangement des mèches de cheveux. Pourtant, elles sont curieusement semblables : dans les deux cas, l'inclinaison du cou est identique, et l'on observe sur le menton exactement le même défaut. Pour W. Schwabacher, une seule interprétation est possible : les deux têtes d'Apollon, si semblables et si différentes à la fois, proviennent de deux coins tirés du même poinçon, marqué à l'endroit du menton d'un léger défaut, presque invisible, qui, par l'intermédiaire des coins, se trouve reproduit sur les monnaies.

W. Schwabacher refuse d'admettre une autre explication, qui semble pourtant tout aussi acceptable : le coin utilisé pour frapper la première tête d'Apollon aurait été *regravé* avant de servir à frapper la seconde. Personne, je crois, ne conteste que les retouches de coins étaient courantes chez les anciens Grecs. Cette pratique suffit fort bien à expliquer, dans le cas envisagé par W. Schwabacher, que les deux têtes d'Apollon gardent une similitude d'ensemble tout en présentant des variantes de détail. Elle explique aussi que le même défaut se retrouve sur les deux mentons : très peu apparent, il n'a pas été corrigé sur le coin au cours de la regravure.

L'unique raison invoquée par W. Schwabacher pour repousser cette interprétation est qu'on eût discerné sur l'une des deux monnaies d'Amphipolis les remaniements opérés sur le coin par l'artisan. C'est considérer que tous les coins retouchés, sans exception, gardaient la marque évidente de l'intervention du graveur. Il est certain que la regravure était souvent maladroite ou hâtive, et qu'elle se laisse alors reconnaître sans ambiguïté ⁶. Mais il se trouvait sûrement aussi des graveurs assez habiles pour n'en laisser aucune trace. On s'en convaincra en observant les deux tétradrachmes d'Antiochus Hiérax illustrés ci-dessous (*fig. 1 et 2*) ⁷.

Les droits de ces deux pièces semblent au premier regard n'avoir aucun rapport entre eux. Or, après un examen attentif, on doit admettre qu'ils proviennent du même coin,

⁴ Les monnaies incuses de Grande-Grèce constituent un cas tout à fait spécial. Le poinçon en relief nécessaire à la frappe du revers s'imprimait directement dans la monnaie (taillée dans un métal beaucoup moins dur que celui des coins), et son travail était encore facilité par la minceur des monnaies incuses. Les conditions auraient été tout à fait différentes s'il avait fallu poinçonner des coins durs et massifs. On dira que cette pratique était courante pendant le Bas-Empire et le Moyen-Âge. Mais on ne doit pas oublier que les monnaies de cette époque ont un très faible relief, et qu'il suffisait donc au poinçon de marquer légèrement le coin. Au contraire, le haut relief des monnaies grecques eût exigé que le poinçon pénétrât profondément dans le coin, ce qui aurait posé un grave problème technique.

⁵ *Zur Technik der Stempelherstellung in griechischen Münzstätten klassischer Zeit, Congrès Int. de Num., Paris 1953, t. II* (paru en 1957), p. 521-528. Les monnaies que décrit W. Schwabacher ne sont malheureusement pas illustrées, ce qui empêche d'apprécier ses remarques à leur juste valeur. Mais le principe d'explication qu'il adopte est parfaitement clair.

⁶ Ainsi, au revers de la monnaie illustrée *fig. 1*, le monogramme placé dans le champ à gauche a été regravé par-dessus un autre, dont on voit nettement la trace.

⁷ Cette série est attribuée par E. T. Newell à l'atelier de Magnésie du Sipyle : *WSM*, n° 1465-1466, pl. 61, 14 ; 62, 1-3. Les deux tétradrachmes illustrés ici appartiennent à la collection de M. Henri Seyrig, qui vient de les publier et de les attribuer à l'atelier de Parion : *Parion au III^e siècle av. J.-C., Amer. Num. Soc., Centennial Publication*, sous presse. Je le remercie de m'autoriser à les reproduire.



1



2



3



4

profondément remanié entre la frappe du n° 1 et celle du n° 2⁸. Sur les deux exemplaires, en effet, deux saillies (correspondant à deux fissures sur le coin) se retrouvent à la même place, l'une derrière la tête, l'autre sous le menton d'Antiochus ; de plus, les fanons du diadème sont disposés de façon identique. La seule différence est que la première saillie, et les fanons, sont plus étroits sur le n° 2. L'explication en est aisée : avant d'effectuer la retouche, le graveur a légèrement raboté le champ du coin pour le rendre plus lisse, et cette opération a rétréci la fissure derrière la tête, ainsi que les fanons. Il est impossible d'expliquer la parfaite similitude de ces éléments par l'existence de deux coins tirés d'un même poinçon : la différence de taille et de proportions des deux visages s'y oppose absolument. L'artisan a en réalité regravé un coin devenu à ce point inutilisable qu'il a dû refaire en entier la tête du roi. Ne voulant rien laisser du portrait précédent, il a retaillé une tête plus large (c'est pourquoi la saillie visible derrière le crâne en est un peu plus proche sur le n° 2 ; l'autre, sous le menton, est devenue moins importante), et plus en profondeur (ce qui rend compte du haut relief du n° 2, et peut-être aussi des traits plus accusés d'Antiochus Hiérah⁹). Sans un hasard singulier, rien n'eût permis de soupçonner

⁸ Ce fait est clairement indiqué par H. Seyrig, *ibid.*

⁹ Les portraits d'Antiochus Hiérah sont en général très conventionnels. Celui de notre n° 2 fait exception à la règle. A-t-on voulu donner une image plus fidèle du roi, ou les nécessités de la regravure sont-elles responsables des traits plus accusés ?

l'intervention du graveur. On en déduira qu'elle nous échappe complètement dans beaucoup de cas, et que l'objection de W. Schwabacher n'est pas acceptable ¹⁰.

Au total, nous avons le choix pour interpréter les mêmes faits entre deux explications. L'une fait intervenir un poinçon, dont l'emploi à l'époque grecque ne peut être démontré ^{10bis}, et qui reste une construction de l'esprit. L'autre fait appel à la technique de la regravure des coins, dont il existe des preuves matérielles nombreuses et tangibles. Il semble donc évident que cette seconde explication, dans l'état présent de nos connaissances, doive être retenue de préférence à l'autre.

Nous avons cherché jusqu'à présent à montrer l'inutilité de recourir à l'hypothèse d'un poinçon pour expliquer la ressemblance générale qu'on observe parfois entre deux types dont les détails sont différents. Nous voudrions aussi montrer qu'on peut également faire l'économie du poinçon pour interpréter d'autres particularités techniques dont on a souvent tiré argument en faveur de son existence.

Il n'est pas exceptionnel de rencontrer au droit des monnaies la marque de deux coins ¹¹ : ils se trouvaient si proches l'un de l'autre sur l'enclume qu'un flan légèrement mal placé recouvrait partiellement celui auquel il n'était pas destiné. Selon G. F. Hill, cette proximité fautive des coins s'explique par leur poinçonnage hâtif sur l'enclume. S'ils y avaient été gravés un à un, une pareille erreur de mesure ne se serait pas produite. On avouera que cette argumentation n'a rien de décisif.

Il arrive aussi qu'on discerne au revers d'une même pièce le type normal en relief recouvrant le type de droit en creux. On a voulu en déduire, par analogie avec ce qui se passe dans la numismatique romaine du III^e siècle après J.-C., l'emploi du poinçon à l'époque grecque ¹². Rien n'est moins sûr, et l'autre explication qu'on a proposée de ce phénomène demeure convaincante : une monnaie pouvait rester accidentellement collée au coin de trousseau, et frapper le flan suivant en y imprimant en creux le type de droit. L'artisan, après avoir décollé la monnaie du coin, refrappait le flan dans les conditions normales, et le type de revers apparaissait en relief par-dessus le type de droit incus.

Une autre particularité est plus énigmatique. Sur quelques exemplaires, on remarque un *sillon* entourant le plus souvent les lettres de la légende et les perles du grènetis, mais aussi parfois certains détails du type lui-même. G. F. Hill supposait que l'ouvrier, travaillant sur un poinçon, rendait du relief aux lettres ou à d'autres détails en creusant tout autour un sillon, qui, s'imprimant en relief sur le coin, réapparaissait en creux sur la monnaie ¹³. Des monnaies de Phaistos semblent contredire cette interprétation (*fig. 3*) ¹⁴. Elles ont au centre du cercle que forme le grènetis un point en relief, qui correspond, personne ne paraît en douter ¹⁵, au creux laissé sur le coin par l'une des pointes du compas dont on traçait, avant la gravure, la circonférence marquant les limites du type et la place du grènetis. On en déduira qu'à Phaistos l'artisan ne disposait pas d'un poinçon, mais travaillait directement

¹⁰ Que les Grecs aient pris un tel soin à prolonger la vie de leurs coins est déjà un indice qu'ils ne disposaient pas d'un moyen facile, comme l'eût été le poinçonnage, pour en fabriquer en série. Des exemples intéressants de retouches sont donnés par G. F. Hill, *Num. Chr.*, 1922, p. 24—26.

^{10bis} Nous renvoyons ici à l'article de L. Naville, cf. note 3.

¹¹ Aux exemples donnés par G. F. Hill, *ibid.*, p. 36—38, on ajoutera une monnaie de Gortyne du Musée Hunter (G. Macdonald, *Hunt. Coll.*, pl. XLI, 19) : on distingue au droit (en bas à droite) l'extrémité d'un rameau qui appartenait certainement à un autre coin.

¹² Nous renvoyons à l'article de N. Dürr, *La confection des coins monétaires romains, Congrès Int. de Num.*, Paris 1953, II, *Actes*, p. 537—544, et au compte-rendu que nous en ferons ici-même (*Schweizer Münzblätter VIII*, 1958, n° 30).

¹³ *Num. Chr.*, 1922, p. 19—20. Hill cite une monnaie de Poseidonia et une autre de la Ligue Achéenne.

¹⁴ La monnaie illustrée *fig. 3* faisait partie de la Coll. Pozzi : cf. E. Babelon, *Traité*, pl. 255, n° 6 et *Naville I*, 1920, n° 1993. Cf. Babelon, pl. 255, n° 5.

¹⁵ *Num. Chr.* 1922, p. 23 ; M. Bahrfieldt, *Antike Münztechnik, Berliner Münzblätter*, 1903, p. 18.

en creux sur le coin. Or, sur ces mêmes monnaies, juste au-dessus de ce point en relief, les lettres de la légende sont entourées d'un sillon. L'hypothèse de Hill n'est donc pas satisfaisante ¹⁶ et laisse place à d'autres explications. On pourrait admettre que les lettres ou les perles du grênetis étaient imprimées sur le coin à l'aide de petits poinçons individuels en forme de lettre ou de perle : ceux-ci, pénétrant dans le coin, produisaient autour du caractère imprimé une levée de métal, qui se marquait sur la monnaie par un sillon. Il est possible que les Grecs aient utilisé parfois ce procédé ¹⁷, mais il ne suffit pourtant pas à rendre compte de toutes les données. Il arrive en effet que le contour du type principal lui-même soit souligné par un sillon ¹⁸, et on observe d'autre part que dans une légende entourée de ce sillon, deux mêmes lettres n'ont pas la même forme, ce qui paraît exclure qu'elles aient été imprimées au poinçon (*fig. 4*) ¹⁹. Il est donc possible que nous devions penser simplement à une méthode particulière de gravure produisant sur le coin des levées de métal. Les motifs linéaires, comme les lettres, pouvaient être gravés avec un pointeau qui, n'arrachant pas le métal, le refoulait de part et d'autre de son parcours ²⁰ ; pour le type central, plus large, on utilisait certainement un instrument tranchant, une gouge, qui, elle, arrachait le métal : mais on peut imaginer qu'une légère levée se produisait parfois sur les bords, ou bien que l'artisan commençait par tracer le contour du type avec un pointeau. Notre ignorance des méthodes de gravure grecques nous empêche de parvenir à une solution assurée. Il semble cependant que dans tous les cas on ait intérêt à abandonner la théorie d'un poinçon représentant en relief la forme générale du type monétaire, au profit d'explications qui paraissent à la fois plus simples et moins anachroniques.

¹⁶ Songeons en outre à la difficulté de sculpter en relief une lettre sur un poinçon portant l'ensemble du type.

¹⁷ Il ne serait pas contradictoire de nier l'existence de poinçons représentant l'ensemble du type et d'admettre celle de petits poinçons en forme de lettre ou de perle. Les deux outils, à cause de leur différence de taille, ne posent pas les mêmes problèmes d'utilisation.

¹⁸ On le constate sur des monnaies de Gortyne (Svoronos, *Num. de la Crète Ancienne*, pl. XIII, 8-9 : le ventre du taureau et le tronc de l'arbre sont longés par un sillon), d'Itanos (*ibid.*, pl. XIX, I : les serpents de mer et la queue de Triton présentent le même phénomène ; notons en outre que cette monnaie donne un exemple très net de grênetis entouré d'un sillon), etc. On ne saurait admettre que comme au Moyen-Âge (cf. A. Blanchet et A. Dieudonné, *Manuel de Num. Française*, t. II, p. 22) le type était décomposé en plusieurs éléments sculptés chacun sur un poinçon différent et imprimés l'un après l'autre sur le coin.

¹⁹ Sur la monnaie de Philippe Andriscos illustrée *fig. 4* (Navelle V, 1923, n° 1497 = SNG Lockett n° 1541) les deux I du nom royal ne sont pas identiques, ni les deux II.

²⁰ On observe un sillon tout à fait analogue sur les tessères et les timbres amphoriques : ainsi H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre*, n° 160, 221, 660, etc. ; V. Grace, *Hesperia*, IV, 1935, *The Die Used for Amphora Stamps*, p. 421-429. L'explication en est cette fois plus aisée : les légendes étaient tracées en creux à l'aide d'un instrument pointu dans de l'argile ou de la cire, matières éminemment plastiques où se produisent de fortes levées autour du caractère qu'on y inscrit ; la matrice ainsi obtenue était durcie (par le feu pour l'argile, par le froid pour la cire) et devenait assez solide pour imprimer en relief la marque désirée sur l'argile encore non-cuite de la tessère ou de l'amphore. Les observations de V. Grace sur les méthodes des potiers actuels sont fort intéressantes à cet égard. Si l'ouvrier travaillait avec soin, les levées étaient plus régulières et pouvaient être atténuées. Il est certain que le métal des coins monétaires, beaucoup moins plastique, ne produisait pas sur les bords du trait gravé une levée aussi perceptible ; elle existait néanmoins. Très probablement, un léger coup de lime suffisait à la faire disparaître, mais on peut penser que les ouvriers négligeaient parfois le polissage du coin.

5. Ein Augenzeuge berichtet über die Auktion Ponton d'Amécourt

In der Bibliothek des Oxforder Münzkabinetts blätterte ich kürzlich im Katalog der berühmten Auktion Ponton d'Amécourt (1887), einer der schönsten Sammlungen römischer Goldmünzen, die je unter den Hammer kam. Das Exemplar des Katalogs stammte aus dem Besitz von Sir Arthur Evans. Ein Blatt fiel mir in die Hände, auf dem über die Auktion berichtet wird, und zwar der Ausschnitt aus einer Zeitschrift für Sammler, deren Titel ich nicht feststellen konnte. Herausgeber war H. Brendicke, Berlin. Und nun der Bericht, der mutatis mutandis sehr aktuell klingt:

«Vom 25.–30. April d. J. fand in Paris eine Münzauktion statt, welche mit Recht ein numismatisches Ereignis genannt wurde, das so bald nicht der Vergessenheit anheimfallen dürfte. Es handelte sich um die hochberühmte Sammlung römischer und byzantinischer Goldmünzen des Vicomte de Ponton d'Amécourt, eines ebenso eifrigen und glücklichen Sammlers wie verdienstvollen numismatischen Schriftstellers. Allerdings behandeln seine Arbeiten vorzugsweise das Gebiet der merovingischen Münzen, von denen derselbe eine ebenfalls außerordentliche Sammlung noch besitzt. Bei der Bedeutung dieser Auktion werden einige Mitteilungen darüber gewiß für manchen von Interesse sein, dem es nicht wie dem Schreiber dieser Zeilen vergönnt war, derselben persönlich beizuwohnen.

«Die Auktion fand im Hôtel Drouot unter der Leitung der Herren Rollin und Feuarent statt, die sich bei dieser Gelegenheit durch die Veröffentlichung eines vorzüglichen Kataloges verdient gemacht haben, welcher dadurch einzig in seiner Art ist, daß *jede* Münze der Sammlung mit Vorder- und Rückseite auf 37 trefflich ausgeführten Lichtdrucktafeln abgebildet ist. Da die Sammlung die ganze Zeit der römischen Goldprägung umfaßt, so bietet dieser Katalog in Wort und Bild eine abgeschlossene beschreibende Geschichte dieses Zweiges der Numismatik. Für diejenigen aber, welche der großen Opfer wegen darauf verzichten, römische Goldmünzen zu sammeln, bedeutet dieser Katalog eine willkommene Ergänzung ihrer Silber- und Kupfersammlung; desgleichen dürfte derselbe für Museen und höhere Schulen von Interesse sein ¹.

«Die Sammlung umfaßt 1009 Nrn., von denen No. 1 bis 997 mit Ausnahme von No. 706 (Hanniballianus) Goldmünzen, No. 706 und 998–1009 Silbermünzen waren. Es befanden sich darunter die größten Seltenheiten; nur verhältnismäßig wenige Stücke waren ‚geloht‘; im Übrigen war die Erhaltung durchweg eine vorzügliche und den Angaben des Katalogs entsprechend; viele Stücke waren à fleur de coin.

«Es läßt sich begreifen, daß dem Verlaufe dieser Auktion, von der die Verfasser des Katalogs behaupten, ‚ce sera la vente la plus importante du siècle‘ allseitig mit größter Spannung entgegengesehen wurde und daß bei der Menge und Beschaffenheit des Gebotenen selbst weite Reisen nicht gescheut wurden, um wenigstens den Versuch zu machen, einzelnes preiswert zu erwerben. Manchen hielt freilich die Furcht, daß die Preise übermäßig in die Höhe getrieben würden, von einer Beteiligung zurück; indessen war diese Furcht im allgemeinen unbegründet. Allerdings wurden Unika unter lebhafter Bewerbung teilweise außerordentlich hoch bezahlt; dagegen gewöhnliche Stücke und solche von mittlerer Seltenheit oft billig zugeschlagen; z. B. kamen die No. 365/66 Crispina, die 425 bzw. 430 frs. brachten, und selbst die No. 370/71 Didius Julianus, die 910 bzw. 930 frs. erzielten, angesichts der Erhaltung nicht eben zu teuer ².

¹ «Der Preis der illustrierten Ausgabe beträgt 30 Mk.; die Ausgabe ohne Tafeln kostet 5 Mk., die vollständige Preisliste 2 Mk.»

² «Im Allgemeinen scheinen gerade die deutschen Sammler, Museen und Händler teils die Bedeutung dieser Auktion unterschätzt, teils zu sehr unter dem Einfluß des Vorurteils gestanden zu haben,

Einige Perlen der Sammlung, z. B. No. 474, Gordianus Africanus (Unikum, 6720 Frcs.), 557 Quintillus (Unikum, 6120 Frcs.) und 663 Constantin I. Gold-Medaillon (10,800 Frcs.) kaufte das *Pariser Kabinet*; in diesen drei Fällen äußerte sich die Freude des ohnehin durch die Schnaebelle-Affaire erregten Publikums durch lebhaftes Händeklatschen, zumal der Hauptbewerber ein Deutscher (Hamburger aus Frankfurt a. M.) war. Letzterer erwarb u. A. No. 636 Helena, Gold-Medaillon (Unikum) für 6000 Frcs., während das Pariser Kabinet bis 5900 ging; ferner No. 668 Constantin I., Medaillon für 5000 Frcs. und No. 710 Constantin II., Medaillon für 4950 Frcs. Im Übrigen waren Hauptkäufer teilweise auf Grund ihrer Aufträge, die Herren Rollin und Feuarent (Paris) und H. Hoffmann (Paris). Das Gesamtergebnis betrug ca. 360 000 Frcs. ohne die 5% Zuschlagsgebühr.

«Vielfach wurde in Paris die Frage erörtert, ob es zu beklagen sei oder nicht, daß eine solche mit unendlicher Mühe und Ausdauer zusammengebrachte Sammlung wieder nach allen Richtungen der Windrose zerstreut würde. Ich bin, im Gegensatz zu den meisten, mit denen ich über dieses Thema sprach, der Ansicht, daß dies nicht gerade bedauerlich ist, und möchte, da diese Frage fast bei jeder größeren Auktion aufgeworfen wird, an dieser Stelle kurz meine Gründe dafür angeben. In einer *so* ausgewählten Sammlung hat jedes einzelne Stück an und für sich einen hohen Wert, während bei andern Sammlungen, z. B. von Altertümern einer bestimmten, eng begrenzten Gegend, der Hauptwert in dem *Zusammenbringen* einer möglichst *großen* Anzahl verwandter Gegenstände besteht, die einzeln vielleicht eine untergeordnete Bedeutung haben, und deren Zersplitterung einer Auflösung in Nichts gleichkäme. Wenn dagegen der Besitz einer solchen Reihe von Perlen unter eine größere Zahl von Personen verteilt ist, gewähren dieselben mehr Anregung, auch in wissenschaftlicher Beziehung, vor allen Dingen aber mehr Genuß, als wenn sie in *einer* Hand, und sei es selbst in der eines Ponton d'Amécourt vereinigt sind, dessen Verdienste um das Zusammentragen eines solchen Schatzes durch diese Bemerkung keineswegs geschmälert werden sollen. Vielmehr möchte ich hervorheben, daß dieser ausgezeichnete Numismatiker ein leuchtendes Beispiel gegeben hat, was ein Einzelner, von Liebe zur Sache erfüllt und mit wissenschaftlichem Verständnis sammelnd selbst in unseren Tagen erreichen kann, wo man so oft die meist unberechtigte Klage hört, daß wirklich gute und seltene Stücke überhaupt nicht mehr im Handel vorkämen. Dies trifft nur zu für Unika und Seltenheiten ersten Grades, die allerdings allmählich in den eisernen Bestand der öffentlichen Sammlungen übergehen; für alle andern gilt nach wie vor das Wort: ‚Suchet, so werdet ihr finden.‘

«Ferner ist kaum anzunehmen, daß gerade eine derartige Sammlung nach dem Tode des ersten Besitzers noch lange in Privatbesitz vereinigt bleiben würde. Denn außer dem immerhin ideellen und schwankenden Geldeswert hat eine jede Sammlung für denjenigen, der sie angelegt hat, durch die lebendige Erinnerung an die Anstrengungen, welche die Erreichung des festgesetzten Zieles kostete, ihren ganz eigentümlichen Reiz. Dies Interesse geht selbstverständlich verloren, sobald die Sachen in eine zweite Hand übergehen, und es darf nicht Wunder nehmen, wenn der zweite Besitzer daran denkt, das in einer solchen Sammlung steckende Kapital für andere Zwecke flüssig zu machen, zumal dies bei Münzen weniger Umstände verursacht als bei Dingen, die, wie z. B. Gemälde, mehr Raum einnehmen und mit dem sonstigen Besitz des Eigentümers inniger verwachsen sind. Ich kenne nicht die besonderen Gründe, welche Herrn de Ponton d'Amécourt veranlaßt haben, sich dieser Sammlung bei Lebzeiten zu entäußern, doch möchte ich annehmen,

daß in Paris *Alles* hoch bezahlt werden würde. Wenigstens ist es mir, der ich eigens dieser Auktion wegen nach Paris ging, trotz vieler Bemühungen nicht gelungen, außer von einem Sammler meiner Vaterstadt, nennenswerte Aufträge für dieselbe zu erlangen; ja es ist mir begegnet, daß selbst namhafte Sammler *nach* der Auktion durch mich zuerst erfuhren, daß dieselbe bereits stattgefunden und um was es sich dabei gehandelt hätte.»

daß auch für ihn, der in vorgerücktem Alter steht, ähnliche Erwägungen entscheidend gewesen sind. Um so mehr aber muß man den Herausgebern des Kataloges Dank und Anerkennung dafür zollen, daß sie keine Kosten und Mühen gespart haben, um späteren Generationen ein anschauliches Bild der Sammlung, wie sie war, in einem vorzüglichen Kataloge zu überliefern, der zugleich ein würdiges und bleibendes Denkmal für den ehemaligen Besitzer sein wird.

Hamburg, den 27. Mai 1887.

H. Lucks.»

Herbert A. Cabn

6. Viehzollmarken in Basel um 1512

Urkundenbuch der Stadt Basel, Bd. IX, S. 351, Nr. 385: 17. Juli 1512: Urfehdebrief des Lienhart von Fach, Bürger zu Basel, Metzger und Viehzoller. Er gesteht, daß «ich . . . ettwas gelt, so ich von verkoufftem vich zu zoll empfangen, behalten verschlagen (verheimlicht) und zu minem gebruch bewendt und verthon unnd zu ziten ettlich verfallen zoll on . . . miner gnedigen heren wissen, willen und erlaubung wider minen getanen eyd verbeitet (nicht rechtzeitig eingefordert) und nach dero inbringung inn die zollbuchs ouch nit gestossen, sonder inen (den Gn. Herren) das verstolen und die glicher gestalt entragen (hinterzogen), unnd wiewol bemelt myn gnedig heren solchen unerbern handel von mir nit gewisst, uss andern redlichen ursachen von und ab solichem ambt billich geurloubt und alle ir *vichwarzeichen*, so ich von inen hinder mir (in meiner Verwahrung) gehebt, inen zu iren handen und gewaltsami ze uberantworten mich ervordert, so hab ich doch dero ettwevil verschlagen und verborgenlich behebt. Unnd als ich von irem fryen Amptman umb ubersehung (Uebertretung) miner gelubden und eren vor gericht beclagt und dero inn recht erwysen worden bin, gefenklich angenommen und dieselben verslagen *vichwarzeichen* by mir zu der zitt erst erfunden unnd uff solichs oberzalt myn begangen diepstall von mir erst erkundet und demselben verschulden nach ab und zu minem lip und leben mit recht wol hetten mogen richten lassen.»

Es scheint, daß sich von diesen Viehzollmarken kein Stück erhalten hat; jedenfalls liegt keines in der ehemals Ewig'schen Sammlung im Historischen Museum zu Basel.

Felix Burckhardt

7. Une monnaie d'argent de Philippe Villiers de l'Isle-Adam



* F · PHVS · D · VILLERS · LISLEADAM MAGISTE R · RO
entre deux cercles perlés. Armes du grand maître (dextrochère, revêtu d'un manipule)
dans un cercle lisse intérieur.

* D · CHOLACIO · SANTE · IOHANNIS · BAPTISTA
entre deux cercles perlés. Tête de St-Jean sur une coupe, dans un cercle lisse intérieur.
1,13 g. 21 mm. Arg. Bien conservée. Trouée.

Les monnaies de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam sont extrêmement rares. Schlumberger¹, Schembri² et Furse³ ne mentionnent qu'une seule monnaie en argent de ce grand maître. Elle est à son buste. Cette rareté s'explique par des faits historiques bien connus : arrivée à Rhodes le 19 septembre 1521, début du siège par les Turcs en juin 1522, blocus de l'île et départ des derniers chevaliers le 1^{er} janvier 1523. Les monnaies du dernier grand maître n'ont donc pas pu quitter Rhodes en grand nombre et ce qui en restait, a dû être refondu par les Turcs.

Mais notre monnaie a-t-elle été effectivement frappée à Rhodes ? Il me semble qu'il n'y a pas de doute à avoir à ce sujet. Les caractères en partie gothiques de la légende suffisent à le rendre probable. Dans l'Italie de Charles-Quint qui accorda après 1530 le droit de monnayage à Villiers de l'Isle-Adam à Malte, on n'employait plus des caractères gothiques. Mais il y a plus. La légende de notre pièce se termine par « Magister Ro » (pour Rodi), titulature qui se trouve sur les monnaies des grands maîtres de Rhodes avant Villiers, et qui n'aurait aucune raison de figurer sur des monnaies frappées à Malte.

En étudiant la légende du droit de notre pièce, nous constatons encore quelque chose d'intéressant. Tandis que sur les monnaies décrites par Furse et Schembri on ne trouve jamais le nom du grand maître en entier, sur notre pièce figure aussi le nom de Villiers. A ma connaissance ce nom se trouve seulement sur un jeton (Tessera) en argent, reproduit par Schembri, Pl. 1, et qui, d'après son style moderne, a certainement été frappé à Malte.

Venons maintenant au type de notre monnaie. C'est un type nouveau. La frappe des *gigliati*, au grand maître agenouillé, avait cessé avec Pierre d'Aubusson (1476—1503), pour faire place à un nouveau système avec des types nouveaux. L'agneau Symbolique, Saint Jean debout, les armes des titulaires apparaissent sur les monnaies. Mais notre monnaie apporte un sujet tout à fait nouveau. Tout le martyre de Saint Jean est évoqué par la présentation de son revers. La légende rappelle la décollation du Baptiste, et le chef de Saint Jean sur une coupe résume et symbolise son martyre. Nous nous trouvons donc en présence d'un prototype monétaire que l'ordre de Saint Jean de Jérusalem à Malte adoptera pendant plus de deux siècles.

A quel système rattacher notre monnaie et quel nom lui donner ? Schlumberger suppose que le grand maître, lors de la réforme monétaire de Pierre d'Aubusson, adopta le système monétaire du St-Siège, duquel dépendait directement l'ordre. Notre pièce a le poids et le diamètre d'un *grossetto* papale. Donnons-lui donc le nom de *grossetto*. *D. Dolivo*

¹ *G. Schlumberger*: Numismatique de l'Orient Latin, Paris 1873.

² *Baron Ed. H. Furse*: Mémoires numismatiques de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, Rome 1889.

³ *Monsignor Canon H. Celleja Schembri*: Coins and Medals of the Knights of Malta, 2^{me} édition, London 1910.

8. Louis XVI – 6 et 3 Deniers de 1791

Dans leurs ouvrages sur la période de la Révolution Française, Guilloteau (V. G.) et Boudeau entre autres, fixent des prix d'estimation extrêmement bas pour les pièces de 6 Deniers (V. G. 186) et 3 Deniers (V. G. 187) datées 1791, ces monnaies étant sans doute considérées comme très communes.

Or tel n'est certes pas le cas, et bien au contraire il est probable que ces pièces sont demeurées à l'état de projet et n'ont jamais été frappées à ce millésime.

En effet, aucun spécialiste n'a apparemment offert jusqu'ici sur liste l'une ou l'autre de ces pièces qui au demeurant ne figurent dans aucun catalogue de collection spécialisée telles que la collection Tasbille ou la collection Guilloteau. Pas plus ne figurent-elle au Cabinet des Médailles et les reproductions dans le livre de V. G. ont été établies d'après des dessins



et non d'après des photos de monnaies originales. Ceci prouve que V. G. n'a pas eu (et pour cause) d'exemplaires à sa disposition.

D'ailleurs tout ceci s'explique aisément. Duvivier était graveur officiel de la monnaie. C'est lui qui créa encore la pièce de 12 Deniers dont le coin continua à être utilisé, mais après son échec au concours de 1791, ce fut Dupré qui devint dès le 11 juillet 1791 graveur officiel. Il entreprit la création des pièces de 30 Sols, 15 Sols, 2 Sous, prévues par les décrets de l'Assemblée Nationale et que Hennin mentionne comme frappées à la fin de l'année 1791. Un cahier d'une quinzaine de feuilles provenant de papiers personnels de Dupré fait état, par des cercles tracés au crayon, de la circonférence des diverses pièces gravées par Dupré. Or les pièces de 6 et 3 Deniers ne figurent pas dans la page des monnaies de 1791 mais apparaissent pour la première fois en 1792. Enfin, les épreuves de graveur des deux pièces en question en étain unifaces (sans différent) qui se trouvaient dans la collection Tasbille (voir fig.), sont datées 1792.

Il semble donc bien que si Dupré a, dès juillet 1791, gravé un certain nombre de monnaies qui furent encore frappées cette année-là, les pièces de 6 et 3 Deniers ne virent le jour qu'en 1792 et furent frappés tout de suite à ce millésime. Si les deux pièces en question datées 1791 inconnues jusqu'ici, existent, il ne pourrait s'agir que de fort rares essais.

Raoul Kraft

DER BÜCHERTISCH · LECTURES

P. J. Riis. Fortidens kultur I. Antiken og dens østlige udløbere. Kopenhagen (Ejnar Munksgaard) 1957. 51 Bildtafeln mit koordiniertem Text. Vorwort von J. Brøndsted.

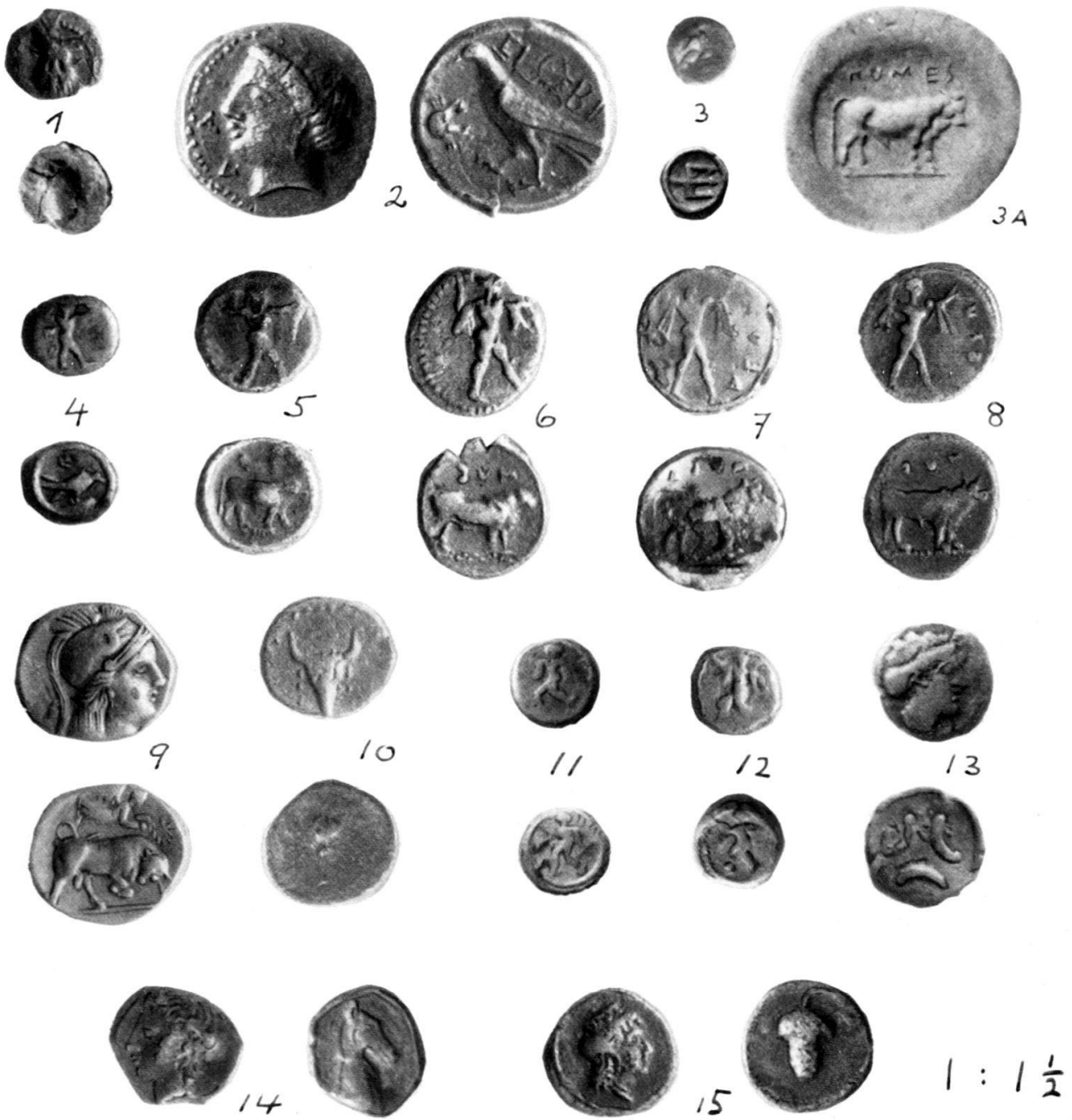
In diesem ersten eines aus 3 ähnlichen Heften bestehenden, im besten Sinne populären Bildwerkes über die Voraussetzungen und die Entwicklung der europäischen Kultur – für dänische Leser und basiert auf dänischem Museumsbesitz – bringt der Verf., Professor für klassische Altertumskunde an der Universität Kopenhagen, auf 2 Tafeln (29 und 37) auch prächtige Vergrößerungen der Vorderseiten von 5 griechischen Münzen: eines Halbschekels der phönizischen Stadt Sidon mit Segelschiff, eines lydischen $\frac{1}{3}$ Staters (Elektrum) mit Löwenkopf, eines persischen Goldareiken, einer athenischen Tetradrachme des 5. Jahrh. v. Chr. und einer solchen Alexanders des Großen. In den zugeordneten Texten werden die Aussagen dieser Münzbilder zur an-

tiken Kulturgeschichte in lehrreich-instruktiver Form dargelegt.

W. Schw.

Werner Fuchs. Eine Bronzestatue des strengen Stiles im Lateran. Röm. Mitt. Bd. 64, 1957, S. 222–231, Taf. 46–47.

In einem Anhang zu diesem schönen Aufsatz wird unter dem Titel «Die Verseuchung des Wassers in Selinus und die Tat des Empedokles» durch eingehende Interpretation der Erzählung des Diogenes Laertius (VIII, 2, 70) nachgewiesen, daß die traditionelle Deutung und Beziehung der selinuntinischen Münzdarstellungen des 5. Jahrh. v. Chr. auf jene Stelle des Diog. Laert. ablehnende Auffassung A. H. Lloyds und seine Annahme einer «Zusammenlegung des Hypsas und des Selinus» (Num. Chron. 1935, S. 73 ff.) als Fehlinterpretation anzusehen ist und daß auch G. E. Rizzos emphatische Verwerfung der fast von allen älteren Numismatikern akzeptier-



Wir wiederholen die obenstehende Abbildung zum Artikel von K. Welz, Schweizer Münzblätter 28 (1957), S. 79, wegen technischer Mängel beim ersten Abdruck. (Red.)

ten traditionellen Deutung dieser Flußgottmünztypen, schon auf Grund von Rizzos unmöglicher Frühdatierung dieser erst ca. 467 v. Chr. beginnenden Serie, jeder Grundlage entbehrt («Intermezzo», Roma 1939, S. 15 ff.). Dadurch werden auch Ph. Williams Lehmanns sich teilweise auf Rizzo stützende Kombinationen («Statues on Coins», New York 1946, S. 15 ff.) sowie die Bemerkungen des Rez. in einer Besprechung von Ch. Seltmans «Greek Coins» (2nd edition, London 1955) in der Zeitschrift «Gnomon» (Bd. 29, 1957, S. 102 oben) und in den «Schweizer Münzblättern» (Dezember 1957, S. 90) gegenstandslos. Es bleibt daher bei der — mit den meisten älteren Numismatikern früher (Mitt. d. Bayr. Num. Ges. Bd. 43, 1925, S. 30) auch vom Rez. vertretenen — alten Deutung jener Münztypen von Selinus: Das auf ihnen dargestellte Flußgottopfer dürfte sich mit großer Wahrscheinlichkeit auf die bei Diog. Laert. VIII, 2, 70 beschriebene Heranleitung zweier kleiner Fließchen aus der Nähe (τινας ποταμούς τῶν σύνεργος) beziehen, durch die Empedokles das verseuchte Stadtgebiet saniert haben soll. — «Auf dieses für Selinus bedeutsame Geschehen», so schließt W. Fuchs seinen interessanten Aufsatz, «bezieht sich auch der Bildschmuck des Heraion» — wie er dies bereits in den Röm. Mitt. Bd. 63, 1956, S. 102 ff. eindrucksvoll dargelegt hatte. *W. Schw.*

Pierre Lévêque. Pyrrhos. Paris (Boccard) 1957. 735 S., 11 Abb., 7 Tafeln (= Bibl. des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, Band 185).

Für die eindrucksvolle Gestalt des epirotischen Herrschers Pyrrhos wird hier eine materialreiche und ergiebige Studie vorgelegt. Sie hätte noch größeres Gewicht, wenn in ihr auch auf die seit 1953 erschienene Literatur eingegangen worden wäre, vor allem auf G. Nenci, Pirro (1953, vgl. dazu auch L. Breglia, Annali 1955, S. 227 f.), P. R. Franke, Alt-Epirus und das Königtum der Molosser (1955) und Philippon-Kirsten, Epirus und der Pindos (1956). Denn alle diese Arbeiten gehen auf Fragen ein, die bei L. gleichfalls im Vordergrund stehen: Die politischen und konstitutionellen Verhältnisse in Epirus, das Eingreifen und die Ziele des Pyrrhos in Italien und Sizilien sowie seine Kämpfe in Makedonien. Es ist erfreulich, daß in allen diesen Arbeiten, einschließlich der von L., das Bemühen spürbar wird, auch die Münzprägung in die Darstellung des historischen Geschehens einzubeziehen und zugleich aus dem numismatischen Material historische Folgerungen abzuleiten. Mehr oder weniger bleiben jedoch alle diese Versuche stecken, weil bislang weder eine Monographie über die Münzen des Pyrrhos noch eine solche über die Münzen von Epirus vorliegt, die eine verlässliche und erschöpfende Übersicht des erhaltenen Materials bieten würden. Das wird besonders bei der Arbeit von L. als ein großer Mangel deutlich. Denn er zieht zwar die Münzen der Molosser, der Epiroten und der Könige Alex-

ander I. und Pyrrhos stets heran, kennt aber eine ganze Reihe von selteneren Typen nicht und gelangt daher zu falschen historischen und chronologischen Schlüssen. So etwa bei der Auflösung von Monogrammen auf Münzen der Ambrakioten, der Aitolen und der Makedonen. Hier (S. 216, 226, 231, 564, 573) wird das aus A/P gebildete Monogramm in «Apeiroten» aufgelöst und dann auf eine Münzallianz mit Pyrrhos (!) bezogen, wiewohl Pyrrhos Münzen mit eigenem Namen prägte. Für die makedonischen Münzen hat Gaebler an Hand von Überprägungen eindeutig nachgewiesen, daß die fraglichen Stücke in die Zeit nach 186 v. Chr. zu datieren sind (NZ 36, 1926, S. 185 f.). Auch die Statere von Ambakia mit dem Beizeichen Blitz u. a. haben mit Epirus und Pyrrhos nichts zu tun, da Ravel, The Colts of Ambrakia, S. 111 f. gezeigt hat, daß diese Stücke in die Zeit 426–404 gehören, also rund 120 Jahre früher. Auch sonst vermißt man eine große Anzahl von Spezialuntersuchungen, so etwa die Interpretationen A. Brett's IntNumCongr. 1938, S. 25 f. zu Korkyra und MusNot. 4, 1950, S. 55 f. zur Athena-Darstellung auf Münzen des Pyrrhos, um nur zwei herauszugreifen. Die angebliche Porträtmünze des Pyrrhos (S. 429, 683, 693, Taf. V, VI, 7) ist eindeutig ein Falsum, wie E. S. G. Robinson nachgewiesen hat. Ein zweites Exemplar aus einem gleichen Stempel befindet sich im Brit. Museum. Der Typenkatalog S. 691 f. ist sehr lückenhaft, da nicht nur eine Reihe von Varianten, sondern auch verschiedene Typen fehlen. Bei den Exkursen über die Münzpolitik des Pyrrhos in Italien und Sizilien sowie zu den Währungsverhältnissen in Italien versucht L., die bisherigen, sich widersprechenden Auffassungen zu vereinen, ohne daß das recht gelingt. In der Datierung der römischen Münzprägung folgt er vornehmlich der italienischen Auffassung. Ein Versuch, die Münzstättenzuweisung für Pyrrhos zu klären, bleibt stecken, nicht zuletzt deshalb, weil das Material fehlt. — Der Rezensent hat bereits 1954 zwei Monographien über Pyrrhos und Epirus angekündigt, die demnächst erscheinen werden. Vorerst sei als Ergänzung zu den Ausführungen L.s auf den Lit. Bericht für Epirus und Makedonien im JBNumb 7, 1956, S. 75–138 verwiesen. — Während hier nur auf einige numismatische Fragen eingegangen werden konnte, wird eine ausführliche Besprechung des für die Geschichte des Hellenismus bedeutsamen Buches demnächst im «Gnomon» vorgelegt werden, die vor allem auf die historischen Ergebnisse kritisch eingehen soll. *P. R. Franke.*

P. M. Fraser und T. Rönne. Boeotian and West Greek Tombstones. Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Athen 4^o, VI. Acta Instituti Regni Sueciae, Series in 4^o, VI. Lund 1957. 229 S., 32 Taf., 2 Karten.

Auf diese Gemeinschaftsarbeit einer schwedischen Archäologin und eines englischen Epigra-

phikers soll in den Schw. Mzbl. nur kurz als ein Musterbeispiel für die leider noch allzu seltene Zusammenarbeit verschiedener Disziplinen der heute so spezialisierten klassischen Altertumswissenschaft hingewiesen werden. Denn auch die Münzen finden als Bild- und Schriftträger zur Erläuterung der hier als Corpus edierten mittel- und westgriechischen Grabsteine eine erfreulich weitgehende Beachtung: Die Archäologin benutzt sie unter anderem z. B. zur Erklärung der auf einem der schönsten böotischen Grabsteine, dem des Eubolos aus Tanagra (S. 5, no. 1, Pl. I), vermutlich eines Waffenschmiedes, dargestellten eigentümlichen Helmform. Ihr frühestes Vorkommen, und damit wahrscheinlich ihr Ursprung, ist nach den Münzen in Thessalien zu suchen. – Der Epigraphiker verwendet häufig Münsterbergs und Brunšmids Sammlungen von Beamtennamen auf den Steinen (vgl. besonders S. 164 ff.), während seine Datierung der erneuerten akarnanischen Liga (230 v. Chr., S. 152) nach der von ihm zitierten Imhoof-Blumer'schen Arbeit. (Num. Zeitschr. 1878, S. 39–40 und S. 45) doch bis zur Jahrhundertmitte, also ca. 250 v. Chr., heraufzusetzen ist, ein Datum, das der seitdem neu aufgetauchte erste Goldstater der Liga (Studies Presented to D. M. Robinson II, 1952, S. 219, Pl. 62 g) zu bestätigen scheint. – Das dem Gedächtnis des Anregers dieser Arbeit, Paul Jacobsthal (gest. 27. 10. 1957), gewidmete schöne Buch sei allen Interessierten als ein Muster für gründlich und allseitig orientierende Edition einer bisher zuwenig beachteten Denkmälerklasse warm empfohlen.

W. Schw.

J. Mazard. Nouvel apport à la Numismatique de la Numidie et de la Maurétanie. In: *Libyca*, Tome IV, 1956, S. 57–67 mit 30 Abbildungen.

Der Autor des 1955 erschienenen *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque* (vgl. Schw. Mzbl. 1957, S. 61–62) veröffentlicht hier eine Reihe von Addenda zu seinem Werk, meist aus den Sammlungen Boris de Chroustchhoff und Georges Louis mit guten Abbildungen aller Nachträge.

W. Schw.

Actes du 79me Congrès National des Sociétés Savantes, Alger 1954, Section d'Archéologie. Paris 1957, 405 S.

In diesen Kongreßakten veröffentlicht J. Babelon (S. 23–30) zwei Neuerwerbungen des Cabinet des Médailles: Überprägter Doppelschekel und Schekel der Libyer (241–238 v. Chr.), vermutlich aus dem gleichen Depotfund von ca. 120 Stücken herstammend, den E. S. G. Robinson ausführlich im Num. Chron. 1953, S. 27 ff. und 1956 S. 9 ff. besprochen hat. – Ferner gibt M. Troussel (S. 123–161) einen Überblick über die Darstellungen des Zeus Ammon und der Dea Africa, wobei die Münzbilder die Grundlage bilden und auf 3 Tafeln (nach L. Müller, E. Babe-

lon und H. Cohen) nach ihren Typen zeichnerisch etwas primitiv wiedergegeben sind. – Schließlich publiziert G. Deverduin 2 echte und einen imitierten almohadischen Dinar des 12. Jahrh. aus Marrakesch.

W. Schw.

Mortimer Wheeler. *Rome Beyond the Imperial Frontiers*. London 1955 (Penguin Books Ltd., Pelican Books). 224 S., 20 Abb., 32 Tafeln.

Das 1954 erstmalig in London erschienene Buch ist nunmehr auch in der Reihe der billigen Pelican-Bücher auf dem Markt. Es gehört zu den wichtigsten Neuerscheinungen der letzten Jahre und wird für lange Zeit bestimmend sein. Der Vf., als Archäologe weithin bekannt, behandelt hier die Funde außerhalb des Imperium Romanum und umfaßt dabei sowohl das Freie Germanien (S. 21–117) als auch Afrika (Sahara, Ostafrika, S. 119–140) und Asien (Indien, Pakistan, Afghanistan, Ferner Osten, S. 141–207). Die gewaltige Ausdehnung des römischen Handels wird hier in einer bewundernswerten Zusammenschau dargestellt, wobei trotz aller Knappheit das gesamte archäologische Material berücksichtigt wird. An Hand der Funde römischer Waren und Münzen lassen sich Handelswege, Handelsgüter und deren regionale Verbreitung aufzeigen und Rückschlüsse auf die römische Wirtschaft ziehen. Im Anschluß an Eggers stellt Wheeler fest, daß sich die Ursprungsgebiete der im Freien Germanien gefundenen römischen Waren auf drei Zentren verteilen: im 1. Jh. bis Mitte 2. Jh. Italien, im 2./3. Jh. Gallien und das Rheinland, dann das griechisch-skythische Südrubland. Wheeler berichtet von römischen Münzfunden in Indien und Skandinavien sowie 2000 km südlich von Algier, von Funden römischer Gläser in Trondheim und Korea, und von den über die ganze Welt verbreiteten Sigillaten. Er hat in Indien selbst Ausgrabungen durchgeführt und konnte an der Westküste des Golfes von Bengalen zwei Handelsstationen nachweisen. 15 Textkarten zeigen die Verbreitung der wichtigsten Erzeugnisse und der gefundenen römischen Münzen, wichtigen Zeugnissen für den Handelsverkehr. Dabei wird betont, daß die zahlreichen, in Indien gefundenen Denare offenbar nur Metallwert gehabt haben. – Als Ergebnis seiner Untersuchungen stellt der Vf. fest, daß der römische Handel auf das Freie Germanien und auf die afrikanischen Gebiete keine größeren kulturellen Einwirkungen gehabt hat, wohl aber auf Pakistan und Afghanistan, wo durch die religiösen und ästhetischen Bedürfnisse des Buddhismus dem römischen Handel der Weg geebnet wurde.

P. R. Franke.

Karl Christ. Zur römischen Okkupation der Zentralalpen und des nördlichen Alpenvorlandes. In «*Historia*» VI, 1957, S. 416–428 mit einer Münzstreufund-Kartenskizze.

In dieser die neueren archäologischen und prähistorischen Untersuchungsergebnisse zu den We-

gen des vorrömischen und römischen Handels durch und um die Alpen zusammenfassenden und bereichernden Studie verwendet der Verf. zum Nachweis der Kontinuität und der Bedeutung der alten Fernverbindungsstraßen auch für die politische Expansion der Römer u. a. den Quellenbefund der frühen bayrischen Münz-Streufunde nach den vorläufigen Forschungsergebnissen von H. J. Kellner und H. Küthmann: Die Mehrzahl der früh-augusteischen Streufunde ist ostwärts des Lechs zutage gekommen, in der allgemeinen Richtung der Alpenvorland-Straße Augsburg-Salzburg, wie eine Kartenskizze über diese Münzfunde ausweist (S. 422). Das läßt dann weiterhin, zusammen mit anderen neu erarbeiteten Fakten, wichtige Schlüsse auf die Richtung der römischen Okkupation des Alpenvorlandes – noch vor dem Ausbau der Nord-Süd-Straße, der Via Claudia Augusta (Augsburg-Füssen) – im östlichen Alpenvorland zu. *W. Schw.*

Andreas Jozef Janssen. Het Antieke Tropaion. Brüssel 1957. Verhandlingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en schone Kunsten van België. Klasse der Letteren Nr. 27. 251 S., 197 Abbildungen.

Die mit einem englischen Summary (S. 240 bis 251) versehene Nijmegener Dissertation von Dr. A. J. Janssen verwendet, hauptsächlich in ihren Kapiteln III–VII, die Darstellungen des Tropaions auf Münzen in großer Ausführlichkeit und mit Hilfe vieler, oft etwas schematischer Münzzeichnungen. Auf den Münzen beginnt das Tropaion vom 4. Jahrh. v. Chr. an häufiger zu werden, um dann in der Münzprägung der römischen Republik sowie in der römischen Kaiserzeit in vielen Zusammenhängen eine bedeutende Rolle zu spielen. Die fleißige Arbeit Janssens geht in der typologischen Systematisierung und Ausarbeitung sowie in der Vollständigkeit der Materialaufsammlung über die letzten Spezialbehandlungen von K. Woelcke (Bonner Jahrb. CXX, 1911) und Macrea (Bukarest 1933/34) weit hinaus. *W. Schw.*

Karl Christ. Antike Siegesprägungen. In: Gymnasium, Bd. 64, 1957, S. 504–533 mit Tafel XVIII–XXIV.

Eine gerade in dieser verbreiteten «Zeitschrift für Kultur der Antike und Humanistische Bildung» besonders willkommene, das Interesse an den Münzen als Geschichtsquelle in weiten Kreisen anregende Vorstudie zu einer zusammenfassenden Arbeit des bekannten Münchener Forschers (vgl. Anm. 15). Im Kapitel I wird die «Griechische und hellenistische Gestaltungsweise» kurz dargestellt. Während dann auch für die Prägungen der römischen Republik das Vorbild der griechischen Welt zunächst noch verbindlich bleibt, setzt gegen Ende des 2. Jahrh. v. Chr. als Kontrast jene kaum überschaubare Zahl der mit

ausdrücklichem Inschriftszeugnis zu uns sprechenden Siegesprägungen ein, die für die römische Münzprägung bis zum Ende des Reiches so charakteristisch sind. Im Haupt-Kapitel II. «Die ... CAPTA-Prägungen als römisches Gegenbeispiel», werden diese Denkmäler vom Verf. dann in 6 Untergruppen unter Heranziehung nicht nur der Münzen selbst, sondern auch aller damit in Verbindung stehenden sonstigen historischen Quellen und deren moderner Kritik eindrücklich interpretiert. – Im abschließenden Kapitel III wird dann noch ein «erster Rahmen» für eine Darstellung des «Weiterlebens der römischen Motive und Legenden bis zur Neuzeit» abgesteckt – ein Vorhaben, das wie wohl nur wenige andere zu ausführlicherer Bearbeitung anreizt. – Sorgfältige Nachweise für die auf den 7 Tafeln abgebildeten Münzen beschließen diese verdienstvolle Studie. *W. Schw.*

Essays in Roman Coinage Presented to Harold Mattingly. Edited by R. A. G. Carson and C. H. V. Sutherland. 292 S., 8 Taf., 10 Abb. Oxford University Press 1956.

Die Festschrift für Harold Mattingly wurde von dem Rezensenten schon an anderer Stelle besprochen (Am. Journal of Archaeology 61, 1957, 117–119). Wiederholte Lektüre erlaubte mir, einige zusätzliche Bemerkungen zu machen. Die Herausgeber ließen die Festschrift nicht zu einem Riesenwälzer anschwellen, sondern beschränken die Anzahl der Arbeiten auf 15 (einschließlich der Bibliographie von H. Mattingly, verfaßt von H. S. A. Copinger) und umschrieben das Arbeitsfeld. So kam ein wohlabgerundeter Band zustande, in welchem viele Aspekte des römischen Münzwesens, von der früheren Republik bis zum frühen Mittelalter behandelt werden. Es ist nicht nötig, die Autoren vorzustellen: A. Alföldi, A. Bellinger, R. A. G. Carson, M. Grant, Ph. Grierson, A. H. M. Jones, J. P. C. Kent, C. M. Kraay, K. Pink, A. S. Robertson, E. S. G. Robinson, C. H. V. Sutherland, J. Toynbee und A. M. Woodward. Das Buch hat einen guten Index.

Die meisten Beiträge haben große Fragen zum Thema und sind allgemeinverständlich geschrieben. Der Rezensent war am stärksten beeindruckt von dem Aufsatz von A. M. Woodward «The Cistophoric Series and its Place in the Roman Coinage» (S. 149–173). Die Gründlichkeit und die Umsicht der Untersuchung, die die ganze Zeit von der Institution der Provinz Asia, 133 v. Chr. bis zum Cistophor des Caracalla mit Cos II (205 n. Chr.) behandelt, ergeben ein Musterbeispiel eines Festschriftartikels: nämlich die umfassende Studie eines zweitrangigen, aber immer noch wichtigen Themas, das in den Rahmen des Bandes und in die Hauptrichtung der Arbeiten des gefeierten Gelehrten paßt. Leider halten sich die meisten Festschriften nicht an solche Muster, werden Leckerbissen für die Eitelkeit von Her-

ausgeber und Empfänger, Futter für gierige Sammler von Sonderabdrücken und die Verzweiflung von Bibliothekaren, die an ihr Budget zu denken haben. Woodward's Bemerkungen über die Bedeutung des Kaiserdenars im Geldumlauf von Westkleinasien bestätigen sich an den Münzfunden entlang der ionischen Küste, früher und heute. In den Basaren von Izmir bis Kayseri sieht man zehnmal mehr Denare von Tiberius bis Gordianus III, als Gepräge von Caesarea und Cistophoren: diese tauchen meist als stark vernutzte Exemplare des Augustus, gelegentlich Stücke des Claudius auf, dann wieder die flavische Serie. Merkwürdigerweise sind Cistophoren des Hadrian ziemlich selten.

Prof. M. Grant – «The Pattern of Official Coinage in the Early Principate» (S. 96–112) – hat sich letzthin mit zwei Fragen beschäftigt: die Bestimmung des Umfangs einer frühkaiserzeitlichen Prägung durch die Häufigkeit ihres Vorkommens und die Bedeutung der «Proto-Medallions» oder Sonderprägungen im Rahmen der Münzprägung der frühen Kaiserzeit. Die medailenartigen Münzen sollten weiter untersucht werden von jemand, dem Proben und Versuchsstücke der Numismatik des 19. Jahrhunderts in Europa oder Amerika geläufig sind. Wenn genügend Beispiele gesammelt sind von solchen Stücken, die Prof. J. Toynbee nicht als Medaillons ansieht, andererseits aber von H. Mattingly – im BMC und RIC – nicht aufgenommen wurden, weil es keine eigentlichen Münzen seien, dann werden wir ein klareres Bild über Proben und Versuchsmünzen gewinnen, die uns aus der Römerzeit erhalten sind. Das gleiche trifft für die griechische Serie zu: Das Münzkabinett von Boston hat kürzlich ein Probestück aus Blei für den Stempel einer Silbermünze von Abdera aus dem 5. Jahrhundert erworben. Andere solche Stücke existieren.

Dr. C. M. Kraays Arbeit «The Behaviour of Early Imperial Countermarks» (S. 113–136) ist ein wichtiger Schöbling seiner und Grünwald's Studien über die Münzfunde des Legionslagers Vindonissa. Es ist zu hoffen, daß der Artikel das Vorspiel einer Monographie über griechische und römische Gegenstempel darstelle. Das Material ist oft genug vernachlässigt worden; außer an ein paar kontrollierbaren Orten wie Vindonissa müssen die Münzen für sich selber sprechen. Es ist hinzuweisen auf die Sammlung, die H. W. Holzer mit großer Mühe und Sorgfalt in vielen Jahren zusammengebracht hat und die sich jetzt in der American Numismatic Society, New York, befindet.

Viel mehr könnte noch zu dieser Festschrift gesagt werden. Die in ihr enthaltenen Arbeiten sind eine verdiente Ehrung der humanen Persönlichkeit Mattingly's. Als Frontispiz enthält der Band die Vorderseite der Medaille, die P. Vincze 1947 entwarf, als Mattingly aus dem British Museum ausschied. Selten kann von einer Festschrift

in so positivem Sinne gesprochen werden: sie ist unentbehrlich für jeden Forscher und Freund der römischen Numismatik. *Cornelius Vermeule.*

Helmut Regler. Der Sesterz des Britannicus aus der Sammlung Niessen. Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte, Bd. 2, 1956, S. 43–46 mit Taf. 26–27.

Ausführliche und verdienstvolle Publikation eines ohne jeden Zweifel echten Sesterzen mit dem jugendlichen Bildnis des im Jahre 55 schon im Alter von 14 Jahren ermordeten Stiefbruders des Nero. Bisher sind nur wenige, nach Mattingly-Sydenham (RIC. I, 133 Anm. 2) sämtlich außerhalb Roms geprägte Exemplare dieser Münze bekannt. Das mit der Sammlung des Konsuls C. A. Niessen 1934 in das Römisch-Germanische Museum der Stadt Köln gekommene Stück wird von R., gewiß mit Recht, der Münzstätte Rom selbst zugeteilt. Wann und wie das importante Exemplar «vor 1897» in die Kölner Privatsammlung gelangte, «ist nicht mehr zu ermitteln». Daß es sich «um ein einzelnes Fundstück aus Köln handeln» kann, wie vermutet wird, erscheint dem Rez. weniger wahrscheinlich, als seine mögliche Identität mit dem bei Cohen¹ (1859) als «unique?» aus Sammlung Prosper Dupré ungenau beschriebenen und dann nochmals bei Cohen² (1880), 270, 2 mit offenbar unrichtigem Standort «B» (= Musée Britannique) verzeichneten Exemplar: Die Sammlung Prosper Dupré wurde nämlich im Jahre 1867 in Paris öffentlich versteigert, was der im übrigen lobenswerten Genauigkeit des Verf. entgangen zu sein scheint. Zu Britannicus vgl. neuerdings: BMC, Imp. II, p. LXXVIII; 293, 306; Num. Chron. 1930, p. 330 ff.; (*Mattingly*) und «Roman Anniversary Issues», Cambridge 1950, p. 92–94 sowie «Essays in Roman Coinage» (1956), p. 106 (*M. Grant!*), wo dieser Sesterz als Gedächtnisausgabe des Titus aus dem Jahre 80, zur Erinnerung an den 25 Jahre zuvor erfolgten Tod des Britannicus, erklärt wird.

W. Schw.

Helga v. Heintze. Studien zu den Porträts des 3. Jahrhunderts n. Chr. 4: Der Feldherr des großen Ludovischen Schlachtsarkophags. Röm. Mitt., Bd. 64, 1957, S. 69–91 mit Tafel 13.

In der Fortsetzung ihrer in den «Schweizer Münzblättern» 1957, S. 11 besprochenen Studien zu den römischen Porträts des 3. Jahrhunderts n. Chr. ist es der Verf. – wiederum im wesentlichen mit Hilfe der Münzbilder! – in dem oben genannten schönen Aufsatz gelungen, das seit dem 18. Jahrh. umstrittene, trotz aller Bemühungen bisher noch immer ungelöste Problem der Identifizierung des auf dem berühmten ludovischen Schlachtsarkophag in der Mitte des Schlachtgetümmels in voller Gestalt dargestellten Feldherrn oder Kaisers endlich einer Lösung zuzuführen. Die bisherige Forschung hatte in dieser noch jugendlichen Gestalt, für die der Sarkophag mit Sicherheit einst hergestellt und mit solch

kostbarer Bildhauerarbeit geschmückt worden war, nacheinander Septimus Severus, Alexander Severus, C. Furius Timestheus, Volusianus, Gallienus und Claudius II. Gothicus erkennen wollen. Die Verf. hat nun das schon früher bemerkte, in der Form eines liegenden Kreuzes auf der Stirn des Dargestellten eingegrabene eigentümliche Sphragis-Zeichen erstmals auch auf einigen ihm sehr ähnlichen Münzporträts des im Sommer 251 mit nur ca. 27 Jahren als Adoptivsohn, Augustus und Mitregent des Kaisers Trebonianus Gallus in Rom an der Pest verstorbenen Kaisers C. Valens Hostilianus beobachtet. Diese Kreuz-Sphragis war schon früher in gleicher Weise auch auf zwei anderen dem ludovisischen Kaiser-Feldherrn sehr ähnlichen Marmorköpfen bemerkt worden und wird nun von der Verf. ausführlich als eingegrabenes «Stigma» dieses Kaisers als eines Eingeweihten des Mithraskultes erklärt. – Von numismatischem Interesse ist ferner, daß die Verf. dasselbe Stigma auch auf Porträtköpfen und Münzen des Commodus entdeckt hat, dessen Einweihung in die Mysterien des Mithras in den Quellen überliefert ist. Außer Hostilianus trägt dieses Zeichen aber auch sein Bruder Herennius auf einigen seiner Münzbilder, wie auch solche der Kaiser Claudius Gothicus, Aurelianus und Diocletianus es mitunter zeigen. Daß die beiden letztgenannten Kaiser Eingeweihte des Mithraskultes gewesen sind, bezeugen ebenfalls antike Quellen. Womöglich sieht sich die Numismatik hier indessen noch vor weiteren Forschungen und Entdeckungen gestellt. – Abschließend sei jedem, dem es um ein tieferes Verstehen römischer Kunstdenkmäler – Skulpturen oder Münzen – des 3. Jahrh. n. Chr. zu tun ist, empfohlen, sich in die fesselnde Lektüre der kunstgeschichtlichen Analyse der großartigen Reliefkomposition des Sarkophags zu vertiefen, mit der es die Verf. verstanden hat, ihre mit Hilfe der Münzbilder gewonnene grundlegende Erkenntnis nicht nur für die Geschichte des Porträts, sondern als einen Fixpunkt für die Kunstgeschichte des 3. nachchristlichen Jahrhunderts überhaupt zu verwerten.

W. Schw.

A. S. Altekär. The Gupta Gold Coins in the Bayana Hoard. Bombay 1954.

Wie bereits in einem früheren Jahrgang der «Schweizer Münzblätter» (1956, Heft 21, p. 17) kurz berichtet wurde, stießen 1946 südlich von New Delhi Dorfkinder auf einen vergrabenen Kupferkessel, der über 2000 Goldstatere der Gupta-Herrscher aus den Jahren 310–468 n. Chr. enthielt. Gegen 300 Stücke wurden von den Dorfbewohnern eingeschmolzen, die restlichen 1821 Münzen konnten sichergestellt werden und sind heute Eigentum des Maharadjas von Bharatpur, der die Herausgabe des vorliegenden Katalogs ermöglichte. Der Fund von Bayana ist der größte Schatzfund altindischer Goldmünzen, der je gemacht wurde. Er umfaßte in seiner Gesamtheit ungefähr ebenso viele Stücke wie sich bisher

in Museumsbesitz befanden, und unter den 1821 erhalten gebliebenen Münzen finden sich mehrere bisher unbekannte Typen und Varianten, u. a. eine Darstellung des Gottes Wischnu, der, von einer doppelten Mandorla umgeben, dem König Chandragupta II. erscheint und diesem drei runde Gegenstände als Geschenke überreicht. Altekars Katalog mit seinem reichen Abbildungsmaterial und seinem Verzeichnis der Symbole ist daher umfassender als der 1914 erschienene British Museum Catalogue von John Allen; er übernimmt im historischen Teil die neuesten Ergebnisse der Forschung und zeigt, daß die Gupta-Epoche, die schon immer als goldenes Zeitalter der altindischen Geschichte gepriesen wurde, dieses Epitheton sowohl im tatsächlichen wie im übertragenen Sinne verdient.

M. H.

Christian Courtois. Les Vandales et l'Afrique. Paris 1955.

Diese historische Arbeit gewinnt vor dem Hintergrund von Frankreichs derzeitigem Kampf um seine nordafrikanischen Gebiete brennende Aktualität. Wieso, fragt der Autor, hat sich Nordafrika, das so viele Zeugnisse der römischen Kolonisation birgt, von der klassischen Antike ab- und dem semitischen Kulturkreis zugewandt, während Westeuropa die lateinische Zivilisation weiterführte? Muß das vandalische Zwischenspiel, das von 429–534 währte, als Schicksalswende für Nordafrika betrachtet werden? Auf Grund einer reich dokumentierten, sehr sorgfältigen Untersuchung aller erfaßbaren Lebensgebiete kommt Courtois zum Schluß, daß die Vandalen nur einen Prozeß, der schon früher begann, beschleunigten und intensivierten. Sie haben das römische Assimilationswerk nicht absichtlich zerstört, aber gleichgültig der Auseinandersetzung zwischen Berbertum und römischer Tradition zugesehen. Am schwersten wiegt, daß unter ihnen weite Gebiete Afrikas einer römisch konzipierten Staatshoheit verlorengingen, indem die Vandalen West-Numidien und Mauretanien aufgaben.

Das Gebiet der Numismatik wird in dem umfangreichen Werk nur kurz gestreift bei der Darstellung der wirtschaftlichen Blüte, die Afrika unter den germanischen Eroberern erlebte. Die Anwesenheit des byzantinischen Solidus beweist dem Autor, daß der Export in jener Zeit den Import übertraf. Im Binnenhandel dagegen hat das Gold kaum eine Rolle gespielt. Eine eigene vandalische Prägung in diesem Metall gab es nicht, der Solidus aber wurde gehortet und dürfte nur als Rechenmünze gedient haben. Courtois hält den internen Geldverkehr unter den Vandalen überhaupt für gering, da nach den bisherigen Funden wohl auch die vandalische Silberprägung, die neben der lokalen Kupferausmünzung herlief, nicht sehr intensiv war. Zwei Tafeln mit vergrößerten Wiedergaben der vandalischen Münztypen illustrieren diese Darlegungen.

M. H.

Ian Halley Stewart. The Scottish Coinage. London 1955.

Seit dem 1887 erschienenen dreibändigen Monumentalwerk von Edward Burns ist keine komplette Darstellung der schottischen Münzen mehr publiziert worden. Das vorliegende Buch gibt eine Zusammenfassung von Burns und berichtigt diesen, wo er auf Grund neuerer Forschungen überholt ist. 21 Lichtdrucktafeln, ein bibliographischer Anhang sowie eine Stammtafel der schottischen Könige und eine Karte der Münzstätten ergänzen den Text und verleihen Stewarts Werk den Charakter eines praktischen und erschwinglichen Handbuches für den Sammler der Prägungen Schottlands. *M. H.*

O. Klindt-Jensen (und andere), Bornholm i Folkevandringstiden. Nationalmuseets Skrifter, Storre beretninger II. Kopenhagen 1957, 258 S. (davon 20 S. englisches Résumé), 4 Anhänge und über 200 Abbildungen und Tafeln (1 Farbtafel).

Ein auf 10jährige Ausgrabungstätigkeit des Verf. (Konservator am Dänischen Nationalmuseum) sich stützendes Prachtwerk, das in seinem fesselnden Überblick über die Geschichte der Ostseeinsel Bornholm in der Völkerwanderungszeit – hauptsächlich in 3 seiner 12 Kapitel – auch die zahlreichen auf der Insel gemachten Münzschatzfunde und Funde von Einzelmünzen auswertet. Im ersten dieser Kapitel («Handel und Münzumlauf») wird die große Zahl römischer Denare, meist aus dem 2. Jh. n. Chr. (520 St.) besprochen und das Fehlen von späteren aus dem 3. und 4. Jahrh. damit erklärt, daß der abgenutzte Zustand der frühen und guthaltigen eben auf deren Bevorzugung und auf ihre lange Umlaufzeit schließen lasse. – Für die Fernhandels-Solidifunde aus dem 5.–6. Jahrh. bezieht sich der Verf. verdientvoll teilweise auf in der Numismatik selten beachtete wichtige Schriften von Andreades (Byzantion I, 1924, 75) und E. Stein (Geschichte d. spätröm. Reiches I, 1928) und stützt sich sonst meist auf die sorgsam gesammelte Spezialliteratur zu den Solidifunden des Ostseegebietes, ohne jedoch gelegentlich auf selbständige Stellungnahme zu den vielen auf diesem Gebiete noch ungelösten Problemen zu verzichten. In einer instruktiven Tabelle wird der Solidi-Import auf den drei Ostseeinseln Öland, Bornholm und Gotland, auf Grund der Prägedaten in 20-Jahresstufen zwischen 380 und 580, sehr anschaulich graphisch nach dem heutigen Stande dargestellt (Fig. 117). Die Vergrabungszeit der Schätze datiert der Verf. indessen meist erst in das 6. Jahrh. – und dies gilt auch für den vom Verf. selbst 1949–50 ausgegrabenen neuen Schatz von Dalshøj (Frontispiz und Fig. 146; vgl. auch N. Breitenstein, Fra Nationalmuseets Arbejdsmark 1951, S. 24). – Im Kapitel «Krieg» werden dann die vermutlich aus kriegerischen Anlässen vergrabenen Bornholmer Schätze besprochen, wobei der Verf. in der Beurteilung der Vergrabungsanlässe sich einer er-

freulichen Vorsicht und Zurückhaltung befleißigt. – Im abschließenden Kapitel «Fundlisten» sind dann nochmals alle Bornholmer Schatzfunde und Einzelmünzfunde dieser Epoche sorgfältig in ihren Fundzusammenhängen verzeichnet.

W. Schw.

N. L. Rasmussen. Vikingatidens skattefynd. En orientering. Nordisk Tidskrift 1957, S. 241–251.

Die hier veröffentlichte Übersicht über die vielschichtigen Probleme und den heutigen Stand der Bearbeitung der wikingerzeitlichen Schatzfunde im Staatlichen Historischen Museum zu Stockholm ist die Wiedergabe eines vor der Kgl. Vitterhets Historie och Antikvitetsakademie am 5. März 1957 gehaltenen Vortrags des Verf.

In konzentrierter Form werden die wichtigsten Forschungsaufgaben, wird die methodische Problematik und der Stand der seit ca. 1950 im Kgl. Münzkabinett im oben genannten Museum systematisch in Angriff genommenen Bearbeitung dargestellt. Zur Sprache kommen vor allem die Fragen über die Wege des Imports, die verschiedenen denkbaren Ursachen der Vergrabung, die Verwendungsmöglichkeit der Schätze als historische Quellen und die Probleme der Auffassung des geprägten Silbers als Edelmetall – Geld – Münze in der Wikingerzeit und schließlich die Frage der veränderten Weltlage gegen 1100, als der Münzstrom nach dem Norden langsam versickerte. – Es wird dabei mit Nachdruck darauf hingewiesen, daß die grundlegende Bestimmung der riesigen hier in Frage kommenden Münzmassen in den Schatzfunden mit Aussicht auf Erfolg nur von wirklichen Spezialisten der vier hauptsächlichen Forschungsgebiete geleistet werden kann: einem Orientalisten für die arabischen Importmünzen und jeweils englischen, deutschen und skandinavischen Spezialisten für die wikingerzeitlichen Münzen dieser Gebiete. Da indessen heutigen Ansprüchen genügende Münzgeschichten der Exportländer noch kaum existieren, erscheint auch für die nordischen Fundländer eine zuverlässige Datierung der einzelnen Schatzfunde auf Grund solider Zeit- und Ortsbestimmung ihres oft so komplizierten Münzbestandes von grundlegender Bedeutung. Vor und neben dem Schlußziel einer Gesamtpublikation des Inhaltes der Funde (in Form von genauen Verzeichnissen der Fundmünzen usw. in übersichtlicher Form) sollen daher zunächst kommentierende Studien veröffentlicht werden, die diesen individuellen münzgeschichtlichen Problemen von verschiedenen Gesichtspunkten her nachgehen. Ungefähr 50 solcher Arbeiten sind schon erschienen, sie werden nun aber in gesammelter Form noch vermehrt werden. Sie behandeln die Datierungs- und Lokalisierungsfragen sowie andere wichtige münz- und geldgeschichtliche Probleme der vier in Frage kommenden Gebiete in Einzelbearbeitungen, auf die die Hauptpublikation sich dann stützen und dadurch vereinfacht werden

kann. Gleichzeitig wird hierdurch ein sekundäres Ziel der Bearbeitung der nordischen Schatzfunde gefördert: nämlich die Grundlage für den Aufbau solider Münzgeschichten der Exportländer in der auch für diese so bewegten Zeit ca. 800–1100.

W. Schw.

Ostfriesland. Zeitschrift für Kultur, Wirtschaft und Verkehr. Bd. 1956, Heft 3 (Numismatisches Sonderheft).

Das mit der vergrößerten Vorderseite eines Bronzemedallions des Probus (276–282) aus der Sammlung des Staatsarchivs in Aurich auf dem Umschlag geschmückte Sonderheft dieser Zeitschrift enthält u. a. einen wertvollen Beitrag von K. Kennepohl (S. 1–5) «Der Emdener Münzmeisterstein» (Giebelstein mit Reliefdarstellung einer Münzwerkstatt von 1572 vom Münzhaus des Gräflich Ostfriesischen Münzmeisters Dietrich [Dirk] Iden 1563–1574). – Ferner einen Bericht über die Geschichte der Münz- und Medaillensammlung des Auricher Staatsarchivs von Heinz Thormann: «Das Steckenpferd der letzten Fürsten Ostfrieslands» (S. 8–11) mit Abbildungen von 9 Münzen der römischen Kaiserzeit sowie einen interessanten, durch 2 Tafeln mit ostfriesischen Goldgulden, Groten und Witten illustrierten Aufsatz von A. Kappelhof: «Eine Inflation und Währungsreform in Ostfriesland gegen Ende des 15. Jahrhunderts».

W. Schw.

Paul Grottemeyer, «Da ich het die gestalt», Deutsche Bildnismedaillen des 16. Jahrhunderts, München, Prestel Verlag, 1957, DM 7.50.

Auf 43 Seiten Text gibt G. einen Überblick über sein Thema: Definition, Technik und Funktion der Bildnismedaille, ihre Künstler, italienischer Einfluß, aber selbständiger Charakter der deutschen Medaille, frühe Medaillensammler, Medaillen als Gnadenpfennige, usw.

G. kennt sein Thema gründlich, in das ihn einst Georg Habich eingeführt hat. Er hat auch selber auf diesem Gebiet geforscht; leider zitiert er seine eigenen Arbeiten nicht. Überhaupt sind die Literaturnotizen in den Anmerkungen zu knapp. Man unterschätzt die Leser einer solchen Publikation, wenn man ihnen nicht zutraut, daß sie sich weiter über das Thema unterrichten wollen.

Es hat keinen Sinn, bei einer so knappen Übersicht Kritik an Disposition und Stoffauswahl zu üben oder Einzelprobleme zu diskutieren. G. hat sein Thema, entsprechend dem Programm der Buchreihe, kulturhistorisch aufgefaßt, also nicht über einzelne Medaillen oder ihre Künstler und Besteller geschrieben. Hierbei muß man aber verlangen, daß die Darstellung sich wirklich auf die neuere kulturhistorische Forschung stützt; was G. über die Renaissance sagt, ist längst veraltet (vgl. statt dessen W. Paatz, Die Kunst der Renaissance in Italien, Urban-Bücher, Stuttgart 1953, 21954).

Leider besteht kein sichtbarer Zusammenhang

zwischen Text- und Bildteil des Buches. Die von Andreas Grote für dieses Buch geschaffenen Photographien sind technisch außerordentlich gut durchgearbeitet, so daß das Relief der Medaillen mit überraschender plastischer Kraft erscheint und in den Vergrößerungen die feinsten Einzelheiten der Modellierung und Zeichnung wie nie vorher zur Geltung kommen. Der Betrachter einer Medaille muß sie mehrmals hin- und herdrehen, das Licht in verschiedenen Winkeln auf sie fallen lassen, das Vergrößerungsglas zu Hilfe nehmen, usw., ehe er die Summe von Erfahrungen zusammenbringt, die ihm Grotes Bilder mühelos vor die Augen legen. Ist es aber richtig, den ungeübten Betrachter sofort mit dieser Summe bekannt zu machen, ohne ihm zu sagen, wie sie erarbeitet wird?

Das Lay-out der Bildseiten ist nicht immer ganz geglückt (Abb. 5–8; 40–43). Vergrößerungen von Rückseiten wie Abb. 19, 44, 66 sind unergiebig.

Zu den Zeichnungen von Schwarz auf Taf. VI u. VII hätte gesagt werden müssen, warum ihre Konturen so abscheulich leblos aussehen: sie sind von späterer Hand ausgeschnitten worden. – Zu den Marginalabb. neben dem Text fehlt jeder Kommentar. – Der Buchtitel ist laut Angabe S. 56 die Inschrift einer Augsburger Medaille: man hätte sie gern abgebildet gesehen. – Die Übersetzung des Rückseitentextes der Fugger-Medaille Abb. 52–53 ist wenig sinngemäß. – Zu S. 51, Abb. 35: Vulgata (u. Septuaginta) Ps. 36, 1 = Lutherbibel Ps. 37, 1; dort «ora eum» – hier «warte auf ihn». – «Scheuer» auf S. 41 ist ein so seltenes Wort, daß es hätte erklärt werden müssen (= Becher, älteres Neuhochdeutsch).

Wenn das kleine Werk in seiner vorliegenden Form trotz kenntnisreichem Text und glänzenden Abbildungen ein paar Wünsche unerfüllt läßt, möchte man doch hoffen, daß es stark beachtet wird; sein Verf. und sein Photograph sollten dadurch die Möglichkeit erhalten, ihrem Thema ein größeres Buch zu widmen.

Rudolf Zeitler.

August Fink. Die Gnadenpfennige Herzog August d. J. von Braunschweig-Wolfenbüttel. In: Braunschweigisches Jahrbuch, Bd. 38, 1957, S. 61 bis 74, mit 4 Tafeln.

Fesselnder Bericht aus dem umfangreichen, kulturhistorisch außergewöhnlich ergiebigen Briefwechsel des Herzogs August d. J. (1579 bis 1665), des Stammvaters des Neuen Hauses Braunschweig-Wolfenbüttel und Schöpfers der berühmten Wolfenbütteler Bibliothek, über die große Zahl von Kleinodien und Gnadenpfennigen, die der Herzog in einem Zeitraum von mehr als 50 Jahren meist Augsburger Goldschmieden, durch Vermittlung des bekannten dortigen Kunstagenten Philipp Hainhofer († 1647) und später von dessen Schwiegersöhnen, in Bestellung gegeben

und in vielen Fällen nach genauen eigenhändigen Angaben hat anfertigen lassen. Heute sind sie uns nur noch in ganz wenigen, bunt emaillierten und mit Edelsteinen und Perlen gefaßten Goldoriginalen sowie in einer Reihe von Silber- und Bleiabgüssen erhalten. 11 von den 20 auf Grund des Briefwechsels erstmals in einem sehr sorgfältig gearbeiteten Verzeichnis chronologisch zusammengestellten, vom Herzog bestellten und einst auch ausgeführten Gnadenpfennigen sind uns indessen heute nicht einmal mehr in Abgüssen bekannt. Doch hat der Verf. von 5 dieser verschollenen Werke (Nr. 4, 6, 11, 16 und 19 des Verzeichnisses) wenigstens auf Grund der den Künstlern als Vorlage dienenden Kupferstiche auf den Tafeln I und IV eine gewisse Vorstellung vermitteln können. Unter den Künstlernamen ragt der des Medailleurs Jan de Vos hervor, den der Herzog auf einer Reise in seiner Augsburger Werkstatt, nahe der neuen Stadt-

metzig, selbst aufgesucht hat. Der Briefwechsel belehrt auch über alle technischen Vorgänge, vom Wachsrelief an, über den Probeguß in Gold, der dann für weitere Abgüsse als «Patrone» zu dienen hatte, bis zur Ausschmückung mit der emaillierten Fassung, den Edelsteinen und Perlen durch andere Künstler, unter denen Namen wie der des Hofbildhauers Alessandro Abondio und später (1644) auch der des Straßburgers Friedrich Fecher den besten Klang haben. – Die Mehrzahl der uns noch im Original oder in Abgüssen erhaltenen Gnadenpfennige ist in schönen Exemplaren auf den gut gelungenen Tafeln II–III zur Abbildung gekommen. – Für alle Liebhaber dieser noch so wenig erforschten Kunstwerke, köstliche Goldschmiedewerke der späten Renaissance und des frühen Barocks, wird sich diese sehr gewissenhaft vorgelegte Veröffentlichung als eine Fundgrube und als eine sehr begrüßenswerte Quelle neuer Erkenntnis erweisen. *W. Schw.*

NEUES UND ALTES · NOUVELLES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Notre prochaine réunion aura lieu à Fribourg, en automne 1958. Nous invitons nos membres, qui auraient des travaux en cours ou en vue sur la numismatique fribourgeoise, à nous les soumettre, soit en vue d'une conférence ou communication, soit en vue de réunir ces travaux dans un numéro spécial de la Gazette à distribuer à l'assemblée.

Le Comité.

Congrès international des sciences historiques, du 21 au 28 août 1960, à Stockholm.

Nous avons lu, avec plaisir, dans le programme, que les rapports retenus par le Bureau du C.I.S.H. comportent, pour l'antiquité, une section relative à :

«La numismatique impériale romaine comme source de l'histoire économique et financière» rapport confié à M. Guey, de Lyon. *C. M.*

Neue Fälschungen der Schweizer 100-Franken-Stücke.

Wie wir erfahren, sind am 12. Dezember in Zürich erstmals falsche schweizerische Goldmünzen zu 100 Franken aufgetaucht. Ein polizeiliches Ermittlungsverfahren ist eingeleitet. Bis jetzt konnten 22 falsche Goldmünzen beschlagnahmt werden.

Die Stücke sind alle zu schwer. Auf der *Vorderseite* ist das Gepräge abgestumpft und verschwommen. Die Aufschrift «Helvetia» ist plumper als diejenige auf den echten Stücken. Die

Haare sind unscharf gestochen. Der Name des Künstlers «F. Landry» wurde nachgestochen, wodurch Fehler entstanden. Auf der Wange des Vreneli sind Prägefehler feststellbar.

Der Alpenrosenzweig auf der Rückseite ist unscharf und mangelhaft geraten. Die Aufschrift «100 Fr.» und die Jahrzahl sind abgerundet und nicht flach wie diejenigen der echten Stücke. Vorder- und Rückseite wurden poliert. Polierstriche sind feststellbar. Durch das Polieren der Münzen ist ihre Farbe etwas dunkler geworden, als diejenige der echten Stücke.

Die Buchstaben der *Randschrift* und die Sterne auf dem Rande sind größer als diejenigen auf den echten Stücken. Das Wort «Dominus» ist kürzer und das Wort «Providebit» länger als die Aufschrift auf den echten Stücken; ebenso ist die Anordnung der Randsterne unrichtig.

Es handelt sich um eine sehr gefährliche Fälschung, die nur mit der Lupe und im Vergleich mit den echten Stücken erkennbar ist.

Nationalzeitung, 17. Dez. 1957.

Vereinigung zürcherischer Numismatiker 1957.

Sitzungen wurden abgehalten und Museumsbesuche ausgeführt in den Monaten Januar bis März und Oktober bis Dezember, Referate und Vorweisungen: Allgemeine Numismatik: Dr. Burckhardt sprach über Totengeld in christlicher Zeit und Herr Dreifuß über Münzabbildungen auf Briefmarken (an Hand einer sehr schönen Sammlung). Für die antike Numismatik fand sich leider kein Referent; einen Ersatz bot der Besuch der Ausstellung keltischer Kultur und

Kunst im Museum zu Allerheiligen in Schaffhausen unter Führung von Prof. Schwarz. Die schweizerische Münz- und Medaillenkunde betraf ein Referat von Prof. Schwarz über Münzen von Haldenstein und seine Vorweisung von neu erworbenen Münzen und Medaillen aus den Beständen des Schweiz. Landesmuseums: Doppeltaler 1501 von Bischof Mathäus Schiner von Sitten, Taler der drei Urkantone 1561 aus der Münzstätte Altdorf (Stempel von Hans Gutenson in Zürich), Porträtmedaille des Basler Bischofs Wilhelm Jakob Rink von Baldenstein 1695, von dem als Medailleur bisher nicht bekannten Basler Goldschmied Adam II. Fechter, Medaille von H. J. Geßner mit Darstellung eines alten Schweizers und den Wappen der eidg. Stände und der Zugewandten, in Gold (6 Dukaten), Porträtmedaille des Königs Karl XII. von Schweden, aus der Medaillensuite von Hedlinger, ebenfalls in Gold, ferner die goldene Dienstaltersmedaille der Schweiz. Lebensversicherungs- und Rentenanstalt in Zürich 1957. Eine schöne Ergänzung zu dieser Vorweisung bildete der Besuch der Schausammlung schweizerischer Medaillen im neu eingerichteten Saale der Edelmetallarbeiten im Schweiz. Landesmuseum. H. H. P. Rudolf Henggeler O. S. B. (Einsiedeln) legte eine schweizerische Medaille vor, die bisher als Schulpreismedaille gegolten hat; sie ist jedoch eine inoffizielle Denkmünze für die schwyzerischen Teilnehmer an dem wenig rühmlichen Feldzug schweizerischer Truppen in der Franche-Comté im Juli 1815. Gebiete der ausländischen Münzkunde behandelten Dr. Stoecklin sen.: Der serbische Mittelalterstaat und seine Münzen, und Prof. Schwarz: Die Salzburger Erzbischöfe von Paris Lodron bis Johann Ernst von Thun (1619 bis 1709) und ihre Münzprägung sowie Dr. Burckhardt über die Münzprägung der Reichsstadt Kaufbeuren im 16. Jahrhundert. Alle diese Vorträge waren von Vorweisungen zahlreicher Münzen begleitet. Kürzere Referate betrafen «Pfund und Schilling als Zählgrößen auf außermonetärem Gebiet» nach der Studie von Ed. Holzmaier in Carinthia I, 1956, mit Ergänzung durch oberrheinische Belege, und «Das Motiv der Ofenbeichte» auf einem Notgeldschein der Stadt Pritzwalk in Brandenburg 1921, beide Mitteilungen durch Dr. Burckhardt; im letzteren Falle handelt es sich um die Enthüllung eines verbrecherischen Anschlages dadurch, daß ein zum Schweigen gegenüber den Menschen eidlich Verpflichteter das Geheimnis einem Ofen preisgibt; das Motiv kommt in den sagenhaften Berichten über schweizerische «Mordnächte» des Mittelalters und in einer Räubergeschichte der genannten deutschen Stadt vor. Vorgelegt wurden von den Herren Dreifuß und Burckhardt schwedische Plattenmünzen des 18. Jahrhunderts, Regensburger Denare der Könige Heinrich II. und III. und die neuen Münzen von Burma.

F. Bdt.

DIE TÄTIGKEIT SCHWEIZER MÜNZKABINETTE.

Bellinzona, Cassa cantonale. Kleine (27 Stück), aber auserlesene Sammlung von Geprägten der Münzstätte Bellinzona aus dem 1. Drittel des 16. Jahrh.

Guido Ghiringhelli, «Cooperazione», 30. Nov. 1957.

Bern, Bernisches Historisches Museum. Die Museumskommission ernannte Herrn Prof. Dr. Hans Jucker zum Konservator des Münzkabinetts. Herr Prof. Jucker hat seit kurzem den Lehrstuhl für Klassische Archäologie der Universität Bern inne.

Zürich, Schweiz, Landesmuseum. Der soeben erschienene Jahresbericht 1956 bringt wiederum eine Aufzählung der Neuerwerbungen des Münzkabinetts sowie die Abbildung der hervorragendsten Stücke (S. 14/15). Hervorzuheben sind: ein prachtvoller Goldstater der Protohelveter, ein Zürcher Obol Herzogs Hermanns I. von Schwaben (Unikum?); ein Bellinzoneser Cavallotto von Schwyz, ein Doppelgroschen des Bischofs Aymon de Montfaucon von Lausanne, ein Dicken des N. Schiner von Sitten, ein Teston Karls I. von Savoyen, Mzst. Cornavin, 3 italienische Goldmünzen des frühen 17. Jh., in Schongau/Luzern vor 1915 gefunden. H. C.

Zürich, Münzsammlung der Zentralbibliothek Zürich (im Schweiz. Landesmuseum deponiert). Allgemeine Sammlung mit Ausschluß schweizerischer Münzen und Medaillen. Die antike und die Medaillenabteilung werden nicht systematisch gepflegt. Hauptsächliches Sammelgebiet, gemäß Vereinbarung mit der Direktion des Schweiz. Landesmuseums: die münz- und geldgeschichtlich mit der Schweiz verbundenen Grenzgebiete, insbesondere Oberelsaß und Oberschwaben, ferner Lombardei. Da die Erwerbungen bisher nur in den von den Numismatikern kaum beachteten Jahresberichten der Zentralbibliothek Zürich gemeldet wurden, wird in diesem ersten Bericht in den Schweizer Münzblättern der wichtigere Zuwachs der Jahre 1950 bis 1957 aufgeführt; später soll die Meldung Jahr um Jahr erfolgen.

Landgrafschaft Elsaß, Erzherzog Ferdinand: Taler o. J. (um 1590), Erzherzog Leopold V. (1625–1632): Halbtaler o. J.; Abtei Murbach und Lure, Joh. Ulrich von Raittenau: Guldentaler 1572; Thann: Taler 1549; Markgrafschaft Baden, Christoph: Drittelstaler (Dicken) 1518; Breisach: Halber Guldentaler 1565; Stadt Konstanz: Zwölfer o. J. (um 1624); Rottweil: Kippergroschen 1622; Grafschaft Hohenberg (Rotenburg a. Neckar) unter Österreich: Heller nach der Konvention von 1396; Ulm: Regimentstaler 1622; Ulm, Überlingen und Ravensburg: Plappart 1502; Stadt Kempten: Goldgulden 1547, Drittelstaler 1511, Taler o. J. (um 1537/38) und

1544, 1547, 1549, Halbtaler 1623; Stadt Augsburg: Dukat 1743 (Stempel von J. Thiébaud); Regensburger Denare der Könige Heinrich II. und III.; Mailand, Franz I. von Frankreich: Testone o. J., Francesco II. Sforza; Scudo d'oro del Sole; Messerano: Ludovico II. Fieschi: Lira 1528 (Nachahmung der Konstanzer Batzen). *F. Bdt.*

LUZERNER SCHÜTZEN-ERINNERUNGSMEDAILLE

(Eing.) Luzern ist schon immer eine Hochburg der Schützen gewesen. Mehrere eidgenössische Schützenfeste wurden in der Leuchtenstadt durchgeführt, und besonders das sportliche Matchschießen, das hier mit besonderer Liebe gepflegt wird, hat in den letzten Jahrzehnten Weltmeister und Olympiade-Sieger hervorgebracht. Es kommt daher nicht von ungefähr, daß die Internationale Schützen-Union, die 1907 in Zürich gegründet worden ist, im Rahmen der Internationalen Jubiläums-Matchwoche am Vierländersee ihren fünfzigsten Geburtstag feiern will. Zu diesem Anlaß und zur Matchwoche wird eine goldene Erinnerungsmedaille herausgegeben (s. Inserat).

PERSONELLES

Herr Prof. Dr. *D. W. H. Schwarz*, Schweizerisches Landesmuseum Zürich, wurde zum korrespondierenden Mitglied des Vereins der Münzenfreunde in Hamburg e. V. ernannt.

Totentafel

Adrien Blanchet
1866–1957

Vor einem Monat starb in Paris der Nestor der französischen *Numismatiker* und Archäologen, Adrien Blanchet, membre de l'Institut, im hohen Alter von beinahe 92 Jahren. Nachdem er sich an der Ecole Pratique des Hautes Etudes und an der Ecole du Louvre eine umfassende und gründliche Ausbildung geholt hatte, trat er 1890 als Bibliothécaire honoraire in die Bibliothèque Nationale, das heißt in deren Münzkabinett, ein. Da er sich von seiner persönlichen Münzensammlung nicht trennen wollte, was mit dem Status des Museumsbeamten in Frankreich unvereinbar ist, nahm er zeit seines Lebens nie eine bezahlte Stelle in der französischen Bibliotheks- und Museumsverwaltung an. Er gehört damit einer leider aussterbenden Gruppe von ökonomisch unabhängigen Gelehrten an, die den großen Pariser Sammlungen als freiwillige Mitarbeiter in selbstloser und erfolgreichster Weise gedient haben.

Im Cabinet des Médailles katalogisierte er die parthischen und athenischen Münzen und beteiligte sich an der Herausgabe des Katalogs der antiken Bronzen (1895 erschienen). Der Société française de numismatique stellte er sich mehrere

Male als Präsident zur Verfügung und leitete seit 1906 mit seinen Co-directeurs die Revue numismatique. Im Rahmen der Académie des Inscriptions et Belles-Lettres nahm er an den Arbeiten zahlreicher Kommissionen teil, wobei seine umfassenden Kenntnisse der Numismatik und der gallischen Archäologie von besonderem Nutzen waren.

An Werken, welche seinen hohen wissenschaftlichen Ruf begründeten und ihm unzählige Ehrungen in Frankreich und im Ausland eintrugen – er war auch das älteste Ehrenmitglied der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft –, wären zu nennen: Nouveau manuel de numismatique du moyen-âge et moderne (1890), Histoire monétaire du Béarn (1893), Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques (1900), Traité des monnaies gauloises (1905) und das mit A. Dieudonné zusammen herausgegebene Manuel de numismatique française, dessen ersten und dritten Band (1912 und 1930) er verfaßte. Daneben erschienen seit den achtziger Jahren unzählige Artikel und kleinere Mitteilungen, namentlich in der Revue française de numismatique.

Die Mitglieder der Société française de numismatique, jeden Monat an einem Samstagnachmittag um den vergoldeten Tisch im großen Louis-Quinze-Salon des Cabinet des Médailles versammelt, werden sich kaum vorstellen können, daß nun Sitzungen stattfinden sollen ohne eine Communication von Adrien Blanchet, irgendeinen Splitter seiner unglaublichen Erudition, sorgsam auf einen gekehrten Briefumschlag gekritzelt und nach Verlesung dem Sekretär mit Schwung über den goldenen Tisch zugeschoben. Blanchets Wissen, Gedächtnis und Arbeitskraft bis ins höchste Alter erweckten immer wieder Staunen. Aber es war nicht nur ein ungeheures Detailwissen, sondern der Gelehrte besaß auch den Blick für das Wesentliche und für neue zu lösende Aufgaben. So war er einer der ersten, welche die Bedeutung der Münzfunde, nicht nur als Lieferanten von interessanten Einzelstücken, sondern als einmalige Phänomene und damit als historische Quellen von besonderer Aussagekraft erkannten und auswerteten. Als großzügiger und uneigennütziger Berater und Helfer stand er Kollegen und Studierenden immer wieder bei, so daß sein Verlust von der numismatischen und archäologischen Wissenschaft nicht nur in Frankreich, sondern überall, wo keltische mittelalterliche und neuzeitliche Altertumskunde und Münzforschung in Ansehen stehen, schmerzlich empfunden wird.

Dietrich Schwarz
(Neue Zürcher Zeitung, 2. II. 1958.)

David M. Robinson.

In den ersten Januartagen verschied in Oxford/Mississippi (USA) Prof. David M. Robinson, einer der namhaftesten amerikanischen Archäologen. Der Verstorbene hatte sich als Leiter

der von der Johns Hopkins University in Baltimore in Olynthos veranstalteten Ausgrabungen ausgezeichnet; sie waren auch zu großen Teilen von ihm selbst finanziert worden. In den Kreis seines Arbeitsgebietes bezog David Robinson auch die griechische Numismatik ein. Mit P. Clement zusammen verfaßte er die Monographie der Münzen der Chalkidier, die im Rahmen der Olynthospublikation 1938 erschien, ferner eine Reihe von Beiträgen zur griechischen Numismatik in den «Numismatic Notes and Monographs». Für die Münzkunde wichtig war auch

das von ihm veröffentlichte Fragment des attischen Münzdekretes aus Aphytis.

Robinson war ein begeisterter Philhellene und großzügiger Sammler. Seine ausgezeichnete Vasensammlung, seine Münzen und Skulpturen hatte er zuletzt in der Universität des Staates Mississippi aufgestellt, wo sie das Licht des Griechentums verbreiteten. Eine zweibändige umfangreiche Festschrift (Studies Presented to David M. Robinson), die zu seinem 70. Geburtstag 1954 herauskam, bezeugte die Weite seiner Interessen und seine internationale Anerkennung. *H. A. C.*

MÜNZFUNDE · TROUVAILLES MONÉTAIRES

Attiswil (Bez. Wangen, Bern). Über Grabung und Funde im Bereich des römischen Gutshofes auf der Scharlenmatte 1954 (diese Zschr. V 1955, 102) nun auch R. Spillmann im Jahrbuch des Bernischen Hist. Museums 25–36, 1955–56, S. 253. Gefunden wurden Metallfragmente, eine zerbrochene beinerne Nähnadel, Scherben und ein As des Claudius, Rv. LIBERTAS AVGVSTI (Coh. 47). («AUGUSTUS» ist a. a. O. zu korrigieren).

Barañja (Slawonien). Gefäßfund von 4 venezianischen Zechinen und 76 Silbermünzen aus der Türkenzeit. Ältester Taler: Zeeland 1602; jüngste Münze: 15-Kreuzer Leopold I., 1683. Nach der Publikation von Ive Mažuran ist das Fehlen von türkischen Münzen verwunderlich und fällt auch bei anderen slawonischen Münzschatzen aus dieser Zeit auf.

Aus Osjecki Zbornik, Bd. V, 1956, S. 133 bis 142, mit 2 Abbildungen. *W. Schw.*

Bern. Bei den Ausgrabungen auf der Engehalbinsel 1956, die ein kleines römisches Amphitheater freilegten, fanden sich folgende Münzen: 1. Agrippa. As (BMC 161), 2. Titus. As (BMC 868), 3. Domitian. As (BMC 269 oder 283), 4. Trajan. Sesterz (BMC 840), 5. Pius Sesterz (BMC 1766).

H. Stettler: Jahrbuch des Bernischen Hist. Mus. 35/36 1955/56, 313 f.

Bietzen (Saarland). Im Dezember 1957 wurden bei Nivellierungsarbeiten auf einem Grundstück mittelalterliche Mauerzüge aufgedeckt. Es fand sich eine starke Schuttschicht, die offenbar mit der Zerstörung des Gebäudes im 16. oder 17. Jahrhundert in Zusammenhang zu bringen ist. In dieser Schuttschicht fanden sich vier Münzen, und zwar

1 Goldgulden des Kölner Erzbischofs Dietrich v. Mörs (1413–1463), Bonner Gepräge; 1 Groschen Luxemburg, Johann v. Bayern (1415 bis 1443); 1 Groschen Luxemburg, Elisabeth v.

Görlitz († 1451); 1 einseitiger Heller. Vierfeldiger Schild mit vier Löwen, Herzschild Sparren. (Jülich-Berg, wohl Gerhard II., 1437 bis 1475, Nöss Taf. 7, 143 a. D. Red.)

Es ist nicht ausgeschlossen, daß zumindest die drei ersten Münzen einem ehemals hier verborgenen Münzschatz entstammen, zumal sich auch die in unmittelbarer Nähe befindliche Mauer als in neuerer Zeit ausgebrochen erwies. Das Gebiet ist reich an Münzschatzen des späten Mittelalters (Merzig, Bachem, Mettlach. Der Groschen Johanns v. Bayern ist auch im Fund von Merzig vertreten: Braun v. Stumm «Der Münzfund von Merzig» in Bericht 6 der Staatlichen Denkmalpflege im Saarland, S. 87, Tafel I, Nr. 13).

Mitteilung von Herrn Dr. E. Dehnke (Saarbrücken).

Bratovo bei Burgas (Bulgarien). Bauern pflügten ein irdenes Gefäß mit einer großen Menge (über 10 kg) stempelfrischen Bronzemünzen des 3. (oder 2.) Jahrhunderts von Mesembria aus. Etwa ein Drittel des Fundes gelangte in das Museum von Burgas. Av. Weiblicher Kopf mit Haarbinde, Rv. Athena Promachos linkshin, ΜΕΣΑΜΒΡΙΑΝΩΝ (BMC no. 8–10). Das Metall dürfte aus den benachbarten Kupferminen stammen. *Bulgaria Today*, Sofia, Dec. 1957

Bubendorf (Baselland). Etwas oberhalb von Bad Bubendorf, im Filetenfeld (rechtes Ufer der Frenke) wurden im März und Oktober 1957 Mauern eines kleineren römischen Gutshofes freigelegt. Dabei fanden sich die folgenden drei Münzen: 1. Domitian: As, stark verschliffen, 2. Gallienus: Silber-Antoninian, Münzst. Köln, Rv. VICT GERMANICA (C. 1062), 3. «Urbs Roma»: Kleinbronze um 340, Münzstätte unleserlich; antik gelocht. Wahrscheinlich handelt es sich um dieselbe Anlage, über die schon Daniel Bruckner in seinem «Versuch einer Beschreibung historischer und natürlicher Merkwürdigkeiten der Landschaft Basel», XV. Stück, 1756, S. 1764 f. berichtet. Beim Bad Bubendorf selbst fand man vor etwa

60 Jahren Münzen und einen kleinen Altar, und spätere Siedlung ist durch Alemannengräber etwas oberhalb der römischen Villa belegt, auf die man nach 1918 gestoßen ist.

Die Münzen wurden vorgelegt vom Ausgräber, Herrn Th. Strübin in Liestal. Ein Bericht über die Grabung erschien in der «Volksstimme von Baselland» (Sissach), 17. Dez. 1957.

Chur. Das in dieser Zeitschrift VII, 1957, S. 95 erwähnte Stück des Constantin I. ist unrichtig beschrieben. Es handelt sich um eine stark vernutzte Kleinbronze, Rv. GLORIA EXERCITVS, Labarum mit Christogramm zwischen zwei Soldaten (C. 251), Mzst. vermutlich Siscia.

Vorgelegt vom Rätischen Museum, Chur.

Domat/Ems (Graubünden). Gegenüber der St.-Johannes-Kirche am Rheinufer, auf der Felsbergseite, wurde am 31. August 1957 ein Sesterz des Maximinus Thrax, Rv. VICTORIA AVG (C. 100) gefunden.

Vorgelegt vom Rätischen Museum, Chur.

Erdington/Birmingham. Bodenfund, 12. Februar 1958: 26 Silbermünzen (vermutlich englische) von 1540 bis 1642.

Daily Telegraph, 13. Febr. 1958.

Fläsch (Graubünden). Mitte des 19. Jahrh. wurde in einem Weinberg bei Fläsch ein gut erhaltener Batzen von Isny 1523 gefunden.

Dem Schweiz. Landesmuseum im Dezember 1957 vorgelegt.

Frenkendorf (Baselland). Streufund 1957. Pius: Sesterz, Rv. SALVS AVG Salus mit Ruder vor Altar (C. 718).

Vorgelegt von Herrn Th. Strübin, Liestal.

Godmanchester (Huntingdonshire, England). Bei den Ausgrabungen einer großen römischen Thermenanlage fand sich in einer antiken Abfallgrube ein mit Schmuckstücken vermischter Schatz von 60 Münzen. Die Abb. zeigt Antoniniane der Tetrici, des Victorinus, des Allectus, barbarische Nachprägungen der ersteren, auch ältere Bronzemünzen. Eine weitere Abb. zeigt einen vorzüglichen Sesterz des Nero.

H. J. M. Green, Illustr. London News, 16. Nov. 1957, 842.

Kyrene (Libya). Neue englische Ausgrabungen in der Nekropole brachten 13 Bronze- und 5 Silbermünzen zutage. Die Bronzen gehen von der Ptolemäerzeit bis Constantin II., dabei ein Lepton des 1. jüdischen Aufstandes. Die Silbermünzen sind kyrenäische Prägungen des 4. und frühen 3. Jh. v. Chr. Das bedeutendste Stück ist ein Halbschekel des 1. jüdischen Aufstandes (66–70), datiert vom Jahr 2, Zeuge der großen Judengemeinde von Kyrene.

Manchester Guardian, 6. Januar 1958

Langenbruck (Baselland). Im Schwengifeld wurde 1955 von dem Schüler Hansueli Moser als Streufund in einem «Mäusehaufen» gefunden ein Marc Aurel, Sesterz, Rv. SALVTI AVG COS III (Av: . . . TR P XXIII; C. 547).

Vorgelegt von Herrn Dr. W. Schmaßmann, Liestal.

Liestal. Am Langhagweg wurde ca. 1952 von Bauführer W. Müller ein Halbfollis Constantins I., Münzstätte Trier 306 gefunden. Rv. MARTI PATRI CONSERV/S-A/PTR (C.–, Voetter, Gerin p. 390, 20). Das Stück ist sehr selten, vgl. P. Strauß, Rev. num. 1954, p. 57, 48 (ein Exemplar zitiert), aber leider stark berieben.

Vorgelegt von Herrn Dr. W. Schmaßmann, Liestal.

Morgantina (Sicile). Le site de Sierra Orlando près d'Aidone, exploré par une équipe archéologique de l'Université de Princeton, sous la direction de MM. R. Stillwell et E. Sjöqvist, a pu être identifié avec l'ancienne Morgantina (sur les trouvailles monétaires, voir GSN VII 1957, 21). Cette ville grecque est bien connue aux numismates par ses frappes en argent et bronze des Ve et IVe siècles. Il est probable que Morgantina est le lieu de la frappe des monnaies à la légende HISPANORVM, émises par des mercenaires hispaniques, car plusieurs centaines en ont été trouvées pendant les fouilles.

Prof. E. Sjöqvist, Illustr. London News, 9 nov. 1957, 788.

Nenzlingen (Berner Jura). Der in dieser Zschr. VII, 1957, S. 71 gemeldete Fund aus der Basishöhle Birmmatten: Kleinbronze des Constantinus II. (C. 92) nun auch im Jahrbuch des Bernischen Hist. Mus. 35–36, 1955–1956, S. 264.

Neubeim (Zug). Im Sommer 1957 wurde ein As des Tiberius, 15 n. Chr. gefunden: Rv. Livia sitzend (C. 18, RIC 16, BMC 68/69).

Dem Schweiz. Landesmuseum vorgelegt.

Nimrud (Irak). Die Ausgrabungen in Nimrud, einer der Hauptstädte Assyriens, ca. 30 km südlich von Ninive, veranstaltet von der British School of Archaeology in Iraq, galten vor allem den assyrischen Fundschichten und brachten wieder herrliche Elfenbeinreliefs zum Vorschein. Es wurden aber auch hellenistische Dörfer festgestellt, die sich in den Ruinen der verlassenen Stadt eingenistet hatten. In den hellenistischen Schichten fanden sich mehrere verstreute Münzen und ein Münzschatz. Das abgebildete Münzmaterial enthält: Lysimachos, drei Tetradrachmen (eine posthum), Seleukos III. Tetradrachmon, Pergamon. Eumenes II., Tetradrachmon, Arados. Drachme (Biene/Hirsch). Aus dem Bericht geht nicht hervor, welche dieser Münzen zum Schatzfund gehören, der hoffentlich bald publiziert werden wird.

M. E. L. Mallowan, Illustr. London News, 23. Nov. 1957.

Pratteln (Baselland). Bei der Grabung am Kästeli wurden im November/Dezember 1957 die drei folgenden römischen Münzen gefunden: 1. Commodus: Sesterz, Rv. SAL GEN HVM COS VI PP Salus stehend und kniende «Genus Humana» (C. 678). Stark vernutzt, selten; 2. Claudius II.: Posthumer Antoninian, Rv. CONSECRATIO Adler; 3. Constantius II. Caesar: Kleinbronze, Mzst. Trier, Rv. GLORIA EXERCITVS/TRS. Zwei Feldzeichen zwischen zwei Soldaten. (C. 105, Voetter, Gerin, p. 405, 9).

Vorgelegt von Herrn Dr. W. Schmaßmann, Liestal.

Savognin (Graubünden). Bei einem Wegbau wurde ein stark vernutztes As des Augustus, Monetar C. Cassius Celer (C. 408) gefunden.

Vorgelegt vom Rätischen Museum, Chur.

Schiers (Graubünden). Der Redaktion wurden die in den Grabungen 1956 gefundenen röm. Münzen durch Vermittlung des Instituts für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz vorgelegt (s. Schweiz. Münzbl. VII, 1957, 24). Es sind folgende Stücke:

1. Maximianus Herculus. Follis, (Lyon. (B/PLC), C. 198. Variante fehlt Voetter, Gerin, Lewis, Seltz, p. 36, 19–21. Stempelfrisch.

2. Constantin d. Gr. Kleinbronze, Trier. Rv. SARMATIA DEVICTA, PTR Halbmond, C. 487. Voetter, Gerin, S. 396, 276.

3. Constantius II. Mittelbronze, Aquileia. Rv. FEL TEMP REPARATIO/AQ (...) Kaiser und vom Pferd gestürzter Gegner. Sehr seltene Variante mit LXXII/Kranz im Feld. C. 47. Voetter, Gerin, S. 73, 32. Geprägt 351–55. Oxydiert, aber frisch erhalten.

4. Theodosius I. Mittelbronze, Rom. Rv. REPARATIO REIPVB/SMRT Kaiser und Respublica, C. 27. RIC IX 126, 43 d. Geprägt 378–383. Stark oxydiert.

5. Magnus Maximus. Mittelbronze, Arles. Rv. Wie vorher mit SCON, C. 3. RIC IX 68, 26 a. Geprägt 383–388. Frisch erhalten.

Ferner wurde ein Streufund der Schierser Fraktion Montagna vorgelegt: Tiberius, As. Rv. Schrift um SC wie C. 24 ff., stark vernutzt.

Thiais (Seine-et-Oise). Un trésor d'environ 15 kilos d'antoniniens (époque de Gallien, Claude II etc.) a été découvert dans une nécropole romaine.

Information de Monsieur J. Lafaurie, Cabinet des Médailles, Paris.

Thun. Römischer Münzschatz aus der 2. Hälfte des 3. Jahrh. n. Chr., vergraben kurz nach 293, gehoben 4. März 1955. Der Vorbericht von N. Dürr in dieser Zschr. V 1955, S. 58–60 und Jahresbericht des Hist. Museums Schloß Thun 1955, S. 6–8 ist auszugsweise abgedruckt im Jahresbericht des Bernischen Hist. Museums 35–36, 1955–56, S. 264–265.

Vaduz. Unmittelbar vor Redaktionsschluß dieses Heftes ist uns der 57. Band des Jahrbuches des Historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein mit der Beschreibung des Münzfundes von Vaduz durch HH. Kanonikus Anton Frommelt-zugegangen (vgl. Schweizer Mzbl. VII 51). Wir werden auf die Arbeit zurückkommen.

Wymondham College (Norfolk, ca. 18 km sw. von Norwich). Bei Erdarbeiten wurde ein Schatz von 883 angelsächsischen und anglo-dänischen Pennies mit dem Scherben des irdenen Münztopfes gehoben. Älteste Münze: Ceolwulf von Mercia (874–877), jüngste: Aethelstan (924/25). Hauptmasse (763 Stück): Edward d. Ält., ferner Alfred d. Gr., St. Edmunds Memorial Coinage, Aethelstan II. Guthrum, Cnut, St. Peter in York und anonyme von York. Vergrabung, nach R. H. M. Dolley, in der Zeit der Wiedereroberung des von den Dänen besetzten East Anglia. Erster größerer Fund von Münzen Edwards d. ält. südlich der Bay of the Wash.

The Times, 29. Januar und 11. Februar 1958 und Manchester Guardian, 30. Januar 1958.

Zug. Unmittelbar außerhalb der Kirche St. Oswald wurden im Herbst 1957 in einem Grab (einer Pestleiche?) folgende Münzen gefunden: Luzern: Schilling 1624 (Coraggioni T. XV 18) und 15 ganze und 4 fragmentarische «Bäggliangster» (Cor. XV 35), Schwyz: Schilling 1634 (Cor. XVIII 19), Basel: 6 Rappen und ein offensichtlich zugeschnittenes Viertelstück eines solchen, 16. Jahrh. (Cor. XXVII 28), Freiburg i. Br. 11 Rappen, 16. Jahrh.), Thann: 2 Rappen, 16. Jahrh., unsicher (Bern?): Pfennig oder Heller. Mit Ausnahme des Luzerner Schillings waren alle Münzen stark mit Grünspan überzogen.

Dem Schweiz. Landesmuseum vorgelegt durch Herrn Dr. J. Speck (Zug).

Zuchwil (Solothurn). Der in dieser Zschr. VII, 1957, S. 52 erwähnte Aureus des Claudius kam als Depositum des Kantons Solothurn in das Museum der Stadt Solothurn.

Jahrbuch für Solothurn. Geschichte 30, 1957, S. 260.

Zwieselberg bei Thun. Nähere Angaben über die in dieser Zschr. VII, 1957, S. 72 angezeigten Funde im Jahrbuch des Bernischen Hist. Museums, Jahrg. 35–36, 1955–56, S. 265 f. Es scheinen danach unter einer Mörtelschicht 7 (nicht 10) römische Münzen gefunden worden zu sein, von denen 5 durch N. Dürr bestimmt werden konnten: Claudius: gallische Prägung um 50 n. Chr., Hadrian, Antoninus Pius, Commodus, Severus Alexander. Die Münzen kamen ins Museum im Schloß Thun.

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft
Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktions-Comité: Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. F. Burckhardt/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich,
 Dr. H. A. Cahn/Basel

Redaktor der Schweizer Münzblätter: Dr. Herbert A. Cahn, Rütimyerstraße 12, Basel

Administration: Friedrich Reinhardt AG., Basel 12

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis:	Revue trimestrielle · Prix d'abonnement:
Fr. 10.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz.	par an (envoi gratuit aux membres de la Société
Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis:	suisse de numismatique) · Prix d'annonces: Un
Viertelseite Fr. 30.– pro Nummer, Fr. 90.– im Jahr.	quart de page Fr. 30.– par numéro, Fr. 90.– par an

Inhalt – *Table des matières*

Hellmuth Kricheldorf: Eine Ganzsiliqua Theodorichs, S. 25 / *D. Dolivo:* Contribution à la numismatique de la maison de Savoie, p. 27 / *Peter Robert Franke:* Drei Dokumente zur Lebensgeschichte des Münzfälschers Carl Wilhelm Becker, S. 33 / Numismatische Miscellen, S. 39 / Der Büchertisch, S. 42 / Neues und Altes, S. 51 / Münzfunde, S. 53

HELLMUTH KRICHELDORF

EINE GANZSILQUA THEODORICHS

Seit Dr. F. F. Kraus' Veröffentlichung «Die Münzen Odovacars und des Ostgotenreiches in Italien»¹ galt zumindest in der deutschen Numismatik als endgültig erwiesene Tatsache, daß die bekannten ostgotischen Silberstücke schwereren Gewichts *Ganzsiliquen* und die leichteren Gewichts *Halbsiliquen* seien. Im Gegensatz hierzu hatten Babelon, Wroth und Friedländer diese beiden Sorten als Halb- und Viertelsiliquen erklärt. Über Kraus' Darlegungen und Begründung seiner gegenteiligen Auffassung wurde kaum mehr als diskutiert; man lese diese bei ihm selbst nach². Das schlagendste Argument war wohl die von ihm hervorgehobene Tatsache: «Nun bezeichnen Friedländer und Wroth, von der Annahme ausgehend, Wertmünzen vor sich zu haben, die beiden Münzarten nach dem Gewicht als Halb- bzw. Viertelsiliquen. Wenn dies wirklich der Fall wäre, dann ist es höchst auffällig, daß keine ostgotische Münze, die als Ganzsiliqua angesprochen werden könnte, auf uns gekommen ist.» Gemeint ist ein Stück, das etwa um 2,27 g bzw. eher 2,73 g wiegt. Die Siliqua war die Hälfte des $\mu\lambda\iota\alpha\rho\eta\sigma\iota\omicron\nu$ gemäß der constantinischen Münzreform und entsprach 1/144 Pfund Feinsilber oder 1/28 des Solidus und sollte mithin ein Normalgewicht von 2,27 g halten. Die Münzreform unter Constantius II. und

¹ Halle 1928.

² p. 10 ff.

Julian um 360 n. Chr. erhob die Siliqua zur Hauptmünze anstelle des Miliarense; dieses wurde aber auf 1/24 des Solidus heraufgesetzt, was nunmehr 1/120 Pfund Feinsilber oder 2,73 g Normalgewicht entsprach. Inwieweit die Quellenangaben und die Gewichte der vorhandenen Einzelstücke hiermit übereinstimmen und ob die Theorien über Kreditmünze und das wechselnde Wertverhältnis von Silber zu Gold zwischen 360 und Mitte des 6. Jahrh. den Verhältnissen entsprechen, kann und soll hier nicht untersucht werden. Zur Diskussion steht lediglich die Ausmünzung unter Theodorich und die hierbei geschlagenen Silbersorten. Dabei darf mit Sicherheit eine Ausprägung *al marco* zugrunde gelegt werden.

Mit der Siliqua von theoretisch 2,73 g wurde auch das dazugehörige Halbstück eingefügt. Dieses Halbstück entspricht nun den vorhandenen ostgotischen Geprägten von etwa 1,12 bis 1,54 g. Die weiterhin vorhandenen Stücke zwischen etwa 0,62 bis 0,80 g wären dann als 1/4 der Siliqua zu 2,73 g anzusprechen. Das sind die Stücke, die Wroth als Halb- und Viertelsiliquen bezeichnet, Kraus dagegen als Ganz- und Halbsiliquen.

Mit dem Augenblick, mit dem mehrere oder auch nur ein einwandfreies Stück von annähernd 2,73 g bzw. dem doppelten Gewicht der Kraus'schen «Siliquen» — bzw. der Wroth'schen Halbsiliquenstücke gefunden wird, muß die Kraus'sche Theorie hinfällig werden.



Ich bin nun in der Lage, ein solches Stück, das sich in einem seit Jahrzehnten unbeachtet gebliebenen Lot gefunden hat, vorzulegen und hier in natürlicher Größe und vergrößert wiederzugeben.

DN IVSTI -NVS . . . Diademiertes und drapiertes Brustbild von rechter Seite. Perlkreis(?).

Monogramm Theoderichs, darüber Kreuz. Das Ganze in Kranz.

Durchmesser 16 : 17,5 mm.

Gewicht 2,52 g.

Der Schrötling ist rechts unten gesprungen und in der unteren Randpartie schwächer, da er nach dorthin ausgequetscht wurde. Das Stück entspricht in Zeichnung und Ausführung etwa den Viertelsiliquen Nr. 28, 29, 33, 34 bei Wroth³ und Nr. 65, 67, 71 bei Kraus⁴.

Wenn bis heute keine weiteren Ganzsiliquen aufgetaucht sind, so mögen hier reine

³ Catalogue of the Coins of the Vandals, Ostgoths and Lombards, London 1911, p. 51.

⁴ p. 94/95.

Zufälligkeiten mit im Spiel sein, wie Fundzufall usw. Andererseits kennt Kraus von Halbsiliquen Theoderichs (dort Ganzsiliquen) auch nur vier Stücke mit den Gewichten 1,21—1,43—1,46—1,54 g, dazu alle vier mit dem Namen Anastasius. Daß in den überkommenen Quellen bisher keine «beweiskräftigen Unterlagen» — wie Kraus sich ausdrückt — für den Nachweis von Viertelsiliquen vorhanden sind gegenüber eindeutigen Erwähnungen von Ganz- und Halbsiliquen, mag ebenfalls seinen Grund in dem dürftigen Material haben, das an alten Quellen auf uns gekommen ist. Jedenfalls ist das kein Argument, wie es sich Kraus zu eigen macht, die tatsächlich vorhandenen — und zwar in weitaus größter Anzahl — Viertelsiliquen als Halbsiliquen anzusprechen.

Das nunmehrige Vorhandensein von unter Theoderich geprägten Silberstücken zu

- a) 2,52 g
- b) 1,21—1,43—1,46—1,54 g (Durchschnittsgewicht 1,41 g)
- c) 29 Stück zwischen 0,62 und 0,90 g (Durchschnittsgewicht 0,75 g)

rückt die theoretischen Normalgewichte der Münzreform um 360 n. Chr. (s. oben) doch in greifbare Nähe, wenn man berücksichtigt, daß *al marco* ausgeprägt wurde. Wir brauchen hierbei nicht einmal nach einem anderen Wertverhältnis der Edelmetalle zueinander suchen, zumindest nicht für die Prägezeit Theoderichs. Ein solches mag während der Dauer des Ostgotenreiches in Italien späterhin eingetreten sein. Die neugefundene Ganzsiliqua bleibt mit ihrem Gewicht von 2,52 g wohl unter dem theoretischen Normalgewicht von 2,73 g und unter dem entsprechenden Durchschnittsgewicht der Halb- bzw. Viertelsiliquen ($2 \times 1,41 \text{ g} = 2,82 \text{ g}$ bzw. $4 \times 0,75 \text{ g} = 3,0 \text{ g}$), jedoch liegt ihr Gewicht noch oberhalb des doppelten Gewichtes der leichteren Halbsiliqua mit $2 \times 1,21 \text{ g} = 2,42 \text{ g}$ und des vierfachen Gewichtes der Viertelsiliqua mit 0,62 g.

Damit dürften nicht nur die bisherige Kraus'sche Sortenbezeichnung der ostgotischen Silberstücke und die Ausführungen Luschin von Ebengreuths über diese Münzen als Kreditgeld hinfällig werden, sondern die Bezeichnungen und Argumente Friedländers, Babelons und Wroths wieder zu ihrem vollen Recht kommen. Wie die Gegebenheiten bei Theoderichs Nachfolger aussahen und inwieweit sich die Ausprägung verschlechtert hat, das bedarf neuen Fund- und Quellenmaterials.

D. DOLIVO

CONTRIBUTION A LA NUMISMATIQUE DE LA MAISON DE SAVOIE

Les monnaies du moyen-âge de la Maison de Savoie présentent encore aujourd'hui de nombreuses inconnues. Ceci est dû en partie au grand nombre d'ateliers monétaires, répartis des deux côtés des Alpes, et d'autre part au nom d'Amédée qui revient sur de nombreuses monnaies. Il est très difficile, sinon impossible, de les attribuer plutôt à l'un qu'à l'autre comte de ce nom. Mais il existe encore bien d'autres difficultés, p. ex. celles des monnaies anonymes.

Pour nous retrouver dans ce dédale nous avons un guide fidèle. Il s'agit de l'ouvrage magistral de Promis¹ sur les monnaies de la maison de Savoie contenant de nombreuses ordonnances monétaires, dans lesquelles on peut puiser des renseignements précieux. Par contre beaucoup de monnaies, citées dans ces ordonnances n'étaient pas encore retrouvées ou étaient inconnues à l'auteur. Le Corpus Nummorum Italicorum (C.N.I.) complète aujourd'hui partiellement cette lacune. Mais il contient aussi quelques attributions erronées ou imprécises.

¹ D. Promis : *Monete dei Reali di Savoia*, Torino 1841.

Les monnaies anonymes de la fin du XIV^e siècle.

Pour commencer cette série d'exposés, reprenons le problème de deux monnaies anonymes qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Je crois avoir réussi à éclaircir cet « énigme » de façon satisfaisante.

Voici deux exemplaires de ces pièces, pris dans ma collection.



1. Av. ✠ **COMES** ◦ **SABAVDIE** Lacs posés en fasce.

Rv. ✠ **IN ITALIA** ◦ **MARCO** ◦ **IO**

Croix de St-Maurice.

Billon 0,81 g. CNI I pl. III 16.

2. Av. ✠ **COMES** ✠ **SABAVDIE** **FRIT**
entre deux doubles traits.

Rv. ✠ **IN ITALIA** ✠ **MARCO** ◦ **IO**

Croix formée de 4 lacs.

Billon 1,39 g. CNI I pl. III 15.

Le C.N.I. place la frappe de ces monnaies entre le milieu du XIV^e siècle et 1416. Il nous donne 8 variétés de la première et 11 variétés de la seconde.

Examinons d'abord la plus petite. Elle était peu connue du temps de Promis et ne figure que dans un supplément à son ouvrage. Ladé², ayant retrouvé plusieurs exemplaires de cette pièce, s'est beaucoup intéressé à elle. Il admet d'emblée qu'il s'agit d'un viennois, la pèse et fait déterminer son titre, qui est de 218 mill. Ensuite il étudie les viennois d'Amédée VIII et constate que leur titre est bien inférieur, leur poids légèrement supérieur à la pièce anonyme. De fil en aiguille il arrive à la conclusion que sa petite pièce anonyme est un viennois, frappé du temps d'Amédée VI et élabore ensuite une hypothèse, selon laquelle ce prince l'aurait frappé à Pignerol, entre 1369 et 1377.

Mais son point de départ était faux. Notre pièce anonyme est nullement un viennois, mais de toute évidence un blanchet, dont le revers est décrit dans une ordonnance du 19 septembre 1390, et qui fut frappé à Nyon. Voici ce que Promis nous dit à ce sujet. Pendant l'absence du comte Amédée VII, sa mère, Bonne de Bourbon, concéda à Mathieu et Jean Bonacorso Borgo le 19 septembre 1390 la frappe des deux monnaies suivantes :

² Dr. Ladé : Les monnaies anonymes des comtes de Savoie. Revue suisse de numismatique, 1892.

- 1) Des forts noirs du type courant, mais « *ante litteram C ubi incipit verbum A COMES ponatur una modica stella* ».
- 2) Des blanchets « *in quibus denariis albis ponatur loco croisete posite supra crucem sancti mauricii una modica stella* ».

Ce blanchet présente donc une croix de St-Maurice et une légende, précédée d'une étoile à la place d'une croisette. C'est exactement ce qu'on voit sur le revers de notre petite pièce anonyme. Promis (page 448) nous indique également le poids et le titre du blanchet de 1390 : 294 pièces au marc (0,83 gr) et 2 d. 12 gr (207 mill). C'est le poids et le titre approximatif de notre petite pièce anonyme. On peut donc conclure — avec très peu de chance de se tromper — que notre pièce anonyme et le blanchet de 1390 sont des pièces identiques. Vu que l'ordonnance de 1390 ne juge pas nécessaire de décrire l'avvers du blanchet à frapper, il faut admettre que des monnaies du même type existaient déjà, mais avec croisette à la place de l'étoile ordonnée, et au nom d'Amédée, au lieu d'être anonymes. On peut également admettre que les blanchets des ordonnances de 1391 et 1392 ont été frappés au même type (Promis, page 107). Sous le N° 12 du C.N.I. figure un blanchet sous la dénomination erronée de viennois qu'on peut attribuer à une de ces émissions. Comme il est anonyme et que sa légende du revers débute par une croisette, je n'hésite pas à l'attribuer à la frappe ordonnée le 23 janvier 1392 par Bonne de Bourbon, tutrice d'Amédée VIII. Nous connaissons encore un autre blanchet, reconnu comme tel, également anonyme et à la croix de St-Maurice, qui a un S sur l'une de ses faces. Il est reproduit chez Promis, Pl. VII, 22. Le C.N.I. (N° 130) admet que cette pièce pourrait avoir été frappée par Amédée VIII, comte. J'admets volontiers cette éventualité, et placerais cette pièce tout au début de son règne.

Voyons maintenant la seconde pièce qui est un quart. Promis l'a reproduite sur sa planche V, 4 et l'attribue à une ordonnance de 1405. Ladé a prouvé que cette attribution est certainement fautive. Ce quart anonyme ne peut pas avoir été frappé selon une ordonnance postérieure à 1393. Par contre son poids et son titre correspondent à cette émission ou à celle de 1392. Mais Ladé ne s'arrête pas à ces dates. Ayant constaté l'incontestable ressemblance des deux monnaies anonymes, dont il avait attribué la plus petite à une frappe d'Amédée VI à Pignerol, il essaye évidemment de placer la frappe du quart à la même époque. Dans son exposé à ce sujet, il commet une première erreur, en admettant que la lettre M « en forme de melon » ne se retrouve plus sous Amédée VIII. Or, on la retrouve sur plusieurs de ses pièces, entre autre sur le fort de l'émission de 1395. Notre quart anonyme est caractérisé par le mot « Fert » dans le champ. On admettait généralement que cette devise avait été introduite sous le règne d'Amédée VIII. Pour expliquer sa présence sur une monnaie d'Amédée VI, il émet une curieuse hypothèse, en donnant au mot « Fert » le sens d'une valeur monétaire. De toute évidence un mot aussi banal n'aurait jamais pu devenir la devise de la maison de Savoie ! Je ne connais aucun argument positif, permettant de supposer qu'Amédée VI l'ait placé sur ses monnaies. Toutes les hypothèses à ce sujet semblent invraisemblables. En effet, pourquoi aurait-il placé sa devise uniquement sur un quart, même en admettant qu'il ait été frappé à Pignerol, pourquoi son successeur, Amédée VII l'aurait-il abandonnée, pour prendre celle « d'Enpreu »³, et pourquoi enfin Bonne de Bourbon, tutrice d'Amédée VIII, l'aurait-elle reprise ?

La création de « FERT » date probablement de l'époque, précédant la croisade d'Amédée VI (1366—1367) et est peut-être en corrélation avec la fondation de la chevalerie du Collier⁴. Cette devise figure en tout cas sur ce collier, ensemble avec les lacs d'amour, symbole de l'union. Il ne semble pas probable que l'emploi de la devise du collier ait pu

³ Gros N° 7 et 8 du C. N. I.

⁴ Nous ne savons rien de certain sur l'origine et l'étymologie du mot « Fert ». La simple lecture du mot indique : Il porte.

se généraliser assez rapidement pour pouvoir déjà figurer sur les monnaies de ce prince. Par contre, puisqu'on la trouve sur les monnaies frappées pendant la minorité d'Amédée VIII en 1392, il est tout naturel de conclure que c'est à cette époque qu'elle est devenue définitivement la devise de la Maison de Savoie. Conséquence logique de ce raisonnement : notre quart anonyme avec la devise « Fert » doit avoir été frappé lui aussi pendant la minorité d'Amédée VIII, donc par ordonnance de Bonne de Bourbon, en 1392 ou 1393.

Mais ce qui parle encore pour cette attribution, c'est la ressemblance de notre quart anonyme avec un quart d'Amédée d'Achaïe, qui porte le mot « Prim » dans son champ. Nous savons que ce prince ⁵ joua un rôle très important pendant la minorité d'Amédée VIII. De vassal qu'il était, il devint conseiller et protecteur de Bonne de Bourbon, et il n'est pas étonnant qu'on constate un parallélisme entre les émissions monétaires de Savoie et du Piémont à cette époque. La ressemblance de certaines monnaies p. ex. des pièces de Savoie, C.N.I., Pl. III, 18, 21 et Pl. IV, 4 avec celles d'Achaïe-Piémont, Pl. XLI, 1, 2 et 5 est tellement frappante qu'on a l'impression qu'elle était voulue, pour faciliter la circulation de ces pièces tant bien en Savoie qu'au Piémont. Nous pouvons donc conclure que le quart anonyme est bien le quart, frappé selon l'ordonnance de 1392 ou 1393 à Avigliana. Dans l'ouvrage de Promis nous devons donc interchanger à la planche V les N^{os} 2 et 4.

En résumé nous pouvons donc attribuer 3 monnaies anonymes à des frappes ordonnées par Bonne de Bourbon :

1^o En sa qualité de régente, pendant l'absence d'Amédée VII, elle a fait frapper par les frères Bonacorso à Nyon le blanchet avec « l'étoile au-dessus de la croix de St-Maurice » (Ordonnance du 19 septembre 1390) : *notre n^o 1.*

2^o Après la mort d'Amédée VII, en sa qualité de tutrice d'Amédée VIII elle a fait frapper par Giovanni di Rezetto à Avigliana :

- a) Un blanchet anonyme pareil au précédent, mais avec une croissette à la place de l'étoile (Ordonnance du 23 janvier 1392).
- b) Le quart anonyme, dont il a été question (Ordonnance de 1392 ou 1393) : *notre n^o 2.*

II

Un gros au cavalier d'Amédée d'Achaïe.

Nous avons fait allusion dans le chapitre qui précède, à la conformité des émissions monétaires de Bonne de Bourbon, tutrice d'Amédée VIII, avec les émissions contemporaines d'Amédée d'Achaïe. Le gros, probablement inédit, dont la description suit, en est un autre exemple. Il a été frappé par Amédée d'Achaïe, probablement à Pignerol. Il est le pendant du gros au cavalier (St Maurice à cheval), frappé à Nyon d'après l'ordonnance du 5 avril 1393 par Giovanni Ruffano de Treffort.



⁵ Relire à ce sujet : Marie José. La Maison de Savoie, Paris 1956. Edition Albin Michel.

3. Av. †: AMEDVS - : - DE: S - ABANDIA :

Le prince chevauchant à d.

Rv. DEI GRACIA PRINCEPS ADHAYE : C : E

Petit écu écartelé (écu de Savoie brisé d'un bâton et croix ancrée), timbré d'un grand heaume surmonté d'un lion issant.

Argent. 2,48 g. Diam. 26 mm. Très bien conservé, troué.

III

Les monnaies frappées par le duc Charles II à Cornavin et Chambéry avec l'assentiment du roi Louis XII.

Nous savons par Promis⁶ que le duc Charles II de Savoie avait demandé au roi Louis XII de France l'autorisation de frapper des monnaies qui auraient également cours dans le royaume. Louis XII accorda cette permission dans des lettres-patentes, datées de Blois, le 24 novembre 1507. Il posa toutefois les conditions suivantes : les écus d'or devaient porter l'écu de Savoie, surmonté du chapeau ducal, et un St Maurice à cheval. Leur poids et titre étaient également spécifiés. Les « grands blancs », ayant d'un côté l'écu de Savoie, et de l'autre un K majuscule, revêtu d'un chapeau ducal, devaient avoir un poids prescrit d'après le marc de Paris, et un titre d'après l'essai de France. Ils devaient être frappés à Genève ou Chambéry, et « nulle part ailleurs ». Par ordonnance ducal ces pièces furent émises en 1508.

A la suite de Promis, Ladé⁷ s'est également occupé de ce sujet. Tous deux ne connaissaient qu'une seule pièce provenant de cette émission. C'était le blanc reproduit dans l'ouvrage de Promis à la Pl. XV, fig. 9. Le lieu de l'émission et le maître de la monnaie semblaient être indiqués par les lettres G.C. Promis attribua donc avec raison cette pièce à l'atelier de Cornavin. Ladé par contre émit l'hypothèse suivante, très fantaisiste et improbable : Genève (G) et Chambéry (C) auraient signé en commun des pièces qu'ils avaient seuls le droit de frapper. Cette hypothèse, basée sur la connaissance d'une seule pièce, se révéla par la suite comme étant fausse. En effet, le Corpus Nummorum Italicorum (C.N.I.) décrit, à côté de la pièce de Promis, deux autres blancs sous les Nos 181 et 182, Pl. XII, fig. 6 et 7 :



Ces deux pièces ont également la lettre G et l'une d'elles porte comme signature du maître de la monnaie la lettre V. Sous les numéros 35 et 36, Pl. X, 2 le C.N.I. nous présente encore deux écus d'or qui ne peuvent être frappés qu'en conformité de l'accord avec Louis XII. Ainsi que les lettres-patentes de Blois l'exigent, ils portent l'écusson surmonté du chapeau ducal et St Maurice à cheval :

⁶ Promis : *Monete dei Reali di Savoia*, pp. 166 et 168.

⁷ Ladé : *Revue suisse de numismatique*. Tome XI, 1901, page 39 et suivantes.



Leurs légendes se terminent par les lettres G et GB. Ils ont donc été frappés également dans l'atelier de Cornavin. Nous connaissons de cet atelier les maîtres de la monnaie Thomas Blondel et Rodolphe d'Aigente qui ont été en fonction jusqu' en 1506 et ont signé G.T et G.R. Puis, jusqu'à Claude Savoie (1525-1526) nous ignorons tout de l'atelier de Cornavin. Il me semble donc très intéressant de constater qu'entre 1505 et 1525, et plus probablement dans le premier tiers de cette intervalle, il y ait eu trois maîtres de la monnaie qui ont signé par les lettres G.B, G.C, et G.V. Nous reviendrons à ce sujet dans un prochain exposé.

Nous avons donc retrouvé dans le C.N.I. cinq pièces frappées selon l'accord de Charles II avec Louis XII. Toutes les cinq ont été frappées à Genève-Cornavin. Que penser alors de l'atelier de Chambéry qui avait également le droit de les frapper ? L'autorisation de Louis XII spécifie « es dittes monnoies de Genève et Chambéry et non ailleurs ». En effet Chambéry a frappé de ces monnaies. Les écus d'or figurent dans les comptes de Pierre Balligny, maître de la monnaie jusqu'en 1508. Ils n'ont pas été retrouvés. Le successeur de Balligny fut Anemondo Bertolini. Promis nous indique qu'il a été en fonctions du 8 septembre 1508 au 21 octobre 1509. Dans le C.N.I. figure une seule monnaie, un teston, qu'on pourrait attribuer à ce maître (Pl. X, N° 64). C'est en tout cas à Anemondo Bertolini qu'il faut attribuer la pièce, dont la description va suivre. Sa publication remplit, comme nous l'avons vu plus haut, une lacune qui existait à ce sujet.



4. Av. + CHAROLVS DVX · SABAVDIE · II · C · A ·

Ecu de Savoie entre deux lacs, surmonté de FERT.

Rv. + A DOMINO · FACTVM · EST : ISTVD

K majuscule, surmonté de la couronne ducale.

Poids 2,14 g. Diamètre 2,6 mm. Arg. Assez bonne conservation.

Vente Monnaies et Médailles S. A., Bâle IX (1951), n° 440.

La légende se termine par C A, donc Chambéry, Anemondo. Il n'y a, de ce fait, pas de doute possible. Notre blanc est bien le « grand blanc », frappé à Chambéry d'après l'ordonnance du 21 octobre 1508 et d'après les exigences des lettres-patentes de Blois du 24 novembre 1507. Il se distingue des blancs frappés à Cornavin par une légende totalement différente, par un écu entre deux grands lacs, surmonté du mot « Fert » à l'avers, et le K majuscule au revers.

PETER ROBERT FRANKE

DREI DOKUMENTE ZUR LEBENSGESCHICHTE DES MÜNZFÄLSCHERS CARL WILHELM BECKER

In seiner Monographie «Becker the Counterfeiter» hat G. F. Hill 1924 erstmalig den Versuch unternommen, anhand der noch vorhandenen Unterlagen ein vorurteilsfreies Lebensbild dieses berühmten und vielfach verfeimten Mannes zu zeichnen¹. Er bediente sich dabei u. a. auch einiger Aufzeichnungen, die von einer Tochter Beckers stammten. Elise Becker, die als Institutsvorsteherin 1912 hochbetagt in Homburg v. d. Höhe starb, stand mit dem damaligen Direktor des in der Nähe gelegenen Saalburgmuseums, L. Jacobi, in engem Kontakt. In einem Brief vom 1. 8. 1902 bot sie dem Saalburgmuseum die meisten der von ihrem Vater gefertigten Münzstempel an, doch gelangten diese Stücke erst nach einem erneuten Angebot vom 29. 7. 1910 in das Museum. Von dort wurden sie dann 1911 auf Wunsch des Kaisers unter ausdrücklicher Wahrung des Eigentumsrechtes² als Leihgabe dem königlichen Münzkabinett zu Berlin überwiesen.

Bei der Durcharbeitung der Fundberichte über römische Münzen im Bereich des Saalburgkastells³ fand sich 1956 ein Faszikel «Acta betreff Karl Becker'sche antiker und mittelalterliche Münzstempel». Er enthielt den Schriftwechsel, der seinerzeit der Überlassung der Stempel vorangegangen war, ferner einige andere Aufzeichnungen, die von Hill in seinem Buch gleichfalls erwähnt werden, aber in ihrem vollen Wortlaut bislang noch nicht bekanntgeworden sind. Dank der Freundlichkeit des jetzigen Direktors des Saalburgmuseums, Herrn Dr. Schönberger, können die wichtigsten nunmehr hier vorgelegt werden. Da nach der bereitwilligen Auskunft von Herrn Erxleben, Staatl. Münzkabinett Berlin, die früher in Berlin befindlichen Originale nicht mehr vorhanden sind, stellen die Abschriften auf der Saalburg wichtige Dokumente dar, die nicht ohne Reiz sind.

I. Der von Elise Becker verfaßte Lebenslauf ihres Vaters.

Abschrift. Das Original ist nach einem Vermerk Jacobis an das Berliner Münzkabinett abgegeben worden. Hill erwähnt dieses Dokument S. 13 und S. 51/52, Anm. 2 und 4, und zieht es wiederholt heran. Ihm haben zwei Fassungen vorgelegen, von denen die eine — undatiert und in Privatbesitz — durch angelesenes Wissen und subjektive Stellungnahme beeinflußt war. Hier handelt es sich jedoch um die ursprüngliche und sachlich ungetrübte Niederschrift.

Carl Wilhelm Becker 1772⁴ in Speier geboren. Sein Vater war Weinbergbesitzer und hatte Weinhandel, außerdem bekleidete er ein städtisches Ehrenamt und führte den Titel Rath.

Becker zeigte schon frühzeitig Anlagen zur Kunst und wollte Bildhauer werden,

¹ Unveränderter Neudruck London 1956. Die Zitate nach der 1. Auflage. — Eine Zusammenfassung des Hill'schen Buches gibt E. Knitterscheid, Hofrat Becker, Frankf. Münzzeitung 1930, S. 74–77. — Über Becker im Urteil seiner Zeitgenossen: G. Kisch, Schweiz. Num. Rundschau 36, 1956, S. 34 f.

² Brief L. Jacobis an den preuß. Unterrichtsminister vom 23. 4. 1910; dessen Antwortschreiben vom 30. 11. 1910; Brief L. Jacobis an das Berliner Münzkabinett vom 11. 4. 1911 und Antwortschreiben vom 13. 4. 1911.

³ Vgl. P. R. Franke: Die römischen Fundmünzen aus dem Saalburg-Kastell, Saalburg-Jahrbuch 15, 1956, S. 5–28.

⁴ M. Pinder, Die Beckerschen falschen Münzen, Berlin 1843 (franz. Paris 1953), gibt «angeblich 1771» an, ebenso T. J. Arnold, Becker's Forgeries, Num. Chron. 1863, S. 246 f.

dem widersetzte sich sein Vater und schickte ihn 1796⁵ nach Bordeaux in eine Weinhandlung. Hier zeichnete er schon alte Münzen und fing an Stempel zu verfertigen, so daß man sagen kann er arbeitete 30—40 Jahre an seinen Stempeln⁶.

Als die Franzosen das linke Rheinufer besetzt hielten, hatte sein Vater Johann Wilhelm Becker schwere Verantwortung und Verlust an Vermögen, er flüchtete schließlich mit seinem Sohne Carl nach Mannheim. — Flucht nach Mannheim wahrscheinlich im Jahre 1797⁷. 1798 Geschäft in Mannheim bis 1802⁸. Von Januar 1803 an wieder in Speier bis 1810. Von 1810—1812 wieder in Mannheim. 1813 kam er nach Frankfurt a/M., hier war er bei J. K. Mühl & Comp. geschäftlich thätig, und blieb daselbst bis Mitte August 1815. Vom Jahre 1815—1824 lebte er in Offenbach. Hier arbeitete er wieder an seinen Stempeln und hatte nebenbei einen Kunsthandel. Vom 1. April 1814—15. Sept. 1816 war er mit einem Italiener Johann Rigardi⁹ aus Venedig associrt. In Offenbach wurde Becker an den Hof des Fürsten von Isenburg gezogen, welcher ihm den Hofrathstitel verlieh¹⁰. Hier hatte er öfters den Besuch Göthes, welcher sich gerne über Kunst mit ihm unterhielt und ihm bei seinem Stempelschneiden zu sah. Göthe verehrte ihm seine deutsche Übersetzung «Das Leben Benvenuto Cellinis», und schrieb auf das Titelblatt: «Herrn Carl Wilhelm Becker aus Dankbarkeit der Verfasser»¹¹. 1824 ging er nach Wien wo er bis Ende 1826 lebte. Abwechselnd war er auch öfters in München. Er hielt sich gerne da auf wo Kunstschätze waren¹². Hier lernte er Herrn von Steinbügel¹³ kennen mit welchem er seinem Tagebuch nach viel verkehrte. Merkwürdig ist, daß dieser Mann erst nach seinem Tode als Feind gegen ihn auftrat, er bezeichnete ihn als Fälscher und schrieb ein Buch «Die falschen Beckerischen Münzen»¹⁴. Daß letzteres nicht der Fall war, zeigt sein eigenes Verzeichniß der Münzen¹⁵. In demselben sagt Becker selbst, daß

⁵ Es muß wohl 1786 heißen, da Becker 1796 bereits in Mannheim lebte, wie aus dem folgenden Text hervorgeht.

⁶ Nach Th. Würtenberger, Karl Wilhelm Becker, ein rheinischer Münzfälscher zu Anfang des 19. Jhs., in: Kultur u. Wirtschaft im rheinischen Raum, Festschrift Eckert, Mainz 1949, S. 121—127, begann Becker erst 1805/1806 mit der Anfertigung von Stempeln, was jedoch im Widerspruch zu Beckers eigenen Worten (vgl. sein Gesuch an den österr. Kaiser), der Aussage seiner Tochter und den Ausführungen Hills S. 13 steht. Würtenbergers Arbeit weist zahlreiche chronologische und sachliche Ungenauigkeiten und Fehler auf, läßt die Kenntnis der Quellen und Literatur — auch wenn zitiert — vermissen und wird Becker in keiner Weise gerecht, gegenüber Hill ein bedauerlicher Rückschritt.

⁷ Die Daten sind nach Hill S. 51, Anm. 4 nicht ganz zuverlässig.

⁸ Würtenberger a. a. O. S. 122 schreibt, B. habe nach seiner Verheiratung 1806 in Mannheim eine Goldschmiedewerkstatt eröffnet.

⁹ Von Würtenberger S. 125 bezweifelt, trotz Hills Ausführungen S. 16.

¹⁰ Das Diplom ist datiert vom 13. 7. 1815, vgl. Hill S. 53, Anm. 16; Brief der Elise Becker an Jacobi vom 2. 6. 1904. Würtenberger schreibt S. 123 jedoch 1814.

¹¹ Über die Beziehungen Goethes zu Becker vgl. Hill S. 17 f., Pinder S. 3. Eine eingehendere Darstellung wird L. Frede im Goethe-Handbuch vorlegen.

¹² Über die Sammelinteressen Beckers schreibt Steiner, Geschichte und Topographie des Maingebietes und Spessarts unter den Römern, Darmstadt 1834, S. 10: «Sammlungen römischer Altertümer des Maingebietes im weiteren Sinne besitzen . . . Hofrath Becker zu Offenbach . . .»

¹³ Gemeint ist der Direktor des k. u. k. Münz- und Antikensabinetts in Wien, A. v. Steinbüchel, der Verfasser des Buches «Die Becker'schen falschen Münzstempel in ausführlichen Verzeichnissen», Wien 1836.

¹⁴ Steinbüchel verschweigt in seinem Buch den engen Kontakt, den er von 1824 bis 1827 mit Becker und dessen Freunden hatte.

¹⁵ Pinder S. VII, Hill S. 30 und S. 56, Anm. 48. Entstanden 1825/26. Das Verzeichnis hat Sestini vorgelegen, wie aus dessen *Sopra i Moderni Falsificatori*, 1826, S. 6 hervorgeht. Pinder bestreitet das S. VII Anm., weil Sestini nicht alle Stempel erwähne. Aber Becker hat auch nach 1826 noch Stempel geschnitten, vgl. Hill S. 61. — Sestinis Abhandlung wird bei Würtenberger S. 124 zu einer besonderen Schrift gegen Becker.

er eine Darstellung der Kunstgeschichte der Münzen von ihrem Entstehen, ihrer Vervollkommnung, Verfall und wieder Aufleben in neuerer Zeit habe geben wollen. Die Preise derselben sind auf der letzten Seite dieses Verzeichnisses vermerkt. Vater Becker gibt 296 Stück an, nach Pinders Verzeichnis sind es 331 Stück¹⁶, welche Vater Seidenstricker in Blei anfertigte¹⁷. Der Fürst von Isenburg bildet den Schluß in der Sammlung.

Die von Pinder zuletzt aufgeführten 11 Stempel Seite X. und XI. sind nicht vorhanden. Ein halbfertiger Stempel Avers, die Verbringung Napoleons I. nach St. Helena fand sich vor. Man sieht darauf das wogende Meer und das Schiff. Der Revers sollte das Bild Napoleons darstellen. Der Tod ereilte Becker während der Arbeit desselben. Ein junger Mann Namens Zindel aus Offenbach, «Petschaftschneider», unterzog sich der schwierigen Aufgabe und vollendete den Avers. Auf den ersten Blick sieht indessen auch der Nichtkenner, wie weit Becker gearbeitet hat. Damit wird die Vermuthung hinfällig, mein Vater habe sich fremder Hilfe bedient¹⁸.

In kümmerlichen Verhältnissen lebte er auch nicht wie angegeben wurde. Er geriet in großen Verlust durch einen Engländer, welcher viel bei ihm kaufte, nicht zahlte und welchem er noch eine Gutsprache von 20,000 fl. machte¹⁹. Dadurch gerieth er in Bedrängniß, versetzte alte Ölgemälde, geschnittene Steine u.s.w. um die Summe, welche er zahlen mußte aufzubringen. Er war einem Wucherer Namens Trackert in Frankfurt in die Hände gerathen und mußte hohe Zinsen zahlen²⁰. Durch diese Aufregungen wurde er leidend und war ein gebrochener Mann. Er starb an einem Nervenschlag am 11. April 1830 in Homburg v.d.H. wohin er seit 1827 seinen Aufenthalt verlegt hatte.

Niedergeschrieben von seiner Tochter
Elise Becker.

Homburg v.d.H. 18 November 1902²¹.

II. Das Gesuch Beckers an den österreichischen Kaiser zwecks Ankauf seiner Stempelsammlung (1826).

Abschrift. Das Original wurde nach einer Notiz Jacobis gleichfalls nach Berlin abgegeben. — Nach Hill S. 23 und S. 25 hat Becker zwei Gesuche an den Kaiser eingereicht²². Das erste 1824, das zweite 1826. Der von Hill S. 23 f. etwas frei wiedergegebene Text des Entwurfes von 1824, den Becker seinem Freunde von Fejervary geschickt hat, entspricht jedoch in Diktion und Inhalt nahezu völlig²³ dem hier vorgelegten und «Offen-

¹⁶ Hill führt 360 Stempelpaare auf, von denen einige im Besitz von Dr. Lucas, Berlin, waren.

¹⁷ Seidenstricker war der Stiefvater von Elise Becker, er heiratete die dritte Frau Beckers nach dessen Tode und lebte in Homburg. Von ihm stammt auch das «Verzeichnis der Beckerschen Münzen», Homburg, o. J., in dem 331 Münzen in Abschlügen aus Blei und Zinn für 40 Gulden angeboten wurden. Das Verzeichnis ist nach einem handschriftlichen Vermerk auf einem Exemplar 1836 erschienen.

¹⁸ Hill S. 57 weist aber auf Grund der Tagebücher nach, daß Zindel bereits früher Stempel für Becker fertiggestellt hat. Über Beckers Technik vgl. außer Hill S. 44 f. auch Diepenbach, Hofrat Becker's mainzische Münzfälschungen, Frankf. Münzztg. 1931, S. 209–212.

¹⁹ Dieser Engländer blieb unbekannt.

²⁰ Hill S. 35.

²¹ Dieses Abfassungsdatum wird bestätigt durch den Begleitbrief an Jacobi vom 25. 11. 1902.

²² Würtemberger erwähnt weder eines der Gesuche noch Quillings Vortrag.

²³ Unterschiedlich sind lediglich die geforderten Preise und die als Muster beigelegten Stempel bzw. Abschlüge. Becker verlangte 1824 zunächst (im Entwurf!) 8000 Gulden, bei den Verhandlungen in Wien ist jedoch immer von nur 7000 Gulden die Rede, also die gleiche Summe, wie er sie 1826 verlangt haben soll. 1824 will er 2 Stempel und mehrere Abschlüge zur Ansicht beifügen, 1826 nur Abschlüge.

bach a/M den . . . August 1826» datierten späteren Entwurf, den Hill S. 25 erwähnt. Es ist daher sehr zweifelhaft, ob Becker 1826 überhaupt noch eine zweite offizielle Eingabe gemacht hat. In den Wiener Archiven war weder ein Schreiben Beckers von 1824 noch von 1826 aufzufinden, wie schon Hill festgestellt hat. Becker wurde am 18. Februar 1826 davon in Kenntnis gesetzt, daß ein Ankauf seiner Stempel vorerst nicht erfolgen könne, er solle sein Anliegen später nochmals vorbringen. Es ist schlecht denkbar, daß Becker das schon im August desselben Jahres, also nach kaum 6 Monaten, und mit genau denselben Worten wie 1824 tat, und in dem neuerlichen Gesuch weder auf sein erstes, vom Erzherzog Ludwig im Auftrage des Kaisers abgelehntes Angebot zurückkam, noch sich auf die Zusage einer wohlwillenderen zweiten Prüfung berief. Beides wäre doch zu erwarten gewesen. Ferner hat bereits Hill S. 25 betont, in diesem Schreiben von 1826 falle auf, daß Becker als Preis erneut 7000 Gulden verlange, obwohl Becker von dem ihm gewogenen Wiener Münzkabinett bereits 1824 bedeutet worden war, er solle seine Forderung auf 5500—6000 Gulden ermäßigen. Becker hielt sich zwar vom 5. 11. 1826 bis zum 3. 3. 1827 erneut in Wien auf, so daß es immerhin möglich wäre, daß er vor seiner Abreise im August 1826 ein neues Gesuch aufsetzte. Ob er es absandte, steht dahin. Von einer Stellungnahme der Wiener Behörden ist nichts bekannt, und in den sorgfältig geführten Tagebüchern Beckers findet sich gleichfalls keine Eintragung darüber. Ob das Datum «. . . August 1826» auf ein Versehen zurückgeht, läßt sich leider nicht mehr feststellen. Das hier vorgelegte Dokument stellt also kein Zeugnis für die Verhandlungen Beckers in Wien oder für deren Chronologie dar, sondern kann lediglich als ein Beispiel für die Selbsteinschätzung des Stempelschneiders zu seiner Charakterisierung herangezogen werden.

Aller Durchlauchtigster Großmächtigster
Unüberwindlichster Kaiser
Aller gnädigster Kaiser König und Herr.
Herr!

Euerer Kaiserlich Königlich Apostolischen Majestät als dem erhabensten Kenner und aller Huldvollsten Beförderer und Beschützer der Künste und Wissenschaften, wage ich es in aller tiefster Unterwürffigkeit den nachstehenden Vortrag aller devotest zu Füßen zu legen.

Von meiner früheren Jugend an habe ich mich mit entschiedner Vorliebe und nie ermüdetem Eifer der Kunst und Alterthumskunde gewidmet, und seit 30 Jahren den Plan bearbeitet, dem Liebhaber der Kunst und Alterthumsforscher durch eine Reihe folgender Münzen einen anschaulichen Begriff von der Entstehung der Kunst, deren fortschreiten, höchsten Vollkommenheit und dann dem allmählichen Rückgang bis zu deren gänzlichen Verfall, sowie von derselben wieder aufleben vom 16-ten Jahrhundert an bis gegen die neuere Zeit, zu geben. Weil aber der größte Teil der hierzu erforderlichen Münzen so selten ist, daß nicht jeder den so hohen Preiß daran wenden kann, auch ein großer Theil davon nicht einmahl mit dem größten Kosten Aufwand zu erhalten ist, so habe ich während der letzt verfloßenen 30 Jahren alle zu diesem Zweck erforderlichen Stempel oder Matrizen nach den besten Abdrücken aus den ersten Münz Cabinetten Europens mit solchem Fleiß, Genauigkeit und so glücklichem Erfolg in Stahl geschnitten, und den Styl jedes Zeitalters so getreu nachgeahmt, daß selbst bewährte und geübte Kenner Abdrücke davon für ächte Münzen jener Zeitalter gehalten haben.

Diese Reihenfolge giebt in 255 Münzen durch 506 stählerne Matrizen nach dem allerunterthänigst beiliegenden Verzeichniß einen Überblick der Münzprodukte von

beiläufig 24 Jahrhunderten. Von der ersten Entstehung an durch die schönste griechische Epoche hindurch zu der Suite der römischen Imperatoren und von da, durch das Mittelalter bis zu dem 17-ten Jahrhundert.

Das Königliche Alterthums Cabinet in Paris war seither stolz darauf die rühmlichst bekannte Paduaner Stempel Sammlung welche ungefähr 55 Münzen ausmachen, zu besitzen, allein meine Sammlung welche um 200 Münz Exemplare stärker ist, hat von Kunstkennern die schmeichelhafte Beurtheilung erhalten, daß sie alle seit 300 Jahren gemachten Nachahmungsversuche selbst die Paduanische hinter sich laße und durch ihre Reichhaltigkeit und zweckmäßige Bearbeitung lehrreicher als diese sei.

Zunehmende Jahre und allmählich abnehmende Sehkraft erregen in mir den Wunsch, daß diese Sammlung die Frucht dreißigjährigen Fleißes, in ein Europäisches Alterthumskabinet auf ewige Zeiten aufgenommen und dieses die Quelle bleiben möge, wo man sich in aller Folge Zeit die Gewißheit verschaffen könne, ob eine Münze aus jenen Zeitaltern ächt oder unächt sei.

Den Wunsch daß dieses gelungene Werk im Vaterland bleibe und würdig gefunden werde die erste Sammlung Deutschlands durch einen klaßischen Beitrag zur Münzkunde zu vermehren, und die Vereinzelung des Gegenstandes so wie auch jedem Mißbrauch der in privat Händen daraus entstehen könnte zu begegnen, haben mein Augenmerk auf Euer Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät weltberühmtes Alterthumskabinet gerichtet, und ich wage es daher, daßelbe Euerer Kaiserlich Königlich Apostolischen Majestät in allertiefster Submission zum käuflichen Erwerb anzubieten. Nach einem sehr mäßigen und unpartheiischen Überschlag von Sachkennern, wurde diese ganze Stempel Sammlung auf 2263 Ducaten in Gold geschätzt, welche auch ein gewisser William Forster in London zum Behuf einer Speculation dafür bezahlen wollte, allein um zu keinem Mißbrauch Veranlaßung zu geben nahm ich dieses Erbieten nicht an, sondern meinem Grundsatz getreu wage ich es nicht nur den Antrag zur Acquisition dieser Matrizen-Sammlung Euerer Kaiserlich Königlich Apostolischen Majestät Aller unterthänigst zu Füßen zu legen, sondern auch aus aller tiefsten Verehrung für Euer Allerhöchste Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät den oben erwähnten Preiß auf Siebentausend Gulden im 20 ffuß Conv. Gold herabzusetzen; auch füge ich als Probe und damit Euer Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät im Stande sind die Arbeit zu beurtheilen, die verschiedene Abdrücke von sechs griechischen Münz Stempeln diesem aller devotesten Antrag bei, mit dem Allerunterthänigsten Wunsch, daß Euer Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät diesen Gegenstand Allerhöchst dero Aufmerksamkeit Allerhuldvollst würdigen mögen.

Geruhen Euer Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät, diesen meinen Freimuth in allerhöchsten Ungnaden nicht aufzunehmen der nur in Allerhöchst dero Milde allergnädigste Nachsicht zu finden hoffen kann.

In der aller devotesten Submission und Unterwürffigkeit ersterbe

Euer Kaiserlich Königlich Apostolische Majestät
Aller devotester und aller Unterthänigster

Carl Becker
Fürstlich Isenburgischer Hofrath

Offenbach a/M den August 1826.

III. Die Verteidigung Beckers durch F. Quilling, Frankfurt 1886.

Hill erwähnt mehrfach²⁴ einen Vortrag, den F. Quilling am 21. Dezember 1886 vor dem Verein für Geschichte und Alterthumskunde in Frankfurt am Main gehalten hat. Der Inhalt des Vortrages, der sich auf die Tagebuchnotizen Beckers und Mitteilungen von Elise Becker stützte, wurde in der 2. Beilage zur Kleinen Presse am 23. 12. 1886 wiedergegeben. Es ist bemerkenswert, daß Quilling auf Grund der Tagebücher Beckers in vielen Punkten zu den gleichen Ergebnissen wie später Hill gekommen ist²⁵. Die Tagebücher Beckers sind dann in den Besitz des Erben der Tochter, Dr. Lucas in Berlin, gelangt, wo Hill sie einsehen konnte. Quilling ist später durch eine Reihe sehr guter numismatischer und archäologischer Arbeiten zur provinzialrömischen Geschichte bekanntgeworden.

Elise Becker hat am 25. 11. 1902 Jacobi ein Exemplar des Zeitungsartikels zusammen mit einem Photo des von Lampi angefertigten Gemäldes ihres Vaters übersandt. Dieses Bild liegt der Abbildung bei Hill zugrunde.

Carl Wilhelm Becker, der Münzbildner.

Wer kennt nicht den vielberufenen B e c k e r in Offenbach, dessen Nachahmungen antiker Münzen die numismatischen Kabinette vor einem halben Jahrhundert überschwemmt, ehe sie als «Fälschungen» agnosciert wurden? Es hatte sich bis zu einem gewissen Grade eine Art von Mythos um den Namen des Mannes gebildet. Es ist daher ein dankenswerter Versuch, diese Nachbildungen und ihre Geschichte auf Grund authentischer Aktenstücke einmal Revue passieren zu lassen. Dieser Arbeit hatte sich ein junger Historiker, der Stud. F. Quilling, in der letzten Sitzung des «Vereins für Geschichte und Alterthumskunde» unterzogen. Das ihm zu Gebote stehende Quellenmaterial war durch ein Tagebuch Beckers aus den Jahren 1824 bis 1830 vervollständigt, welches er der Mittheilung von dessen Tochter verdankt. Das Tagebuch gewährt einen interessanten Einblick in die geheime Werkstatt des Münzkünstlers, der sich tief in den Geist der Antike versenkt hatte. Der Vortragende schickte seiner Darstellung der staunenswerthen Tätigkeit des Mannes eine biographische Skizze voraus. Becker war geboren in Speyer am 28. Juni 1772 als der Sohn eines Weinbergbesizers. Seinen Wunsch zu studieren oder Bildhauer zu werden, hinderte das Machtgebot des Vaters, der ihn zum Handel bestimmte. Sein Geschäft in Mannheim ging 1803 zugrunde. Nach einem vorübergehenden Aufenthalt in München legte er ein neues Geschäft in Mannheim an und verkaufte Antiquitäten und Kunstsachen. Mit Numismatik hatte er sich 1796 beschäftigt und ein Büchlein über römische Kaisermünzen verfaßt²⁶. 1812 ging er nach Frankfurt, wo er in die Weinhandlung von Mühl u. Comp. eintrat. Von 1813—24 lebte er in Offenbach. Hier trat er in intime Beziehungen zu dem Fürsten Karl von Isenburg. Ein Paar nicht uninteressanter Briefe desselben an B. wurden aus den dem Redner zur Disposition gestellten Materialien vorgezeigt. 1815 wurde B. zum fürstlichen Hofrath und Bibliothekar ernannt. Von seiner Gattin geschieden, begab er sich 1824 nach Wien und vermählte sich aufs Neue. Dann lebte er in Frankfurt, Wien und bis zu seinem 1830 (11. April) erfolgten Tode in Homburg unter kümmerlichen Verhältnissen, ringend mit der Noth des Daseins. Dieser schwere Kampf ums Dasein war es hauptsächlich, der ihn sein außerordentliches Talent zur Nachbildung

²⁴ Hill S. 7. 37. 52, Anm. 4. 6c, Anm. 69.

²⁵ Die Zuverlässigkeit und Aufrichtigkeit der Tagebuchaufzeichnungen wird auch von Hill stets betont, vgl. z. B. S. 15.

²⁶ Dieses Büchlein ist nicht bekannt geworden.

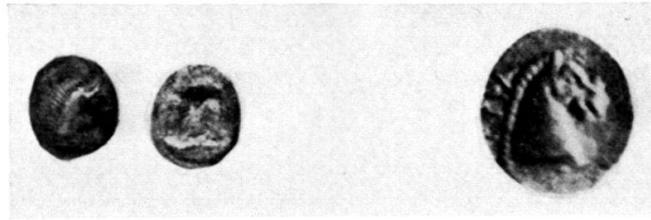
von antiken und deutschen Münzen ausnutzen ließ, die seinem Namen in der Geschichte der Numismatik ein zweifelhaftes Relief verliehen haben. Ein Zeichner ersten Ranges, verfertigte er nach und nach 612 große und 21 kleine Stempel aus weichem Eisen mit einem Stahlkern, wovon eine Anzahl Exemplare von dem Vortragenden vorgelegt wurden. Nie benutzte er gegossene Stempel. Er arbeitete nach Zeichnungen und Abdrücken und verstand auch die Nachahmung der Patina in meisterhafter Weise. Die Prägung geschah nach antiker Manier mit dem Hammer. Daß er zur Erzeugung des Geruchs die Münzen im Dünger vergraben, ist unwahr. Wohl aber fuhr er, die Uhr in der Hand, «die alten Herren spazieren» in einer sog. «Kutscherbüchse» von Eisenblech von Offenbach nach Frankfurt, um ihnen den letzten Schliff zu geben. Die Nachbildungen sind so täuschend, daß ihre Unterscheidung selbst für Kenner schwer ist. Nur Gesichter und Haar sind von einer schrofferen Behandlung als an den echten. Zu dieser Vollkommenheit seiner Leistungen brachte er es durch ein von unermüdlichem Fleiße getragenes Künstlertalent. Erfolg hat er von seiner Kunst wenig gehabt: den Rahm schöpften die Zwischenhändler ab. — Der Redner, welcher sich mit erklärlicher Vorliebe in das Wesen seines Helden vertieft hatte, rühmte ihn nicht bloß als Künstler, sondern auch als Menschen wegen seiner Energie, seiner Zärtlichkeit als Familienvater und wegen seiner Uneigennützigkeit²⁷. Wen das Letztre frappiert, möge wissen, daß B. seine Kunstwerke weit unter dem Werthe der echten Münzen verkaufte. Jeder Kenner mußte wissen, daß es nur Nachbildungen sein konnten. Und die Moral von dieser Lebensgeschichte? Diejenigen, welche zum Theil schon bei seinen Lebzeiten vor der «Münzverfälschung» warnten, haben übersehen, daß es sich von Seiten des Künstlers nicht um einen Betrug handelte, weil es an jeder dolosen Absicht fehlte. Das wohlgelungene Lebensbild wurde in dieser Hinsicht zu einer Rehabilitierung des vielgeschmähten Künstlers.

²⁷ Vgl. die Übereinstimmung mit dem Urteil von Hill S. 40.

NUMISMATISCHE MISZELLEN — MÉLANGES NUMISMATIQUES

9. Die älteste Prägung von Tyras.

Der Dnjestr, ein Strom von 1372 km Länge, bildet die Grenze zwischen Bessarabien und Südrußland, im Altertum zwischen Mösien und Sarmatien. In einem Liman, einer breiten schlauchartigen Mündung, ergießt er sich als westlichster der großen südrussischen Ströme ins Schwarze Meer. Der Getreidereichthum dieser Gegenden muß im 8. und 7. Jahrhundert, als die dorische Kolonisation vom ägäischen Meer einsetzte, bereits verlockend auf die gewinn- und abenteuerlustigen Händler und Siedler eingewirkt haben, von Milet wird berichtet, daß es 90 Kolonien, größtenteils ans Schwarze Meer, ausgesandt habe, die oft zunächst nur kleine Handelsfaktoreien gründeten. Nachrichten über Tyras aus dieser ältesten Zeit fehlen gänzlich, jedoch sind wir berechtigt, auch Tyras am gleichnamigen Fluß als eine milesische Kolonie anzusehen. Am Westufer nahe dem Ausfluß des Limans ins Meer erhebt sich heute Akkerman, eine bedeutende Handelsstadt, unter der man Reste der alten Siedlung Tyras festgestellt hat. Reiche Funde in der Umgebung an Inschriften und Skulpturen aus römischer Zeit haben es mit sich gebracht, daß es in Akkerman zahlreiche Altertumshändler gab. Im Altertum führte die Stadt auch den Namen Ophiussa, die Schlangenreiche, noch heute sind die Sumpfgegenden von Schlangen bevölkert, wenn auch in letzter Zeit ein Rückgang zu beobachten war, doch hat man 1846 noch 10 Fuß lange Schlangen hier gesehen.



Über die Münzen von Tyras, meist aus späterer Zeit, ist 1957 das Buch von Zograph erschienen mit 10 Tafeln, vgl. Schw.M.Bl. 28, Seite 91. Münzen mit Quadratum incusum sind dort überhaupt nicht vertreten. Ein solches Stück, Pferdebüste auf der Vs., Rs. Quadr. inc., aber ohne Aufschrift, erhielt ich vor kurzem als Makedonia incert, 1,30 g, Diobol? Besonders sorgfältig sind die Mähnenhaare wiedergegeben, das Maul ist geöffnet, der Kopf gehalftet, das Quadr. inc. unregelmäßig. Ein ganz entsprechender Pferdekopf (auf der Rs.) mit Aufschrift ΤΥΡΑ findet sich bei Zograph, Taf. II 3 = Zograph, Antike Münzen Taf. 28, 9. Wenn man dieses Stück mit unserem vergleicht und die Machart der ältesten Münzen von Pantikapaion berücksichtigt, dürfte die Zuteilung an Tyras gesichert erscheinen. Die ganze Formgebung ist in beiden Stücken etwas steif. Vorher hatte ich vergebens versucht, Münzen von Therma, Olynth, Poteidaia, Sermyle zum Vergleich heranzuziehen, die ja ebenso wie die ältesten Münzen der makedonischen Könige von Alexander I. bis Philipp II. zahlreiche Pferdedarstellungen aufweisen. Aber ein Anhaltspunkt für eine Zuweisung bot sich nirgends. Über Tyras vgl. im übrigen noch Minns, Scythians and Greeks 1913, Seite 445-9; Ebert, Südrußland im Altertum, S. 220, und Karl Neumann, Die Hellenen im Skythenlande, Berlin 1855, Seite 357/8. K. Welz.

10. Une trouvaille monétaire longuement attendue

Il existait jusqu'à l'an dernier, dans le village de Crassier (canton de Vaud), une légende bien établie : un trésor était caché sous la borne frontière N. 290. Cette borne de granit était plantée dans un orifice rectangulaire d'une autre pierre placée horizontalement. Il était de tradition, dans le village, d'essayer, avec divers instruments, de fouiller par l'étroite fente existant au pied de la borne, entre les deux pierres.

Tout récemment, il a fallu déplacer cette borne pour l'élargissement de la route. Un employé du cadastre assistait aux opérations et trois ou quatre octogénaires du village n'ont pas manqué de lui parler de ce fameux trésor. Piqué dans sa curiosité, M. Chevalier a cherché dans l'orifice laissé vide par l'extraction de la borne et n'a trouvé tout d'abord que deux vieilles lames de couteaux. Son attention a toutefois été attirée par une pierre d'une forme insolite, semblable à un galet du lac. En essayant de casser ce morceau de calcaire il a découvert, à l'intérieur, sous un dépôt calcaire de plusieurs millimètres, une pièce de cinq francs de Louis XVIII, de 1822, frappée à l'atelier monétaire de Paris.

C'est à cela que se résumait le trésor dont on lui avait parlé dans le village. Il est tout de même intéressant de constater avec quelle persistance les habitants de Crassier avaient espéré récupérer ce modeste écu. Colin Martin

11. La Suisse vue de l'étranger

Notre pays est, pour l'étranger, fait de montagnes et de pâturages. Pour beaucoup, les Suisses font nécessairement l'élevage de bovins. Victor Hugo, déjà, n'a-t-il pas écrit son vers célèbre : « Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement » (La Légende des siècles, 31, XVII^e siècle, Les Mercenaires, le régiment du Baron Madruce – Garde impériale suisse).

Kataloge der Münzsammlung des Kestner-Museums Hannover I: Griechische Münzen. Bearb. von Margildis Schlüter. Hannover 1958. 72 S. 14 Taf.

In hübscher typographischer Aufmachung wird das Verzeichnis einer Auswahl von 259 griechischen Münzen aus der Hannoveraner Sammlung vorgelegt.

Die Stücke sind sorgfältig beschrieben und mit kurzen Kommentaren versehen. Die Verfasserin stellt eine trefflich formulierte knappe Einführung in die Welt der griechischen Münzen ihrem Katalog voran. Die Tafeln geben ausgewählte Exemplare in Vergrößerung wieder; eine größere Anzahl von Abbildungen wäre dem Münzfreund willkommen gewesen. H. C.

Laura Breglia. Magna Grecia. Heft I der Serie «Arte e Moneta», herausgegeben vom Istituto Italiano di Numismatica, Portefeuille mit 16 Tafeln.

Diese neue Serie macht sich zur Aufgabe, künstlerisch wertvolle Münzen aus italienischen Museumsbeständen zu veröffentlichen.

Hier legt die Verfasserin 16 großgriechische Münzen des Neapler Münzkabinetts vor, in ausgezeichneten Vergrößerungen. Es sind meist Stücke ausgesucht, die keineswegs landläufig sind und die z. T. bisher nicht in photographischer Wiedergabe bekannt waren. Vor allem ist zu erwähnen: der incuse Stater der unbekanntenen Münzstätte «ASI...» (Stier und Heuschrecke), von herrlicher Erhaltung und eines der schönsten Exemplare des Prototyps der Tarentiner Serie mit dem sitzenden Stadtgründer.

Auf der Rückseite jeder Tafel stehen gelehrte Kommentare. Wir freuen uns auf Fortsetzung!

H. C.

Sidney P. Noe. Two Hoards of Persian Sigloi. Num. Notes and Monographs 136, New York, American Numismatic Society 1956. 44 S., 15 Tf.

Deux trésors de sicles persiques arrivèrent d'Asie Mineure sur le marché de New York en 1950 et 1952 respectivement. L'American Numismatic Society put acquérir le premier qui paraissait complet et se composait de 255 sicles au type du grand-roi tenant la lance et l'arc et d'un «sicle» au type employé par Crésus. Ce dernier n'appartenait peut-être pas au trésor. La grande majorité a pu être classée en se basant sur les combinaisons avec les coins de revers (poinçons) dont six seulement sont communs à 226 exemplaires: groupes II à VII, revers A à F; le dernier est représenté en deux états, le deuxième état se caractérisant par l'addition d'une lettre (A ou Δ). L'auteur décrit les pièces avec le soin et la minutie

dont il a souvent fait preuve et communique un nombre d'observations intéressantes concernant la technique monétaire, le style et les contremarques (40 sicles sont contremarqués).

Le deuxième trésor était plus grand et plus varié: 652 pièces, dont 212 Créséides, 260 sicles au roi tirant de l'arc, 53 au roi à mi-corps, 127 au roi avec lance et arc. Un choix de 68 exemplaires est entré dans la collection de la Société, mais la totalité du lot a pu être examinée et cataloguée. Il est probable (p. 40 s.) que ce lot est la part d'un trésor plus grand dont d'autres parties ont été étudiées par E. S. G. Robinson (Num. Chron. 1947) et H. Seyrig (dans D. Schlumberger, L'argent grec dans l'empire achéménide, p. 55). On est frappé par le nombre restreint de coins de revers employés dans tous les groupes examinés, donc par la fréquence d'identités de poinçons.

Les observations techniques au sujet des «Créséides» sont importantes. Il en résulte qu'avant et revers avaient une relation fixe dans ce sens que le petit carré creux se posait du côté taureau et le grand carré du côté lion. En plus, les deux poinçons du revers ne formaient pas un seul coin, mais deux coins séparés qui, fixés l'un contre l'autre, furent appliqués par le même choc au flan monétaire. Nous avons donc affaire à une technique monétaire très développée.

Nous sommes reconnaissants à M. Noe de nous avoir fourni une documentation si complète sur deux trésors monétaires importants. En même temps, nous devons regretter que l'auteur ait évité de discuter et d'approfondir les nombreux problèmes historiques que nous posent les monnaies en question. M. Noe dit, avec forte raison, que le deuxième trésor doit précéder le premier: le type de sicle représenté dans le premier est évidemment le plus récent des trois types apparaissant dans le deuxième. Ces trois catégories, selon Noe, se succèdent de la façon suivante: a) roi tirant de l'arc, b) roi à mi-corps, c) roi avec lance et arc.

Mais quelles dates approximatives et quelle période de frappe faut-il présumer pour ces monnaies destinées à jouer un rôle si important dans l'occident de l'empire Perse? Sont-elles sorties d'ateliers différents? Quels sont les rapports entre sicles et dariques (p. 43: pour un darique au type de l'archer, ignoré par M. Noe, voir vente Bâle VIII 1949, n° 863)? Les Créséides sont-ils frappés par le dernier roi de Lydie ou faut-il les considérer comme frappées de transition émises par Cyrus et Darius après la chute de Sardes (voir E. S. G. Robinson, dans *A Survey of Persian Art* I p. 392)? Si l'auteur n'a pas attaqué ces problèmes, on lui doit néanmoins une grande reconnaissance pour avoir fourni une base solide de discussion. H. C.

J. F. Healy. Notes on the Monetary Union between Mytilene and Phokaia. *Journal of Hellenic Studies* 77 (1957), 267.

Berichtet über die bekannte Inschrift IG XII (2), 1, 13–15 und interpretiert die Tätigkeit des Beamten, der für die künstliche Mischung des Münzmetalles (τὸ χρυσίον κέρναν) verantwortlich war. Tatsächlich sind die Elektron-Hekten aus der Zeit der Münzunion zwischen Mytilene und Phokaia 485–330 bemerkenswert gleichwertig in der Zusammensetzung ihres Metalles (vergleiche den Aufsatz des Verfassers in den Actes du Congrès international de Num. II 529).

H. C.

Kenan Erim. Morgantina. *Am. Journ. Arch.* LXII, 1958, S. 80–90.

Die amerikanischen Ausgrabungen bei Serra Orlando (Aidone) haben seit der ersten Campaigne im Jahre 1955 unter der Leitung von Prof. Erik Sjökvist und Richard Stillwell (beide Princeton University) eine überraschend große Zahl (198) von Prägungen einer bisher nur wenig beachteten Bronzeserie mit Inschrift HISPANO-RVM zutage gebracht, unter denen sich alle bisher bekannten sechs und ein neuer siebenter Typus befanden. Aus übrigen Sammlungen konnte dann der Verf. noch 122 Münzen, meist vom Typus Athenakopf-Reiter, zusammentragen. Mit dieser numismatischen Grundlage, hauptsächlich aber auf Grund der Fundumstände und der Mitfunde von Serra Orlando sowie mit Hilfe stilistischer Vergleiche gelingt es dann Erim, das bisher angenommene Umlaufdatum unter Sextus Pompeius, 43–36 v. Chr., überzeugend um mindestens 100 Jahre in die 2. Hälfte des 2. Jahrh. v. Chr. hinaufzusetzen. Vor allem macht er es durch kritische Beleuchtung der Quellen, namentlich des Livius, über spanische Söldner auf Sizilien wahrscheinlich, daß wir in diesen Hispanorum-Bronzen spätere Prägungen jener Spanier zu sehen haben, die nach 211 v. Chr. als Dank für Waffenhilfe (nach Liv. 26. 21. 17) vom römischen Senat das Gebiet der alten Stadt «Murgentia» zugesprochen erhalten hatten. Die Münzen sind damit als die bisher fast einzigen Zeugen der späteren Geschichte dieser griecisierten Sikelerstadt erkannt, deren Lage stark umstritten gewesen ist. Die große Fundmasse der Münzen bringt jetzt mit einem Schlage helles Licht in dieses topographische Problem: sie bestimmen mit größter Wahrscheinlichkeit den Ort der neuen Ausgrabungen als das lange gesuchte Morgantina. Ähnlich wie z. B. auch Messana war die Stadt im 2. Jahrh. v. Chr. von fremden Söldnern bewohnt, die an Stelle des alten Stadtnamens ihren Volksnamen auf kriegerisch betonte Typen ihrer lokalen Bronzeprägung setzten. – Die Lage von Serra Orlando stimmt im übrigen auch gut mit Diodors Beschreibung von Morgantina überein, so daß wir uns – dank dieser numismatischen Entdeckung! – noch manches schöne Ausgrabungs-

resultat zur Erhellung der Geschichte und Kultur jener sikelisch-griechischen Stadtgründung erhoffen können. – Wäre es dann nicht auch an der Zeit, die älteren griechischen Prägungen von Morgantina aus dem 5. und 4. Jahrh. v. Chr. aufs neue in ihrer Gesamtheit zu bearbeiten, die zuletzt von Arthur Sambon in der *Revue num.* 1918, S. 122–130, zusammengestellt worden sind?

W. Schw.

Sonia Georgieva et Velizar Velkov. Bibliographie de l'archéologie bulgare (*Bibliographia na Bulgarskata Archeologia*). Années 1879–1955, Sofia 1957, in 4^o, 384 p. (Académie des Sciences de Bulgarie, Institut archéologique, Bibliothèque de l'Académie).

Aux p. 203 à 230 (= n^o 3875 à 4462), numismatique et sigillographie ancienne, moyenâgeuse et moderne de la Bulgarie, prise dans un sens très large (p. ex., les monnaies thasiennes y figurent). Parmi les savants locaux on relève surtout, pour l'époque classique et byzantine, les noms de N. Mouchmov et T. Gerassimov. La majorité des travaux un peu anciens sont dus à des savants occidentaux.

J. Schwartz

H. Seyrig. Sur une prétendue ère tyrienne, *Antiquités Syriennes* 64 (Syria, 1957, p. 93 à 98).

Les didrachmes tyriens de poids attique aux types du dieu chevauchant un hippocampe et de la chouette portent des dates qui ont été comptées d'après les ères les plus diverses. M. Seyrig corrige tout d'abord une erreur de lecture et montre que les monnaies se répartissent sur 20 à 25 ans, et non sur 40 à 45 ans comme on l'admettait jusqu'à présent. Il considère d'autre part que ces dates représentent les années régnales des souverains locaux (ce sont eux que désigne généralement la lettre inscrite auprès de la date). Enfin il donne d'excellentes raisons pour placer ces didrachmes entre 331 (date de l'introduction par Alexandre de l'étalon attique en Phénicie) et 306 (date où sont frappés à Tyr les premiers tétradrachmes aux types d'Alexandre). Cette nouvelle chronologie invite à ne pas exagérer la gravité de la « destruction » de Tyr par Alexandre.

G. le R.

G. K. Jenkins. Indo-Scythic mints, *Journal of the Num. Soc. of India*, XVII, 2, 1955, p. 1–26.

Dans cet excellent article, G. K. Jenkins se donne essentiellement pour tâche de répartir le monnayage de la dynastie des Azès (Azès I, Azilisès, Azès II) entre divers ateliers d'émission, ce qui suppose non seulement un examen approfondi des monnaies elles-mêmes, mais une étude de données historiques extrêmement complexes. En fait, G. K. Jenkins est amené à retracer l'histoire de provinces s'étendant de l'Arachosie à Sagala depuis l'époque de Vononès jusqu'à celle de Gondopharès. Le monnayage des Azès est distribué de façon convaincante entre trois centres

d'émission : l'Arachosie, le Ghandara (Pushkala-vati?), Taxila. L'importance historique de cette répartition est évidente. On constate par exemple que l'atelier d'Arachosie cesse de fonctionner sous Azilisès, signe des progrès parthes ; que Taxila prend un développement de plus en plus grand et devient la capitale d'Azès II (cf. Jenkins, Actes du Congrès de Num. II, 1957, p. 123). D'autre part, il est prouvé que l'atelier de Kapisa n'est jamais tombé aux mains des Azès. On lira avec le plus grand intérêt les arguments variés que Jenkins présente pour justifier ses attributions. En appendice sont décrits deux trésors, celui de Mohmand (découvert en 1943 : monnaies des Azès, d'Hermaios, du roi parthe Orodès II, et quelques pièces indo-grecques) et celui de Chaman (découvert en 1940 : monnaies indo-scythes exclusivement). *G. Le R.*

Gisela M. Richter. Unpublished Gems in Various Collections. Am. Journ. Arch. LXI, 1957, S. 263–268, Pl. 80–82.

Veröffentlichung einer Anzahl bisher unpublizierter oder ungenügend bekannter Gemmen in öffentlichem und Privatbesitz, die meisten von hervorragender Qualität. – Den weiblichen Kopf eines feinen, mit dem Namen Sosias signierten scaraboiden Chalcedons im Neapler Nationalmuseum vergleicht die Verf. mit Arethusadargestellungen syrakusanischer Tetradrachmen des Eumenes und des Euainetos. Man wird zumal ihrem Vergleich mit dem Nymphenkopf des Euainetos (Pl. 80, 3 in starker Vergrößerung) gerne zustimmen wie auch ihren übrigen, die Ähnlichkeit der Technik in beiden Kunstarten hervorhebenden allgemeineren Ausführungen. – Eine weitere Münzdarstellung, den persischen Reiter eines schwer lokalisierbaren kleinasiatischen Silberstaters (Pl. 81, 7) – der indessen mit größerer Wahrscheinlichkeit wohl dem Satrapen Mazaeus in Tarsus (ca. 361–333 v. Chr.) zuzuschreiben sein wird (vgl. Head, Hist. num. 2 S. 831) als mit E. Babelon und der Verf. dem Euagoras II. von Salamis auf Cypern – vergleicht die Verf. mit dem durch seine Kopfbedeckung als Satrapen gekennzeichneten persischen Jäger zu Pferde auf einem anderen köstlichen Scaraboid in Privatbesitz (Pl. 81, 6), der bisher nur durch eine Zeichnung bekannt geworden war. In dem feinen griechischen Stil, zumal des Magistratsbezeichens dieses Münzbildes, eines bärtigen Herakleskopfes, sieht die Verf. ein neues zusätzliches Argument für ihre bekannte Auffassung, in den sog. graecopersischen Gemmen solch hoher Qualität Produkte rein-griechischen Kunsthandwerks zu erblicken. *W. Schw.*

J. F. Healy. The Cyrene Half-shekel. Journal of Semitic Studies Vol. 2, 1957, S. 377–379.

Ein von der archäologischen Expedition der Universität Manchester zusammen mit zwei anderen kyrenäischen Bronzemünzen (ptolemäisch

und römisch) in einem Friedhof nahe der Stadt Kyrene gefundener Bronze-Halbschekel aus dem 2. Jahr des Ersten Jüdischen Aufstandes unter Nero (67–68 n. Chr.) gibt dem Verf. Veranlassung, kurz auf die von jedem erwachsenen Juden jährlich im Monat Adar zu entrichtende Abgabe zum Bauunterhalt und für den Kult des Tempels in Jerusalem einzugehen. Diese Abgabe ist schon im Alten Testament, ferner bei Josephus erwähnt und dann in Mishna und Talmud ausführlich behandelt. Nach einem Massaker, auch unter den Juden der Kyrenaika, durch den dortigen Statthalter des Vespasian und Titus, M. Valerius Catullus, bei dem 3000 hingerichtet wurden, übernahm Kaiser Vespasian dann, nach der Zerstörung Jerusalems, diese Abgabe als Beitrag zu den Baukosten des Jupitertempels auf dem Kapitol. *W. Schw.*

Rudi Thomsen. Early Roman Coinage. Volume I (Nationalmuseets Skrifter, Arkæologisk-Historisk Roekke, V). 1957. Pp. 251. Mit zwei Karten.

Zu den schwierigsten und meistumstrittenen Problemen römischer Numismatik gehört die Frage über die Entstehung, Chronologie und Währung der ersten römischen Münzen. Das Erscheinen einzelner Typen wird von Forschern bis auf heute gänzlich verschiedenartig datiert, indem zeitliche Distanzen von mehreren Jahrzehnten nicht selten sind, und einzelne Münzen werden nicht nur in verschiedene Epochen gesetzt, sondern auch verschiedenen Prägeorten zugeschrieben. Zu diesen heiklen Problemen greift nun das grundlegende Werk von R. Thomsen, der auf Grund von möglichst vollständiger Quellen-, Material- und Parallelsammlung sicherere Resultate zu erzielen sucht. Die Resultate seiner äußerst fleißigen Arbeit werden erst im zweiten Band zu lesen sein, dessen Erscheinen für die nächste Zukunft versprochen wird.

Das erste Kapitel enthält eine Sammlung der literarischen Quellen, als Hauptquelle steht Plinius, Nat. hist. 33, 42–46 am Anfang, dann folgen 205 Zitate, nach Sachgruppen geordnet, die eine Zeitspanne von den XII-Tafelgesetzen bis zu byzantinischen Autoren, wie etwa dem ganz späten Zonaras, umfassen. Nachher folgt eine Liste der bisher bekannten Münztypen, mit Referenzen und sehr gut gelungenen Aufnahmen. Im dritten Kapitel werden jene Schatzfunde aufgezählt, die frühe römische Münzen enthalten – wo freilich besonders jene Funde von großer Wichtigkeit sind, welche auch gut datierbare fremde Münzen enthalten, im vierten wird auf Grund der Vorarbeiten von Hersh ein Katalog der überprägten Stücke zusammengestellt. Die Bedeutung solcher Münzen für die Chronologie kann kaum überschätzt werden, besonders wenn man bedenkt, daß nicht nur ältere römische Sorten neue Überprägungen erhielten, was zur relativen Zeitbestimmung beiträgt, sondern daß auch genau datierbare Münzen, wie etwa jene der Ptolemäer,

in Rom mit den neuen römischen Münzbildern überprägt wurden (z. B. einer der frühesten As-Typen auf Bronze des Ptolemaeus VI, 180–146 v. Chr.!). Im fünften Kapitel sind Parallelen zu den einzelnen römischen Typen in großer Zahl zusammengestellt, die größtenteils aus italischen und sizilischen Städten, teilweise jedoch aus Griechenland und dem hellenistischen Osten stammen. Nicht unwichtig, aber sehr schwer zu benutzen sind die metrologischen Parallelen, die im nächsten Kapitel aufgezählt sind. Zum Abschluß, und gleichzeitig zur Überführung in den nächsten Band, der hoffentlich bald erscheint, dient das siebente Kapitel: «160 years of research», knapp gehaltene, gute Zusammenfassungen der bisherigen wichtigsten Arbeiten, begonnen mit J. Eckhel's *Doctrina numorum veterum*, Band V, erschienen in 1795, bis auf den heutigen Tag. Besonders eingehend werden die Thesen Mommsens, Bahrfeldts und Haeblerins besprochen, um dann zur «Mattingly Revolution» zu gelangen. Die Meinungen der Mattingly-Nachfolger, der «School in the Middle» und der Traditionalisten, bilden separate Gruppen. Zwei Karten: Prägeorte und Fundorte in Italien schließen den reichen Band.

Wie oben erwähnt, werden die eigenen Ansichten des Verfassers erst im zweiten Band dargestellt, aber einige beiläufige Bemerkungen zu verschiedenen Problemen und einige Zeilen auf der letzten Seite lassen seine Vorstellung schon vermuten, eine Vorstellung, die teils Mattinglys Thesen unterstützt, teils — und wahrscheinlich in sehr vielen und bedeutenden Fragen — Neues bringt. Abgesehen davon, was der zweite Band noch enthalten mag, kann schon jetzt behauptet werden, daß in diesem Werk die bisher weitaus sichersten Grundlagen für eine stabile Chronologie der ersten römischen Münzserien vorhanden sind. Die Bedeutung dieser festen Zeiteinteilung ist aber nicht nur für die Numismatik, sondern für die Geschichtsforschung sehr groß: man denke etwa an die Frage der Glaubwürdigkeit eines Livius und der sonstigen römischen Tradition der eigenen Frühgeschichte. Es soll hier noch ein Streitpunkt erwähnt werden: die Zwölftafelgesetze sind nach der antiken Tradition und den meisten heutigen Forschern um 450 v. Chr. niedergeschrieben worden. (So M. Kaser, *Das röm. Privatrecht*, Handb. d. Alt.-wiss. 1955, 15; L. Wenger, *Quellen d. röm. Rechts*, 1953, 357 ff.) In den leider allzu fragmentarisch auf uns gekommenen Texten sind nun immer wieder Geldstrafen und Geldsummen (Assen) erwähnt, wogegen die Auffassung, daß die ersten römischen Münzen erst am Anfang des 3. Jahrhunderts geprägt worden waren, sich bei den Numismatikern immer mehr durchsetzt. So muß man entweder die Entstehungszeit der XII Tafeln bedeutend herabsetzen (wie dies E. Pais um die Jahrhundertwende, von den meisten Fachgenossen stark kritisiert, schon getan hat) oder eine Neugestal-

lung des Textes frühestens in der Mitte — bis zweite Hälfte des 3. Jh. annehmen (die römische Einstellung gegen dieses althehrwürdige Werk würde jedoch dagegen sprechen), oder aber daran zweifeln, daß die enthaltenen Zitate bei späteren Autoren den Originaltext auch nur annähernd genau reproduzieren (vgl. die diesbezüglichen Zweifel von sprachgeschichtlicher Seite, etwa bei Stolz-Debrunner, *Gesch. d. lat. Sprache*, Göschen, 1953, 63 f.).

Eine weitere wichtige Rolle kann die Münzchronologie für die römische und italische Kunst im 4. bis 2. vorchristlichen Jahrhundert bedeuten. Es darf erwartet werden, daß der Verfasser die Stilparallele der Münzen in der darstellenden Kunst der Zeit nicht außer acht lassen wird.

Zum Schluß sollen noch einige ergänzende und kritische Bemerkungen folgen, die jedoch nicht so wichtig sind, daß sie die Verdienste des Werkes vermindern könnten. Auf Seite 28 sind drei Texte (Isidor, Plutarch, Macrobius) zur Saturnus-Sage der mythischen Münzgeschichte angeführt; sie könnten noch mit Tertullianus, *Apol. X*, 8 (jetzt in der Budé-Ausgabe von Waltzing und Severyns) ergänzt werden. Zu den Gaius, Pseudo-Asconius und Dio Cassius-Texten auf S. 38 gehören noch §§ 30 und 32 im *Gnomon des Idios Logos* (vgl. *BGU V*, B, 1., ed. Schubart, I, 1919, S. 18 f., und *Uxkull-Gyllenband*, II, 1934, 41 mit Erläuterungen; siehe noch *Suet. August.* 34, vom letzteren zitiert). Zu der frühesten römischen Münzgeschichte, besonders zu den zwei Zitaten auf S. 27 (Syncellus und *Chron. Pasch.*) kann noch der sehr interessante Text aus dem 4. Jh. n. Ch. herangezogen werden: *Anonymus de rebus bellicis*, I, 2 ff. (jetzt in der Ausgabe von E. A. Thompson, Oxford, 1952, 93 ff., mit ziemlich lückenhaftem Kommentar auf S. 26 ff.). Die Texte der Zwölftafelgesetze sollten nicht auf Grund der veralteten fünften (!) Auflage von Bruns, *Fontes iuris Romani* zitiert werden (S. 22, Anm. 6), sondern eher aus der zweiten Auflage von Riccobono, etc. *Fontes iuris*, I (1941), 23 ff., die auch — mit der oben angegebenen Wenger-Stelle zusammen — die wichtigste neue Literatur angibt. Bei metrologischen Fragen kann man die — wohl mit Kritik zu behandelnden — Theorien von A. Segrè (*Metrologia*, 1928, 301 ff.) und F. Heichelheim (bes.: *Wirtschaftliche Schwankungen der Zeit von Alexander bis Augustus*, 1930) nicht außer acht lassen; hoffentlich ist eine Auseinandersetzung mit ihnen im zweiten Band beabsichtigt.

T. Pekárý.

Tb. V. Buttrey. The Triumviral Portrait Gold of the Quattuorviri Monetales of 42 B. C. — Numismatic Notes and Monographs No. 137. New York 1956. — 8°, 69 Seiten, IX Tafeln.

Der Vf. erörtert in seiner Arbeit ein Problem, das selbst schon eine eigene Geschichte hat. Ob das Viermännerkollegium von 42 v. Chr. tatsächlich aus vier Amtierenden bestand, ob die Münz-

produktion jener Jahre chronologisch genau festgelegt werden kann, wurde seit Jahrzehnten immer wieder gefragt. Da im Laufe der Jahre fast alle Alternativen aufgetaucht sind, kann weniger der Tatbestand, als die Methode der Darstellung der Ausgangspunkt einer Kritik sein.

Die Stempeluntersuchung als Methode ist seit langer Zeit mit Erfolg in der griechischen Numismatik verwendet worden. Es liegt auf der Hand, in der römischen Prägung dieselbe auch zu erproben, zumal bei kleineren einheitlichen Serien, wo die Gefahr der Überkomplizierung wegen der allzu großen Stempelzahl nicht besteht. Es ist das Verdienst dieser Arbeit, diesen teilweise noch unüblichen Weg eingeschlagen zu haben. Nach einer sorgfältigen Zusammenstellung der bisherigen Meinungen unternimmt der Vf. die Untersuchung der Goldtypen der Triumviri aus dem Jahre 42 v. Chr. Einige Bildtypen werden neu gedeutet, nicht in jedem Falle überzeugend (vgl. die Felicitas S. 8 Nr. III 44) und auch nicht ganz konsequent (im erwähnten Falle z. B. wird S. 9 wieder auf die Concordia-Deutung hingewiesen). Die Figur auf dem Rückseitenbild 48 ist kein Hercules; weder die Attribute noch die Art der Darstellung sprechen dafür. Die alten Deutungen als Mars oder Antonius selbst sind einstweilen besser beizuhalten, jedoch nicht mit Parazonium, einem Galaschwert, das sich erst in der frühen Kaiserzeit durchsetzt, sondern mit dem ebenfalls geraden und breiten Gladius. Die Zusammenhänge der Vor- und Rückseitenstempel, die Grundlage der Arbeit, werden in einem gesonderten Kapitel dargelegt. Da diese, wie gesagt, grundlegend für die ganze Arbeit sind, hätte man gerne außer den Beschreibungen der Stempel eine tabellarische, oder aber auf jeden Fall eine graphische Darstellung gesehen. Die übrigens sehr eingehende Beschreibung ist für Fachleute, die sich nicht eigens mit der Zeit befassen, allein nicht übersichtlich genug. Das Ergebnis dieser Untersuchung, wobei vor allem die Porträtstempel berücksichtigt sind, ist unter anderem die Sonderstellung des Regulus innerhalb des Viermännerkollegiums. Es ist und bleibt natürlich ein großes Problem, warum Regulus auf den Münzen als PRAEF(ectus) VR(bi) bezeichnet ist. Der Vf. vertritt z. T. die Ansicht Münzers (RE s.v. Livineius Nr. 3, 1926), wonach er die höchsten Würdenträger des römischen Staates im Range eines Praefectus Urbi vertrat. Da aber er selbst darauf hinweist, daß in diesem Jahr nicht eindeutig klar ist, ob eine Amtsvertretung durch den Praefectus Urbi überhaupt nötig wurde, bleibt die Frage weiter unbeantwortet. Da aber zu dieser Zeit die alten republikanischen Befugnisse des Stadtpräfekten abhanden gekommen waren, besteht praktisch nur eine Möglichkeit, als Praefectus Urbi amtieren zu dürfen, und zwar während der Ferae Latinae in Vertretung des Praetor urbanus. Theoretisch standen natürlich dem Praefectus Urbi Feriarum Latinarum causa

mit der Vertretung der Staatsoberhäupter die 12 Fasces zu; praktisch wurde aber nur der Praetor vertreten, deshalb vielleicht die ihm zukommenden 6 Fasces auf den Silberstücken des Regulus. (Die 2 Fasces BMC Rep. Taf. 57, 12 weisen möglicherweise auf den alten Regulus hin, dessen Bild am Avers steht: früher hatte der Praetor auf 2 Fasces Recht gehabt.)

Abschließend sei bestätigt, daß der Vf. dieser sorgfältigen Untersuchung unsere Kenntnisse dankenswert vertieft hat. Er setzte sich methodisch-numismatische Ziele: vor allem hat er bewiesen, daß auch in der römischen Numismatik in kleineren einheitlichen Gruppen die feine Mosaikarbeit des Stempelvergleichs handfeste Beweise zur relativen Chronologie liefern kann, ohne sich in der Unzahl der Serienstempel zu verlieren. Damit war es ihm möglich, zusätzliche Beweise für die Festlegung des Viermännerkollegiums auf das Jahr 42 v. Chr. zu erbringen und Einzelheiten zu klären. Seine Arbeit bedeutet eine Bereicherung der Einzeluntersuchungen im Rahmen der Numismatic Notes and Monographs.

Maria R. Alföldi.

Marie-Louise Vollenweider. Das Bildnis des Scipio Africanus, *Museum Helveticum* XV (1958), 27.

Im Museo Nazionale zu Neapel befindet sich ein *HPAKAEIΔΑΣ EΠIOEI* signierter Goldring mit einem jugendlich-männlichen Bildnis. Dies bekannte Stück wird von der Verfasserin mit ausgezeichneter eigener Aufnahme neu publiziert. Stil, Ring- und Buchstabenform datieren es in die Zeit um 200 v. Chr. Das Bildnis ist nicht graviert, sondern gegossen und war nach einem Vorbild vervielfältigt worden – ein Vorgang von grundsätzlichem Interesse, über den man gerne nähere Auskunft gehabt hätte. Der Dargestellte hat kein fürstliches Attribut. Es muß also ein großer Römer der Zeit des 2. punischen Krieges abgebildet sein. Die Verfasserin sieht in dem Bildnis eine Verwandtschaft mit den Bronzemünzen von Canusium, auf denen der ältere Scipio erscheint, und kann auch die Brücke schlagen zu den bekannten Scipio-Porträts der Denare des Cn. Cornelius Blasio; von beiden Prägungen werden gute Exemplare in Abbildungen vorgeführt. Es ist also wahrscheinlich gemacht, daß das Bildnis des Goldrings den großen römischen Feldherrn und Staatsmann darstellt, und wir hätten damit neben den bekannten Goldstateren des T. Quinctius Flaminus eines der ältesten Römerbildnisse, das zudem in seiner Schlichtheit und Feinheit eine sprechende Bildkraft besitzt.

H. C.

Jean Beaujeu. La religion romaine à l'apogée de l'Empire. I. La politique religieuse des Antonins (96–192), Paris 1955, 456 p., 5 pl.

Ce gros travail utilise abondamment la numismatique, en particulier les travaux de Mattingly et de Strack. Monnaies et médailles servent sur-

tout à l'étude des concepts abstraits d'essence religieuse et à l'énumération des faveurs dont jouirent les dieux exotiques et les cultes locaux. La base de la documentation est constituée par le monnayage romain et l'auteur insiste à juste titre sur les difficultés d'utilisation de la numismatique grecque (p. 190 sq.) ; d'ailleurs, les 36 reproductions (réparties sur 3 planches) concernent toutes, sauf deux, des monnaies impériales. Les tendances religieuses et politiques de chaque empereur se reflètent dans les émissions et le caractère particulier du monnayage de Marc-Aurèle, aux prises avec un péril extérieur, est fort sensible aux p. 358 sq. Une bibliographie numismatique est donnée aux p. 444 à 446.

J. Schwartz.

Adrien Brubl. Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysique à Rome et dans le monde romain. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 175, Paris 1953, 355 p., 32 pl.

Les pl. 1 et 15 reproduisent, respectivement, des monnaies d'époque républicaine et impériale portant des symboles relatifs à Liber ou Dionysos-Bacchus. Avant l'Empire, de tels symboles se trouvent sur des monnaies locales, soit à cause d'une dévotion particulière (villes thraces) ; cf. Maurétanie et peut-être Numidie, p. 233-34, soit comme emblème de la liberté (Italie lors de la guerre sociale ; Pont lors des guerres de Mithridate). A Rome même, Liber est commémoré dès la fin du 2^e s. a. C. par des monétaires de familles appartenant, traditionnellement, au parti populaire (et cela, jusqu'à l'époque du principat). Un certain orientalisme met des emblèmes de Bacchus sur les cistophores d'Ephèse (Marc-Antoine), des médaillons d'Hadrien et Antonin le Pieux ; il s'y ajoute une nuance de traditionalisme chez les Sévères, chez Gallien et sur les contorniates.

J. Schwartz.

Robert Schilling. La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 178, Paris 1954, 442 p., 32 pl.

Les monnaies, consulaires pour la plupart, servent à préciser quelques détails du culte de divinités anciennes « prises en charge » par Vénus (*Cloacina* et l'Aphrodite Erycine, essentiellement) ainsi que les dévotions propres à Sylla (*Venus Felix*) et à César (*Venus Genetrix*). Les pl. 15 à 23 donnent les droits et revers de 41 monnaies du Cabinet des Médailles de Paris, expliquées aux p. 429 sq.

J. Sch.

Helga v. Heintze. Juno Ludovisi. In: «Opus Nobile», Meisterwerke der antiken Kunst, Heft 4. Bremen 1957 (Walter Dorn Verlag), 16 S., 7 Tafeln. Preis DM 2.40.

Als «eine unschätzbare Quelle zur Kenntnis der Porträts und Damenfrisuren» bezeichnet die

Verf. dieses mit prachtvollen ganzseitigen photographischen Tafeln ausgestatteten Heftes die Münzen der frühen römischen Kaiserzeit. Auf der letzten Tafel erscheint denn auch, nach einer ausgezeichneten neuen Photo der Züricher Archäologin M.-L. Vollenweider, das Münzporträt der Antonia Augusta. Die posthumen Münzbildnisse mit ihrem Namen haben ja erst vor kurzem, zusammen mit einer Reliefdarstellung in jugendlicherem Alter im Festzug der Ara Pacis Augustae, die Identifizierung der einst so berühmten «Juno Ludovisi» als eines posthumer Porträts jener Nichte des Augustus ermöglicht: als spätes Denkmal kindlicher Liebe und Ergebenheit ließ wohl der junge Kaiser Claudius der Mutter eine Statue errichten. Durch eine Wollbinde wird sie diskret als Priesterin des vergöttlichten Augustus, durch das Diadem als kaiserliche Prinzessin charakterisiert. – Mit ihrer schön und einfach geschriebenen Interpretation versteht es die Verf., ganz im Sinne dieser neuen Serie von Einzelmonographien zur antiken Kunst, auch bei uns Heutigen neues Verständnis für diesen zu Unrecht halbvergessenen Kopf zu erwecken: Selbst als Bildnis einer Sterblichen bleibt die von den großen Geistern der deutschen Klassik, einem Winckelmann, Herder, Schiller, Wilhelm von Humboldt verherrlichte, von Goethe als seine «erste Liebschaft in Rom» erklärte «Juno Ludovisi» das Bild einer großen und edlen Frau, das jene «richtig sahen, wenn sie es auch falsch benannten».

W. Schw.

François Chamoux. Un portrait grec de l'empereur Claude. La Revue des Arts, Vol. VII, 1957, S. 147-150.

Publikation eines schon 1863 auf der Insel Thasos gefundenen und in den Louvre gekommenen lebensgroßen Kopfes des Kaisers im Eichenkranz von hoher Qualität. Ch. vergleicht ihn u. a. mit dem Claudiusbildnis eines nach Lanckoronski Fig. 3 vergrößert wiedergegebenen Denars aus dem Beginn der Regierung des Kaisers «qui donne l'image d'un prince attentif et cultivé, mais aussi méfiant et dur, au masque sans aménité ni chaleur, mais empreint d'une certaine majesté sévère».

W. Schw.

Aline Abaecherli Boyce. The Harbor of Pompeiopolis. A Study in Roman Imperial Ports and Dated Coins. American Journal of Archaeology 62, 1958, S. 67-78 mit Pl. 10-15.

Wie der Titel andeutet, legt die Verf. hier einige Resultate ihrer Studien zu den Hafenanlagen und Hafenausbauten der römischen Kaiserzeit vor. Ausgangspunkt ist eine bisher unbekannte Hafendarstellung auf einer Bronzemünze des Antoninus Pius aus dem Jahre 143-144 n. Chr. von Pompeiopolis – der wichtigsten aus einer Serie von 20 mit der Sammlung E. T. Newell in die Bestände der American Numismatic Society in New York gelangten Prägungen jener

kilikischen Hafenstadt, des alten Soli, das durch Pompeius, vermutlich im Jahre 66–65 v. Chr. in Pompeiopolis umgetauft wurde. Die Verf. bereitet einen Gesamtkatalog der römischen Münzen dieser Stadt vor und ist für Einsendung von Informationen und evtl. weiterem ihr unbekanntem Münzmaterial dankbar.

In ausführlicher, zuweilen durch lange Fußnoten stark belasteter und auch sonst oft nicht leicht lesbarer Darstellung erklärt die Verf. das komplizierte, auf Pl. 10 in dreifacher Vergrößerung wiedergegebene Hafengebilde und setzt es mit den bekannten Hafendarstellungen von Ostia auf römischen Sesterzen Neros in Verbindung. Sie möchte in der im Vordergrund gelagerten männlichen Gestalt mit Ruder weder einen Flußgott, noch etwa Okeanos oder Neptun, sondern die Gottheit des Hafens selbst erkennen. Da indessen sonst keine ähnlichen Darstellungen solcher gelagerten Hafengottheiten von römischen Kolonialmünzen bekannt zu sein scheinen, will die Verf. also auch im Falle Ostia in dieser meist Tiber (Sydenham) oder Neptun (Mattingly) benannten Gestalt einen «Deus Ostiensis» sehen, was bisher nur von einigen Seiten, u. a. von Imhoof-Blumer, zögernd vorgeschlagen worden war. Diese Annahme glaubt sie durch Hafendarstellungen auf alexandrinischen Bronzen des Antoninus Pius von 154–155 n. Chr. stützen zu können, die ca. 10 Jahre nach dem Prägedatum der Pompeiopolismünze (143–144 n. Chr.) datiert sind: In zwei links und rechts der Hauptfigur, Annona, gelagerten mit ähnlichen Attributen versehenen männlichen Gestalten möchte die Verf. dort «the actual transformation of the river god into a harbor god» erkennen und überführt diese Deutung dann auch nach Pompeiopolis. – Fernerhin will sie, nach den bekannten Thesen von M. Grant, in der dortigen Bronzeprägung möglicherweise eine Erinnerungsausgabe zur 200jährigen Neugründung der Stadt durch Pompeius im Jahre 66–65 v. Chr. sehen und versucht, die 10jährige Zeitdifferenz der Ausgabe gar mit einer «ten-years period of celebration» dieses Jubiläums zu erklären, «which coincided perhaps with the completion of building projects such as the harbor» (S. 72). Diese kühne Hypothese sucht sie ferner durch eine ähnliche «anniversary»-Deutung der Hafendarstellungen der genannten Alexandria- und Ostiaprägungen zu stützen – weist indessen immerhin auch auf andere Erklärungsmöglichkeiten hin. – Bei dem Mangel einer Gesamtbehandlung, zumal der neronischen Bronzeprägung aus dem Ende seiner Regierung, möchte man indessen eine Frage besonders unterstreichen, die die Verf. zu solchen Kombinationen selbst stellt: «Were Imperial officials conscious of the fact that these issues were being struck about a century after the issuing of Nero's sestertii showing the harbor of Ostia?» (S. 76).

Auch gegen Ende ist die Verf. vorsichtig genug, nochmals auf das Hypothetische der von ihr

vermuteten Zusammenhänge hinzuweisen – in einer der gedanklich am weitesten ausgreifenden, sprachlich indessen schwerfälligsten Partien des Aufsatzes. «In any case», meint sie schließlich, «it remains the fact that the harbor gods of Ostia and Pompeiopolis were similar in concept, form and position» (S. 77). *W. Schw.*

Karl Christ. Die antiken Münzen als Quelle der westfälischen Geschichte. In: Zeitschrift «Westfalen», Bd. 35, 1957, S. 1–32 mit 21 Münzabbildungen und 6 Fundverbreitungskarten.

Erweiterte Fassung eines Vortrages des Verf., der die im westfälischen Gebiet gefundenen Kelten- und Römermünzen systematisch und vielseitig für die Geschichte des Landes in römischer Zeit auszuwerten sucht. – Zunächst werden in den ersten beiden Abschnitten die Münzdarstellungen selbst gewürdigt: Im ersten die für Westfalen bedeutsamen Bildnisse des Kaisers Augustus, des älteren Drusus und seines Sohnes Germanicus, des Kaisers Tiberius – und des für Westfalen ja besonders wichtigen «Hofgenerals» P. Quinctilius Varus (als Proconsul, zumal auf Provinzialprägungen der nordafrikanischen Stadt Achulla, Abb. 7). – Im zweiten Abschnitt werden dann die von Christ in einer Spezialuntersuchung behandelten Siegesallegorien auf den Rückseiten römischer Prägungen (vgl. Schw. Mzbl. 8, 1958, S. 14) kurz charakterisiert. Nur eine bezieht der Verf. direkt auf Geschehnisse im westfälischen Raum (RIC. Aug. 346–47, hier Abb. 12) und erklärt ihr sonstiges Fehlen überzeugend u. a. mit der hier besonders verständlichen Zurückhaltung des Augustus, zumal nach der definitiven Konsolidierung des Imperiums, vor allem aber prinzipiell mit der sehr wichtigen Beobachtung, daß «eben gerade nicht jedes Geschehen und nicht von jedem Kaiser auf Münzen propagiert worden» sei, sondern daß sie «vielmehr sehr bestimmte offizielle Parolen» in Leitbildern reflektieren. In aufschlußreicher Weise unterbaut der Verf. diese Erkenntnis durch seinen Hinweis auf das Fehlen irgendwelcher Spuren der geschichtlich so entscheidenden Erfolge des Tiberius in Germanien auf den Münzbildern. – Erst unter Claudius werden ein De Germanis-Denar und 2 auf Germaniensiege bezügliche Sesterzen ausgegeben (Abb. 13–15). Caligula prägte die bekannten Triumphaldupondien für Germanicus, die C. unter Heranziehung des Tacituswortlautes ausführlich analysiert. Abschließend bezieht er noch die Germania capta-Prägungen des Domitian direkt auf die Verlagerung des römischen Okkupationsraumes auf das rechte Rheinufer bis hin nach Westfalen. – Im Abschnitt 3 werden die Bilder der in Germanien umlaufenden römischen Alltagsmünzen besprochen: Die Nemaususbronzen mit den Bildnissen des Augustus und des Agrippa (in großen Mengen im Oberadener Römerlager gefunden), das Lugdunum-Kupfer mit dem Altar der Roma und

des Augustus, und das Edelmetall mit den Adoptivöhnen des Kaisers Augustus, C. und L. Caesar (RIC. Aug. 350).

Als Hauptkapitel ist indessen der abschließende 4. Teil zu betrachten: «Die Auswertung der Münzfunde», auf Grund der bereits 1582 beginnenden Erfassung der westfälischen Bodenfunde und anhand eines besonders instruktiven und reichen Fundkartenmaterials (S. 12–32). Hier finden sich grundsätzlich wertvolle Erörterungen zur historischen Beurteilung aller Arten von Münzkategorien, von den keltischen Prägungen an bis zum Ausklingen der antiken Geldwirtschaft in Westfalen um die Mitte des 5. Jahrh. n. Chr. Zusammenfassend werden drei Hauptperioden antiker Geldwirtschaft im westfälischen Land deutlich: 1. Vom Beginn der römischen Okkupation 12 v. Chr. bis zum Jahre 16 n. Chr. 2. Das 2. Jahrh. n. Chr. mit seinen intensiven Handelsbeziehungen und schließlich 3. Die reichen Goldmünzenfunde der 2. Hälfte des 4. Jahrh. bis zum Untergang weströmischer Herrschaft.

W. Schw.

Henri Seyrig. Antiquités syriennes, 65. Les trouvailles de monnaies péloponésiennes en Syrie. Syria 34, 1957, 249.

Les fouilles de Doura-Europos en Mésopotamie ont produit un grand nombre de monnaies en bronze impériales frappées dans des petites villes ou bourgades du Péloponnèse. La liste a été publiée par A. R. Bellinger, Excavations at Dura, Final Report VI. L'auteur a observé et recueilli d'autres exemplaires pendant ses voyages et en donne la description. Ainsi, la liste s'est accrue à 172 exemplaires. S'agissant de frappes d'une période bien définie (202–205), il doit y avoir une raison historique, expliquant leur apparition si éloignée de leur région d'émission: avec toute probabilité, ces pièces furent apportées par des détachements de troupes auxiliaires recrutés en Péloponnèse par Septime Sévère après sa campagne contre les Parthes en 202.

L'auteur discute ensuite la distribution par ateliers, l'absence de grands centres comme Corinthe et Patrae, colonies romaines dont les citoyens servaient dans les légions, de sanctuaires comme Elis et Epidaure, jouissant peut-être d'une immunité, et la prépondérance, parmi les ateliers représentés, de petites villes (p. ex. Gythion, Thouria) où les soldats furent recrutés.

H. C.

Alfred R. Bellinger. The Coins and Byzantine Imperial Policy. Extrait de: Speculum, a Journal of Mediaeval Studies (Cambridge/Mass.) 31 (1956), 70.

Etude esquissant un sujet qui, un jour, devra être traité par une longue monographie: le message politique des monnaies byzantines. L'auteur sait démontrer, avec de nombreux exemples, comment les types monétaires byzantins s'éloignent beaucoup plus souvent de leur prétendue stéréo-

typie qu'on ne le croit. Il faut leur chercher un sens politique. Si, par exemple, le mouvement iconoclaste ne s'exprime pas directement sur les monnaies, le retour en 842 par l'impératrice Théodora à la vénération des images sacrées est propagé immédiatement par l'apparition du buste du Pantokrator sur les solidi de Théodora et de son fils Michel III. La période de Basile Ier à Romain II (870–944) a particulièrement attiré l'auteur. La succession des dynasties, et surtout la longue et sinuose carrière de Constantin VII Porphyrogénète se reflètent fidèlement sur les monnaies, dans le choix des types et par la place qu'occupe un prince parmi ses collègues sur l'image monétaire. Il faut dire, entre parenthèses, que le solidus de Léon VI où apparaît pour la première fois la sainte Vierge à mi-corps comme *mater orans*, avec la légende + MARIA +, a certainement une signification plus précise et plus profonde, théologiquement et politiquement, que ne le veut croire l'auteur. Par contre, l'interprétation du solidus d'Alexandre (912/13) représentant l'empereur couronné par un saint (St-Alexandre?) nous a convaincu: d'après l'auteur, le type monétaire fait allusion à la réinstallation du patriarche Nicolaos le Mystique par l'empereur en 913. La série monétaire de l'époque de Constantin VII mériterait d'être réétudiée à fond, ce que ne prétend pas faire l'auteur. Un premier essai, insuffisant, a été fait par H. Goodacre, Num. Chron. 1935. Les remarques de M. Bellinger sur les frappes de l'impératrice Irène – p. 79 lire *Leo IV* au lieu de *Leo VI* – sont également pénétrantes. Le sujet, nous le répétons, est brillamment effleuré, mais se prête à être approfondi.

H. C.

Philip Grierson. The Salernitan coinage of Gisulf II (1052–1077) and Robert Guiscard (1077–1083). Reprinted from Studies in Italian Medieval History presented to Miss E. M. Jamison, being Papers of the British School at Rome, vol. XXIV (New Series, vol. XI), 1956.

Grierson setzt sich mit den durch die beiden Sambon (Arturo und Giulio) vorgeschlagenen Zuweisungen und Datierungen der salernitanischen Follari auseinander. Wir können seine subtilen Ausführungen nicht im einzelnen wiedergeben, sondern müssen uns auf die Resultate beschränken. Wichtig ist vor allem der Nachweis, daß die Münzen mit Gisulfus Princeps nicht Gisulf I. (946–977), sondern Gisulf II. (1052–1077) angehören; dieses und die relative Chronologie der anonymen Stücke kann Grierson teils aus der Vergleichung ihrer Typen mit byzantinischen und deutschen (Kölner) Vorbildern, teils aus den Überprägungen folgern; auch für die absolute zeitliche Anordnung bieten die geschichtlichen Ereignisse einige Anhaltspunkte, so die Reise Gisulfs II. nach Konstantinopel 1062 und seine indirekten Beziehungen zu Erzbischof Anno von Köln 1067–1068 über Papst Alexander II. Den

Grund für die nach langer Zeit unter Gisulf II. wieder einsetzende Münzprägung in Salerno sieht Grierson in der Verschlechterung des byzantinischen Solidus seit 1042 und in der Abschnürung Salernos von dem zerfallenden byzantinischen Territorialbesitz in Apulien und Calabrien durch das normannische Herzogtum Robert Guiscards.

Nach der Eroberung Salernos durch Guiscard 1077 hat dieser dort Follari mit seinem Namen geprägt, die Grierson nicht in den engeren Kreis seiner Untersuchung zieht. Anonyme Follari und solche mit anderen Namen, die aus der Zeit um und nach 1077 stammen müssen, geben Rätsel auf; es sind diejenigen mit DVX ITA SALERNO, FVLCVI DE BASACERS und MANSO VICE-DVX. Das erstgenannte Stück kann eine Prägung Guiscards aus der Zeit zwischen der Eroberung der Stadt Salerno und der Übergabe der Zitadelle (Dezember 1076 bis Juni 1077) sein. Fulco de Basacers, ein Normanne, ist möglicherweise identisch mit dem 1094 bis 1112 unter Guiscards Nachfolgern urkundlich erwähnten Fulco de Basugerio und müßte dann, in welcher Eigenschaft ist unbekannt, bis gegen Ende des 11. Jahrhunderts geprägt haben. Manso kann kaum der durch Guiscard 1073 depossidierten langobardischen Herzogsfamilie von Amalfi angehört haben, in welcher der Name heimisch war, sondern ist eher identisch mit dem in der Chronik des Amato von Monte Cassino erwähnten Manso, der zusammen mit seinem Bruder Leo in den 1050er Jahren gegen Gisulf II. von Salerno rebellierte. Es ist denkbar, daß er seine Unabhängigkeit im Innern des Landes über den Fall von Salerno hinaus behaupten konnte, dann zu Guiscard übergetreten ist und als dessen mindestens nomineller Vasall und als dessen Vicedux irgendwo (nicht in der Stadt Salerno) vorübergehend geprägt hat. *F. Bdt.*

Carlo M. Cipolla. Moneta e civiltà mediterranea. Edité par Neri Pozza à Venise, en 1957, orné de 6 illustrations.

Ce petit ouvrage ne manque pas d'intérêt. Il est un signe avant-coureur du Congrès international de numismatique qui se tiendra à Rome, en 1961 et dont le thème général sera : La circulation monétaire dans le bassin de la Méditerranée. *C. M.*

Dr. P. Ignaz Heß. Fremdländische Münzen in Obwalden. Article paru dans « Obwaldner Geschichtsblätter », herausg. vom Historisch-Antiquarischen Verein von Obwalden VI 1956 (p. 45 à 57).

L'auteur s'est penché sur un problème qui nous tient particulièrement à cœur : la circulation des monnaies étrangères, dans le canton d'Obwald. Il a relevé toute une série de documents relatifs à des monnaies étrangères, indiquant la valeur pour laquelle elles étaient admises à la circulation. Les noms donnés à ces monnaies dans la région sont également intéressants pour les historiens. *C. M.*

Felix Burckhardt. Münzfunde in der Schweiz. Article paru dans la « Neue Zürcher Zeitung », du 13 novembre 1957, N. 13.

Cet article est une savante vue d'ensemble sur toutes les trouvailles faites dans notre pays. Notre société sait gré à l'auteur d'attirer l'attention du public sur l'importance des trouvailles numismatiques.

Nous n'avons relevé qu'une petite erreur : le trésor de Vidy a été découvert en 1937 et publié en 1941, dans la Revue historique vaudoise (septembre-octobre 1941). *C. M.*

Guido Ghiringhelli. Zecchieri leggeri e Svizzeri furbi (La Cooperazione, Basilea, 30 nov. 1957).

Es ist erfreulich, wenn in der Tagespresse in leichtverständlicher Form münzgeschichtliche Themata auch weiteren Kreisen nahegebracht werden, wie dies in diesem ausführlichen Zeitungsartikel über die Münzgeschichte von Bellinzona und ihre Prägungen unter den drei inner-schweizerischen Ständen Uri, Schwyz und Nidwalden von 1503 bis 1529 geschieht. Wir erfahren bei dieser Gelegenheit auch, daß die Cassa Cantonale in Bellinzona eine kleine, aber wertvolle Sammlung von Bellinzoneser Geprägten besitzt, die sie 1946 auf einer Auktion zu Basel erworben hat. *F. Bdt.*

Walter Haupt. Oberlausitzer Münzfunde des 16. bis 19. Jahrhunderts. (Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege, Beiheft 1.) Leipzig, Bibliographisches Institut 1956.

Eine wertvolle Zusammenstellung von etwa 125 Funden mit Tabellen, Literaturnachweisen und Karten der Heimat der Fundmünzen. Von 50 Funden, die für eine Untersuchung vollständig genug erhalten oder beschrieben sind, stammen nur zwei aus dem 16. Jahrh. (1548, 1578), 24 aus der Zeit des Dreißigjährigen Krieges, 2 von der Wende des 17. Jahrh., 9 aus der Zeit der schlesischen Kriege, 3 aus dem späteren 18. Jahrh. und 3 aus den Jahren 1830–1845. Natürlich können auch in Kriegszeiten Schätze aus anderen Gründen als wegen Kriegsgefahr geborgen worden sein. Neben Einzelfunden sind die Schatzfunde jeden Umfangs zahlreich, Pfennigfunde bis über 2000, Talerfunde bis über 400 Stück. Prager Groschen des 15. Jahrh. finden sich noch in einem um 1698 geborgenen Schatz, Brandenburger Helmpfennige, Bamberger Pfennige und andere Pfennige des 15. Jahrh. in Schätzen aus dem ersten Drittel des 17. Jahrh., wo sogar noch ein Thüringer Groschen aus dem 14. Jahrh. erscheint. Weit aus der größte Teil der Schatzmünzen stammt, bis ca. 1800, aus dem Westen, vorzugsweise natürlich aus dem benachbarten Ober- und Niedersachsen, aber auch aus der Main-, Rhein- und Moselgegend. Oberdeutschland ist spärlich vertreten, dagegen – was schweizerische Leser be-

sonders interessieren wird – verhältnismäßig häufig die Schweiz mit Talern und Kleinmünzen in den Funden aus der ersten Hälfte des 17. Jahrh. (13 von 50 Funden) und vereinzelt von 1745 bis 1758 (3 Funde). Vertreten sind am häufigsten das Bistum Chur, die Stadt St. Gallen, Schaffhausen, Zug, seltener Luzern, Zürich, Freiburg, Basel, Bern, Schauenstein-Reichenau, wobei Basel, St. Gallen und Schaffhausen ausschließlich oder vorwiegend Taler geliefert haben. *F. Bdt.*

Hanns O. Münsterer. Dr. med. habil., München. Die Münze in der Volksmedizin. Sonderdruck aus Medizinische Monatsschrift 1957, Heft 6–7.

Die in der Volksmedizin verwendeten Münzen sind ebenso mannigfaltig wie ihre Anwendungen. Bevorzugt werden Münzen mit bestimmten Bildern: Maria, verschiedene Heilige (u. a. besonders die St.-Georgs-Taler), dann religiöse Symbole: Kreuz, Schlüssel, bei letzterem Bild ist die magische Wirkung je nach der Stellung des Schlüsselbartes die des Verschließens oder des Öffnens, daher in dieser Bedeutung namentlich geburtsfördernd, wozu auch die ungarischen Corvinusdukaten mit dem Raben im Wappenschild aus bisher nicht gedeuteten Gründen dienen. Dann Münzen, denen ihre Herkunft übernatürliche Kräfte verleiht: die vom Himmel gefallen, während eines Gewitters gefundenen Stücke oder die vom Regenbogen abgetropften oder an dessen scheinbarer Berührungsstelle mit der Erde entstandenen Regenbogenschüsselchen; als «gefallene» Münzen werden sie gegen die Fallsucht angewendet, ferner die «Judasmünzen», die der hl. Helena zugeschriebenen byzantinischen Schlüssel­münzen des 11. bis 14. Jahrhunderts mit Kaiserpaar und Kreuz (Helena und Konstantin d. Gr. und das von Helena aufgefundene Passionskreuz) und Münzen, die angeblich dem Metall von Heiligensärgen entstammen. Gewisse Anwendungen beruhen auf alter Metallotherapie: Goldmünzen heilen Gelbsucht, Kupfermünzen Rotlauf. Dagegen ist grobmechanische Wirkungsabsicht anzunehmen, wenn Münzen auf Hernien und Beulen aufgebunden und aufgedrückt werden. Münzen sind auch geeignete Träger magischer Transplantation von Krankheiten, und mit Gold- oder Silbermünzen müssen die Wurzeln von Heil- und Zauberkräutern ausgegraben werden.

Mit diesen wenigen Bemerkungen ist der Inhalt der gründlichen und interessanten Studie natürlich keineswegs ausgeschöpft. Medizinhistoriker und Volkskundler werden in ihr und in den zahlreichen zitierten Schriften aus alter und neuer Zeit noch weitere willkommene Belehrung finden.

F. Bdt.

Georg Galster. Medaille-kunst i renaissancens Italien. Bygge og Bo. Tidsskrift for danske hjem, 1957, S. 28–30 mit 6 Abbildungen.

Populäre Darstellung der Entwicklung der italienischen Medaille von Pisanello bis zum Ende

des 15. Jahrh. Außer der Francesco Sforza- und der Cecilia Gonzagamedaille des Pisano erscheinen eine Sigismondo Malatesta- und eine Isotta da Riminimedaille seines Schülers Matteo de Pasti von 1446 in leider etwas verkleinerten Abbildungen. Schließlich werden die beiden ebenfalls abgebildeten dänischen Reisemedail­len des Melioli von Mantua (1448–1514) auf die Reise Christians I. von Dänemark nach Rom im Jahre 1474 auf jene humorvolle Weise beschrieben, die für dänisches Wesen in allen Zeiten so charakteristisch ist und die wohl auch schon jenen mantuesischen Goldschmied und Münzmeister zu der lustigen Darstellung der königlichen Reisegesellschaft auf einer der Rückseiten dieser Medail­len inspiriert haben dürfte. *W. Schw.*

Johannes Jantzen. Unbekannte Arbeiten des «Meisters mit dem Blattfries» und seines Kreises. Zeitschr. für Kunstwissensch. X 1956, 193.

G. F. Bange und G. Habich haben das Oeuvre dieses Kleinmeisters der deutschen Renaissance zusammengestellt, dabei 6 Plaketten mit Darstellungen aus den «Gesta Romanorum». Nach dem Verfasser geht die Anregung zu diesen von Hans Holbein d. J. aus. Er stellt ferner eine Reihe von Taufmedail­len zusammen, die auf Vorbilder des Blattfriesmeisters zurückgehen. Sein Oeuvre wird schließlich durch die Zuschreibung zweier Alabasterknaben (Bremen, Slg. Frey; London, Wallace Coll.) bereichert. *H. C.*

Justus Bier. Riemenschneider und die Schaulmünzen des Lorenz von Bibra. Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst, 3. Folge VII (1956), 95.

Auf den großen Bischof Lorenz von Bibra gibt es eine Gußmedaille, datiert 1511, von der auch geprägte Exemplare existieren, sowie Stücke von kleinerem Format mit dem Datum 1496.

Der Verfasser gibt ein genaues Verzeichnis der bekannten Exemplare dieses hervorragenden Porträtstückes und äußert die Vermutung, es handle sich um ein Werk des großen fränkischen Bildschnitzers Tilman Riemenschneider. Zum überzeugenden Vergleich bildet der Verfasser Köpfe vom Hauptwerk des berühmten Künstlers, dem Schnitzaltar von Creglingen, ab. Riemenschneider kann sehr wohl das Modell der Medaille hergestellt haben, was der Universalität der großen Künstler jener Zeit entspräche.

Die Vermutung des Verfassers, daß die Medaille von 1496 die älteste deutsche Gußmedaille darstelle, scheint uns unwahrscheinlich, vielmehr muß dieses Datum eine posthume Änderung sein.

H. C.

J. de Laprade. Musée National de Pau. In: La Revue des Arts, Vol. VII, 1957, 182–185.

Eine schöne Doppel-Porträtmedaille G. Duprés von Henri IV. und Maria de Medici von 1601 sowie zwei weitere Porträtmedail­len des be-

rühmten «Béarnais» von Les Danfrie von 1594 und 1604 illustrieren einen anschaulichen Bericht über den Bestand dieses bedeutenden Schloßmuseums u. a. an «monnaies et médailles à l'effigie d'Henri IV. et des rois de Navarre, ses ancêtres, et plus particulièrement celles qui ont été frappées à la Monnaie de Pau». *W. Schw.*

L. Huszar. Heinrich Karl, Medailleur. Acta Historiae Artium Academiae Scientiarum Hungariae, T. IV, Fac. 3-4. Auch als Sonderdruck erschienen.

Heinrich Ernst Karl (1781-1854), Graveur an den Münzstätten Kremnitz, Schmöllnitz und Wien, wurde früher öfters verwechselt mit seinen Namensvettern Franz (1777-1844), Christoph (1789-1823), Wolfgang (um 1821) und Heinrich Karl dem Jüngern (um 1850). Seine Tätigkeit als Medailleur erstreckt sich über die Zeit von 1813 bis 1852; sie wurde unterbrochen durch eine strafrechtliche Untersuchung und Haft wegen angeblichen Mißbrauches (Verun-

treuung?) von Gold- und Silberwaren 1828 bis 1833. Trotz Rehabilitation gelangte Karl nicht mehr zu einer Anstellung an einer staatlichen Münze in Österreich, und auch die nationale ungarische Regierung von 1848 zeigte ihm anfangs die kalte Schulter. Karl schuf nach 1833 einige Porträt- und historische Medaillen, besonders aber Preismedaillen für österreichische und ungarische Auftraggeber. Sein Stil ist der Klassizismus der Wiener Akademie, seine Invention wenig selbständig; die von dem Direktor der Wiener Hof-Bildergalerie für die Medaille auf die Schlacht bei Leipzig entworfene Gestalt des schreitenden weiblichen Genius hat er immer wieder abgewandelt. Näheres über seine Tätigkeit als Münzgraveur in Kremnitz und Schmöllnitz ist z. Zt. noch nicht bekannt. Daß er sich als Graveur auch außerhalb des monetär-medailistischen Gebietes und als Wachsbossierer betätigt hat, ist überliefert, aber Werke dieser Art sind, außer einem Kirchensiegel, bisher nicht nachgewiesen worden. *F. Bdt.*

NEUES UND ALTES · NOUVELLES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

CHRONIQUE JUDICIAIRE

La Cour de cassation pénale du Tribunal fédéral a rendu, le 31 octobre 1957 (R. O. 83, IV, p. 193), un arrêt qui intéressera les collectionneurs. A quatre reprises, déjà, nous avons examiné des arrêts relatifs à l'imitation de monnaies et regretté que les tribunaux n'aient pas fait application des articles 153 et 154 du Code pénal suisse, sur la falsification de marchandises et la mise en circulation de marchandises falsifiées. (Cf. Gazette: II, p. 54, IV, p. 65, V, p. 81 et VII, p. 69.)

Le Tribunal supérieur du canton de Zurich a condamné, le 15 janvier 1957, S. à quatre mois d'emprisonnement et Fr. 1000.— d'amende, en application de l'article 154, du Code pénal suisse.

S. avait acquis 439 imitations de souverains anglais; il en avait donné 200 en gage, à une banque, et cherché à en vendre.

A la suite d'un recours, le Tribunal fédéral a précisé, dans ses considérants, qu'il importait peu de savoir si ces monnaies avaient encore cours ou s'il s'agissait de marchandises. Il a fondé sa décision uniquement sur le fait que l'auteur les avait mises en circulation comme s'il s'agissait de monnaies émanant d'un atelier monétaire officiel. Le recours a été écarté et les peines sus-mentionnées maintenues. *Colin Martin*

CIRCULUS NUMISMATICUS BASILIENSIS

Aus dem Jahresbericht des Präsidenten.

An der Jahresversammlung vom 30. März 1957 erfreute uns Herr Dr. Longuet mit einer Cause-rie in französischer Sprache mit dem Thema:

«Esquisse de numismatique byzantine». Herr Dr. Longuet, der es verstand, das weitschichtige Thema in äußerst anregender und geistreicher Weise anhand einer recht großen Zahl eindrucksvoller Lichtbilder zu behandeln, zeigte die mannigfachen Beziehungen der byzantinischen Münzen zur Zeitgeschichte und Kulturgeschichte auf.

Die Sitzung vom 3. Mai 1957 war der Vorweisung interessanter oder künstlerisch wertvoller Münzen und Medaillen gewidmet. Der Vorsitzende wies das bekannte, schöne Tetradrachmon des Perseus von Mazedonien vor.

Herr Dr. Binkert zeigte ein von ihm kurz vorher erworbenes Tetradrachmon von Mithradates VI., König von Pontos, und machte interessante Angaben über den Fund dieses Stückes in den Abruzzen.

Herr Ballmer zeigte zwei griechische Münzen Siziliens (Akragas und Gela) unter besonderer Würdigung der künstlerischen Bedeutung dieser schönen Erzeugnisse der griechischen Stempelschneidekunst. Herr Erich Cahn zeigte zwei Taler der Stadt Regensburg aus seiner Sammlung, die er als hervorragende Stücke des süddeutschen Barocks würdigte. Zum Schluß zeigte Herr Dr. Lauffenburger aus seiner Sammlung zwei Medaillen des Chemikers Justus Liebig, unter Schilderung des Lebensganges dieses bedeutenden Chemikers. Herr J. P. Schindler berichtete in origineller Weise von seinem Aufenthalt in Pristina im jugoslawischen Mazedonien und von seinen gemachten numismatischen Funden.

Am 27. Mai 1957 hatten wir das große Vergnügen, Herrn Dr. Chr. Bernoulli in geistreicher Causerie über Stadtansichten auf Münzen und

Medaillen sprechen zu hören, anhand einer sehr reichhaltigen Sammlung von über 100 Münzen und Medaillen. Der Referent betonte, daß Stadtansichten auf Münzen und Medaillen zur Hauptsache in deutschsprechenden Ländern sich finden, seltener in den Niederlanden und sehr selten in Frankreich und Italien.

In der Sitzung vom 6. November 1957 sprach Herr Erich Cahn über Probleme der Münzen der sächsischen und fränkischen Kaiserzeit. Das Referat war begleitet von 25 Lichtbildern und ergänzt durch zwei besondere Lichtbilder von Münzen aus dem Funde vom Storcheneareal – Kölner Pfennige des 12. Jahrhunderts – und legte dar, wie der Kölner Pfennigtyp sich während der Dauer eines Jahrhunderts ähnlich gehalten hat. Herr Prof. Dr. Reinhardt unterstrich in der Diskussion in Zustimmung zur Auffassung des Referenten hinsichtlich der Frage der Porträtähnlichkeit, daß es sich bei den Bildnissen dieser Zeit niemals um Porträts in unserem heutigen Sinn handelte, sondern um Idealbildnisse, wobei die Individualisierung je nach dem betreffenden Künstler verschieden ist.

Am 25. November 1957, der Vorweisungen und Kurzreferaten gewidmet war, verlas Herr Dr. Cahn eine Arbeit über eine unedierte Münze von Stagira in Macedonien. Herr Erich Cahn zeigte einige Vergrößerungen von spätrömischen Münzen und Herr Weikert zeigte und erläuterte eine Medaille von 1714 auf den Frieden von Baden. Originell und humorvoll sprach Herr Dr. J. Voltz über die Darstellung des Krokodils auf den bekannten Bronzen des Augustus und des Agrippa von Nimes. Seine Konstruktion, daß

das dargestellte Krokodil irgendwie in der Überlieferung dieser Gegend mit dem Lindwurm-Fabelwesen, dem Tarasc, in Zusammenhang stehen könne, wurde aber ernstlich bezweifelt.

In der Sitzung vom 16. Dezember 1957 gab uns Herr Dr. H. Cahn mit seinem Referat über Konstantin VII., dem Purpurborenen, ein eindrückliches Bild über diesen Kaiser aus der Blütezeit von Byzanz, den Herausgeber des berühmten «Zeremonienbuches», der die Russen zur Orthodoxie bekehrte.

Der 27. Januar 1958 brachte ein Kurzreferat des Herrn Dr. J. Trott über Münzen und Geschichte des Pertinax, des Didius Julianus und des Pescennius Niger, wobei es dem Referenten darum ging, zu zeigen, wie nach der Lasterwirtschaft des Commodus politisch und staatsrechtlich krisenhafte Verhältnisse sich ergaben mit der vollen Ohnmacht des Senates gegenüber der Soldateska. Es wurde besonders erwähnt, wie trotz der sehr kurzen Regierungszeit eine recht umfangreiche Prägung vorhanden ist.

Zu unserer Sitzung vom 17. Februar 1958 hatten wir Herrn cand. phil. T. Pekàry in Bern als Gastreferenten zu einem Vortrag über die römische Finanzkrise zur Zeit der Severer geladen. Der Vortragende wußte den auf den ersten Blick eher spröden und nüchternen Stoff recht fesselnd und anschaulich zu gestalten.

In der letzten Sitzung des Berichtjahres vom 31. März 1958 schilderte Herr Greter mit seinem Referat, betitelt «Ein verschollenes Münzsystem» das Münzsystem des deutschen Mittelalters, wobei er zur Illustration ein außerordentlich reiches Bildmaterial vorweisen konnte. J. Trott

MÜNZFUNDE · TROUVAILLES MONÉTAIRES

Aalen (Württemberg). Einzelfund: 1-Kreuzer 1722 Hessen-Darmstadt. Schwäbische Post (Aalen), 15. April 1958.

Afrique. Dans un article intitulé : « Monnaies antiques trouvées en Afrique au Sud du Limes romain », R. Manny donne une liste de ces trouvailles, en écartant celles qui sont insuffisamment confirmées. L'article est illustré d'une carte. Les trouvailles bien attestées se concentrent au sud du Maroc, en Ethiopie et en Algérie méridionale, en plein Sahara (Fort Polignac, Dider, Abalessa etc.). Plus au sud, on a trouvé à Msasani (Tanganyika) une pièce de Ptolémée X ; à Shungwaya (Somalie italienne du Sud), site ancien, ont été recueillies de nombreuses monnaies, de Ptolémée III au Bas-Empire romain. Les trouvailles du Congo Belge et de l'Afrique du Sud sont apocryphes. Libyca IV (1956), 249

Albsheim-Eis (Pfalz). In einem römischen Steinsarkophag wurden im April 1952 14 spät-römische Kleinbronzen gefunden. Irmgard Maull veröffentlicht die Stücke und bildet die besseren ab; es sind «Minimi» theodosianischer Zeit, wohl durchwegs lokale Imitationen, wie sie auch nach dem Abzug der Römer noch außerhalb der Reichsgrenzen bis tief ins 5. Jahrhundert hinein im Umlauf waren.

I. Maull, Mitt. des Hist. Vereins der Pfalz 55 (1957), 38.

Alger. Monnaie en bronze au portrait de Cléopâtre VII, provenant du centre de la ville (1950). P. Gautier, Libyca IV (1956), 335

Alsace. Trouvailles monétaires et invasions germaniques sous Magnence et Décence. Examen des trésors de *Strasbourg* (Eglise Saint-Etienne), de *Villing* (Moselle) et de *Mackwiller* (Bas-Rhin).

Les trésors de Strasbourg et de Villing ont livré, respectivement, 109 et 73 pièces de Constant, Constance II, Magnence et Décence; celui de Mackwiller contenait 404 pièces, allant de Julia Domna à Magnence. Tous trois datent de 352, l'invasion des Alamans.

Au cours des fouilles de Mackwiller en 1955 et 1956, on a trouvé 64 monnaies éparses et deux disques de bronze (monétiformes?). La répartition des monnaies identifiables est la suivante: 2 GB du II^{ème} s. (règne d'Antonin ou de Marc-Aurèle), 1 empereur gaulois du III^{ème} s., 4 Claude II, 8 Constantin, 2 Constantin le jeune, 1 Crispus, 1 Hélène, 8 Constant ou Constance II, 1 Magnence, 8 Valens ou Valentinien, 4 Gratien (même émission), 1 Flavius Victor et 1 Théodose; le reste est composé de P. B. ou de minimi. Aucune monnaie n'est postérieure à 392 ap. C.

Les trouvailles correspondent à couches d'incendie (fin du III^{ème} s.; 352; env. 390); certains types se retrouvent dans le trésor (7 Constantin, 1 Crispus, 2 Constance) auquel ils ont probablement appartenu.

Monnaie en or (solidus) trouvée à *Huttenheim*. Il s'agit d'un Valentinien III (Cohen n° 19).

Monnaies romaines trouvées à *Surbourg*. Partie d'un trésor trouvé en 1910 près de l'église de Surbourg et conservé au Musée de Haguenau. Il reste 37 monnaies échelonnées de Dioclétien à Théodose, dont 15 de Gratien. A mettre peut-être en rapport avec la révolte d'Arbogast et l'usurpation d'Eugène (392-394 p. C.).

J. Schwartz et A.-M. Burg: Cahiers alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire, Strasbourg 1957, pp. 33-50, 69-73, 95-96. *J. Sch.*

Alt-Regensburg bei Zürich. Bei der durch Dr. Hugo Schneider, Konservator am Schweiz. Landesmuseum durchgeführten Ausgrabung dieser Burgruine am Katzensee wurden u. a. eine Anzahl von Pfennigen (Halbbrakteaten) der Fraumünsterabtei in Zürich gefunden. Dr. Schneider berichtete über die Ausgrabung in der Antiquarischen Gesellschaft Zürich und in der Vereinigung der Burgenfreunde beider Basel; sein ausführlicher Grabungsbericht wird in der Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte (ZAK) erscheinen; wir werden dann auf den Fund zurückkommen. *F. Bdt.*

Argos (Grèce). La trouvaille de 12 «obeloi» (broches) dans une tombe géométrique, pendant les fouilles françaises, a été mentionnée dans cette revue VII (1957), p. 21. P. Courbin donne des indications détaillées dans le Bulletin de Correspondance Hellénique 81 (1957), 370. Les obeloi pèsent ensemble 21,014 kg., donc une moyenne de 1,751 kg. La tombe se date de la fin du VIII^e s. av. J.-C.

Aurich/Stapelmoor (Ostfriesland). Bei Bauarbeiten in der Kreuzkirche zu Stapelmoor wurden sieben Kleinmünzen des 17. und 18. Jahrhunderts entdeckt, die wohl sicher als Kirchenopfer bestimmt, aber aus Versehen in Ritzen gefallen waren. Fünf Stücke stammen aus der Zeit der preußischen Herrschaft (seit 1744), zwei sind ein ganzer und ein halber Stüber des Grafen Anton Günther von Oldenburg (1603-1667) aus der 1603 wieder eröffneten Münzstätte Jever.

H. Th. in der Ostfriesen-Zeitung (Leer), 21. Febr. 1958.

Beilen (Prov. Drenthe, Holland). Der spät-römische Goldmünzenschatz (s. diese Zeitschrift V, 102) liegt nun in einer abschließenden Publikation durch Frau Dr. A. N. Zadoks vor. Die 22 Solidi sind - leider unzureichend - abgebildet, beschrieben und behandelt. Die Beschreibung ordnet die Münzen nicht nach Kaisern, sondern richtigerweise in der chronologischen Reihenfolge, wobei die spätesten Stücke, 4 Mailänder Solidi des Honorius wohl zu früh und in eine zu kurze Zeitspanne September 394-12. Januar 395 datiert sind (der Abschnitt ist COMOB, nicht COM zu lesen). Die Frage ist wichtig, denn dies sind die Schlußmünzen des Fundes. Die große Solidi-Emission des Honorius mit VICTORIA AVGGG /COMOB, Münzstätten Mailand, Ravenna und Rom, reicht in die ersten Jahre des 5. Jahrhunderts hinein; innerhalb dieser Emission ist eine Gliederung schwer möglich. Es gibt Parallelprägungen des Arcadius; daß sie im Funde von Beilen fehlen, kann Zufall sein. Weitreichende Schlüsse lassen sich jedenfalls nicht daraus ziehen.

A. N. Zadoks-Josephus Jitta, *Paleohistoria* IV (o. J.). 103. *H. C.*

Bierbaum am Kleebüchel (BH. Tulln, Nieder-Österreich). Am 18. Mai 1955 wurde bei Unterkellerungsarbeiten im Hause der Frau Josefa Schneider, Nr. 51, ein Tonkrug mit über 16 000 Pfennigen aus der 2. Hälfte des 13. und der 1. Hälfte des 14. Jahrhunderts gefunden; Vergrabungszeit bald nach c. 1340. Erfasst wurden 16 121 Münzen und 7 Bruchstücke: Österreich, Kärnten-Steiermark, Passau, Salzburg, Bayern.

Bernard Koch: Studien zum österr. Münzwesen des 14. Jahrh. Der Fund von Bierbaum, in *Numismatische Zeitschrift* (Wien), Bd. 77, 1957, S. 58-65.

Brzesc Kujawski (Polen). Ein Denar von Andreas I. von Ungarn (1046-1060) mit + PAHOHEIA und ein bischöflich-polnischer Denar, 11. Jahrh.

A. Gupieniec: *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 33.

Bulgarien. Th. Gerassimow publiziert summarisch die Münzfunde des Jahres 1955.

Bull. de l'Institut Archéol. Bulgare 21 (1957), 326 (Résumé français).

Chelm (Polen). 1955 wurden gefunden zwei Denare Kaiser Ottos I. (Dannenberg 825 und ?) und ein Denar von Herzog Heinrich II. von Bayern (955–976) (zu Dgb 1725).

A. Gupieniec: *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 30.

Crassier (Vaud) voir cette Gazette (n° 30), p. 40.

Dortmund. Der berühmte Fund römischer Goldsolidi vom Jahre 1907 wurde kürzlich in der Stadtparkasse neu ausgestellt. Hierzu hat Dr. Christoph Albrecht einen schön illustrierten Führer verfaßt, mit einem allgemeinverständlichen Kommentar zur Einführung in die Geldverhältnisse des 4. Jahrhunderts.

Chr. Albrecht. *Dortmunder Schatzfund römischer Goldmünzen*. Dortmund (1957)

Elsaß, siehe *Alsace*.

Erbach auf dem Westerwald, siehe *Kirchen an der Sieg*.

Hinterrhein (Graubünden). Bistum Lüttich: Maximilian Heinrich von Bayern, Taler 1663.

Der Redaktion vorgelegt durch Prof. L. Joos, Chur.

Hörbis (Gemeinde Sarleinsbach, im Mühlviertel, Ober-Österreich).

Bei Abbruch einer «Keusche» auf dem Gehöft des Landwirts Johann Würfel wurde 1958 in einem Mauerloch eine kleine Truhe aus Eichenholz mit 150 Silbermünzen (nach der Abbildung scheinen es mehrheitlich Taler zu sein) aus den Jahren 1549–1678 gefunden. Bereits vor einem Jahr wurde im Gebiet der Gemeinde Sarleinsbach ein nicht näher beschriebener Schatzfund von Silbermünzen gehoben.

Neue Weltpresse, Wien, 22. März 1958

Holthausen (Westfalen). Auf dem Gehöft eines Landwirts wurde ein einfacher oder doppelter Louisdor (die vergrößerte Abbildung läßt dies nicht erkennen) von Louis XIII. von Frankreich, 1641 gefunden.

Westfälische Rundschau, Dortmund (Ausgabe DL, Lünen), 15. April 1958

Kirchen an der Sieg. Bei Entfernung der alten Bankpodeste in der evang. Kirche wurden einige Kleinmünzen gefunden, u. a. ein halber Stüber von Jülich-Berg aus dem 18. Jahrhundert. – Der kurze Artikel, dem wir diese Notiz entnehmen, erinnert an einen Schatzfund, der 1888 in einer Höhle bei dem benachbarten Erbach auf dem Westerwald gehoben wurde: Topf mit über 7000 Silbermünzen des 13. und des frühen 14. Jahrhunderts: französische Turnosen, Prager Groschen, Aachener Denare König Albrechts, Saalfelder Brakteaten und Händelpfennige.

Siegener Zeitung, 14. März 1958

Komi Kebir (Cypern). Schatzfund von 23 byzantinischen Goldmünzen, meist Solidi, der 1956 ins Cyprus Museum in Nicosia gelangte. Als Schlußmünzen drei Solidi des Constans II. (BMC pl. 31, 3), geprägt 657/68, also nach dem Raid des Khalifen Muawiya 647/8.

A. H. S. Megaw, *Archaeological Reports* 1956 (Beilage zum *Journal of Hellenic Studies* 77, 1957), 31

Kornik (Posen). Ein gegen Ende des 19. Jahrhunderts in der Nähe von Kornik gehobener und in der dortigen Bibliothek verwahrter Denarfund aus dem 10. Jahrh. (239 ganze Stücke und 17 Bruchstücke) enthält Denare der Bischöfe Ulrich I. und Heinrich I. von Augsburg (923–973–982), der Herzoge Heinrich I. und II. und Otto von Bayern (948–955–976) aus den Münzstätten Regensburg, Salzburg und Nabburg und aus unbestimmten bayerischen Münzstätten, von Boleslaw I. von Böhmen (935–967). Fast die Hälfte sind Denare des Herzogs Otto von Bayern. Vergrabung nach 976, wohl um 980.

Stanislav Gibasiewicz: *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 14–25

Kudlovice (Bez. Uher. Hradiště, CSR). Die Funde aus einer hochmittelalterlichen Siedlung konnten durch das Auftreten eines ungarischen Denars von byzantinischem Typus (Réthy I 98) ins frühe 13. Jahrhundert datiert werden.

Jiří Sejbal, *Acta Musei Moraviae* (Brno) 42, 1957, 53

Makow in Masovien (Polen). Im Mai 1955 wurde unter den Fundamenten des Hauses ul. Zielony Rynek 219 ein Schatzfund von 219 Silbermünzen aus dem Ende des 16. und der ersten Hälfte des 17. Jahrh. samt Scherben eines bemalten irdenen Topfes gehoben. Fundinhalt: 192 polnische und Danziger Münzen vom Dreipöcker bis zum Ort aus den Jahren 1613–1639, ein Tiroler Taler o. J. des Erzherzogs Ferdinand (1564 bis 1595) als ältestes Gepräge des Fundes, 9 süd- und nordniederländische Taler 1610–1646, 9 Em-dener Taler o. J. unter Ferdinand II. und III., 5 Gulden von Anton Günther von Oldenburg (1603–1667), ein Taler 1616 von Friedrich Ulrich von Braunschweig-Lüneburg, je ein böhmischer Taler 1624 und Vierteltaler 1623; jüngste Münze: Taler von Geldern 1646.

Danuta Albrycht: *Wykopalisko monet z XVII w. z Makowa Mazowieckiego*, in *Wiadomości Numismatyczne* I 1, 1957, 8–11

Mathon (Bez. Hinterrhein, Graubünden). Stadt Chur: Bluzger 1660.

Der Redaktion vorgelegt durch Prof. L. Joos, Chur.

Morašice (Mähren, CSR). 82 meist mährische Denare aus einem ca. 1000 Stück zählenden

Schatzfund d. J. 1910 gelangten in das mährische Museum in Brünn. Der zitierte Artikel enthält eine genaue Beschreibung, sowie Abbildung der wichtigsten Typen. Nach dem Urteil des Verfassers kam der Schatz i. J. 1099 unter die Erde, als Herzog Bretislav II. von Böhmen Mähren eroberte.

Jiří Sejbal, *Acta Musei Moraviae* (Brno) 42, 1957, 55 (mit deutschem Résumé).

Niederlande. Der Jahresbericht des kgl. Kabinet van Munten, Penningen en Gesneden Stenen, 's Gravenhage für 1958, p. 4 nennt 17 Einzel- und Schatzfunde von niederländischen Fundorten. Die Funde verteilen sich auf 3 römische, 5 mittelalterliche und 9 neuzeitliche.

Opole (Oppeln, Oberschlesien). Kleiner Denarfund von 14 Stück: Boleslav II. von Polen (1058–1079, König seit 1076) und polnische anonyme bischöfliche Gepräge.

Marian Haisig, in *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 25–30

Rawa Mazowiecka (Polen). Gefunden wurde ein Otto-Adelheid-Denar (Dannenberg 1167).

A. Gupieniec, in *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 30–31

Sarleinsbach im Mühlviertel (N.-Ö.), siehe Hörbis.

Schluchsee (südlicher badischer Schwarzwald). Im Dresselbachtal (Gemeinde Schluchsee) wurde im Spätsommer 1955 in einer Sandgrube ein Schatz von mindestens 70 Dukaten und Doppeldukaten aus der Zeit zwischen dem letzten Jahrzehnt des 15. Jahrh. und 1646 gefunden. Ein größerer Teil des Fundes besteht aus süd- und nordniederländischen Dukaten, daneben findet sich österreichisches, süddeutsches, schweizerisches, italienisches, spanisches und türkisches Gold. Die Schweiz ist mit je einem Zürcher Dukaten von 1643 und einem Genfer Dukaten von 1646 vertreten; letzterer ist die jüngste Münze des Fundes. Der ehemalige Besitzer hat sich vermutlich vor seiner Reise durch den Schwarzwald in Süddeutschland oder in der Schweiz aufgehalten, worauf außer den schweizerischen auch die sechs italienischen Münzen deuten. Keinesfalls kann der Schatz das Vermögen eines Einheimischen darstellen. Besonderes Interesse verdient die Tatsache, daß der Schatz am Fuße eines an einem alten Zufahrtssträßchen aufrecht stehenden mannshohen Findlingsblockes vergraben war, auf des-

sen dem Sträßchen zugewendeter Seite genau über der Fundstelle die Buchstaben F HB eingehauen sind.

Friedrich Wielandt: Goldmünzenfund vom Schluchsee, in *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 105 (N. F. 66), 1957, 2. Heft, S. 573–576.

Stupsk (Posen). Im Jahre 1946 wurde ein kleiner Schatzfund von 10 deutschen Denaren des 11. Jahrh. gefunden, u.a. einer von Herzog Bernhard von Sachsen, dem Billunger, 1011–1059 (Dannenberg 591–593 var.).

R. K(iersnowski), in *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 33–34.

Tum bei Łeczyca (Polen). Regensburger Denar König Heinrichs II. (Dannenberg 1077) und Denar des Königs Andreas II. von Ungarn (1046 bis 1060) mit + PANONEIA.

A. Gupieniec, in *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 31.

Wallbach (Aargau). Depotfund von Batzen der Kipperzeit bis 1632, Schweizer Münzstätten, Oberelsaß, Südbaden.

Der Fund wurde dem Basler Histor. Museum vorgelegt.

Wattendorf (Lkr. Bamberg). Fund eines goldenen Regenbogenschüsselchens von 7,42 g durch den Landwirt G. Hatzold auf dem Hummelknoch südwestl. von Wattendorf, anfangs Oktober 1956. Mitgeteilt von Bruno Müller im 95. Bericht des Histor. Vereins Bamberg 1957, S. 274–279 (mit 2 Abb.).
W. Schw.

Wielun (südwestl. von Lodz, Polen). Fund eines Denars des Herzogs Heinrich II. von Bayern (955–976), Münzstätte Nabburg (Dannenberg 1120).

A. Gupieniec: *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 31–32.

Wolin (Wollin, auf der gleichnamigen Ostseeinsel). 1954 wurden gefunden ein bischöflich-polnischer Denar, 11. Jahrh., und ein Denar, wohl Nachprägung nach König Otto I, um 968.

A. Gupieniec: *Wiadomości Numismatyczne* II 1, 1958, 32.

Zillis (Graubünden). Haldenstein, Georg Philipp von Schauenstein: Bluzger 1687.

Der Redaktion vorgelegt durch Prof. L. Joos, Chur.

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft
Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktions-Comité: Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. F. Burckhardt/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich,
 Dr. H. A. Cahn/Basel

Redaktor der Schweizer Münzblätter: Dr. Herbert A. Cahn, Rütimeyerstraße 12, Basel

Administration: Friedrich Reinhardt AG., Basel 12

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis:	Revue trimestrielle · Prix d'abonnement:
Fr. 10.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz-	par an (envoi gratuit aux membres de la Société
Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis:	suisse de numismatique) · Prix d'annonces: Un
Viertelseite Fr. 30.– pro Nummer, Fr. 90.– im Jahr.	quart de page Fr. 30.– par numéro, Fr. 90.– par an

Inhalt – *Table des matières*

Willy Schwabacher: Zu den Herstellungsmethoden der griechischen Münzstempel, S. 56 / *Maria R. Alföldi*: Zum Lyoner Bleimedaillon, S. 63 / *Charles Lavanchy*: Monnaies bernoises frappées de 1760 à 1820, p. 69 / *Siegbert Hallheimer*: Ein umstrittenes Münzdokument aus Mussolinis Repubblica Sociale Italiana (R. S. I.) (1943–1945), S. 70 / Numismatische Miscellen, S. 74 / Der Büchertisch, S. 77 / Neues und Altes, S. 92 / Münzfunde, S. 94

WILLY SCHWABACHER

ZU DEN HERSTELLUNGSMETHODEN DER GRIECHISCHEN MÜNZSTEMPEL (Eine Erwiderung)

Georges Le Rider hat in dieser Zeitschrift Nr. 29, März 1958, S. 1 ff. einen interessanten Beitrag zu dem neuerdings häufig diskutierten Problem der verschiedenen denkbaren Herstellungsmethoden der antiken griechischen Münzstempel veröffentlicht. Mit erfreulicher Klarheit stellt er die beiden Grundfragen einander gegenüber: Sind die negativen Stempel, mit denen alle griechischen Münzen geprägt wurden, reine Produkte des Grabstichels der Münzgraveure – oder sind bei ihrer Fertigstellung mitunter auch noch andere Arbeitsmethoden zur Anwendung gekommen, wie z. B. die aus der Münztechnik späterer Zeiten bekannten positiven Punzen (*poinçons*, *hubs*), die dazu beitrugen, die schwierige Gravierarbeit in gewissen Fällen und unter bestimmten näher zu definierenden Umständen wesentlich zu erleichtern?

Die Absicht eines Vortrages beim Congrès International de Numismatique zu Paris im Jahre 1953, den Le Rider S. 1 in seiner Anmerkung 2 und S. 2 in Anm. 5 zitiert, war gerade, die Diskussion dieser für die gesamte Methodik der modernen griechischen Münzforschung ja nicht unwichtigen Fragen weiter anzuregen. Mit der freundlichen Bemerkung, daß das «principe d'explication... parfaitement clair» sei, nimmt nun Le Rider meine



Abb. 1

Abb. 2

in den «Actes, Vol. II» des Kongresses im Jahre 1957 nach dem Vortragsmanuskript und ohne Abbildungen veröffentlichten Ausführungen zum Ausgangspunkt einer kritischen Stellungnahme, wofür ihm alle Dank schulden, die an der Klärung dieser technischen Fragen interessiert sind.

In ungefähr doppelter Vergrößerung erscheinen hier in Abb. 1–2 die von Le Rider nach jenem Vortrag (l. c. S. 524–527) zitierten beiden Vorderseitenstempel mit dem en face-Kopf des Apollo zweier Tetradrachmen der makedonischen Stadt Amphipolis aus dem 1. Jahrzehnt des 4. Jahrh. v. Chr. Auf die in den «Actes» veröffentlichten Argumente für die Verwendung von Punzen bei der Herstellung dieser auf den ersten Blick so ähnlichen, bei näherem Zusehen allerdings in vielen Einzelheiten der Lockenbildung und des Bezeichens eines Löwen am Halse Apollos durchaus verschiedenen Stempel angesichts dieser Vergrößerungen nochmals im einzelnen einzugehen, erübrigt sich wohl. Man möge sie in den «Actes» S. 524–527 nachlesen und mit den Bildern vergleichen, wobei immerhin auf jenen kleinen Punzenfehler unter dem Kinn Apollos auch hier nochmals hingewiesen sei.

Die Frage ist nun, ob die an dem neuen verblüffenden Beispiel eines durch Umgravierung völlig veränderten Porträtkopfes zweier Tetradrachmen des Antiochus Hierax aus Parion (Schw. Mzbl. 1958, S. 3, Abb. 1–2 und neuerdings H. Seyrig in «Centennial Publication of the American Numismatic Society», New York 1958, Pl. XLI, 33 und 35) nachgewiesene durchgreifende Veränderung eines und desselben Porträtstempels auch bei dem hier zur Debatte gestellten Fall eines en face-Kopfes des Apollo aus Amphipolis an ein und demselben Stempel vorgenommen worden ist? Und ferner, wenn das für diesen ca. 150 Jahre früher zu datierenden Fall nachgewiesen werden könnte, ob dann die Verwendung von positiven Punzen bei der Herstellung der griechischen Münzstempel ganz *generell* geleugnet werden müßte, wie dies L. Naville und nun auch G. Le Rider behaupten?

Nehmen wir zunächst einmal an, daß die Köpfe Abb. 1–2 mit ihrem so gleichartigen, «zwischen Strenge und Milde schwebenden höchst differenzierten Ausdruck» des Antlitzes (Actes, S. 525), mit ihren in vielen Einzelformen, z. B. in der Gestaltung der Haarlocken usw., jedoch so stark voneinander abweichenden Zügen lediglich durch Umgravierung



Abb. 3

eines Stempels mit dem Kopf Abb. 1 in die neue Form Abb. 2 entstanden sein könnten – wäre dann für das Prinzip der Verwendung oder Nichtverwendung von Punzen bei der Stempelherstellung generell etwas Entscheidendes gewonnen?

Le Rider scheint «Schweizer Münzblätter» 1958, S. 4 z. B. die von G. F. Hill schon 1922 publizierten Argumente für Verwendung von Punzen bei der Einstempelung mehrerer negativer Münzbilder in einen zur Prägung der betr. Münztypen angewandten Prägeamboß als nicht beweiskräftig ablehnen zu wollen. Jene Beispiele seien daher hier nach Hill (Num. Chron. 1922 Pl. I, vgl. Text p. 36–38 – wo leider die Tafelzitate nicht mit den Nummern der Tafelbilder übereinstimmen) des besseren Verständnisses halber wiederholt (Abb. 3). Ohne greifbare Gegenargumente zu Hill's überzeugender Erklärung der hier abgebildeten Fehlprägungen kann Le Rider's rhetorische Behauptung («On avouera que cette argumentation n'a rien de décisif», l. c. S. 4) die Hill'sche Annahme kaum entkräften, daß diese Münzen durch Abprägung zu dicht beieinander in einem Prägeamboß eingepunzter Vs.-Typen entstanden seien. – Ein neues, kürzlich von S. P. Noe publiziertes, ähnliches Beispiel von 5 fehlgeprägten Sigloi aus einer Massenprägung des Persischen Großkönigs ergänzt Hill's Argumente vortrefflich (vgl. Abb. 3 aus S. P. Noe, «Two Hoards of Persian Sigloi». Num. Notes and Mon. No. 136, 1956, p. 34). Hier (Abb. 4) ist besonders deutlich zu sehen, wie das zu nahe der Abschnittlinie des oberen Münzbildes des bogenschießenden Knielauf-Königs mit einer zweiten Punze eingeschlagene Münzbild – mit fünfzackiger statt wie oben mit nur vierzackiger Krone! – sich fehlerhaft auf denselben Schrötling abgeprägt hat. Wenn auch Noe die Hill'sche Erklärung dieses Phänomens ablehnt, so beruht das indessen auf Noe's irrtümlicher Annahme, daß bei der Herstellung der negativen Münzbilder in einem solchen Prägeamboß nur *eine* Punze für alle Negativbilder zur Verwendung gekommen sei. In einer im Druck befindlichen



Abb. 4

Besprechung der Arbeit habe ich indessen dieses Mißverständnis Noe's durch den Nachweis der Verwendung mehrerer positiver Punzen bei diesem Verfahren zu berichtigen versucht (vgl. Hamburger Beiträge zur Numismatik, 11, 1957): Bei der Einstempelung der positiven Punzen in den glühend heißen Prägeamboß mußte gewiß mit *mehreren* Punzen des Münzbildes gearbeitet werden, denn beim Einschlag erhitze sich die einzelne Punze schnell, und für das folgende Prägebild mußte sogleich eine neue, noch kalte Punze zur Hand sein. Daraus erklärte sich dann die verschiedene Form der Krone auf den von Noe neu beigebrachten 5 Amboß-Fehlprägungen – die der Anlaß seiner Ablehnung der Hill'schen Hypothese ist – auf die einfachste Weise. Hill's Konklusion wird also auch durch den neuen Fall aufs glücklichste bestätigt: «One can only conclude that in each of these cases one die was carelessly hubbed into the anvil, so close to the other that it was impossible to strike a coin on the latter without getting an impression of part of the former. This is an additional proof that hubbing was practiced, since we can hardly suppose that such a mistake would have been made in the course of the much slower operation of direct cutting» (l. c. p. 38). Auch bei der Velia-Fehlprägung (Abb. 3, 20) sind übrigens – wie bei den Sigloi – offenbar ganz verschiedenartige Münztypen in *einem* Amboß versenkt gewesen.

Verdienstlich ist ein Versuch Le Rider's, zu den bereits bekannten Beispielen mit Spuren solcher Punzenverwendung (Actes II, S. 4, Anm. 11) noch ein weiteres, von ihm bei einem Stater von Gortyn auf Kreta vermutetes, hinzufügen zu wollen – wenn dies auch seine generelle Ablehnung von Hill's erster gründlicher Beweisführung für diese Methode von Amboßpunzung um so unverständlicher macht. Die Frage ist nur, ob es sich bei der von Le Rider zitierten Münze (nach der Abbildung bei G. Macdonald Hunter Coll. Vol. II, Pl. XLI, 19) nicht doch eher um eine Überprägung dieses Stückes handelt. Jedenfalls macht der undeutbare Rest hinter dem Stier auf der Rs. dieser Münze eine solche Erklärung wahrscheinlicher, womit dann auch der «Zweig» auf der Vs. als der Rest eines darunter liegenden älteren Prägebildes – nicht aber als ein weiterer Stempelabdruck eines nahe im Amboß eingepunzten zweiten Stempelbildes des gortynischen Vs.-Typus anzusehen wäre.

Trifft die Verwendung von Punzen bei der Stempelherstellung aber außer in den von Hill, Noe und Naster u. a. auch von Milne, May und nun auch von Noe angeführten weiteren Fällen zu ¹, so besteht zumindest die Möglichkeit, daß diese auch sonst, öfter als wir es heute schon direkt nachweisen können, von den Griechen angewandt wurden. Oscar Ravel hat die Umstände angeführt, die eine Verwendung dieser Methode in solchen Perioden der korinthischen Münzprägung vermuten läßt, in denen ein Massenbedarf an Münzen die Herstellung einer großen Zahl von Stempeln zum gleichen Zeitpunkt erforderte (Les «Poulains» de Corinthe, Tome II, 1948, p. 63–64). Auf diese Fälle ist dann L. Naville in etwas verwirrender Weise näher eingegangen (Les Monnaies d'or de la Cyrénaïque, 1951, p. 115 ff.), ohne indessen Ravel's Beweisführung in allen Punkten überzeugend widerlegen zu können.

Die zweite Ursache, die zur Verwendung von Punzen bei der Stempelherstellung geführt haben kann, ist allerdings noch schwieriger zu erweisen als diese erstbesprochene des Massenbedarfs an Stempeln in Perioden starker Münzausprägung. Sie liegt auf rein künstlerischem Gebiete: Wäre es nicht denkbar, und liegt es nicht besonders nahe, daß der unendlich schwierige Prozeß des Tiefgrabens solcher Ausnahmetypen wie des en face-Kopfes einer Gottheit ebenfalls zu ähnlichen erleichternden Methoden geführt hat? Die Ausnutzung der kostbaren Stempel und ihre immer wiederholte Überarbeitung bis zu totaler Zerstörung, auf die Le Rider l. c. S. 4, Anm. 10 hinweist, ist zwar ein unleugbares

¹ Vgl. ferner: P. R. Franke, Jahrbuch f. Numismatik u. Geldgeschichte, VIII, 1957, S. 41 f. und die dort (Anm. 48) noch weiter verzeichnete Literatur zur Frage des Punzenverfahrens.

und lange bekanntes Faktum, das zumal in der Münzprägung der Insel Cypern besonders häufig nachgewiesen werden kann² – diese Tatsache schließt indessen keineswegs die Verwendung von Punzen bei der Herstellung der Stempel aus, sondern weist im Gegenteil besonders deutlich auf die Schwierigkeit vollständiger Neugravierung hin, die durch Punzenverwendung wenigstens bis zu einem gewissen Grade erleichtert werden konnte. Außerordentlich geschickte Stempelreparaturen und langer Gebrauch teilweise umgravierter Einzelstempel kann auch in der autonomen Münzprägung von Amphipolis bei einer Reihe von Apollostempeln nachgewiesen werden. Schwerer fällt es indessen, den Anlaß zu einer Umgravierung zu finden, die bei einem in allen erhaltenen Münzexemplaren kaum beschädigten Stempel wie dem des Kopfes Abb. 1 zu der Umgestaltung der Locken zu beiden Seiten des Hauptes, zu der veränderten Stellung des Löwenbeizeichens usw. in Abb. 2 geführt haben könnte – wenn auch die Möglichkeit der technischen Durchführung solcher durchgreifenden Änderungen gewiß nicht ganz gelegnet werden soll. Liegt es nicht näher, anzunehmen, daß der Münzgraveur von der einmal erreichten Endversion eines entweder durch mühevollen Tiefschnitt entstandenen «Urstempels» oder von einem positiven Wachsmo- dell die für den Eindruck des Kopfes entscheidenden Antlitzteile (welche ja gerade am tiefsten eingraviert werden mußten!) durch Verwendung vermittelnder Positivpunzen in mehrere Stempel übertrug? Eine auch nur annähernd vergleichbare Totaländerung der Haaranordnung, wie sie auf diesen beiden – in den Hauptformen des Kopfes und im Ausdruck des Antlitzes jedoch so identischen – Münzbildern zu beobachten ist, kann selbst Le Rider's erstaunliches Umgravierungsbeispiel des Antiochus Hierax-Porträts (l. c. S. 3, Abb. 1–2) nicht aufweisen! Die Formen der Haaranordnung sind bei diesem Porträt in beiden Stadien des Stempels in allen entscheidenden Zügen dieselben – während die Locken Apollos und das Löwensymbol in Amphipolis gründlich umgestaltet erscheinen. Kann dies bei einem und demselben noch dazu unbeschädigten Stempel durchgeführt worden sein? Und, fragt man sich, aus welchem Grunde? Die Wahrscheinlichkeit spricht kaum dafür. Wenn wir die Frage trotzdem offen lassen wollen, so wäre die einzige Erklärung ein denkbare künstlerisches Experimentieren, ein Versuch des Münzgraveurs, seinen Apollkopf noch ausdrucksvoller zu gestalten und zu diesem Zweck große Teile des bereits fertiggravierten Lockenhaares, sowie das Löwenbeizeichen im Stempel durch Tieferlegen auszumerzen und durch die neue in Abb. 2 wiedergegebene Gestaltung zu ersetzen, ohne für uns erkenntlichen Anlaß und offenbar auch ohne merkbare Verbesserung. Nehmen wir aber die Verwendung eines Antlitzpunzens für die wichtigsten und empfindlichsten, am tiefsten liegenden und daher auch am schwersten zu kopierenden Stempelteile an, dann ließe sich die so verschiedenartige Gestaltung des Beiwerkes auf zwei mit diesem Antlitzpunzen vorgearbeiteten Einzelstempeln besser erklären.

Ein Fall offener Verwendung von Punzen für nicht weniger als 5 Rückseitenstempel mit kompliziertem Haupttypus kann schon seit 14 Jahren in einer verbreiteten Publikation bequem kontrolliert werden. Als zeitlich und künstlerisch nahe Parallele zu den Vorderseiten von Amphipolis soll hier noch kurz auf ihn hingewiesen werden:

H. Cahn bildet auf Tafel XI seiner Monographie «Die Münzen der sizilischen Stadt Naxos» die 5 Versionen R. 81–R. 85 der zweiten Silen-Rückseite der Tetradrachmen der Stadt (ca. 430–420 v. Chr.) nochmals in doppelter Vergrößerung ab, nachdem die gleichen Exemplare an ihrem chronologisch bestimmten Platz auf Tafel V, zusammen mit ihrer gemeinsamen Dionysos-Vorderseite, schon in natürlicher Größe illustriert worden

² Vgl. hierfür die von E. S. G. Robinson, Num. Chron. 1935, p. 181 ff. angeführten Beispiele, sowie die von mir erstmals nachgewiesene Umgravierung und der fortgesetzte Gebrauch der Stempel von Marium sogar unter zwei aufeinanderfolgenden Herrschern: Nordisk Numismatik Årsskrift 1947, S. 74 ff., Pl. I–II, sowie in Paphos.

waren. Der Anlaß zu dieser überraschenden Wiederholung war u. a. wohl die Schwierigkeit für den Verf., die minimalen, aber unleugbaren Unterschiede des Hauptmotives der 5 Stempel – des hockenden Silens – in Worte fassen zu können: «Auf den Rückseiten», so schreibt Cahn S. 56 seines Buches, «wurden die Figuren des Silens *genau nach dem gleichen Modell geschnitten. Sie sind einander so ähnlich, daß man vermuten möchte, sie seien von einem zum anderen Stempel mechanisch übertragen worden.* Nur die Staffage ist bei den einzelnen Rückseitenstempeln verschieden, am leichtesten hält man sie auseinander, wenn man die Stellung der Efeublätter vergleicht.» – Wenn Cahn also hier von einem «Modell» spricht, nach dem diese 5 Stempel «geschnitten» sein müßten, wenn er gar weiter vermutet, «sie seien von einem zum anderen Stempel mechanisch übertragen worden» – so fragt man sich, was ihn wohl von einem recht naheliegenden Erklärungsversuch dieser so vorzüglich beobachteten Fakten zurückgehalten hat? Gewiß nur die ihn, wie später L. Naville und nun wieder G. Le Rider, beherrschende Scheu, von der konventionellen Annahme abzuweichen, jeder griechische Münzstempel, und zumal ein so bedeutender der klassischen Epoche griechischer Kunst, «müsse» à tout prix das Werk eines Meisters des Grabstichels sein. Indessen verlieren auch die besten dieser Stempel nichts an ihrer Bedeutung als Kunstwerke, wenn man in ihnen – wie einst die Griechen selbst – Hilfsgeräte zu möglichst bequemer und doch vollendeter Vervielfältigung einmal gefundener Lösungen der zu erfüllenden künstlerischen und praktischen Aufgabe sieht. Im Fall Naxos darf man also in dem «Modell», von dem Cahn spricht, das vielleicht in Wachs modellierte Vorbild für eine hiernach anzufertigende positive Punze mit dem komplizierten Hauptmotiv des hockenden Silens sehen. Sie dürfte von vornherein zur Herstellung einer ganzen Anzahl von Oberstempeln bestimmt gewesen sein, die beim Prägeakt bekanntlich stärker der Beschädigung ausgesetzt waren. Für die im Prägeamboß geschützte Vs. konnte man sich mit nur einem Stempel begnügen. Die Silenspunze, vermutlich aus Bronze, wurde im Rohguß aus einer vom Wachsmodell genommenen Hohlform hergestellt. Nach ihrer Härtung wurde sie dann in die 5 zukünftigen, vorerst noch ungehärteten Rückseitenstempel eingetrieben. Dieser Vorgang dürfte Cahn's etwas dunkle «mechanische Übertragung von einem zum anderen Stempel» auf einfache und, wie mir scheint, überzeugende Weise erklären. Auf jedem einzelnen der 5 Oberstempel wurden dann alle noch fehlenden Details – der Efeustock, der Thyrsos, die Felsen des Bodens, ja sogar der Pferdeschweif und der zum Trunke erhobene Kantharos des Silens, natürlich auch die Buchstaben der Schrift – mit Hilfe des Grabstichels individuell eingraviert. Die schwierigste Aufgabe, das eigentliche künstlerische Hauptmotiv, der hockende Silenskörper en face, war durch den Punzeneinschlag schon «mechanisch übertragen» worden. Bei jedem mit der Silenspunze vorgearbeiteten Oberstempel bedurfte es nun höchstens noch einer generellen Überarbeitung und der Glättung gewisser beim Einschlag vielleicht nicht genügend scharf herausgekommener Details – eine Arbeit, die mit der gleichzeitigen Eingravierung der genannten Einzelheiten nun leicht durchgeführt werden konnte. Aus diesem Zuendegravieren jedes Einzelstempels resultieren dann jene mit Worten kaum beschreibbaren «minimalen Unterschiede». Was indessen Cahn S. 58 bei der Beurteilung von R. 85 als Merkmale einer möglichen anderen Künstlerhand im Vergleich zu R. 81 bis R. 84 anführt, bezieht sich gerade auf solche Details – «die dünnen Buchstaben, die präzisere, graphischere Angabe von Bart-, Haupt- und Schwanzhaaren», und niemand wird leugnen, daß solche Einzelheiten bei den gepunzten Stempeln mitunter auch von verschiedenen Händen ausgeführt worden sein können. Akzeptiert man daher das Punzverfahren im Prinzip, so wird man allerdings bei der Scheidung hypothetischer Künstlerhände für viele gleichzeitige Münzstempel noch vorsichtiger als bisher vorzugehen haben.

Daß die hier verfochtene These keineswegs nur eine «construction de l'esprit» darstellt (Le Rider l. c. S. 4), wird übrigens jeder Künstler bestätigen, den man fragt, ob er ein

Relief – geschweige einen negativ geschnittenen Münzstempel – mehrere Male mit solcher Präzision «kopieren» könne. Die Antwort wird stets «nein» sein – denn gerade schöpferischen Künstlern von einiger Produktionskraft widerstrebt meist ein derartiges Verfahren: sie «repetieren» sich nicht gerne buchstäblich.

Unsere «ignorance des méthodes de gravure grecques» (Le Rider l. c. S. 5) braucht uns gewiß nicht daran zu hindern, durch neue Beobachtungen, wie in jedem Wissenschaftszweig, zu einer größeren Wahrscheinlichkeit in der Beantwortung noch ungelöster Fragen der griechischen Prägetechnik vorzudringen. G. Le Rider hat durch seine Ausführungen die beiden Vorgänge, die Umgravierung und Verbesserung älterer verbrauchter Prägestempel und die Zuhilfenahme von positiven Punzen bei der Herstellung dieser Stempel, in etwas verwirrender Weise vermischt. Wie wir sahen, hat die von niemand geleugnete und häufig nachzuweisende Sitte, durch Umgravierung das Leben der kostbaren Prägestempel zu verlängern, im Prinzip nichts mit jenen anderen Methoden zu tun, die zur ursprünglichen Herstellung dieser Stempel angewandt worden sein können. – Eine bald zu erwartende Stockholmer Dissertation wird indessen auch für die hellenistische Zeit am Beispiel der Königsprägung von Pergamon neue Nachweise darüber vorlegen, wie Porträtpunzen zur Herstellung vieler Stempel dieser Massenprägung gedient haben und wie dabei die Konstanz des dort vorgeschriebenen Herrscherporträts über lange Zeiträume in künstlerischen Höchstleistungen bewahrt und weitergeführt worden ist.

«Des explications plus simples» hat uns G. Le Rider für die eigentliche Herstellung der griechischen Prägestempel – im Gegensatz zu G. F. Hill und anderen – zwar bisher noch nicht geben können. Daß die hier teilweise neu vorgelegten indessen kaum «anachroniques» (l. c. S. 5) sein dürften – dafür sollte es keines Hinweises bedürfen: Im griechischen Metallhandwerk ist die Punzentechnik schon in der Frühzeit bekannt³, und die Reliefkeramik verwendet sie besonders häufig bei der Herstellung jener Formbecher, die seit der Mitte des 3. Jahrh. v. Chr. zur Produktion der sog. «Megarischen Becher» und deren Ausschmückung mit häufig rhythmisch angeordneten figürlichen Typen dienten⁴.

³ Vgl. hierfür: E. Kunze, *Archaische Schildbänder* (Olympische Forschungen II 1950), 2 ff., 146, 201 f., 215, 217, 224, 229 f. D. Ohly, *Griechische Goldbleche des 8. Jahrh. v. Chr.*, Berlin 1953, S. 14. Die Hohlformen für die von O. beschriebenen getriebenen Bleche müssen mit ihren vielen identischen Wiederholungen, wie die Münzstempel, mittels positiver «Punzen» hergestellt worden sein.

⁴ Vgl. z. B. *Am. Journ. Arch.*, Vol. XLV, 1941, S. 182–228 und zuletzt K. Parlasca, *Jahrb. d. Deutschen Arch. Inst.*, Bd. 70, 1955, S. 129–154 (mit Anführung der Literatur seit 1941 auf S. 129).

M A R I A R. A L F Ö L D I

ZUM LYONER BLEIMEDAILLON

Das Bleimedaillon von Lyon (*Abb. 1*, im Cab. des Médailles, Paris) wurde, wie allbekannt, 1862 in der Saône beim Abtragen einer Steinbank an der Nemours-Brücke gefunden, wo auch sonst viele Kleinaltertümer hingespült und geborgen wurden. In der damals üblichen literarischen Form der wissenschaftlichen Aufsätze berichtet I. de la Saussaye noch in demselben Jahr in einem an A. de Longpérier gerichteten Briefe davon¹. Der Mitteilung wurde eine Zeichnung beigelegt (*Abb. 2*), die trotz ihrer scheinbaren Präzision manche Einzelheiten ungenau wiedergibt², was übrigens beim nicht besonders guten Erhaltungszustand des Medaillons durchaus begreiflich ist. Da aber dieses einzig-

¹ *Rev. Num.* 1862, S. 426 ff.

² *J. Babelon*, *Aréthuse* 4, 1926, S. 9.



Abb. 1

artige Stück oft auf Grund dieser Zeichnung von der späteren Forschung verwendet wurde, trugen eben jene Mißverständnisse einiges zu Fehldeutungen bei. Eine besonders gut gelungene Photographie³ und manche bisher in diesem Zusammenhang nicht verwerteten Stellen der Panegyrici bieten nun einen willkommenen Anlaß, die dargestellte Szene anders als bisher zu deuten und dadurch vielleicht der endgültigen Lösung näherzubringen.

Daß das Medaillon ein Probeabschlag eines Goldmultiplum-Stempels ist⁴, wurde nie in Frage gestellt. Der Perlenrand, die Beschriftung⁵ und die Art der Darstellung sprechen eindeutig für ein münzähnliches Stück⁶.

In der Deutung der zweigeteilten Darstellung waren die Meinungen schon nicht so einheitlich. Eine kurze Zusammenfassung der wichtigsten derselben scheint bei dem ausgedehnten Schrifttum der Frage geboten. L. de la Saussaye meinte⁷ im oberen Streifen Diocletian und Maximian zu sehen, denen die Göttin Roma Gefangene präsentiert; unten

³ Verfertigt von Herrn W. Kisskalt, Staatl. Münzsammlung, München.

⁴ Vgl. zuletzt *J. M. C. Toynbee*, *Roman Medallions*, 1944, S. 67.

⁵ Auf diese beiden Einzelheiten weist *J. Babelon*, a. a. O. S. 10 hin.

⁶ Falls dieses Stück tatsächlich in Gold ausgeprägt wurde, könnte man an einen 48fachen Aureus denken. Das zeitlich am nächsten liegende Goldmultiplum des Constantius II Caesar, aus dem Schatzfund von Szilágysomlyó in Wien (*F. Gnecci*, *Medaglioni Romani*, 1912, I. Taf. 12), das, allerdings mit Rand und Öse, einen Durchmesser von 70–90 mm hat, wiegt in Gold 256,90 g. Das Bleimedillon ist 80–90 mm von Durchmesser. Nimmt man ungefähr dieselbe Dicke wie das Wiener Stück sie hat, an, könnte als Mindestgewicht theoretisch der von 48 Aurei – 261,60 g – für die Goldausführung dieses Stempels in Frage kommen.

⁷ A. a. O. S. 430.



Abb. 2

wieder Kaiser Maximian, der von der Victoria geleitet siegreich von einem Feldzuge zurückkehrt und gerade die Rheinbrücke bei Mainz passiert. E. Babelon⁸ datiert diesen Siegeszug auf einen bestimmten Sieg Maximians über Rheingermanen 287. Eine wesentlich andere Auffassung vertritt 1919 W. Unverzagt⁹. Derzufolge sind es die beiden Kaiser Valentinian und Gratian, da sie die einzigen im 4. Jh. waren, die aus Anlaß eines Krieges (368) beide auf einmal in Mainz anwesend waren. Es wäre hier jedoch keine Unterwerfung feindlicher Germanen dargestellt, sondern eine kaiserliche Largitio zu Gunsten der Grenzbevölkerung.

J. Babelon wies bald nachher darauf hin¹⁰, daß die letztere neue Deutung schon aus rein numismatischen Gründen nicht stichhaltig sein kann. Die obere Szene deutet er auch als Largitio, die wahrscheinlich in Mailand stattgefunden habe, wo Maximian normalerweise residierte. Der Anlaß dazu wäre wohl ein Germanensieg gewesen, jedoch seien die Figuren am unteren Streifen auf der Brücke heimkehrende Zivilpersonen, die aus der Kriegsgefangenschaft befreit worden wären. Diese Erklärung erfolgte mit dem Hinweis auf eine diocletianische Verordnung über den Rechtsstand der aus der Kriegsgefangenschaft Befreiten. Die obere und die untere Szene des Medaillons wurden also von J. Babelon inhaltlich prinzipiell voneinander getrennt.

Einige Jahre später wies A. Alföldi auf den schwachen Punkt der Ausführungen von Unverzagt hin¹¹, indem er das Entstehungsdatum des Stückes aus gewichtigen Gründen auf die Zeit der Tetrarchie, und zwar in die Jahre nach 296 zurückverlegte. Er sieht ein

⁸ *Traité des monnaies grecques et romaines* I, 1900, Sp. 947 f.

⁹ *Germania* 1919, S. 74 ff. – Weitere Zitate vgl. *J. Babelon*, a. a. O. bzw. *A. Alföldi*, *ZfNum* 36, 1926, S. 169.

¹⁰ *J. Babelon*, a. a. O.

¹¹ *A. Alföldi*, a. a. O. 167 ff.

Kaiserpaar der diocletianischen Tetrarchie in den Herrschern des oberen Streifens, schließt sich, wie auch J. Babelon, der Meinung Unverzagt's insofern an, daß die obere Szene eine *Largitio*¹² darstelle. Diese sei aber nicht unbedingt auf einen Triumph des Kaisers gefolgt, da die Bevölkerung in jener Zeit Hilfe immer bitter nötig gehabt hätte. Mit dem Hinweis auf die Städtebilder der neuen Silberprägung am Ende des 3. Jh. wird das bereits erwähnte Entstehungsdatum angenommen. Die beiden kaiserlichen Figuren werden als Maximian der Ältere und Constantius Chlorus gedeutet.

Wenn man nun von der Darstellung selbst ausgeht, muß vor allem festgestellt werden, was da die Römer selbst – sei es der Künstler, der den Entwurf modelliert, oder die Behörde, die ihn bestellt hat¹³ – betont haben wollten. Es fällt gleich auf, daß die typischen Figuren des oberen Frieses, außer natürlich den Leibgardisten der Kaiser, auch unten auf der Rheinbrücke erscheinen. Den Mann, der oben eine *Proskynese* vor dem Thron mit einer flehenden Geste macht (er sitzt nicht, wie gezeichnet wurde), findet man auf der Brücke mit Gepäck an der Schulter wieder. Wie schon Babelon bemerkte¹⁴, wurde dieses Gepäck auf der Zeichnung fälschlich als Flügel der *Victoria* bzw. als beschwingter Mantel wiedergegeben. Die ebenfalls flehende Frau der oberen Gruppe ist das verbindende Glied zwischen den Marschierenden unten: sie wendet sich den ihr Folgenden zu und weist nach vorne. Das größere Kind, das sich am Rande der Kaiserszene schon zum Fortgang wendet, sieht man unten an der Brücke vorangehen. Das kleinere Kind dagegen, das vor dem Throne der flehenden Frau einstweilen abgenommen wurde, könnte am Arm derselben unten abgebildet sein¹⁵. Es ist zu betonen, daß der Junge sich oben an der rechten Seite des Bildes von der Hauptszene abwendet und unten vorne an der Gruppe erscheint. Das beweist, daß die Bildstreifen *eine* Folge von Ereignissen verewigen, die nicht nur durch innere Logik miteinander verbunden sind, sondern auch zeitlich unmittelbar aufeinander folgen¹⁶.

Am unteren Streifen wird zweierlei betont. Einzelheiten der Landschaft sind mit Namen genannt, die beiden Ortschaften dies- und jenseits des FL(umen) RHENVIS heißen MOGONTI/ACVM und CASTEL(lum) und der Marsch, wie die rufende Geste der Frau betont, geht landeinwärts, von Kastel nach Mainz¹⁷. In dieser Zeit erscheinen jedoch

¹² Im gleichen Sinne K. Pink, NZ 64, 1931, 2. Vgl. unten Anm. 20.

¹³ Vgl. A. Alföldi, a. a. O. S. 169 f.

¹⁴ J. Babelon, a. a. O.

¹⁵ Man sieht es heute nicht mehr deutlich, jedoch sind die Konturen des Gegenstands, den die Frau trägt, auffallend anders als die des Gepäcks der Männer.

¹⁶ Daß Ereignisse, die zeitlich nacheinander erfolgten, episodewise auf Streifen hinter- oder, hier durch die Form bedingt, untereinander dargestellt werden, ist zwar auf Münzen wegen Raum-mangels nicht üblich, jedoch die normale Darstellungsweise der historischen Malerei der Römer (vgl. B. Schweitzer, Leipziger Universitätsreden 16, Leipzig 1949, vom Prinzip selbst); am Lyoner Blei-medaille wird dasselbe Prinzip in der Darstellung geltend, das – mutatis mutandis – für die Relief-streifen der Traians- und Marcussäule maßgebend war.

¹⁷ Der entwerfende Künstler mußte die Anlage selbst gesehen haben; man gewinnt heute noch annähernd denselben Eindruck von der Landschaft, wenn man durch die Rheinbrücke von Mainz nach Frankfurt fährt. – Dabei darf noch Folgendes bemerkt werden. Der Baum auf der Zeichnung am rechten Rheinufer entpuppt sich bei genauer Untersuchung der Photographie als ein mittelgroßes Gebäude mit Türmen. Genau an jener Stelle hat man beim Bau des Bahnhofes *Wiesbaden-Biebrich-Ost* eine mittelkaiserzeitliche Villenanlage freigelegt, die wahrscheinlich um die Mitte des 3. Jahrhunderts ausgebrannt wurde. Später hat man innerhalb des Baus einen Wachturm angelegt; vgl. P. Goeßler, Tab. Imp. Rom. Blatt Mogontiacum (1940), 50/8 bzw. 3/21 auf Grund von F. Kutsch, Der ehem. Ldkr. Wiesbaden (1930) S. 71 ff., bzw. Ders., Festschrift Oxé (1938) S. 206. – Unter den Fundmünzen, die dieser späteren Periode angehören, fehlen valentinianische Stücke gänzlich; soviel man heute noch nachweisen kann, stammen die Funde vorwiegend vom Anfang des 4. Jahrhunderts. (Letztere Angabe verdanke ich Herrn P. R. Franke, der die Wiesbadner Münzfunde bearbeitet hat.) Die Darstellung auf dem Bleimedaille ist also ein Beweis dafür, daß der genannte spätrömische Wachturm 296 schon bestand, er gehörte zum neuen diocletianischen Verteidigungssystem.

Ortsnamen auf Medaillons nur dann mehr oder weniger ganz ausgeschrieben, wenn die dargestellte Handlung am genannten Ort sich abspielt und dies besonders betont werden sollte¹⁸.

Es darf also behauptet werden, daß die beiden Bildstreifen ein einziges Ereignis darstellen, und zwar in zwei zeitlich aufeinanderfolgenden charakteristischen Szenen. Oben sieht man die Verkündigung eines kaiserlichen Erlasses¹⁹, unten dessen Erfüllung. Da die Gestalten die beiden Kaiser um Gnade anflehen und nachher mit Kind, Frau und wenigen Habseligkeiten landeinwärts marschieren, dürfte hier die gnadenweise Ansiedlung eines besiegten feindlichen Stammes in einem verödeten Gebiet des römischen Reiches dargestellt sein²⁰. Die Szene spielte sich in Mainz ab, wie es uns das Medaillon beweist.

Ein Panegyriker, der Jahre später vor dem jungen Constantin spricht, erwähnt in der üblichen überschwenglichen Art die scheinbaren Erfolge dieser Ansiedlungen²¹: «Quid loquar rursus intimas Franciae nationes iam non ab his locis quae olim Romani invaserant, sed a propriis ex origine sui[s] sedibus atque ab ultimis barbariae litoribus avulsas, ut in desertis Galliae regionibus collocatae et pacem Romani imperii cultu iuvarent et arma dilectu?» – Als neuer Weg zur Sanierung der großen verödeten Gebiete des Reiches wird jedoch diese neuartige Kolonisation schon unter der ersten Tetrarchie gepriesen. Die Lobrede, die, wohl in Anwesenheit des Caesars Constantius Chlorus, am 1. Jan. 297 gehalten wurde²², schildert das System in dieser Politik ganz eindeutig²³: «Itaque sicuti pridem tuo, Diocletiane Auguste, iussu plevit deserta Thraciae translatis incolis Asia complevit, sicut postea tuo, Maximiane Auguste, nutu Arviorum et Trevirorum arva iacentia Laetus postliminio restitutus et receptus in leges Francus excoluit, ita nunc per victorias tuas, Constanti Caesar invicte, quidquid infrequens Ambiano et Bellovaco et Tricassino solo Lingonicoque restabat, barbaro cultore requiescit.» – Eine andere Stelle der gleichen Rede könnte fast das Vorspiel des Medaillonbildes in wenigen prägnanten Sätzen zusammengefaßt haben, gewiß etwas prahlerisch im Vergleich zur tatsächlichen Lage²⁴:

¹⁸ Vgl. das Medaillon des Constantius Chlorus mit LON bei der Eroberung Britanniens (*J. M. C. Toynbee*, a. a. O. Taf. 8, 4.) oder das mit der Donaubrücke Konstantins (*A. Alföldi*, a. a. O. 167 ff.).

¹⁹ Hier muß kurz auf die Babelon'sche Deutung zurückgegriffen werden. Es ist nicht gut vorstellbar, daß es sich hier um die Heimkehr verschleppter römischer Bürger im Sinne des Cod. Iust. VIII, 51, 12 handle. Denn wenn schon das Ergebnis eines Erlasses auf einem so bedeutenden Medaillon eigens dargestellt wird, muß das etwas Besonderes und Ausgefallenes gewesen sein, und zwar für das Reich in positivem Sinne, also ein Erfolg. Das genannte diocletianische Gesetz will einfach einen Unfug beheben und ist deshalb nach der spätrömischen Auffassung kaum geeignet, unter der Devise SAECVLI FELICITAS gefeiert zu werden.

²⁰ Die Legende SAECVLI FELICITAS ist in dieser Zeit vorwiegend für verschiedene glückverheißende Folgen kaiserlicher Siege vorbehalten, ähnlich wie FEL TEMP REPARATIO später unter den Konstantinssöhnen. Die gewöhnlichen Personifikationen sind auch oft in diesem Sinne weitergebildet (vgl. beispielsweise Maximianus Herculus, Coh.² 105). Zur Andeutung einer Largitio oder sonstiger kaiserlicher Gnadenakte zu Gunsten der Bevölkerung wird diese Inschrift nicht verwendet.

²¹ Paneg. VI (rec. W. Bährens = VII rec. Galletier) 6, 2 ff. – «Was soll ich denn wieder von jenen fränkischen Stämmen sprechen, die nicht nur von den besetzten ehemals römischen Gebieten, sondern von ihren von alters her eignen Sitzen und von den fernsten barbarischen Ufern auch fortgetrieben wurden, damit sie in den verödeten Teilen Galliens angesiedelt am Frieden des Römerreichs mit Landarbeit und an seinem Heer durch Militärdienst mithelfen?»

²² Vgl. RE s. v. Treviri Sp. 2340 f.

²³ Paneg. VIII (rec. W. Bährens = IV rec. Galletier) 21, 1 ff. «Wie also früher, durch deinen Befehl, Kaiser Diocletian, in den verödeten Gebieten Thrakiens Asiaten angesiedelt wurden, wie dann das brachliegende Nervier- und Trevererland auf dein Gebot, Kaiser Maximian, durch (aus der Kriegsgefangenschaft) befreite Laeten und in unsere geregelten Rechtsverhältnisse aufgenommene Franken angebaut wurde, so findet nun durch deine Siege, unbesiegter Cäsar Constantius, das Ödland der Ambianen, Bellovacer, Tricasser und Lingonen seine Kräfte wieder, weil es Barbarenhände bebauen».

²⁴ Ibid. 9, 1. – «Nicht einmal ein Gott, selbst in direkter Ansprache hätte uns vor eurer Herrschaft von dieser Zukunft überzeugen können, was wir sahen und jetzt sehen: vor allen Toren der Städte sitzen scharenweise gefangene Barbaren; die Männer zittern, weil ihre Wildheit gelähmt ist, die alten

«Quis hoc umquam futurum, etiamsi coram voluisset adfari, deus ante vos principes persuadere potuisset quod nunc vidimus et videmus: totis porticibus civitatum sedere captica admira barbarorum, viros attonita feritate trepidantes, respicientes anus ignaviam filiorum, nuptas maritorum vinculis copulatos pueros ac puellas familiari murmure blandientes atque hos omnes provincialibus vestris ad obsequium distributos, donec ad destinatos sibi cultus solitudinum ducerentur.» – Nach dem Hinweis auf einen bedeutenden Sieg des Constantius Chlorus im Mündungsgebiet der Schelde über Rheingermanen²⁵ folgt ein Satz, dessen Illustration das Bild des Lyoner Bleimedaillons sein könnte²⁶: «Sed neque illae fraudes locorum nec quae plura inerant perfugia silvarum barbaros tegere potuerunt quominus dicioni tuae divinitatis omnes se se dedere cogentur et cum coniugibus ac liberis ceteroque examine necessitudinum ac rerum suarum ad loca olim deserta transirent, ut, quae fortasse ipsi quondam depraedando vastaverant, culta redderent serviendo.»

Dieser Text ist derart lebendig, daß man annehmen möchte, der Sieg an der Scheldemündung sei damals (am 1. Januar 297) eine der neuesten Siegesnachrichten gewesen. Dem Sieger Constantius Chlorus zu Ehren wurde die Lobrede gehalten. Da der terminus post quem des Lyoner Bleimedaillons aus sachlich-numismatischen Gründen mit einiger Wahrscheinlichkeit um das Jahr 296 ist²⁷, darf man mit Recht sein Bild als eine Darstellung der Ansiedlung der rheingermanischen Feinde in den verödeten Gebieten Galliens²⁸ deuten, wie sie Chlorus nach diesem Siege veranlaßte. Der Feldzug selbst wäre somit 296 zu datieren²⁹. Wenn man die in der Rede angegebenen Siedlungsgebiete beachtet³⁰, ist es durchaus möglich, daß der feierliche Beschluß in Mainz erfolgt ist und die Laeten sich über die Mainzer Rheinbrücke in die neue Heimat begeben haben. Von den beiden Kaisern am Medaillon dürfte der rechts Sitzende, der den Ansiedlungsbefehl(?) einem Offizier überreicht, Constantius Chlorus, der links Sitzende, der nur zuschaut, Maximianus Herculeus sein³¹. Ob Maximianus aus diesem Anlaß tatsächlich in Mainz anwesend war oder nur als der übergeordnete Augustus abgebildet wurde, mag dahingestellt bleiben.

Was die Legende SAECVLI FELICITAS des Medaillons zu bedeuten hat, erklärt uns dieselbe Lobrede an einer anderen Stelle³²: «Insultare hercule communi Galliarum nomine libet, et, quod pace vestra loquar, ipsis triumphum adsignare provinciis. Arat ergo nunc mihi Chamavus et Frisius et ille vagus ille praedator exercitio squalido ruris operatur et frequentat nundinas meas pecore venali et cultor barbarus laxat annonam.» – Es ist die doppelte Hoffnung auf Frieden und auf langsames Wiederaufleben der ehemals so fruchtbaren und reichen Gebiete Galliens.

Weiber sehen die Schmach ihrer Söhne, die Frauen reden beruhigend in ihrer Muttersprache auf die Mädchen und Buben ein, die an den Gatten gefesselt sind; sie sind alle der Bevölkerung der Provinzen zum Dienst zugeteilt, bis sie ins Brachland geführt werden, das ihnen zum Bebauen bestimmt ist.»

²⁵ Vgl. Paneg. VIII 8, 1–3. – E. Stein, Geschichte d. spätröm. Reiches I, 1928, S. 117.

²⁶ Paneg. VIII 8, 3–4. – «Aber weder das tückische Gelände noch die vielen dort vorhandenen Waldverstecke konnten die Barbaren davor abhalten, daß sie sich alle deiner göttlichen Macht ergaben und mit Frau, Kind und nötigen Habseligkeiten ins seit langem verödete Land hinüberwechselten, um das, was vielleicht sie selbst einmal ausgeraubt und verödet hatten, nun im Dienste zu bebauen.»

²⁷ A. Alföldi, a. a. O. 169 f.

²⁸ Paneg. VIII 21, 1 sqq.: ... Ambiano et Bellovaco et Tricassino solo Lingonicoque ...

²⁹ Paneg. VIII 21, 2: ... ita nunc per victorias tuas ... usw.

³⁰ Vgl. oben Anm. 28.

³¹ Die Deutung des Kaiserpaars stimmt mit der Auffassung von A. Alföldi, a. a. O. überein.

³² Paneg. VIII 9, 2. «Man darf nun, beim Hercules, im Namen von ganz Gallien froh sein und, mit Verlaub gesagt, den Sieg den Provinzen selbst zuschreiben. Denn jetzt pflügt für uns der Chamave und der Friese, er, der unstete Räuber, übt sich in schmutziger Landarbeit, treibt sein Vieh zum Verkauf auf unsere Märkte, und der Barbarenbauer sorgt für Senkung der Getreidepreise.»

CHARLES LAVANCHY

MONNAIES BERNOISES FRAPPÉES DE 1760 A 1820

Il existe aux Archives cantonales bernoises, un tableau manuscrit des monnaies de 5 batz et de billon frappées entre 1760 et 1820¹. Il est intéressant de comparer ce tableau avec les listes de millésimes des monnaies suisses publiées par Jenner².

Monnaies frappées de 1760—1820

Années	5 batz	10 kr.	1 batz	½ batz	kreuzer	vierer
1760 — 1764	683.758	499.400	—	—	—	—
1765 — 1766	—	—	937.094	—	804.000	412.000
1767 et 1771	—	—	250.084	502.780	—	256.000
1771 et 1772	—	—	175.100	350.284	—	400.000
1772 et 1774	—	—	242.714	130.000	204.000	406.350
1774 et 1776	28.545	58.080	284.398	347.997	179.977	220.000
1777	—	—	86.108	132.990	—	—
1778	30.774	94.794	220.127	356.980	118.560	96.460
1779	—	—	—	—	124.800	86.800
1780	—	—	—	—	94.080	170.520
1781	—	—	—	—	120.480	209.600
1782	—	—	—	—	—	41.200
1783	—	—	24.514	57.771	31.680	117.600
1784	—	—	434.145	490.280	30.831	—
1785	—	—	—	—	41.520	240.668
1786 et 1787	110.580	96.216	—	—	—	—
1788	—	—	249.775	1.075.100	—	140.000
1789. 90. 91.	—	62.546	—	—	101.280	180.581
1792. 93. 94.	—	—	583.485	831.406	691.230	345.250
1795	—	—	810.000	75.000	—	—
1796	—	—	1.890	937.000	—	80.000
1797	68.400	337.500	108.000	—	391.000	284.400
Totaux:	922.057	1.148.536	4.407.434	5.287.588	2.933.438	3.687.429
	5 batz	1 batz	½ batz	2½ rappen	2 rappen	1 rappen
1803 — 1804	12.882	477.180	277.920	—	—	—
1805	20.235	385.290	375.000	—	—	—
1806	8.949	345.330	321.840	—	—	—
1807	18.022	243.000	264.840	—	—	—
1808	50.220	503.850	114.000	—	—	—
1809	28.080	5.400	103.560	—	71.460	—
1810	60.750	71.100	31.920	—	—	—
1811	138.024	49.680	112.920	194.120	—	278.280
1812	175	180	285	115	90	180
1818	52.488	77.040	70.200	—	—	93.600
1819	—	—	—	—	—	115.200
1820	—	31.230	66.840	—	—	—
Totaux:	389.825	2.189.280	1.739.325	194.235	71.550	487.260

¹ Dossier n° B. VII, 5373, de la commission des monnaies.

Ce tableau fait partie d'un dossier qui contient les actes de la Commission officielle des monnaies, de 1821 à 1832; il est classé à la fin des documents de 1823. Il semble que ce tableau, qui est tiré des comptes officiels sur les monnaies frappées, ait été confectionné pour servir de base aux pourparlers ayant trait à des améliorations monétaires projetées, dont, d'après les procès-verbaux de la Commission des monnaies, celle-ci s'occupait vers la fin de l'année 1823. Les documents s'y rattachant ne disent pas que l'ordre formel d'établir ce tableau ait été donné, et ils ne disent pas non plus qui l'a confectionné. Toutefois, ce tableau semble avoir eu un caractère officiel et, tout considéré, on peut l'attribuer à l'époque de fin 1823.

² Ed. Jenner, Die Münzen der Schweiz, 2^e édition, Bern 1901.

Récapitulation:

5 batz	1.311.882	pièces
10 kreuzer	1.148.536	«
1 batz	6.596.714	«
½ «	7.026.913	«
1 kreuzer	2.933.438	«
vierer	3.687.429	«
2½ rappen	194.235	«
2 «	71.550	«
1 «	487.260	«

Ce tableau n'a qu'une valeur de statistique ; il confirme que le millésime n'est pas une preuve de l'année de frappe. Par mesure d'économie parfois, les coins étaient utilisés plusieurs années. Un usage intensif des coins des années précédentes, notamment de ceux de 1795 à 1798, a été fait pendant les années 1803 à 1812. Il est vrai que l'occupation de Berne par les Français en 1798 avait interrompu momentanément l'activité de l'atelier monétaire.

Les pièces de ½ batz, un batz et 5 batz ont été frappées régulièrement chaque année pendant la période de 1803 à 1812 ainsi qu'en 1818 et 1820, sauf celle de 5 batz qui n'a pas été frappée en 1820.

Nous relevons également qu'il a été frappé en 1783 des pièces de un batz et de ½ batz alors qu'il n'est pas connu de pièces à ce millésime. L'on s'étonne aussi du petit nombre de pièces de chaque espèce frappé en 1812.

Le petit résumé ci-après est concluant :

<i>Espèces</i>	<i>Frappées pendant</i>	<i>Millésimes connus d'après Jenner</i>
5 batz	11 années soit 1803 à 1812 et 1818	4 années: 1808. 1810. 1811. 1818.
1 batz	12 années soit 1803 à 1812 et 1818 et 1820	4 années: 1804. 1808. 1818. 1820.
½ batz	12 années soit 1803 à 1812 et 1818 et 1820	2 années: 1811. 1818.

SIEGBERT HALLHEIMER

EIN UMSTRITTENES MÜNZDOKUMENT AUS MUSSOLINIS REPUBBLICA SOCIALE ITALIANA (R.S.I.) (1943–1945)



10 Centesimi 1943, Aluminiumbronze

10 Centesimi 1943, Acmonital

Im Jahre 1952 erschien in der italienischen Zeitschrift «Numismatica» ein aufsehenerregender Artikel des bekannten numismatischen Schriftstellers Girolamo Spaziani-Testa¹, der in der italienischen Numismatik einen wahren Hausstreit heraufbeschwor.

¹ Girolamo Spaziani-Testa: La monetazione della Repubblica Sociale Italiana, in «Numismatica», anni XVII–XVIII, 1951–1952, S. 49.

Nach seiner Absetzung durch König Viktor Emanuel III. am 25. Juli 1943, seiner Verbannung und Rückkehr aus Deutschland gründete Mussolini in Oberitalien die Repubblica Sociale Italiana, auch Repubblica di Salò genannt (23. September 1943). Die Regierungssitze wurden im nördlichen Italien verteilt, die Generaldirektion des Schatzamtes befand sich in Brescia. Die Lebensdauer dieser kleinen neofaschistischen Republik war kurz; sie ging am 25. April 1945 zu Ende.

Die Chronik dieser stürmischen Zeit der italienischen Geschichte, die vom Waffenstillstand des 8. September 1943 bis zum 25. April 1945 reicht, ist wenig bekannt. So weiß zum mindesten Spaziani-Testa zu berichten, daß die Regierung der Repubblica Sociale Italiana eine Münzstätte in der Stadt Aosta eingerichtet haben soll, die mit maschinellen Einrichtungen aus der Münze von Rom ausgestattet worden war, und daß im Juli 1944, nach dem Dekret² des Finanzministers der R.S.I., Münzen zu 50, 20 und 10 Centesimi in Acmonital (acciaio monetale italiano), mit dem Datum 1943/XXI geprägt worden sein sollen. Acmonital ist eine normale, nicht oxydierbare, also rostfreie Stahllegierung mit etwa 18% Nickel, Chrom und in geringerer Menge anderen Bestandteilen.

Da es infolge der Eile unmöglich war, Stempel eines neuen Typs anzufertigen, und andererseits die Notwendigkeit den Umlauf von Kleingeld gebot, sollen Acmonitalmünzen zu 50 und zu 20 Centesimi herausgegeben worden sein, die mit den gleichen Stempeln desselben Wertes in der Münze zu Rom geschlagen worden waren, so daß es unmöglich sei, die einen von den andern zu unterscheiden. Für die Münzen zu 10 Centesimi wurden die Modelle der entsprechenden seit dem Jahre 1936 in Rom geprägten Stücke verwendet: 1936–1939 in üblicher Bronze (Kupfer 950, Zinn 40, Zink 10), 1939–1943 in Aluminiumbronze (Kupfer 910, Aluminium 90). Diese Modelle wurden aber im Durchmesser verkleinert und im Gewicht verringert, d. h. von früher 22,5 mm auf 19,6 mm und von 5,4 bzw. 4,9 g auf 2,92 g herabgesetzt. Wegen Zeitmangels wurde das Datum nicht geändert. Da sich das Acmonital durch seine guten Eigenschaften (nicht oxydierend, wenig zur Verschmutzung neigend und einer geringen Abnützbarkeit unterliegend) sehr bewährt hatte, wurde nur das Relief entsprechend herabgesetzt. Sollte es daher verwunderlich gewesen sein, daß auf einer von Mussolinis Sozialrepublik herausgegebenen Münze der Kopf Viktor Emanuels III. die Vorderseite zierte und das Wappen von Savoyen, wenn auch mit dem Liktorenbündel vereint, die Rückseite schmückte?

Außer den Stücken zu 50 und zu 20 Centesimi sollen in der Folge auch Probeexemplare mit dem Münzzeichen der Münzstätte A (Aosta) anstelle von R (Roma) geschlagen worden sein. Von den Stücken zu 10 Centesimi, die sämtlich das Zeichen R tragen, aber durch das Acmonital und den kleineren Durchmesser sich von den in Rom geprägten Münzen unterscheiden, wurden angeblich etwa 1000 Stück geprägt, von denen ein kleiner Teil nach Brescia gesandt wurde, wo der Sitz des Schatzamtes der R.S.I. sich befand, und – scheinbar – dort in Umlauf gesetzt.

Nach dem Fall der R.S.I. wurden alle Emissionen der R.S.I. und die Ausrüstung der Münzstätte von Aosta nach der Münze von Rom rücktransportiert und zerstört, darunter fast alle dieser ausgeprägten 10-Centesimi-Münzen sowie deren Stempel und Punzen mit dem Zeichen R und mit dem Zeichen A. Nach Mitteilungen aus angeblich zuverlässiger Quelle sollen vor der Zerstörung nur jene ganz wenigen 10-Centesimi-Stücke aus Acmonital gerettet worden sein, die nach Brescia gesandt worden waren, so daß Spaziani-Testa zum Schluß gelangt, daß diese Münzen das einzige Münzdokument jener qualvollen Zeit aus Italiens Geschichte darstellen, der Zeit, da es in zwei Italien gespalten war.

² Legge 1/5/44 n. 422, publiziert in der Gazzetta Ufficiale n. 171 vom 24/7/1944 (Sezione Staccata Autonoma della Zecca in Aosta). Dieses Dekret, unterzeichnet vom Finanzminister der R.S.I., Pellegrini, sieht die Ausprägung von Scheidemünzen zu 50 und 20 Centesimi in Norditalien vor.

Zwei dieser 10-Centesimi-Münzen in Acmonital seien sorgsam im Museum der Münze von Rom aufbewahrt, und zwar mit der klaren Bezeichnung der ausgebenden Münzstätte: Aosta. Indessen sind fast alle Archivadokumente dieser provisorischen Münzstätte verlorengegangen oder zerstört worden, so daß durch die Nachforschungen bei der Münze zu Rom und bei den Finanzministerien keine der Dekrete, welche die Emissionen autorisiert hatten, aufgespürt werden konnten. Und nun zieht Spaziani-Testa aus der Tatsache der Aufbewahrung dieser zwei Exemplare im Museum der Münze zu Rom, nachdem die R.S.I. ihr Ende gefunden und die Filial-Notmünzstätte in Aosta aufgehoben worden war, die Folgerung, daß diese kleinen Metallscheiben die ganze und alleinige Münzgeschichte der R.S.I. darstellten, wirkliche und wahre Münzen der nördlichen Regierung Italiens seien, geschlagen auf ihrem eigenen Territorium.

Beschreibung der Münze:

Av. VITT. EM. III – RE E IMP., unbelorbeerter Kopf des Königs, nach links.
Rv. Liktorenbündel mit Beil nach rechts, darüber das gekrönte Wappen von Savoyen, flankiert zur Linken von einer Kornähre und zur Rechten von zwei Eichenblättern. Oben im Halbkreis, ITALIA, unten R=C. 10 = 1943/XXI. Unten in feiner Schrift, G. ROMAGNOLI. Glatter Rand. Acmonital, Durchmesser 19,6 mm, Gewicht 2,92 g.

Soweit Spaziani-Testa.

Die angebliche Münzprägung der R.S.I. wurde von vielen italienischen Numismatikern angezweifelt oder verworfen. Die stärksten Gegenargumente bringt Vico D'Incerti³ in seiner wertvollen Arbeit über fragliche Münzen der Regierungszeit von Viktor Emanuel III. Die Umstände der Entstehung dieser Münzstätte, untersucht und geprüft im Lichte der Dokumente und der direkten Zeugnisse, ergeben ein wesentlich anderes Bild. Schon einige Zeit vor dem Fall des Fascismus (25. Juli 1943) und daher *vor* der Ausrufung der R.S.I. (23. September 1943) hatte die Münze von Rom in Ausführung ihres vorbestimmten Programmes, kriegswichtige Metalle einzusparen, Versuche unternommen, auch die Münzen der kleinen Einheiten zu 10 und 5 Centesimi in Acmonital herauszugeben, das seit 1939 für die Stücke zu 2 Lire, 1 Lira, 50 und 20 Centesimi schon im Gebrauch war. So wurden in der Münzstätte zu Rom die Stempel für das 10-Centesimi-Acmonital-Stück in der schon erwähnten Art ausgeführt. Mit diesen Stempeln, datiert 1943/XXI und mit dem Münzzeichen R (Roma), wurden nun einige Probestücke geschlagen, von denen zwei im Museum der Münze ausgestellt sind, und zwar *ohne* jede besondere Anmerkung. Der immer näher rückende Krieg und die Bedrohung der Industriezentren durch den Luftkampf hatten auch der Münze nahegelegt, einen Teil ihrer Einrichtungen zu dezentralisieren. So wurde die periphere Filial- und Notmünzstätte in Aosta gegründet. Dorthin wurden auch fertige Acmonitalschrötlinge geliefert, um in Aosta ausgeprägt zu werden. Diese Filialmünzstätte bestand aber schon vor der Gründung der R.S.I., und dort wurden in der Zeit vom 29. Oktober 1942 bis zum 28. Oktober 1943 (entsprechend dem Jahr XXI) in großen Mengen Acmonitalmünzen zu 20 Centesimi mit der Jahreszahl 1943/XXI und dem Zeichen R geschlagen. Diese Münzen kamen durch die Provinzial-Schatzämter in regulären Umlauf. Sie unterscheiden sich in keiner Weise von den gleichen in Rom geprägten Stücken. *Sie* sind die einzigen offiziellen Ausgaben der Münzstätte Aosta und *vor* der Gründung der R.S.I. geschlagen worden, gehören also noch der Regierungszeit von Viktor Emanuel III. an. Dort wurden auch die Versuchsprägungen mit dem 10-Centesimi-Acmonital-Stück weitergeführt. Auch dieses ist mit dem in Rom geprägten identisch.

³ Vico D'Incerti, Le monete discutibili del regno di Vittorio Emanuele III, in Rivista Italiana di Numismatica, Vol. IV-Serie quinta, LVIII, 1956. La moneta da 10 centesimi 1943/XXI di «Acmonital», S. 146.

Es ergibt sich, daß in Aosta während der ephemeren Sozialrepublik Mussolinis keine anderen Münzen geprägt wurden, weder von den alten Typen noch von neuen Modellen. Von letzteren hat man nie etwas gehört, und die alten Typen, selbst wenn nicht autoritäre Zeugen dafür vorhanden wären, hätte die neue Republik wohl kaum weitergeprägt, wenn sie auch gezwungenerweise deren Umlauf dulden mußte. Münzen mit dem Bild des als abgesetzt erklärten Königs und mit dem Zeichen von Rom neu herauszugeben, wäre absurd gewesen.

Das ununterbrochene rasche Steigen der Preise hatte die Kaufkraft des 10-Centesimi-Stückes fast auf Null (damals 0,095 Schweizerrappen) fallen lassen, ein wesentlicher Punkt mehr, keine endgültige Ausprägung vorzunehmen. Das 10-Centesimi-Stück in Acomonital 1943 kann nur als eine Probe betrachtet werden, die letzte während der Periode von Viktor Emanuel III. Es hat mit der R.S.I. *nichts* zu tun. Dieser Ansicht schließt sich auch Antonio Pagani⁴ an. Und soweit D'Incerti.

Wie sind nun die entgegengesetzten Meinungen und Widersprüche der beiden Autoren zu erklären?

1. Spaziani-Testa beruft sich auf eine Behauptung des damaligen und jetzigen Chef-Stempelschneiders und Bildhauers Giampaoli, doch ist dessen Bezeugung sehr zweifelhaft, da Giampaoli sich natürlicherweise mit Modellen und Punzierungen beschäftigte und nicht mit der «Produktion» der Münzstätte. Der Chef-Stempelschneider ist heute ein betagter Mann, der sich nicht mehr genau an die Ereignisse von damals erinnern kann und sowohl die Daten als auch die Umstände verwechselt. Die angesehenste Bestätigung – unter vielen andern –, daß während der Periode der R.S.I. keine Münzen geprägt wurden, ist seinerzeit schon vom Finanzminister der genannten Republik, Rechtsanwalt Prof. Giampietro Pellegrini, ein Mann von hoher und unbestrittener Geltung, der heute in Argentinien lebt, geliefert worden.

2. Was die im Museum der Münze zu Rom unter Nr. 175 befindlichen Anmerkungen betrifft, kann mitgeteilt werden, daß im Jahre 1955 keinerlei Hinweis auf die Herkunft Aosta mehr vorhanden war. Er muß also entfernt worden sein.

3. Der Gesetzeserlaß, der die autonome Filialmünzstätte Aosta begründete, trägt das Datum vom 1. 5. 1944; es dürfte sich aber dabei nur um einen bürokratischen Ausweg der Anpassung an eine Tatsache gehandelt haben, die schon mehr als ein ganzes Jahr vorbestand, d. h. bereits *vor* dem 25. Juli 1943. Damals war Aosta der Sitz einer einfachen Notmünzstätte, einer Filiale der Münze zu Rom, während vom Mai 1944 an, als Italien nunmehr zweigeteilt war und Rom anfangs Juni von den amerikanischen Truppen besetzt wurde, die Regierung von Salò der kleinen Aostafiliale das offizielle Mäntelchen *ibrer* Münzstätte geben wollte und daran dachte, sie für sich zu gebrauchen. Dazu kam es aber nicht mehr, die Zeit war schon zu sehr vorgerückt und die Möglichkeiten fehlten. Dazu kommt, daß zur Zeit, als das genannte Dekret in Kraft trat, also *nach* dem 24. 7. 1944, Rom sich schon in den Händen der Alliierten befand und die Maschinen, Stempel und Materialien sicherlich nicht mehr von Rom aus hätten nach Aosta transportiert werden können.

4. Wie bereits erwähnt, hätte die Republik von Salò wohl kaum Münzen mit dem Kopf des entthronten Königs und mit dem Zeichen von Rom weitergeprägt, wenn man sich Rechenschaft ablegt, mit welchem Ingrimme alles, was den König betraf, im Gebiet der R.S.I. ausgelöscht und ersetzt wurde. Die Briefmarken wurden schon 1943 mit G.N.R. (Guardia Nazionale Repubblicana) überdruckt, später wurde der Kopf des Königs mit Aufdrucken des Liktorenbündels, mit der Landesbezeichnung Re-

⁴ Antonio Pagani, Prove e progetti di monete italiane o battute in Italia (1796–1955), Milano 1957, S. 58, Nr. 354.

pubblica Sociale Italiana oder mit beidem verdeckt. 1944 brachte die Regierung von Salò sogar eine endgültige Ausgabe neuer Briefmarken heraus. Eigenes Papiergeld gab die R.S.I. als Staat nicht heraus, sondern sie überließ es den einzelnen Banken Norditaliens, bankeigene Noten in Umlauf zu bringen. In den Jahren 1944 und 1945 liefen in Norditalien, also im Staatsgebiet Mussolinis, eine Menge Eigenschecks der Banken, «Assegni Circolari», als Geld um. Diese Schecks beherrschten den Verkehr völlig. In Mailand gab die Banca d'Italia im September 1944 «freie Schecks» für den Umlauf aus. Der Umlauf dieser Bankausgaben (in Abschnitten von 50 bis 10 000 Lire) wurde insgesamt auf 20 Milliarden Lire geschätzt.

Doch warum keine neuen Münzen? Dazu fehlten das Material und die Mittel. Wären sie vorhanden gewesen, so hätte die Regierung wohl andere Münzen prägen lassen als die armseligen 10 Centesimi!

5. Betrachtet man einzelne Stücke dieser kleinen Münze, so wird man die ungenügende Ausprägung vor allem der Umschrift feststellen können, woraus man auch ohne die Aufschrift «Prova» auf Versuchsstücke schließen kann.

6. Nach den Mitteilungen der Münzstätte von Rom⁵ wurden in Aosta nur Acmonitalmünzen zu 20 Centesimi 1943 und wenige Stücke zu 10 Centesimi, letztere nur zu Versuchszwecken, geprägt. Die 10 Centesimi wurden anfänglich in Rom geschlagen, das Produktionsmaterial und die Stempel kamen nie mehr zum Vorschein. Ungefähr 20 Stück der 10 Centesimi wurden der Generaldirektion des Schatzamtes zu Brescia, andere 12 Stück in der Münze zu Rom abgeliefert, und 10 verstümmelte Stücke sollen vernichtet worden sein.

Zusammenfassung: Das 10-Centesimi-Stück 1943/XXI in Acmonital stellt eine Probe dar, die letzte aus der Regierungszeit von Viktor Emanuel III., und hat nichts mit der Repubblica Sociale Italiana zu tun.

Riassunto: Un discusso documento monetario della Repubblica Sociale Italiana (1943–1945). Il pezzo da 10 centesimi 1943/XXI di «acmonital» deve essere considerato una prova, l'ultima del regno di Vittorio Emanuele III, e che non ha nulla a che vedere con la Repubblica Sociale Italiana.

⁵ Schreiben der «Zecca di Roma» vom 13. Juli und vom 1. August 1957 an die Italienische Handelskammer für die Schweiz in Zürich.

NUMISMATISCHE MISZELLEN — MÉLANGES NUMISMATIQUES

12. Die Numismatik an der Universität Basel im 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts.

Dem Werke von Andreas Staehelin: Die Universität Basel 1632–1818, Basel 1957, entnehmen wir folgende Notizen:

Zwischen 1759 und 1815 wurden an der Basler Universität wiederholt Vorlesungen über Numismatik angekündigt, womit jedoch keineswegs gesagt ist, daß alle auch gehalten wurden. Fast alle dieser Lektionen wurden an der philosophischen Fakultät gehalten, nur eine an der juristischen, und mit einer Ausnahme alle privatim.

Jeremias II. Raillard (1717–1772) wurde 1741 Professor der Rhetorik an der philosophischen Fakultät, 1744 Doktor beider Rechte, 1753 Adjunkt und 1754 zweiter Bibliothekar an der Universitätsbibliothek. Er zeigte von 1759 bis zu seinem Todesjahr 1772 private Vorlesungen über Numismatik an, nach dem Lehrbuch des französischen Jesuiten Louis Jobert (1647–1719): *Science des Médailles* (erste französische Ausgabe 1692,

mehrere weitere französische und deutsche Ausgaben), und des Leipziger Juristen Georg Andreas Joachim (1700–1759): Unterricht von dem Münzwesen bei den Juden, Griechen und Römern, Halle 1754.

Eine bedeutendere Persönlichkeit war *Johann Jakob d'Annone* (1728–1804), 1766 Professor der (lateinischen) Eloquenz, 1779 des römischen Rechtes und des Lehensrechtes, 1774 Rechtskonsulent der Stadt Basel, ein enzyklopädisch gebildeter Gelehrter, «ein grundgelehrter Numismatiker und Archäologe» (Daniel Burckhardt-Werthemann, im Basler Jahrbuch 1894, S. 203). Er kündigte private Vorlesungen über Numismatik von 1759 bis 1765 an der juristischen Fakultät an, wozu er als Graduirter berechtigt war, auch ohne ihr damals schon anzugehören, dann 1767 bis 1779 als Professor an der philosophischen Fakultät und 1779 bis 1803, diesmal als Professor, wieder an der juristischen Fakultät. Er besaß eine Münzsammlung, die Haller als «vielleicht die größte in der Schweiz» bezeichnet (Schweiz. Münz- und Medaillen-Cab. I 478 f.). In der Tat verzeichnet der von seinem Erben Niklaus Falkner herausgegebene «Catalogus numismatum ab Jac. d'Annone . . . non minoribus sumtibus quam delectu et labore per L. et quod excurrit annos comparatorum, Basileae, Calend. Aug. 1806» nicht weniger als etwa 7600 Stücke, und zwar auffallend wenige (89) griechische, darunter ein gefälschtes Dekadrachmon von Syrakus und mehrere als «suspecti» oder «fusi» bezeichnete Münzen, 75 Kelten, etwa 2000 Römer (unter den Kaisermünzen ebenfalls manche falsche, verdächtige und zweifelhafte Stücke), 43 Merovinger, etwa 1900 ausländische Münzen des Mittelalters und der Neuzeit, 3180 schweizerische Münzen und 300 teils schweizerische, teils ausländische Medaillen. Die Sammlung wurde (nach E. A. Stüchelberg, in der Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde VI, 164) im Jahre 1807 «verwertet», nach Markus Lutz (Basler Bürgerbuch 1819, S. 34) «zerstreut», nach Rodolphe Blanchet (*Mémoires sur les monnaies des pays voisins du Léman* 1853, p. 142) wurde sie größtenteils nach Deutschland verkauft. Als Besitzer einer solchen Sammlung konnte d'Annone seinen Hörern natürlich auf numismatischem Gebiete mehr bieten als bloß den aus einem Handbuch geschöpften Stoff, und es ist denkbar, daß er als Dozent für Lehensrecht auch die mittelalterliche Münzkunde berücksichtigt hat.

Friedrich Samuel Schmidt von Bern (1737–1796) wurde 1762 ins Basler Bürgerrecht aufgenommen und zum Extraordinarius für Altertumskunde an der philosophischen Fakultät ernannt. Er kündigte öffentliche und Privatvorlesungen an über antike Münzen, Gemälde, Gemmen und Privataltertümer mit Demonstrationen («Nummos Antiquorum explicabit, de eorumdem Picturis, sculptis quoque caelatisque Gemmis aget; majora minoraque Veterum perlustrabit signa; Inscriptiones antiquas et manuscriptos Codices in iisdem exponet Praelectionibus, quibus finitis ipsa Vetustatis Monumenta ex Musaeis deprompta Auditoribus proponet»). 1763 wurde er als Direktor der markgräfllich-badischen Bibliothek nach Karlsruhe berufen, doch erscheinen seine Vorlesungen noch bis 1764/65 in Basler Lektionsverzeichnissen.

Johann Rudolf Faesch (1758–1817) war Jurist und Verwaltungsmann, 1790 Ratsschreiber, 1796 Stadtschreiber, 1798 Präsident des provisorischen Regierungsrates, Präsident der Basler Verwaltungskammer während der Helvetik, Professor des römischen Rechtes von 1802 bis zu seinem Tode 1817. Dabei als juristischer Senior der Familie Faesch nach testamentarischer Verfügung des Gründers des Faeschischen Kunstkabinetts, Remigius Faesch (gest. 1667), letzter Verwalter dieser berühmten Sammlung, für die er insbesondere Werke altdeutscher Meister erwarb und die sechs Jahre nach seinem Tod in das Eigentum der Universität übergang. Er zeigte von 1807 bis 1815 Vorlesungen über Numismatik und «Antiquarik» an.

Beschränkten sich, wie dies für das 18. Jahrhundert fast selbstverständlich war, alle Dozenten, mit der bereits erwähnten einzigen möglichen Ausnahme von d'Annone, auf

die antike Numismatik, die in antiquarischem Sinne vorgetragen wurde, so war im letzten Drittel des Jahrhunderts vorübergehend auch einmal die praktische Münzkunde an der Basler Universität vertreten. 1776 kam, drei Jahre nach seiner in Ungnade erfolgten Entlassung aus zehnjährigem badischem Staatsdienst, der Weimarer *Johann August Schlettwein* nach Basel. Der vielseitige Staatswissenschaftler und Nationalökonom, dessen Tätigkeit in Karlsruhe Friedrich Wielandt in der Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins, Bd. 102, 1954, und in seiner Badischen Münz- und Geldgeschichte (1955) gewürdigt hat, kündigte für das Wintersemester 1776/77 Vorlesungen an über Naturrecht, deutsches Staatsrecht, Staats- und Kameralwissenschaft, Statistik, Landwirtschaft (er war überzeugter Physiokrat), aber auch, wohl auf Wunsch der Basler Kaufmannschaft, speziell für junge Kaufleute über historische Geographie, Moral, Politik und Handlungs- und Münzwissenschaft, worunter wir wohl vergleichende neuere Geldgeschichte und Währungspolitik zu verstehen haben. Doch schon 1777 zog es ihn nach Deutschland zurück; bis 1785 war er Professor der Politik und der Finanz- und Kameralwissenschaft an der Universität Gießen.

Felix Burckhardt.

13. Nachtrag zu Metapont.



Umfangreicher als zuerst angenommen stellt sich der Fund von Kleinmünzen von Metapont aus dem 5. Jahrhundert v. Chr. jetzt heraus. Obole mögen es gewesen sein, von denen mehr als 200 wohl zugleich gefunden wurden; 24 Stück kamen in meinen Besitz, 14 nach Oxford in das Ashmolean Museum, jetzt habe ich 5 weitere erhalten. Im Anschluß an die beiden früheren Publikationen in den Schweizer Münzblättern Heft 23 und 28 möchte ich von diesen 5 noch die Abbildungen mit einer kurzen Notiz bringen.

Zwei davon sind hellglänzend und wie neugeprägt, Nr. 2 und 3, zwei haben eine dunkle Farbe angenommen, Nr. 1 und 4, während das Stück mit dem Herakleskopf die übliche Normalfarbe antiker Silbermünzen zeigt. Nach den Typen entspricht *Nr. 2*, 0,49 g, genau A 5 W 5, beiderseits 4körnige Ähre, Rs. incus, auf der Vs. mit Blatt und dem eigenartigen Maultierkopf. *Nr. 1*, 0,39 g, hat keine genaue Entsprechung, Vs. 6körnige Ähre mit steileren Grannen, so daß links Platz für MET abwärts bleibt, Rs. 6körnige Ähre incus ziemlich breit mit schwachen Grannen und Strichelkreis. Auch nicht bei Noe. *Nr. 3*, 0,31 g, Vs. 4körnige Ähre A 7, W 10. 11. 13, Rs. zwar ähnlich A 7, aber doch wohl anders (Stierkopf), auch nicht W 13. Bemerkenswert ist die Anzahl der verschiedenen Stierschädel, allein 8 in diesem Fund ohne die Varianten bei Noe. *Nr. 4*, 0,45 g, Vs. 7körnige Ähre A 9 W 14, Rs. 6körnige Ähre nicht entsprechend, keine Schrift. *Nr. 5*, 0,43 g, Vs. Herakleskopf, nicht genau A 14 und breiter als W 24, somit 3. Variante, Rs. 4körnige Ähre.

Erstaunlich ist auch die große Zahl dieser Kleinmünzen aus *einem* Fund — es muß sie doch wohl jemand im Altertum in *einem* Gefäß vergraben haben —, ferner, daß gar keine größeren Stücke dabeigewesen zu sein scheinen.

Karl Welz.

Congrès International de Numismatique, Paris 6 au 11 juillet 1953, tome I: rapports, Paris 1953, tome II: actes 1957.

Vor fünf Jahren wurde in Paris der erste Internationale Numismatische Kongreß seit Kriegsende durchgeführt. Seit einem Jahr liegt nun der stattliche Band der Akten vor. Bevor wir den Rezensenten dieses Bandes das Wort geben, sollen noch einige grundsätzliche Betrachtungen zum Kongreß und seinen Ergebnissen gesagt werden.

Nehmen wir zum Vergleich den Vorgänger des Bandes, nämlich die «Transactions of the International Numismatic Congress», London 1936, zur Hand, so stellen wir große Unterschiede fest. Der Londoner Band ist eine Sammlung von wissenschaftlichen Aufsätzen von hohem Niveau in vorzüglicher typographischer Aufmachung. Es sind insgesamt 65 Aufsätze. Der Band der Pariser Akten enthält 77 Aufsätze, die vielleicht nicht alle das gleich hohe Niveau wie die Londoner Sammlung aufweisen und auch nicht ganz so hervorragend gedruckt sind. Der Aktenband gibt aber mehr, nämlich ein lebendiges Bild der Kongreßvorgänge: Eröffnungs- und Schlußsitzung, am Ende von jeder Sektion die Diskussionsvoten, und die Aussprache über die Fachberichte.

In einem Kongreß sucht man Kontakte und Anregungen mehr als die Kenntnis von neuen Fakten. Es war daher richtig, die Diskussionen wiederzugeben, und man hätte sich gefreut, sogar noch mehr davon im Aktenband zu erfahren, denn ein Kongreß wie dieser soll ja weniger Einzelforschung, sondern einen allgemeinen Begriff des derzeitigen Standes der Wissenschaft vermitteln. Nun sucht die Numismatik, heute mehr denn je, Anschluß an andere Zweige der Geschichtswissenschaft. Dieses Faktum kommt in dem Aktenband sehr deutlich zur Geltung. Wenn z. B. nur zwei Mitteilungen über Medaillen und Jetons aufgeführt sind, wenn in den «Observations» zu diesen Mitteilungen das Bedauern ausgedrückt ist, daß so geringes Interesse für diese Sektion vorhanden war, so darf uns das nicht wundern; denn die Medaillenforschung ist heute mehr oder weniger völlig von der Kunstwissenschaft und Kunstgeschichte absorbiert worden und wird nicht mehr als ein wesentlicher Bestandteil der Numismatik betrachtet. Sehr deutlich kam das Bedürfnis zum Anschluß an andere Wissenschaftszweige in den Sektionen der griechischen und römischen Numismatik zum Ausdruck, wo Historiker und Epigraphiker zu Worte kamen. In dieser Beziehung ist die Diskussion um die Stellung der sog. Geldzeichenforschung bemerkenswert; ihre Heftigkeit zittert selbst noch in den Kongreßakten nach (S. 21 und 26). Hier

hat sich nämlich eine jüngere Generation von Numismatikern zum Anwalt der Einbeziehung aller Arten von Geldzeichen, wie vor allem des Papiergeldes, in die Münz- und Geldgeschichte gemacht. Sie ist dabei auf den Widerstand von älteren «reinen» Numismatikern gestoßen, hat aber eine Resolution durchgesetzt, nach welcher in Zukunft die Geldzeichenforschung ein integraler Bestandteil der neueren Numismatik sein soll.

Wir fragen uns, ob die Kongreßleitung gut beraten war, diesen durch die sog. Rapports vorzubereiten und einen Teil der Kongreßzeit mit der Diskussion dieser Berichte zu beanspruchen. Der Band der Rapports enthält zum Teil farblose und nicht ganz vollständige Bibliographien. Je objektiver diese waren, desto weniger gab es darüber zu diskutieren. Wir wollen nicht die Nützlichkeit der Veröffentlichung eines Berichtes über die Fortschritte der Wissenschaft bezweifeln, doch scheint es uns nötiger und für einen Kongreß fruchtbarer, wenn statt dessen Thesen zur Methodik der Münzkunde als Diskussionsgrundlagen vorgebracht werden.

Hiezu ein Zweites: die Leitung eines zukünftigen Kongresses würde gut tun, den Teilnehmern nahe zu legen, möglichst grundsätzliche Fragen vorzubringen und nicht Tatsachenforschung. Gewiß werden sich Mitteilungen über neue Tatsachen nicht vermeiden lassen, und die Teilnehmer des Kongresses erwarten, neue Tatsachen grundsätzlicher Bedeutung zu erfahren, aber eine Vorlage von Problemen ist das, was den eigentlichen Wert eines Kongresses ausmacht. Hiezu wird es nötig sein, die Redezeit der Vortragenden noch strikter zu beschränken, um Zeit für die Aussprache zu gewinnen. An dem hat es in Paris gehapert, z. B. findet sich in den Akten zu allen 17 Mitteilungen über griechische Numismatik kein einziges Diskussionsvotum, und die in andern Sektionen begonnene Aussprache mußte meistens wegen Zeitmangel kurz abgeschnitten werden.

Ein weiterer Wunsch wäre der einer besseren Planung in der Sektionseinteilung. Der Berichterstatter, der sich für alle Sparten der antiken Numismatik interessierte, war gezwungen, an sechs verschiedenen Sektionen (griechische, römische, byzantinische Numismatik, keltische und barbarische Münzkunde, Münztechnik und Wirtschaftsgeschichte) teilzunehmen, und konnte sicher sein, daß er Wichtiges wegen der Gleichzeitigkeit der Sektionssitzungen verpaßte.

Hiermit soll die Kongreßleitung in Paris in keiner Weise kritisiert werden; es mußten eben diese Erfahrungen gesammelt werden, um daraus zu lernen. Die Herren Babelon, Lafaurie und Yvon haben in der Organisation des Pariser

Kongresses ganz Ausgezeichnetes geleistet. Sie haben einen offenen Sinn darin gezeigt, daß sie eine eigene Sektion über Münztechnik und daß ein besonderer Bericht über Numismatik und Laboratoriumsmethoden abgefaßt wurde, ein Bericht, der als Musterbeispiel eines methodisch anregenden Referates genannt werden soll (der Autor ist Paul Naster).

Die glänzende Durchführung und die großartige Gastfreundschaft der verschiedenen Pariser Organisationen haben den Kongreß in der Sorbonne zu einem Erlebnis gemacht, an dessen schöne menschliche Atmosphäre man immer mit Vergnügen zurückdenken wird.

Zum Schluß noch ein Wort über eine bedeutende Resolution, die in der Schlußsitzung gefaßt wurde (S. 637), nämlich «daß die gesetzlichen Bestimmungen der einzelnen Länder, die sich auf die Entdeckung und Erhaltung archäologischer und speziell numismatischer Funde beziehen, von großzügigerem Geiste geleitet sein sollten, indem vor allem die Rechte der Grundeigentümer und Finder gewahrt bleiben; daß in jedem Land die numismatischen Institute und Gesellschaften durch geeignete Mittel Informationskampagnen durchführen, damit Finder und Eigentümer von Münzfunden ein größeres Vertrauen zu den wissenschaftlichen Organisationen haben und es ermöglichen, die Funde kennenzulernen und zu untersuchen». Es war erfreulich festzustellen, daß an dieser Resolution auch die Vertreter derjenigen Länder mitgewirkt haben, in denen bisher durch törichte Zwangsmaßnahmen und Polizeidrohungen die Besitzer und Finder von Münzfunden derart eingeschüchtert wurden, daß sie diese meist weder meldeten noch abliefern. Bis diese Resolution zu entsprechenden Maßnahmen der Amtsstellen führen wird, geht allerdings noch ein langer Weg. H. A. C.

H. A. Cahn, *Analyse et interprétation du style*, p. 37-42.

Après avoir rappelé que le style est lui aussi un phénomène historique, le témoin d'une époque, et qu'il doit donc être analysé objectivement, M. Cahn indique le moyen de réussir cette analyse, en montrant qu'un style se compose de divers éléments justiciables d'une étude méthodique : élément temps, élément lieu, élément individu, élément technique, élément tradition. Appliquant ce principe de recherche à une série de monnaies frappées par Cnide au VI^e siècle, il arrive à un remarquable résultat, d'une richesse inattendue, qui nous convainc parfaitement que l'analyse objective du style est réalisable, et qu'elle peut devenir l'instrument d'importantes découvertes.

G. Bruck, *Angriffswaffen auf antiken Münzen*.

A. Beltran, *Estado actual de la numismática antigua de España*.

O. Gil Farres, *Moneda ibero-púnica con probable retrato de monarca en el anverso*, p. 61-64.

Une série de monnaies que la légende du revers permet d'attribuer à l'Espagne porte au droit une tête masculine, de style barbare, pro-

bablement un portrait royal, inspiré soit de la numismatique séleucide (M. Gil Farres rappelle les relations d'Antiochus III et d'Hannibal), soit du monnayage de Hiéron II de Syracuse.

K. Fabricius, *Sybaris, its history and coinage*, p. 65-76.

A l'étude du monnayage de Sybaris, M. Fabricius joint des réflexions sur les monnaies incuses, sur la situation économique des colonies grecques d'Italie du Sud, leur rôle de transit entre l'Etrurie et la Grèce, qui explique la rivalité entre Siris et Sybaris. Après avoir classé stylistiquement les émissions de Sybaris, l'auteur propose une chronologie : le monnayage a probablement commencé ca. 540, mais n'a pas nécessairement pris fin avec la chute de la ville en 510. Certaines séries et les monnaies divisionnaires suggéreraient que les Sybaritains en exil ont continué à battre monnaie, par exemple à Laos, Skidros, Poseidonia.

E. J. P. Raven, *The Leucaspis type at Syracuse*, p. 77-81.

Ce type syracusain insolite (qui n'a probablement pas inspiré, comme on l'a dit, l'Ajax d'Oponthe) apparaît sur trois groupes de drachmes en 415, 412, et quelques années plus tard. Leucaspis est un ancien héros sicilien qui périt en défendant son pays contre Héraclès. Au moment de l'expédition athénienne, les Syracusains, pour gagner les Sicules, ont placé sur leurs monnaies ce héros indigène, symbole de la résistance à l'envahisseur. Ils l'ont réutilisé plus tard, probablement dans des circonstances analogues et guidés par la même politique.

R. Miočenić, *Quelques remarques sur les monnaies grecques de Dalmatie*.

F. von Scheiger, *Monnaies inédites ou peu connues de l'Illyrie méridionale et de l'Épire septentrionale*.

J. Babelon, *Les didrachmes de Pyrrhus aux types d'Achille et de Thétis*, p. 97-110.

Au terme d'une étude stylistique et iconographique très poussée, M. Babelon conclut que ces didrachmes ont été frappés non en Italie, à Locres, comme on le dit généralement, mais à Ambracie (on remarquera qu'il apparaît parfois un A au droit, sous le cou d'Achille).

A. Simonetta, *Notes on the Parthian and Indo-parthian issues of the first century B.C.*, p. 111 à 122.

Dans un premier chapitre, M. Simonetta propose de lire deux dates sur des monnaies d'Orthagnes et d'Abdagases, et discute de l'ère selon laquelle elles doivent être comptées. Il reprend ensuite la chronologie et les attributions de monnaies parthes émises entre 91 et 55 av. J. C. Il apporte en particulier une nouvelle reconstitution de la période allant des dernières années de Mithridate II au règne de Sinatruces ; il donne définitivement à Phraates IV des monnaies attribuées tantôt à Mithridate III, tantôt à Orodès II. Il suggère que les tétradrachmes où Arsace est qualifié de Κρίστης ont été frappés

par Pacorus I. On lit avec intérêt cet exposé qui renferme inévitablement une grande part de conjecture.

G. K. Jenkins, *Azes and Taxila*, p. 123-130.

L'utilisation que fait M. Jenkins des données de l'archéologie et les conclusions historiques auxquelles aboutit l'étude des monnaies donnent un grand intérêt à cet article. L'auteur est partisan de l'existence de deux Azes et de la séquence Azes I, Azilises, Azes II. Un examen attentif des monnaies lui permet de déterminer les émissions qui reviennent à Azes II et d'arriver, grâce aux indications stratigraphiques, à l'importante conclusion que c'est par ce roi que Taxila fut transformée en capitale fortifiée, à la suite du déplacement vers l'Est du centre de l'empire Saka, sous la poussée des Parthes.

B. M. Garabetian, *Monnaie de bronze inédite de Tigrane le Grand, frappée à Démétrias*, p. 133 à 136.

Cette monnaie ayant au droit la tête de Tigrane, au revers une Niké, porte en exergue les lettres ΔΗΜ probablement les initiales de Démétrias, nom donné à Damas par Démétrius III Eucaerus.

W. Wirgin, *On the right of asylum in hellenistic Syria*.

L. Mildenberg, *Les inscriptions des monnaies carthaginoises*.

J. Mazard, *Essai de reclassification méthodique des monnaies de Numidie et de Maurétanie*, p. 153-164.

M. Mazard expose les principes qui l'ont guidé dans ses recherches. Cet article constitue l'introduction de son ouvrage *Corpus Nummorum Numidiae Mauretaniaeque*, dont il a été rendu compte dans cette revue Oct. 1957 n° 27, p. 61.

M. Grant, *The border-line between Roman coins and medallions*, p. 167-174.

Reprenant les conclusions du Prof. J. M. C. Toynbee, M. Grant montre que sous l'empire romain les pièces qui tiennent à la fois de la monnaie et de la médaille sont plus nombreuses qu'on ne l'a supposé. Il insiste sur le fait que la marque S C ne suffit pas à elle seule à prouver qu'il s'agit d'une monnaie. Il démontre d'autre part que dès le règne d'Auguste, certains exemplaires présentent un caractère insolite et annoncent les médailles du II^e siècle. Il propose en conclusion une nouvelle terminologie pour toutes ces pièces incertaines.

K. Kraft, *Zur Auswertung und Bereitstellung der römischen Münzfunde*, p. 175-180.

L'auteur propose des remarques pleines d'expérience sur les trouvailles de monnaies et leur interprétation. Selon le contexte auquel elles appartiennent, les monnaies ont une signification différente, et chaque trouvaille pose des problèmes particuliers. Les vœux exprimés à la fin de l'article sont partagés par tous les chercheurs.

M. Le Roy, *Les étapes de la réduction du poids des monnaies de bronze de la République romaine*, p. 181-192.

Indépendamment des sources littéraires et sans chercher à établir une chronologie absolue, M. Le Roy recourt, pour déterminer ces étapes, à des méthodes parfaitement objectives : étude métrologique des monnaies, examen des exemplaires surfrappés. Il est intéressant, d'un point de vue méthodologique, de suivre les détails de cette investigation, dont les résultats sont clairement exposés.

R. Thomsen, *The chronology of early Roman coinage reconsidered*, p. 193-204.

L'auteur retrace d'abord l'histoire de ce problème complexe qui a suscité tant de controverses ; il refuse aussi bien la datation haute (269 av. J. C.) que la datation basse (187 av. J. C.) du denier. Une étude attentive des sources existantes lui permet d'affirmer que le dernier a été introduit entre 216 (bataille de Cannes) et 209 (année où selon lui furent frappées les monnaies d'or aux types de Mars et de l'aigle). Il montre que cette chronologie est en accord avec les documents connus.

A. Stazio, *Primi elementi per lo studio della circolazione argentea della repubblica romana nell'Italia meridionale*.

H. A. Cahn, *L'aureus de Brutus avec EID-MAR* p. 213-218.

M. Cahn publie un aureus inédit de Brutus dont les types (tête de Brutus, pileus entre deux poignards) et l'inscription sont connus par des deniers frappés juste avant la bataille de Philippi. Après une fine analyse stylistique et historique du droit et du revers de ces monnaies, l'auteur propose un nouveau classement du monnayage émis par Brutus de l'hiver 43-42 à l'automne 42.

J. Gagé, *Les Cornelii Lentuli et le Genius Populi Romani : à propos d'un aspect du culte du Divus Julius*, p. 219-228.

Les Lentuli ont eu un culte particulier pour le Genius Populi Romani. Cette vénération se serait transférée plus tard sur le Divus Julius, s'il est vrai qu'un denier de L. Lentulus, *flamen Martialis*, daté par M. Gagé entre 18 et 14, représente le flamme en personne, tenant le *clipeus virtutis* offert à Auguste en 27, dans le geste de poser une étoile à six rayons sur la tête du Divus Julius. Cette interprétation du type monétaire exclut donc l'hypothèse qu'il s'agit d'Auguste consacrant la statue d'Agrippa en 12 av. J. C.

C. H. V. Sutherland, *On mints under Augustus*.

L. Kadman, *The coins of the First Revolt*, p. 239-248.

L. Kadman, *The coins of Aelia Capitolina*, p. 249-258.

M. Kadman démontre avec une rigueur exemplaire qu'il faut attribuer à la Première Révolte les shekels et les demi-shekels, ainsi que les monnaies de bronze des années deux, trois, et quatre, qu'il décrit en détail au début de son étude. Il expose ensuite méthodiquement les résultats qu'apporte son corpus des monnaies

d'Aelia Capitolina : questions d'histoire, de chronologie, de types, etc...

R. A. G. Carson, *Internuntius deorum. A new type for Postumus and its place in the series*, p. 259–272.

La découverte d'un antoninien inédit de Postume ayant au revers Mercure et la légende Internuntius deorum nous vaut un brillant article de M. Carson sur l'histoire de cet empereur. Il interprète la légende comme l'allusion aux négociations de 265 entre Gallien et Postume, qui se terminèrent par un succès pour ce dernier. Il montre également que l'atelier de Postume fut Cologne, ses toutes premières monnaies ayant été frappées avant la prise de la ville dans un atelier provisoire, probablement le camp de Bonn.

H. G. Pflaum, *La Monnaie de Trèves à l'époque des empereurs gallo-romains*, p. 273–280.

L'analyse d'une inscription (*CIL VI 1641 Rome*) assure qu'il existait à Trèves un atelier monétaire avant Dioclétien. Cet atelier aurait été créé en 268 sous le règne de Marius. M. Pflaum donne ainsi un nouvel exemple de l'intérêt que présente une étroite collaboration entre l'épigraphie et la numismatique.

G. Fabre, *Les folles des trésors de Montbouy de 307 à 310*, p. 281–286.

Une étude méthodique permet à Mlle Fabre de dater avec précision les réductions en poids des folles (la première de 307 à 309, la seconde après 309).

P. Strauss, *Une monnaie de Constantin et de Licinius frappée à Lyon*.

W. Schwabacher, *Zur Technik der Stempelherstellung in griechischen Münzstätten klassischer Zeit*.

La théorie de M. Schwabacher sur le poinçonnage des coins monétaires a été discutée dans une note publiée par cette revue.

J. F. Healy, *The composition of Mytilenean electrum*, p. 529–536.

L'alliage naturel qui constitue le λευκός χρυσός contient une proportion d'or et d'argent très variable. Au contraire, l'étude des poids spécifiques des hektai de Mytilène indique que l'alliage utilisé dans cet atelier était artificiel et soigneusement contrôlé : ceci est confirmé par une inscription donnant les termes d'une alliance monétaire entre Mytilène et Phocée (Tod, *GHI, II, 112*). A cet alliage artificiel devrait être réservé le nom d'electrum. La quantité variable de cuivre qu'il contient a été expliquée de diverses manières, la plus simple étant peut-être la difficulté que présentait pour les anciens l'affinage des métaux.

G. Le R.

Selbst bei Beschränkung auf den der mittelalterlichen und neuzeitlichen Münzkunde gewidmeten Teil des umfangreichen Bandes müssen wir aus Raumgründen eine Auswahl treffen. G. Braun von Stumm (Die Münze als Hilfsmittel der mittelalterlichen Kulturgeschichtsforschung) weist darauf hin, wie

sehr die Münzen materielle und bildliche Zeugnisse und fehlende Urkunden und erzählende Quellen bei der Aufhellung geschichtlicher Zustände und Ereignisse zu ersetzen und zu ergänzen vermögen (Beispiele aus dem lothringischen Gebiet). Für die heraldische Forschung ist wichtig, daß gewisse Münzbilder (ich möchte sie «protoheraldische» nennen) den Siegel- und Wappenbildern zeitlich vorangehen, sich aber nur teilweise erhalten haben, so das Rad (des Gotteswagens) auf bischöflichen Münzen nur in Mainz und Osnabrück. Redende Münzbilder gehen z. T. auf volkstümliche Etymologien zurück; die Lilie ist nachweisbar ein marianisches Symbol zunächst auf Geprägten geistlicher Münzstände mit Marienpatronat; die französischen Lilien dürften von Reims her übernommen worden sein. Jedenfalls wollen die Münzbilder, in manchen Fällen auch scheinbar bloß ornamentale Einzelheiten, etwas ganz Bestimmtes ausdrücken. – Hill teilt die angelsächsischen Sceattas in verschiedene Serien auf und weist den Einfluß der merovingischen Prägungen auf England und die Bedeutung der Handelsbeziehungen zwischen diesem und Gallien und Friesland nach. – Dolley steuert eine subtile Untersuchung der «jewel-cross»-Gepräge der anglo-dänischen Herrscher bei. – Adrien Blanchet möchte, als Hypothese, das karolingische Monogramm nicht von den Monogrammen auf byzantinischen Münzen, sondern von dem Christogramm auf spätrömischen Geprägten ableiten. – Longuet zeigt, daß Tancred von Antiochia (1100–1112) seine ungewöhnliche Kopfbedeckung, den Turban, nicht seinen muslimischen Untertanen zuliebe getragen hat, sondern weil er diejenige des byzantinischen Basileus und seiner höchsten Würdenträger gewesen ist. – Unter den Beiträgen zur spanischen Münzgeschichte heben wir hervor: Castro del Rivero: Matrimonios regio en las monedas hispano-cristianas, mit Hinweisen auf die castilianisch-portugiesische Heiratspolitik des Mittelalters und auf die dynastischen Ansprüche Philipps II. durch seine Ehe mit Maria von England; ferner Jaime Lluís y Nevas: Carácteres generales de la legislación y reforma monetaria de los Reyes Católicos, wo der überwiegende Einfluß der Münzgesetzgebung und des Münzsystems Aragoniens nachgewiesen wird. – Dino Conte Lucheschi schildert die wegen massenhaften Umlaufs falscher Silbermünzen in Venedig notwendig gewordene Münzverrufung und Münzreform des Dogen Nicolo Tron (1472), «un tremblement de terre, des tragédies, des pertes d'argent pour un grand nombre de patriciens et de plébéiens, mais un acte courageux et une démonstration de sens pratique radicale», die zur Prägung der ephemeren Lira Tron als Wertmünze führte. – Giovannina Majer stellt die Nachahmungen des venetianischen Zecchino vom 14. bis zum 18. Jahrhundert zusammen; deren letzte Ableger die als «Zenobini» bekannten Privatprägungen des Florentiner Bankiers Lampronti kurz nach 1800 waren.

– *Colin Martin* schildert den mühsamen Weg zur Münzeinheit der Schweiz (La formation de l'unité monétaire suisse) mit klarer Darlegung der für Ausländer schwer verständlichen Verhältnisse der Eidgenossenschaft bis zum Bundesstaat von 1848 und der durch die Bedürfnisse von Handel und Verkehr bedingten Unterschiede in den Münzsystemen der einzelnen Landesteile. – *Dietrich Schwarz* zeigt in einer Studie über die ältesten Dicken und Taler schweizerischer Münzstände vom Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts (Les débuts du teston et de l'écu en Suisse), daß die Dicken mit dem Brustbild eines Heiligen, das dasjenige eines Fürsten auf italienischen Testoni ersetzen mußte, älter sind

als diejenigen mit der Ganzfigur, so St. Vinzenz in Bern. Die Ganzfigur wird das übliche Münzbild der Taler und wird, im Bistum Sitten und in Luzern, zur Darstellung von Legendenszenen ausgebildet. Als heraldische Darstellung wird das vom Kranz der Vogteiwappen umgebene Wappen des Münzstandes beliebt, das den historisch-staatsrechtlichen Aufbau des prägenden Standes wiedergibt und bald auch von der Glasmalerei übernommen wurde, wo die kreisförmige Anordnung der umgebenden Wappen natürlich fehl am Platze war. Die Emissionen zum mindesten der Taler war beschränkt; diese dienten, neben dem Bedürfnis staatlicher Repräsentation, hauptsächlich zu Geschenkzwecken. *F. Bdt.*

Paola Zancani Montuoro, Dosseno a Poseidonia. Atti e Memorie della Società Magna Grecia, Serie II, 1958, S. 79–94 mit Tav. XXVII–XXIX.

Schon früher hat die Entdeckerin und Ausgräberin des Urheiligtums von Paestum, des Heraion alla Foce del Sele, Interesse und Spezialkenntnisse auch auf numismatischem Gebiete erwiesen. In der hier anzuzeigenden Arbeit verblüfft sie indessen selbst den Spezialisten durch Beiträge, welche geeignet sind, eine Gesamtbearbeitung der Münzprägung von Poseidonia auf neue Grundlagen zu stellen, namentlich aber die konventionelle Chronologie ihrer späteren Silberprägung zu korrigieren.

Ausgehend von einem im Luzerner Auktionskatalog Leu-Heß vom 16. April 1957, Tafel II, 37 abgebildeten Stater mit Δ)ΟΣΣΕΝΟ(Υ unter dem stehenden Stier der Rückseite, stellt die Verf. vier weitere Exemplare von gleichen Stempeln zusammen, darunter ein besonders schönes mit voll lesbaren Inschrift aus der Sammlung des Marchese Enrico Gagliardi. Vorher unterzieht Frau Z. die generell akzeptierte Datierung der späten Poseidonia-Serien von neuen Gesichtspunkten her einer vorurteilsfreien Untersuchung. Dabei widerspricht sie der allgemeinen Annahme, daß die Stadt nach der bisher meist 389 v. Chr. datierten Einnahme durch die Lukaner ihren Namen vom griechischen Poseidonia in Paistos (Paiston) – Paestum gewechselt habe und weist u. a. darauf hin, daß kein antiker Verfasser je behauptet habe, daß die Lukaner einen neuen Namen eingeführt hätten. Daß die reiche, blühende Stadt, wie bisher allgemein angenommen, mehr als ein Jahrhundert keine Münzen geprägt habe, erscheint ihr mit Recht ebenfalls sehr unwahrscheinlich. Da die Verf. zudem schwerwiegende Argumente für eine bedeutend frühere Besetzung Poseidonias durch die Lukaner vorbringt (ca. 420 v. Chr.) und da ferner der Weiterbestand der griechischen Einrichtungen der Stadt, ja ein Wiederaufblühen ihres gräzisierten Lebens im 4. Jahrh. v. Chr. nicht bezweifelt werden kann, so ist die Annahme des Aufhörens ihrer Münzprägung gegen Ende des

5. Jahrh. v. Chr. (B. V. Head, Hist. Num. 2 S. 81 usw.) aus allgemein-historischen und wirtschaftlichen Gründen kaum vorstellbar.

Daß die Münzprägung Poseidonias vermutlich bis in das letzte Drittel des 4. Jahrhunderts v. Chr. fortsetzt, dafür sprechen eine Reihe von der Verf. eingehend analysierte Stilelemente der Dossenos-Prägung: Sowohl die klassischen Züge in der Darstellung des traditionellen archaisierenden Poseidontypus der Vorderseite, wie der Stil des Stieres und die epigraphisch späten Formen der Inschrift auf der Rückseite (zumal das Σ, das E und das A) sind in die 2. Hälfte des 4. Jahrh. v. Chr. zu datieren. Die Form des eigenartigen Thymiaterion-Beizeichens auf der Vorderseite kann diese Spätdatierung indessen weniger stützen, da sie – zumal hier im Westen – schon im 5. Jahrh. v. Chr. häufig nachgewiesen werden kann. Hinzu kommt jedoch die Deutung des Namens Dossenos, den die Verf. – in Analogie zu Molossos, Nikandros und Histor in Thurium – mit Recht als späte Künstlersignatur auffaßt. Weiterhin sieht sie aber in dieser Namensform eine typische Assimilierung italischer an die griechischen Elemente im kolonialen Ambiente der Stadt und weist auf einen möglichen Zusammenhang dieses aus dem Ludicrum oscum bekannten Namens mit der Komödienwelt des nahegelegenen campanischen Atella hin.

Der Aufsatz muß als eine ergebnisreiche Vorarbeit zu dem dringend erwünschten Corpus der Münzprägung von Poseidonia bezeichnet werden. Erst das Studium der Stempelzusammenhänge wird jedoch auch hier, wie die Verf. hervorhebt, die Grundlage für eine zuverlässigere Chronologie der schönen Prägeserien der Stadt ergeben, deren späteste wir indessen jetzt um ca. 80 Jahre herabdatieren müssen. *W. Schu.*

James W. Curtis. Coinage of Pharaonic Egypt. Journal of Egyptian Archaeology 43 (1957), 71.

G. K. Jenkins hat im Numismatic Chronicle 1955, 144 ff. als erster das Problem der vorptolemäischen Münzprägung ausführlich behandelt. Curtis kann nun neues Material und neue Inter-

pretationen hinzufügen, die für das 4. Jh. v. Chr. mehr Münzprägungen der letzten vorgriechischen Pharaonen ergeben, als man bisher vermutet hatte. Der erste Anlaß waren zweifellos die Bedürfnisse der griechischen Söldner, besonders seitdem 398 der Pharaon Neferites I., der Gründer der 29. Dynastie, ein ständiges Söldnerheer gegen die Perser unterhalten mußte. Die Münzprägung beginnt mit rein athenischen Tetradrachmen (von denen sich Stempel erhalten haben); unter der 30. Dynastie, seit 378, beginnen dann lokale Imitationen der attischen Münzen, dabei auch Kleinmünzen mit Hieroglyphen. Unter dem Pharaon Teos/Tachos 361/59 ephemere Goldprägung athenischen Typs mit der griechischen Aufschrift TA. Schließlich findet unter Nektanebo II. (359–341) dann die bekannte Goldprägung statt, auf deren Stateren in griechischem Stil die Hieroglyphen «nfr-nbw» (gutes Gold) und das springende Pferd erscheinen.

H. A. C.

Peter Robert Franke. Das Taubenorakel zu Dodona. Athen. Mitt. 71, 1956, S. 60–65, mit 2 Münztafeln.

Der Verf. von «Alt-Epirus und das Königtum der Molosser» (1955) begegnet hier der Skepsis des schwedischen Religionshistorikers M. P. Nilsson (Lund) in bezug auf das nach Herodot in Dodona in Epirus wirksame Taubenorakel: Die Echtheit eines früher mehrfach als falsch verdächtigten Unikums einer schönen Bronzeprägung in der nun zerstreuten Sammlung des Apostolo Zeno, ehemals im Stift St. Florian bei Linz in Oberösterreich, wird durch ein vom Verf. entdecktes, jetzt im Athener Münzkabinett bewahrtes zweites Exemplar erwiesen, das trotz schlechter Erhaltung dieselbe Rückseitendarstellung einer Eiche mit einer Taube im Wipfel und zwei weiteren am Fuße des Baumes zeigt. Im Adler der Vorderseite hatte schon J. Arneht vor mehr als 100 Jahren das Symbol des auf dem Berge Tomaros über Dodona thronenden eichenbekränzten Zeus Naios gesehen, dessen Blitzbündel auf so vielen epirotischen Münzen als Typus oder Beizeichen erscheint, oft umgeben von einem Eichenkranz. Im Eichenbaum mit den Tauben drückt sich auch hier wieder die zuletzt von Paula Philippson (Thessalische Mythologie, Basel 1944, S. 45) betonte Wechselbeziehung zwischen Vorder- und Rückseitendarstellung, hier in der von Zeus dominierten religiösen Vorstellungswelt der Landschaft Epirus, aus. — Als Prägezeit des die antike Überlieferung (Herodot) bestätigenden schönen Münztypus vermutet der Verf. des reich dokumentierten Aufsatzes überzeugend das letzte Viertel des 4. Jahrh. v. Chr., oder spätestens das Jahrzehnt vor 290 v. Chr.

W. Schw.

Hellmut Sichtermann. Hyakinthos. Jb. des Dt. Archäol. Inst. 71 (1956), 97.

In einer Besprechung z. T. neuer Denkmäler,

die Hyakinthos darstellen, wird auch der Tarentiner Stater des späten 6. Jh. behandelt, auf dem ein Jüngling mit Blume und Lyra dargestellt ist (vergrößerte Abb. S. 109 nach einem Exemplar in Schweizer Privatbesitz = Cat. Vlasto 71). Hyakinthos genoß in Tarent als Heros kultische Verehrung. Die oft gelesene Deutung des Münzbildes als «Apollon Hyakinthos» entspricht nicht den Quellen. Hyakinthos selbst ist gemeint, in einer Darstellung die mit dem attischen Bildtypus des Schwanenreiters nichts gemein hat.

H. A. C.

Barbara H. Fowler. Thucydides 1. 107–108 and the Tanagran Federal Issues. The Phoenix (Journ. of the Class. Ass. of Canada) XI (1957), 164.

Behandelt zunächst die Chronologie der Münzen von Tanagra im 6./5. Jh. Die ältesten Statere (böotischer Schild/T-T in den Winkeln eines Incusums mit «Windmühlflügeln») gehören zu einer gemeinschaftlichen Prägung böotischer Städte unter der Führung von Theben, beginnend zu einer Zeit, als die Stadt Plataiai nicht zur Liga gehörte, also nach 519, in welchem Jahre Plataiai aus der böotischen Liga austrat. Dann, etwa um 480, kommt ein lokaler Revers (Rad, T-A zwischen den Speichen) auf. Anschließend erscheinen Statere gleicher Typen, auf denen der abgekürzte Stadtname T-A auf der Vs., an den Grifflöchern des Schilders, auf der Rs. B-O-I, also der Name der böotischen Liga, erscheint. Die Verfasserin nimmt an, daß eine solche Prägung in eine Zeit fallen mußte, in der Tanagra die Führung in der böotischen Liga beanspruchte.

Der Hinweis auf eine solche geschichtliche Situation ist in den nicht sehr klaren Quellen über die Schlacht bei Tanagra 457 gegeben (Thuk. I 107 f., Diod. XI 80 ff., Plat. Menex. 242 a–b). Hier griffen die Athener die Spartaner, die auf dem Rückweg von einer Expedition in die Doris waren, an und wurden geschlagen. Warum gerade in Tanagra, das nicht auf dem Weg lag? Offenbar wollte Athen die Hegemoniebestrebungen Tanagras unterstützen, während Sparta für die Führerstellung Thebens eintrat. Aus den Jahren vor der Schlacht stammen demnach die Prägungen mit T-A/B-O-I.

Eine geistreiche Kombination geschichtlicher und numismatischer Quellen, die deutlich den Einfluß des Lehrers der Verfasserin, Prof. W. Wallace, verrät.

H. A. C.

Herbert A. Cahn. Ein Tetradrachmon von Stagir. «Antike Kunst» I, 1958, S. 37–40, Tafel 21.

Im zweiten Heft der schönen neuen Zeitschrift der Vereinigung der Freunde antiker Kunst veröffentlicht Cahn, nach der so überraschenden Publikation einer unbekanntenen frühen Skione-Tetradrachme mit einer Tierkampfgruppe im Schema der Akanthos-Tetradrachmen durch Prof. H. Bloesch (Schweiz. Num. Rundschau 38, 1957, S. 5), nun noch eine weitere «im gleichen Jahre

neuentdeckte Tetradrachme aus dem Strahlungsfeld des archaischen Akanthos».

Das herrlich erhaltene, in Basler Privatbesitz befindliche Stück bestätigt durch seine Inschrift endgültig die schon früher vermutete, von H. Gaebler in einer Berliner Akademieschrift 1931 überzeugend befestigte Zuteilung der Prägungen mit dem vom Löwen überfallenen Eber – und damit auch einer Reihe anderer bisher unbestimmter makedonischer Eberprägungen (Gaebler, Taf. V, 1–17) – nach Stagira, dem Geburtsort des Aristoteles. Über Gaebler hinaus hatte dann schon J. Desneux im «Annexe II» seiner Monographie über die Tetradrachmenprägung von Akanthos eine bessere absolute Datierung der entsprechenden Stagiramünzen auf Grund seiner Gruppierung der Akanthosprägung versucht, indem er die Stagiratetradrachmen in zwei Gruppen, eine vor 530 (?) und eine vor 500 v. Chr. zu datieren vorschlug, wobei er die frühe Gruppe noch um ein H. Gaebler unbekannt gebliebenes Exemplar aus der Coll. de Hirsch im Brüsseler Münzkabinett vermehren konnte.

Cahn's Hauptverdienst ist es nun, daß er diese noch etwas vagen Datierungen mit Hilfe der bei ihm gewohnten feinfühligem und durch umfassende Kenntnis auch der übrigen, nichtnumismatischen Kunstdenkmäler unterbauten Stilanalyse weiter zu präzisieren sucht. Die neue beschriftete Tetradrachme stützt durch Stil und Fabrik die Desneux'sche Einteilung in eine ältere und eine jüngere Hauptgruppe. Cahn versucht nun, vor allem im «Nachtrag» dieses Aufsatzes, eine noch weitgehendere Differenzierung: durch den einwandfreien Echtheitsnachweis eines einst von H. Gaebler, K. Regling und auch von J. Desneux zu Unrecht als Fälschung verworfenen, jetzt ebenfalls in Schweizer Privatbesitz befindlichen Stagira-Tetradrachmons aus den Sammlungen Prowe-Pozzi-Spencer-Churchill ergibt sich als ungefähres Datum für diese wichtige verkannte Prägung, nach Cahn, um 540 v. Chr. Ihr folgen die auf ähnlich knappem und dicken Schrötling geprägten schlecht erhaltenen Stücke in Berlin (ex Damanhur) und Brüssel als «Zwischenstufe» um 530 v. Chr. – Die spätere, auf flache und breitere Schrötlinge geprägte Gruppe umfaßt nach Cahn ebenfalls zwei Stufen: die bisher allein durch die neue beschriftete Tetradrachme vertretene «um 520 v. Chr.», und eine späteste Stufe (Paris, Berlin), die sich bis ca. 480 v. Chr. erstrecken dürfte. – Daß bei Versuchen absoluter Datierung, allein auf Grund stilistischer Kriterien, stets mit gewissen Unsicherheitsfaktoren zu rechnen ist, sollte gewiß nicht von einer vorsichtigen Anwendung dieser rein kunsthistorischen Datierungsmethode abschrecken – auch wenn sich wohl hier öfters «die Geister scheiden» werden, wie der Verf. es ausdrückt (S. 38). Die der Forschung von Cahn wiedergeschenkte Pozzi-Tetradrachme denkt sich Cahn z. B. jetzt als die bereits um 540 entstandene früheste Prägung. Stilistisch und der Fabrik nach scheint sie sich,

zumindest dem Rez., doch kaum wesentlich von den dann folgenden, nach Cahn ca. 530 v. Chr. zu datierenden Tetradrachmen in Berlin (Damanhur) und Brüssel zu unterscheiden. Ähnliches gilt wohl auch für das neue beschriftete Stück. Man könnte es wohl ohne größere Bedenken zeitlich etwas näher an die «vorklassischen» Pariser und Berliner Tetradrachmen heranrücken: auch Hansjörg Bloesch datiert ja soeben seine neue, von Cahn verdienstlicher Weise als Vergleichsstück mitabgebildete Skione-Tetradrachme mit dem vom Löwen überfallenen Reh erst auf «rund um 500». Und wenn Cahn abschließend bei diesen Prägungen jonische und mutterländische Grabstichelführung unterscheiden möchte – so würde die als Stilanalogie angeführte und gar als von gleicher Hand herstammend vermutete Eberdarstellung aus Methymna (Lesbos), zumindest nach der bisherigen Datierung dieser Prägung (Head, Hist. Num.², S. 560), ebenfalls frühestens auf ein Datum um 500 v. Chr. führen.

Alles in allem: eine prächtige, mit ihrer schönen Abbildungstafel gut in den Rahmen der Zeitschrift «Antike Kunst» passende, aber auch rein «numismatisch» ergebnisreiche Publikation.

W. Schw.

James W. Curtis. The Tetradrachms of Roman Egypt. Chicago, Hewitt Bros., 1957 (Reprinted from the Numismatic Scrapbook Magazine). 188 S. Fr. 24.—

Der Rezensent hat bereits eine kurze Anzeige dieses Buches erscheinen lassen (*The Numismatist*, January 1958, p. 23 f.) und hat auch R. A. G. Carsons Analyse über dessen Wert für die ernsthafte Erforschung der alexandrinischen Numismatik gelesen (*Numismatic Circular*, 66, 1958, p. 93). Die einfache Aufstellung und Beschreibung der Typen und der sehr genaue Katalog der Sammlung des Verfassers sind von großem Wert für den Sammler dieser vielfältigen Serie. Auf der andern Seite fragt man sich, ob Curtis bei allen Bemühungen, einen nützlichen Katalog vorzulegen, im Grunde dieser wichtigen Münzreihe nicht unrecht getan hat. Die erweiterte Buchfassung der Arbeit enthält nicht nur einen Anhang mit dem Katalog der eigenen Sammlung, sondern eine Preisliste, in welcher der Verfasser die Münzen seiner Sammlung bewertet. Einer der großen Vorteile dieser Serie war bis jetzt, daß die Münzen, die die römischen Kaiser in Ägypten geschlagen haben, relativ preiswert waren. Tatsächlich waren die Alexandriner Münzen lange Zeit ein Gebiet, auf dem Gelehrte und solche, die es werden wollten, sich als Sammler betätigen konnten, auch wenn sie nur bescheidene Mittel besaßen. Nun finden wir leider, daß Curtis auf der einen Seite zwar behauptet, daß Alexandriner Münzen preiswert seien, auf der andern Seite aber mit seiner eigenen Preisliste seine Sammlung höchst optimistisch einschätzt, selbst wenn man die gegenwärtige Hausse aller antiken Münzen guter Qualität berücksichtigt.

Man bedauert dies um so mehr, als kurz nach Erscheinen des Buches die Sammlung des Verfassers in New York zur Versteigerung gelangte und in dieser Versteigerung Preise als Schätzungen festgelegt wurden, die die Schätzungen des Verfassers zum großen Teil noch um 50% überschreiten. «Man fühlt die Absicht, und man ist verstimmt.»

Soviel soll über die Zwecke des Buches angedeutet werden; zum Inhalt ist folgendes zu sagen: Nach einer kurzen historischen Einleitung enthält der Text eine Serie von Tabellen der Rückseitentypen: zunächst nach Kaisern geordnet, dann nach Typen mit dem Kaisernamen, bei dem diese vertreten sind. Es schließt sich eine Raritätstabelle an, die eigentlich nur in andern Worten ausdrückt, was die Preisliste sagt. Die beste Abteilung für den Anfänger ist die «Cyclopedia of Major Reverse Types», eine bebilderte Liste mit kurzen Erklärungen von «Agathodaemon-Schlange» bis «Zeus».

Nützlich ist auch die Angabe zur Deutung der Jahreszahlen im griechischen Alphabet. Ich betone, daß der Katalog der Sammlung eine nützliche Übersicht für denjenigen Sammler bedeutet, der sonst keinen Zugang zu den wichtigeren Büchern über alexandrinische Numismatik hat, von denen ja nur noch der Katalog der Sammlung in Oxford erhältlich ist. Dieser und der Katalog des British Museum werden als Zitate in der Liste von Curtis angeführt. Leider ist das Buch für das, was es bietet, relativ teuer.

Cornelius Vermeule

Leo Kadman. The Coins of Caesarea Maritima. Corpus Nummorum Palaestinensium Band II. Jerusalem, Israel Numismatic Society, 1957. 243 S., 19 Taf.

Der erste Band dieses anspruchsvollen Unternehmens erschien 1956 (s. diese Zeitschrift VI 1956, 65): L. Kadman, *The Coins of Aelia Capitolina*. Ein Band über die Hasmonäer von A. Kindler soll dieses Jahr, ein weiterer über Barkochba von L. Mildenberg 1959 erscheinen. Die Israel Numismatic Society und die Wissenschaft in Israel seien wärmstens beglückwünscht für so viele bedeutende Beiträge zur Numismatik, die in der ersten Dekade der neuen Nation erschienen sind. Dr. Kadman's ersten beiden Bände haben ein hohes Niveau für die kommenden Bände festgelegt; die Herausgeber haben gute Arbeit geleistet.

Caesarea Maritima entstand als große römische Stadt in augusteischer Zeit unter König Herodes. Der aufblühende Hafen wurde römische Kolonie unter Vespasian nach der Katastrophe des Jahres 69/70. Im Barkochba-Krieg (132/35) war die Stadt die Operationsbasis für die Legionen unter Julius Severus; die Bedeutung in Geschichte, Literatur und Religion, jüdisch wie christlich, ließ nicht nach, als die Münzprägung unter Trebonianus Gallus (251/53) aufhörte. Der Name

Caesarea Maritima verhindert die Verwechslung mit anderen Städten des Namens Caesarea: früher nannte man es C. in Palaestina oder C. Samariae; ohne Frage war dieses Caesarea die wichtigste Stadt des Namens in der Gegend. Kadman's ausgezeichnete Einleitung mit Flugaufnahmen weisen diese Tatsache nach. Der Kibbutz S'dot Yam befindet sich nun zwischen der südlichen römischen Vorstadt und dem Meer; öffentliche und private Begeisterung für Archäologie sorgen für die Erhaltung der Monumente und das lokale Museum.

Wie im ersten Band hat K. vollständige Listen der behandelten Münzprägung vorgelegt. Die Prägungen gehen von Nero bis Trebonian; diejenigen Münzen, die nicht nach Caesarea Maritima gehören, aber bisher unter der Stadt aufgeführt wurden, sind besonders verzeichnet. Genauer werden unedierte Stücke behandelt. Eine Reihe von Indices erleichtern die Benützung und gewährleisten die Vollständigkeit und Zuverlässigkeit der Arbeit. Natürlich gibt der Verfasser als erster zu, daß später Supplemente und Berichtigungen nötig sein werden: in Caesarea selbst wird sich sicher neues Material finden; alte Sammlungen wird man mit schärferen Augen als bisher nach Prägungen von Caesarea prüfen. K. verwendet sein Münzmaterial, um die wirtschaftliche Entwicklung des Hafens zu zeigen; die Inflation unter Gallienus hat hier wie überall der lokalen Bronzprägung ein Ende gesetzt und uns so dieser wertvollen Zeugen beraubt.

Kritiker des ersten und zweiten Bandes haben bereits darauf hingewiesen, daß der Ordnung nach Herrschern (erst Kaiser, dann Kaiserin, dann Caesaren) eine solche nach Emissionen innerhalb einer Regierung vorzuziehen sei, um den Ablauf der Prägung zu verdeutlichen. Dies wird um so leichter sein, als K. und seinen Mitarbeitern ein sehr umfangreiches Material zur Verfügung steht. Es scheint mir, daß die Prägung von Caesarea, speziell im 3. Jh., in eine Planung hineinpaßt, die Münzstätten inner- und außerhalb Palästinas einbezog. Münzhandwerker werden vielleicht mehr gereist sein als wir annehmen; örtliche wirtschaftliche Gründe mögen bestimmt haben, wann Caesarea, wann Ptolemais-Ace, Berytus oder Tyrus eine größere und vielfältigere Prägung hatten. Politik kann mitgespielt haben, wie die Anwesenheit eines Kaisers in der Gegend (S. 42), aber der Umfang der Ausmünzung unter Decius z. B. (38 Typen, dazu 37 für seine Familie) kann nur durch wirtschaftliche Lenkung und durch Konzentration der Prägertätigkeit erklärt werden.

Die Rückseiten sind in Caesarea künstlerisch reicher als auf vielen vergleichbaren Serien. Antiochia, z. B. ist daneben eintönig. Von Trajan ab haben die Typen abwechselnd griechischen und römischen Reichscharakter: so z. B. Tyche unter Archivolte in viersäuligem Tempel einerseits, Dea Roma in Kultgewand, verschiedene

Victorien, Kaiser zu Pferd andererseits. Der Stil ist im allgemeinen eklektisch, passend zu einem Hauptknotenpunkt am Seeweg Antiochia-Alexandria. Anders als in Antiochia wird der Stil in der Spätzeit, von Philippus bis Gallus, sehr konservativ und sehr römisch. Dies mag mit der Zusammenarbeit zwischen den kleineren Münzstätten zusammenhängen, während Antiochia groß und unabhängig genug war, um eine lebendige Münzkunst fortzuentwickeln.

Cornelius Vermeule

Robert Göbl. Einführung in die Münzprägung der römischen Kaiserzeit. 72 S. Mit 6 Taf., 2 Tabellen und einer Karte. Wien 1957.

Eine Publikation, die eine Lücke füllt. Man freut sich, jedem Anfänger dies Büchlein in die Hand zu drücken, das ihn endlich einmal in gut lesbarer und autoritativer Form in das große Gebiet der römischen Kaisermünzen einführt. Wir können uns nicht vorstellen, wie man das auf knappen 50 Textseiten hätte besser machen können. Es wird auf die Bedürfnisse des Sammlers in jeder Beziehung abgestellt; er erhält nicht den Eindruck, es mit einer Geheimwissenschaft zu tun zu haben, die einen sehr hohen Grad von historischer Bildung voraussetzt. Gerade die Numismatik der römischen Kaiserzeit ist ein im Ganzen leicht verständliches Gebiet: hinter den Münzen steht eine selten klare Konzeption ihrer Funktion und ihrer Strahlungsmöglichkeiten; sie sind bei aller Vielfalt eindeutig und geheimnislos. Gerade darin besteht ihre Anziehungskraft. Die Anregung, die die römische Kaisermünze zu geben vermag, hat etwas Unablässiges, und gerade darum wird sie immer wieder neue Adepten finden. Man ist dem Verfasser dankbar, die Tür zu dieser reichen Welt so leicht faßlich aufgetan zu haben.

Nützlich sind besonders die Hinweise über Reinigen, Ordnen und Aufbewahren der Münzen, über Fälschungen, über Usanzen des Handels.

Ein paar Kleinigkeiten wird der Verfasser selbst bei einer zweiten Auflage verbessern wollen. Man wünscht sich vor allem eine ganz vollständige Kaiserliste, wobei es natürlich immer eine Ermessensfrage bleibt, welche Usurpatoren hineingehören. Nachdem aber Regalianus und Dryantilla erscheinen, haben Livia, Julia Augusti, Britannicus, Maximus Tyrannus, Sebastianus und Olybrius mindestens ebensoviel Anrecht. Die Tafeln wünschte man sich in besserer Auswahl und besserer Qualität. *H. A. C.*

Harald Kùthmann. Actiaca. Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz IV, 1957, S. 73–80 mit Tafel 12.

Neue Interpretation und Datierung der Kolonialprägungen von Lugdunum und Vienna mit den Häuptionen des Caesar und des Octavian auf den Vs., Prora auf den Rs. sowie von «Arausio»,

dem M. Grant vor einiger Zeit ähnliche Sesterzen mit dem Beizeichen eines Widderkopfes im Fadenkreis (oder auf Patera?) zugewiesen hatte – allerdings nur um diese Hypothese bald darauf wieder als «too conjectural» selbst zu widerrufen (The Six Main Aes Coinages of Augustus, 1953, S. 19).

Der Verf. erklärt den bei den Serien von Lugdunum und Vienna über der Prora auf der Rs. erscheinenden Gegenstand als eine im einen Fall schon von Willers beschriebene «Spitzsäule» (bei Lugdunum gegen Grant, bei Vienna gegen Willers). In ihr sieht nun K. den Kultpfeiler des Apollon Agyieus-Delphinios. Diesen Kultpfeiler, oder zumindest seine symbolische Andeutung, erkennt K. aber nun auch erstmals auf den akarnanischen Bundesprägungen des 3. Jahrh. v. Chr.: Der sitzende Apollo Aktios auf der Rs. der Silber- und Goldprägungen des Bundes (vgl. zuletzt Rez. in «Studies presented to D. M. Robinson» II, S. 218–223) stützt seinen linken Arm offenbar auf einen solchen Pfeiler, der seit Imhoof-Blumers Monographie über diese Serien (Wien 1878) wohl unrichtig stets als «niedere Rücklehne des Sitzes» aufgefaßt und beschrieben worden ist. Mit dieser Erkenntnis erhält aber die «Spitzsäule» auf den Lugdunum- und Viennabronzen erst ihren vollen Sinn: Sie ist das Symbol des den Octavian in der Seeschlacht schützenden Apollon Aktios, auf den auch der am Schiffsbug angebrachte Delphin noch weiter verdeutlichend hinweist. Damit kann auch die bisherige Datierung dieser übrigens auffallend seltenen Lugdunum- und Viennaserien mit Apollo-symbolen von 40–27 v. Chr. auf den kürzeren Zeitraum 30–27 v. Chr. eingeschränkt werden. Für die problematische «Arausio»-Prägung mit dem Widderkopfbeizeichen ergibt sich dann ebenfalls eine natürliche Beziehung zu Apollo: nämlich das gewiß «unverdächtige Zeugnis», wie K. es nennt, der bekannten frühen delphischen Silberprägungen mit Widderköpfen und Delphinen. Von ihnen hätte der Verf., außer den späteren Kleinsilbermünzen, auch die vielleicht noch sprechenderen Tri- und Didrachmen um 480 v. Chr. anführen und abbilden können (vgl. z. B. Hist. Num. 2 p. 340). Als Prägeort dieser «Arausio»-Münzen schlägt K. zuletzt mit guten Argumenten eine außerhalb der Gallia Narbonensis gelegene unbekannte Münzstätte vor. – Im Ganzen: Eine wissenschaftlich wohlunterbaute, vor allem aber durch selbständige numismatische Beobachtungen und ihre vorsichtige Auswertung bemerkenswert ergebnisreiche Studie. *W. Schw.*

W. Specht, H.-J. Kellner und A. Nickenig. Zur Datierung von Grabungsbefunden. Landesamt für Denkmalpflege (München), Jahresbericht 15 (1956), 61.

1952 wurde eine Villa rustica bei Berg nördl. von Türkheim (Schwaben) ausgegraben. Kleinfunde waren spärlich, nur eine Kupfermünze

fand sich in einer «nicht hinreichend geklärten Schuttschicht». Da die Münze nahezu unkenntlich war, unterzog man sie einer Roßkur: sie wurde abgeschliffen und mit Eisenchlorid und Salzsäure geätzt. Es folgten dann: Ultraschallprüfung «zur vollgültigen Widersichtbarmachung des latenten Prägebildes», spektrographische Untersuchung und elektrolytische Bestimmung des Kupfergehaltes. Die beiden letzteren Versuche wurden auch mit einer Vergleichsmünze, einem As des augusteischen Monetars Salvius Otho, angestellt und ergaben Übereinstimmung.

Es scheinen mir einige kritische Bemerkungen am Platz. Erstens ist die chronologische Aussagekraft einer einzigen Münze sehr gering. Wenn wirklich, wie die Verf. sagen, die Monetarasse des Augustus gegen Ende des 1. Jh. n. Chr. aus dem Geldumlauf völlig verschwunden waren, so kann ein Einzelstück doch eine Ausnahme bilden, zumal es stark vernutzt ist. Da die Fundschicht nicht klar ist, wäre eine spätere Störung möglich, die Jahrhunderte nach der Prägung erfolgt sein kann.

Zweitens zeigt die Abbildung der Vorderseite – die Rückseite, auf der Spuren eines C zu sehen gewesen sein sollen, ist nicht abgebildet – deutlich, daß das barbarische Reinigungsverfahren (Abschleifen und Ätzen) zu nichts geführt hat. Die Konturen des Kopfes waren vorher deutlicher und man konnte auch so erkennen, daß es sich um eine Prägung des frühen 1. Jh. n. Chr., vermutlich um einen Augustus, handelte.

Drittens sind Metallanalysen nur dann fruchtbar, wenn sie an einer ganzen Reihe von Versuchsstücken vorgenommen werden. Dann allerdings sind sie wertvoll und eine solche Versuchsreihe, an einer großen Serie von Kupfermünzen der frühen Kaiserzeit durchgeführt, könnte zu sehr greifbaren Ergebnissen gelangen.

H. A. C.

C. C. Vermeule, Herakles Crowning Himself: New Greek Statuary Types and their Place in Hellenistic and Roman Art. *Journal of Hellenic Studies* 77, 1957, S. 283–299, Taf. 1–3.

Die inhaltsreiche Studie ist das erste Kapitel einer ungedruckten Londoner Dissertation von 1953 mit dem Titel «Studies in Roman Imperial Numismatic Art». Sie geht aus von Medaillons des Lucius Verus und Commodus, die als Rückseitenbild einen jugendlichen, sich bekränzenden Hercules zwischen Baum und Altar zeigen, der im linken Arm Keule und Löwenfell trägt. Mit Scharfsinn erkannte der Verf. auf einem tiberischen Sesterz die gleiche Figur als Statue auf dem Podium des Concordiatempels am Fuße des Kapitols, wo sie und ein Hermes die Säulenfront des Gebäudes flankieren. Da der Concordiatempel eines der bedeutendsten Museen des antiken Rom war, liegt es nahe, in dem Hercules ein berühmtes Kunstwerk zu sehen. Vermeule glaubt, dieses auch auf zwei bescheidenen Reliefs des

2. Jh. n. Chr. wiederzufinden, die den Nymphen und anderen ländlichen Gottheiten geweiht sind. Ich habe diese beiden Stücke in meiner Studie über den Gestus des Aposkopein (S. 99 f.) erwähnt und die Gebärde des Hercules als Spähen unter einer beschattend erhobenen Hand hinweg gedeutet, woran ich auch jetzt noch festhalten möchte. Denn auf dem Relief des Epitynchanus im Kapitolinischen Museum wendet Hercules den Kopf ganz ins Profil den drei Grazien zu, und eine so auffallende Veränderung der Kopfhaltung muß ihren bestimmten Grund haben. Auf der Weihung des Asclepiades in der vatikanischen Loggia Scoperta trägt Hercules das Löwenfell vorn auf der Brust geknotet und über den Kopf gezogen (was schon Amelung im Katalog entgangen war), und diese Aufmachung widerspricht doch wohl dem Motiv des Sich-Bekränzens. Auch ist Hercules im Gegensatz zu den Münzbildern hier beidemale bärtig. Ob der gemalte Hercules an der Wand eines Grabes der alexandrinischen Nekropole Ras el Tine, den Vermeule nicht anführt, spähend oder sich bekränzend dargestellt war, läßt sich nach der Abbildung schwer entscheiden (*Annuaire du Musée Géco-Romain* 3, 1940–1950, Alexandria 1952, S. 50, Taf. 33, 5–6). Dagegen mag auf den Reliefs eine Einwirkung der von Vermeule erschlossenen, im Motiv ähnlichen berühmten Heraklesstatue sehr wohl stattgefunden haben. Eine Kopie dieser Statue mit ihrem polykletischen Standmotiv glaubt Vermeule in einem kaiserzeitlichen Torso im Ashmolean Museum in Oxford zu finden.

Ein gleicher jugendlicher, sich bekränzender Herakles, nur mit vertauschtem Standbein, ist für die Reverse baktrischer Tetradrachmen des 2. Jh. v. Chr. benützt; er kommt ähnlich schon vorher einmal vor auf Münzen des lukianischen Herakleia. Hier vermutet Vermeule Anlehnung an ein Original der Spätklassik, das, wie aus sehr verriebenen Bronzemünzen des Commodus hervorzugehen scheint, in Korinth gestanden haben könnte. Daß der in Abb. 6 wiedergegebene vatikanische Torso in Statuettenform dieses Original reproduziere, scheint mir nach den Proportionen allerdings nicht möglich.

Ein zweiter Teil des Aufsatzes sucht aus den Reversen anderer Prägungen der hadrianisch-antoninischen Epoche das eklektische Vorgehen der Stempelschneider dieser Zeit aufzuzeigen. Wie der sich bekränzende Hercules in ein Landschaftsbild mit Altar und Baum eingefügt worden ist, so schwebt ein sonst mit geschultertem Tropaion schreitender Mars, vielleicht nach der Kultstatue des augusteischen Marstempels auf dem Kapitol, auf die schlafende Rhea Silvia herab (das Motiv ließe sich noch weiter zu Dionysos und der schlafenden Ariadne auf Naxos zurückverfolgen, vgl. G. Lippold, *Antike Gemäldekopien*, München 1951, S. 47 ff.). In ähnliche Kompositionen landschaftlich-mythologischer Art wurden bei-

spielsweise auch der lysippische Poseidon mit dem aufgestützten Fuß und der lysippische Herakles Farnese eingefügt. Diese selektive Arbeitsweise beschränkt sich nicht auf das Gebiet der Münzprägung, läßt sich vielmehr, z. T. mit den gleichen Themen, in der kaiserzeitlichen Malerei und Reliefkunst nachweisen.

Zum Schluß mag die Frage nach dem Anlaß gestellt sein, bei dem ein jugendlich unbärtiger Herakles sich bekränzt. Ist er bereits zum Gott erhoben und mit Hebe, der Göttin der Jugendblüte, vermählt?
Ines Jucker

Cornelius C. Vermeule. Eastern Influences in Roman Numismatic Art A. D. 200–400, Berytus XII/1 (1956/7), 85 (pl. 8–11).

Auf knappen 14 Seiten wird ein für die Numismatik wie die Kunstgeschichte gleich wichtiges Problem umrissen: welche Kräfte und Einflüsse führten zur Wandlung der römischen Münzkunst vom 3. bis 5. Jahrhundert? Der Verfasser glaubt die Antwort gefunden zu haben: die Wandlung kam vom Osten her, und zwar von Einflüssen außerhalb des römischen Reiches.

Zunächst wird eine kurze kunstgeschichtliche Übersicht über die Stile der römischen Provinzialmünzen gegeben. Wenn Vermeule meint, die alexandrinische Münzprägung habe ihre Kunst direkt von Rom bezogen, so ist das leicht zu widerlegen. Gerade das Auftreten eines römischen Stempelschneiders in Alexandria unter Alexander Severus zeigt den Gegensatz zwischen dem zentralrömischen und dem traditionellen alexandrinischen Münzstil, der das hellenistische Erbe nie verleugnete.

Auch im folgenden ist der Gesichtspunkt der Bildüberlieferung und des Stils, d. h. der künstlerischen Gestaltungsweise, nicht immer streng geschieden. Diese Unterscheidung ist notwendig, wenn von künstlerischen Einflüssen die Rede ist, wobei nicht gelehrt werden soll, daß manchmal künstlerische und ikonographische Einflüsse zusammenfallen.

Der Verfasser hat zweifellos recht, auf die syrischen Tetradrachmen des frühen 3. Jahrhunderts hinzuweisen. An ihren Kaiserbildnissen wird eine neue, von Rom unabhängige Note angeschlagen; das hellenistische Pathos erstarrt zur Formel.

Vermeule wendet sich dann der außerrömischen Münzprägung zu und gibt eine ausgezeichnete Stilanalyse der parthischen Münzen; er zeigt, wie hier von Anfang an die Königsbildnisse unpersönlich, ja anti-individuell gestaltet sind. Zu Beginn der Sasanidenherrschaft beginnt zwar eine Renaissance im Sinne einer plastischen Verfeinerung des Münzbildes, aber das Königsbild wird weiterhin nicht durch seine Gesichtszüge, sondern durch die Attribute (Gestaltung der Krone usw.) charakterisiert. Der Verfasser glaubt, daß die sasanidische Münzprägung in mancher Beziehung auf Rom gewirkt habe, so z. B. der Revers (zwei Gestalten an Altar) auf entsprechende Rückseiten

Constantins und seiner Söhne. Aber dies ist wieder Typen-, nicht Stilwanderung. Jean Babelon (*Le portrait dans l'antiquité*, 92) hat aber schon bemerkt, wie die «Entmaterialisierung» des Herrscherbildes bei den Sasaniden und den Römern parallel läuft. Die Hauptfrage heißt also: gleichzeitige Entwicklung oder Einfluß? Vermeule ist überzeugt, daß der entscheidende Anstoß zur Stilwandlung gegen Ende des 3. Jahrhunderts von den Sasaniden herkam. Es läßt sich nachweisen, daß der Reformstil Diocletians zuerst in den östlichen Münzstätten einsetzt (eine briefliche Mitteilung des Rezensenten über diese Frage wird zitiert). Ob dieser Stil nun auch wirklich auf außerrömischen Boden entstanden war, ist eine Frage, die gründlicherer Untersuchung bedarf. Vorgänge komplexer Natur wie diese, lassen sich sicher nicht auf eine so einfache Formel bringen. Man ist aber dem gelehrten Verfasser dankbar, daß er so kühn und ernsthaft eine der großen Fragen der antiken Münzkunst in Angriff genommen hat.
H. A. C.

C. H. V. Sutherland. The First British Empire. Archaeology XI (1958), 6.

Gemeint ist die siebenjährige Herrschaft des Usurpators Carausius, eines belgischen Flottenkapitäns, der 286 vom Reiche abfiel, in Britannien ein eigenes Imperium errichtete, jahrelang große Teile Nordgalliens besaß und Diocletian schwere Sorgen bereitete. Herculus erlitt gegen Carausius mehrere Schläppen und erst das Eingreifen des Caesars Constantius wendete das Schicksal. 293 von Gallien vertrieben, wurde Carausius im Jahre darauf von seinem Offizier Allectus ermordet. Allectus' kurze Herrschaft wurde 296 von Constantius vernichtet.

Sutherland zeigt, an zahlreichen Abbildungen aus Beständen des Oxforder Münzkabinetts, wie eigenartig und selbständig das Regime des Carausius war, der sich um Anerkennung der Zentralmacht und um Sanierung und Stabilisierung des Geldwesens bemühte. Die Einführung eines neuen Silberstückes geht derjenigen Diocletians voraus. Das Prägeprogramm dieses eher finster aussehenden Usurpators ist voll der originellsten Züge wie etwa die Begrüßung des Carausius durch Britannia mit dem Vergilzitat: EXPECTATE VENI.
H. A. C.

Andreas Alföldi. Die trojanischen Urahnen der Römer. Basel 1957. Rektoratsprogramm der Universität Basel für das Jahr 1956. 56 S., 15 Tf.

In dieser Monographie behandelt Prof. Alföldi die Frage, wie die trojanischen Sagen von der römischen Republik in Geschichte, Kunst und Münzbildern aufgenommen wurden. Die Arbeit ist eine der letzten in einer Reihe von Studien: Alföldi war schon lange ein Meister im Verwenden der Münzbilder zum Erklären geschichtlicher Symbole: für die Beschreibung der Herrschaftszeichen der römischen Kaiser, für das Auftreten

der äußeren Zeichen des Christentums unter Constantin dem Großen oder erst kürzlich in der Beurteilung von Julius Caesars Politik im Lichte seiner Münzen.

Der Verfasser geht von einem kleinen Bronzekopf der Bellona-Roma in trojanischem Kopfschmuck aus, der sich im Basler Historischen Museum befindet. Er wandert dann durch das weite Feld der republikanischen und kaiserzeitlichen Münzprägung auf der Suche nach Bildmotiven, die die mythische Vergangenheit darstellen, welche die Römer sich aus ihrem Geschichtsbewußtsein und ihrer Kenntnis der homerischen Erzählungen gezimmert hatten. Diese Kenntnis erreichte sie durch verschiedene Kanäle.

Abgesehen von den Bellona-Roma-Köpfen der frühen Münzmeisterdenare bildet das Silber der späteren Republik die größte Gruppe der Bildüberlieferung: hier finden wir vor allem Münztypen, die sich auf die Ahnen der Münzmeister beziehen. Wie stets, beherrscht Alföldi in vollständiger Weise die literarischen Quellen für das dichte Gewebe seines Gedankenganges und belegt seine Münzen und sein anderes archäologisches Material mit großer Präzision.

Wir wissen, daß die Römer von Natur aus Organisatoren waren und gleichzeitig ein Geschichtsbewußtsein besaßen, das etwas mystisch angehaucht war: dieser Zug der römischen Kultur ist wohl ein punisches und etruskisches Element gegenüber dem stark griechischen Charakter der höheren Manifestation des römischen Geisteslebens. In Münzen hat sich das Geschichtsbewußtsein erst, wie wir seit neuestem wissen, von 250 v. Chr. an ausgedrückt. Damals war die römische Republik nicht mehr jung, und Alexander der Große hatte der hellenistischen Welt bereits gelehrt, wie Troja und die trojanischen Sagen zu verehren waren.

Die Römer bedurften eines Wortschatzes für ihre Vorstellungen von ihrer Herkunft von fernen Völkerschaften, ganz speziell von Aeneas. Alföldi zeigt in klarer Weise, wo die Römer ihre Bilderwelt herbezogen und wie sie diese systematisch auf ihren Münzen verbreiteten, so wie sie Jahrhunderte später ihre Bildpropaganda auf den Kaisermünzen organisierten. Griechische und unteritalische Vasen (wie die berühmte Dareios-Vase in Neapel), griechische und punische Münzen von vielen Münzstätten, Terrakotten und Gemmen waren Anregung für die römisch-trojanische Ikonographie. Hierbei war es natürlich, daß die Trojaner als Perser dargestellt wurden: für die antike Welt, in der die römische Republik heranwuchs, waren die Perser die Barbaren par excellence. Ein Barbare war einfach jeder, der nicht ein Grieche war; damit wurde kein abschätziges Urteil ausgedrückt, und gerade Barbaren des nichtgriechischen Ostens wurden als Kulturvölker angesehen.

Alföldis Buch erinnert uns daran, daß in der Münzkunst der römischen Republik, abgesehen von den Bildnissen, noch viel Studienmaterial ver-

borgen ist. Bei den späteren Roma-Typen, die er zitiert und abbildet, kopiert derjenige mit sitzender Roma auf Schilden mit der Wölfin und zwei Vögeln ein Gemälde oder einen Tempelgiebel (Tafel X, 10, 11), während die sitzende Roma auf Schilden, die von Victoria bekrönt wird, abhängt von hellenistischen Münzbildern von Aetolien und Locri, die ihrerseits wiederum ihre Parallele in den Fresken von Boscoreale haben. Alföldi ist es also gelungen, der Schöpfung einer trojanischen Bildüberlieferung aus vielen Elementen in der römischen Republik nachzuspüren und uns so ein faszinierendes Geschichtsbild zu entwerfen.

Cornelius Vermeule

Eric Graf Oxenstierna. Die ältere Eisenzeit in Östergötland. Stockholm-Lidingö 1958. (Selbstverlag.) 178 S. mit 136 Abb.

S. 43 seines Buches bespricht der Verf. die drei einzigen in der schwedischen Landschaft Östergötland ans Licht gekommenen römischen Silbermünzen: Denare des Domitian, der Faustina mater und des Lucius Verus (Abb. 74). Es erscheint jedoch nicht ausgeschlossen, wie der Verf. selbst bemerkt, daß es sich dabei nur um sog. Sekundärfunde handelt.

W. Schw.

Josef Meysban (Mestschanski). The Legion which Reconquered Jerusalem in the War of Bar Kochba (A. D. 132-135). Palestine Exploration Quarterly 1958, 19.

Une inscription, trouvée à Bethar en Palestine, semblait indiquer que la Cinquième Légion (*legio V Macedonica*) fût une des armées convoquées par l'empereur Hadrien en Palestine pour combattre la Deuxième Révolte des Juifs. L'auteur croit en avoir la preuve dans une frappe d'Aelia Capitolina, inédite jusqu'à présent. Elle est de Hadrien, fondateur de la nouvelle colonie, établie après la suppression de la révolte: au revers, l'empereur comme prêtre avec l'attelage de bœufs creusant le sillon pour désigner le *pomœrium* de la nouvelle ville; inscription COL AEL KAPIT/COND; à l'arrière-plan, un *vexillum* portant la légende LE V (= *legio V*). Selon l'auteur, l'inscription sur l'étendard indique que la Cinquième Légion, disloquée de son cantonnement au delta du Danube, jouait le rôle principal dans la victoire; c'était elle qui avait, sous Julius Sévère, reconquis Jérusalem.

Malheureusement, la photographie reproduite pl. I ne montre pas le détail décisif de la légende LE V. On aimerait bien partager l'opinion de l'auteur et, pour cela, être mieux documenté.

H. A. C.

Gilbert Charles Picard. Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 187, Paris, 1957, 534 p. et 32 pl.

Le trophée apparaît comme type monétaire vers le milieu du 4^{ème} s. a. C. en Bithynie (p. 47

sq.). Symbole de certains rois hellénistiques, il figure à Rome, vers le milieu du 2^{ème} s. a. C., sur les victoriats (p. 140 sq.). Ses représentations, ainsi que celles de Tarpéia, s'inspirent parfois de la statuaire et prennent une valeur religieuse chez Sylla et surtout chez César (p. 192 sq.), imité, d'ailleurs, par ses adversaires et par Antoine.

Si les monnaies d'Auguste permettent certaines précisions archéologiques (p. 256 sq.), le trophée se fait rare dans le monnayage des Julio-Claudiens, pour redevenir fréquent sous les Flaviens (Judée, Germanie). Aux 2^{ème} et 3^{ème} s. p. C., il symbolisera la *Virtus* de l'empereur, en même temps qu'il célébrera des victoires en Dacie, Bretagne, Maurétanie, etc... Toutefois, de Macrin à Gallien (exclus), le trophée disparaît de la numismatique sauf, sporadiquement, à Alexandrie. Le type du trophée avec VIRTUS AVGVSTI subsistera pendant la Tétrarchie et sera encore utilisé, avec d'autres légendes, sous Constantin. A la pl. VIII, reproductions de trophées de César et d'Auguste. J. Schwartz.

Alfred Laumonier. Les cultes indigènes en Carie. Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 188, Paris, 1958, 790 p. et 17 pl.

Description systématique de toutes les monnaies (essentiellement d'époque impériale) de Carie portant des représentations des dieux locaux et de leurs emblèmes. Les pl. IV à VI, IX et XII à XVII illustrent les données relatives à 27 villes ou îles (en tout, plus de 170 reproductions). Dans l'*Index*, abondant, il faut regretter l'absence d'une rubrique « monnaies » ; cf. toutefois : « autel sur monnaies » et « temple (image sur monnaies) ». J. Schwartz.

Henri Le Bonniec. Le culte de Cérès à Rome. Des origines à la fin de la République (Etudes et Commentaires XXVII), Paris, Klincksieck, 1958, 507 p.

De 90 à 38 a. C., les monétaires romains prennent comme symbole de la plèbe Cérès (p. 370 à 8 ; cf. p. 320 et 325) ; ses représentations sont à distinguer de celles qui concernent le rapt de Coré (p. 331 sq.). J. S.

R. H. M. Dolley. Some Reflections on Hildebrand Type A of Aethelraed II. Antikvariskt Arkiv 9, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitetsakademien, Stockholm 1958. 41 S. und 20 Abbildungen. Preis Schwed. Kr. 7.50.

Der englische Mitarbeiter des internationalen Arbeitsteams, das die große Zahl der noch unbearbeiteten Schatzfunde der Wikingerzeit im Stockholmer Kgl. Münzkabinett einer Gesamtpublikation näherführt, legt hier wichtige Argumente für eine bisher unerforschte Neuorganisation der englischen Münzprägung unter Aethelraed II. vor. – Auf eigenen früheren Forschungsergebnissen

aufbauend, teilt der Verf. den sog. «Small Cross Type» dieses Königs in drei in langen Abständen aufeinanderfolgende Ausgaben ein, deren Daten er mit 979, 997 und 1009-1015 ansetzt. Die erste Ausgabe ist noch mit dem sog. «First Hand Type» von 979 der Münzreform Eadgars von 973 gekoppelt. Die zweite, der sog. «Intermediate Small Cross Type», zeichnet sich durch eine gewisse stilistische Einheitlichkeit aus und scheint von einer Münzstätte Winchester, allein ausgegeben zu sein. Der neue Typ wurde zunächst noch mit der alten «Crux»-Rückseite ausgeprägt – ein Vorgang, auf den der Verf. schon früher durch eine Stempelkombination des gleichen Vs.-Stempels mit beiden Typen, dem des Crux- und dem des «Intermediate Small Cross Type», hingewiesen hatte. Andere Gruppen und Kombinationen aus dieser Zeit scheinen sich als skandinavische Nachprägungen zu erweisen.

Die größte und am ausführlichsten behandelte Ausgabe ist indessen die dritte, der sog. «Last Small Cross Type» Aethelraeds. Diesen Typus teilt der Verf. jetzt in 9 stilistisch sehr deutlich geschiedene Prägegruppen ein, die ebensovielen Schulen lokaler Stempelschneider entsprechen. Diese neun Stile demonstriert D. dann, mit Hilfe der vergrößerten Abbildungen 7-15, durch die verschiedenartige Ausführung allein des Porträts auf den Vorderseiten, noch ohne Berücksichtigung der Inschriften usw. Die Aufteilung aller Ausgaben nach den neun Lokalstilen ergibt bei der überwiegenden Mehrzahl dieser Münzen eine erstaunliche Kongruenz jener Stilgruppen mit ihrer postulierten geographischen Zugehörigkeit – bei Exeter trifft sie bei den aufgeführten 50 Exemplaren sogar 100%ig zu. – Drei Kartenskizzen zeigen ferner die geographische Verteilung von jeweils 3 Gruppen nach Münzstätten. – Die Münzen des «Last Small Cross Type» entstammen daher offenbar einer in 9 lokale Münzstätten dezentralisierten Stempelproduktion, die jedoch der zentralen königlichen Kontrolle unterworfen gewesen ist. Diese revolutionierende Beobachtung des Verf. weist also auf eine Reform des englischen Münzwesens, in der späteren, durch die Däneneinfälle stark beunruhigten Regierungszeit Aethelraeds II. hin und bestätigt damit gewisse Angaben der berühmten «Anglo-sächsischen Chronik» aus den Jahren 1008-1009 über die damalige Aktivität des Königs auch auf anderen Gebieten, z. B. dem stark beschleunigten Schiffbau in ganz England. W. Schw.

Mario Chiaudano. La moneta di Genova nel secolo XII. (Estratto da Il Risparmio, Anno V, Fasc. 8, Agosto 1957).

Den ersten Teil seiner Abhandlung widmet der Verf. der ältesten Münzgeschichte Genuas. Bekanntlich hat diese Stadt das Münzrecht durch Kaiser Konrad II. 1138 erhalten, vorher bediente sie sich der Denare von Pavia (denarii boni papieses) mit ihren sich verschlechternden Mu-

tationen, neben denen eine früher vermutete eigene (usurpierte) Prägung keinen Platz findet. Im Dezember 1138 stellt Konrad II. das erwähnte uneingeschränkte und unbefristete (in perpetuum) Münzprivileg aus: *ius monete quod ante (lanuenses) non habuerunt*, 1139 beginnt die Prägung, Anfang 1140 wird die Münzstätte als aktiv erwähnt. Interessant sind, seit 1141, die «Verkäufe» (*vendiciones*) des Münznutzens an Konsortien von Genueser Bürger, nicht in der Form der Pacht, sondern als eine Art von Faustpfand für Darlehen an die Stadt, die wichtigste dieser *vendiciones* ist diejenige von 1149, wo die Stadt die Einkünfte aus Zöllen und anderen Abgaben auf 29, die Münze auf 40 Jahre «verkauft»: «*usufructum et redditum . . . de moneta auri et . . . de moneta argenti*», wobei wirklich bereits an eine Goldprägung zu denken ist und nicht, wie auch schon vermutet wurde, an eine Steuer auf importierte fremde Goldmünzen. Die Prägung war in jener Zeit spärlich und intermittierend; z. B. durfte das Darleiherkonsortium während der vertraglich zugesicherten Nutzungszeit der Münze von 40 Jahren im Ganzen nur während 10 Jahren münzen (Vermeidung einer Inflation!), 1147 wird eine Zahlung von 100 Pfund nur zu einem Viertel in Münze und zu drei Vierteln in orientalischen Importwaren geleistet und in Kaufverträgen wird Leistung entweder in Münze oder in Pfeffer freigestellt, sofern nicht Zahlung «in denariis» ausdrücklich vereinbart wird. Zu Beginn der Prägung wurden 24 Denare aus der $\frac{1}{3}$ feinen Genueser Unze von 26,396 g geschlagen; sie hielten, wie aus dem Kurs der kölnischen Mark hervorgeht, wertmäßig etwa die Mitte zwischen der schwächeren Paveser und der stärkeren Mailänder (Imperialen) Währung, verloren aber bis Ende des 12. Jahrhunderts ca. 0,45 g an Feingehalt.

Im zweiten Teil gibt der Verf. Daten über den Genueser Wechselkurs nach den Notariatsurkunden. Im 12. Jh. ist der Wechsel stets mit Handelsgeschäften verbunden; spekulative Wechselgeschäfte werden erst seit dem 13. Jh., und zwar dann in großem Ausmaß getätigt. Tabellen geben Auskunft über den Preis der Silbermark und über den Kurs des *Bisancius messemutinus*, des *Bisancius saracensis* und des sizilischen *Goldtarenus*. Die z. T. starken Kursschwankungen erklären sich aus der jeweiligen Marktlage, bedingt durch äußere Einflüsse. *F. Bdt.*

Dietrich Schwarz. Schweizerische Münzen der Spätgotik und der Renaissance. «Aus dem schweizerischen Landesmuseum» 10 (Verlag P. Haupt, Bern). Mit 16 Taf.

Mit Recht sagt Prof. Schwarz in der Einleitung seiner Schrift, daß der Erfolg vergrößerter Bilder von antiken Münzen ermutigt, auch an andere Gebiete zu denken. «Warum nun nicht einmal Reproduktionen schweizerischer Münzen aus der Zeit der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit?» Er hat die Schubladen unserer nationalen

Münzsammlung aufgetan und daraus einige hervorragende Beispiele aus jener Frühzeit der Schweizer Großmünze hervorgezogen. Die ausgezeichneten Abbildungen zeigen, wie berechtigt das Unternehmen war. Hat man je bisher gesehen, wie unschematisch und lebensvoll Haar und Gewand am Kopf des ältesten Berner Vinzenzdicken gestaltet sind und wie individuell das Profil ist? Wie die Gepräge der beiden Schiner von Sitten zwar mehr der Renaissance verpflichtet als etwa die gleichzeitigen Münzen von Zürich, aber doch nicht so rein italienisch sind wie die Stücke von Misox und Bellinzona? Welche ungewöhnliche Plastizität das Gewand der Madonna auf Urs Grafs zweitem Basler Dicken hat?

Man möchte der Schrift weite Verbreitung wünschen, da sie vielen ein unbekanntes Gebiet der Schweizer Kunstgeschichte eröffnen wird; eine erweiterte Fassung mit einer größeren Auswahl von Bildern – an bedeutenden Werken fehlt z. B. die Madonna des Basler Dicken 1499, der Dicken des Jodocus v. Silenen, der Porträtdukat des Aymon de Montfalcon von Lausanne – ist ein wirkliches Desiderat und man erwartet vom Verfasser mit Vergnügen einen ausführlicheren Text als die meisterlich geschriebene Einführung.

Diese einleitenden Seiten vermitteln dem Leser einen geschichtlichen Überblick über die Umstände, die in der Schweiz so früh schon zur Ausgabe großer Silbermünzen führten. Künstlerfragen werden gestreift; nach Schwarz sind die Zürcher und St. Galler Dicken 1504 bzw. 1505 von der gleichen Hand. Besonders geht der Verfasser auf die Bildwelt der Prägungen ein. *H. A. C.*

J. Lepidi. (Administrateur à l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques). *Petite Histoire du Franc*. (La Champagne Economique, p. p. la Chambre de Commerce de Reims, n° 6, Juin 1958).

Der bis auf Krösus zurückgreifende Aufsatz enthält eine gute Übersicht über die Schicksale des französischen Frankens seit 1803 (*Franc de Germinal*) bis 1957. Wir möchten auf sie hinweisen, da bekanntlich das *Manuel de Numismatique française* von Blanchet und Dieudonné nicht über das Jahr 1793 hinausgeht. Bei dieser Gelegenheit sei auch an das vortreffliche Buch von Sédillot: *Le Franc. Histoire d'une monnaie des origines à nos jours* (Paris, Recueil Sirey 1953) erinnert. *F. Bdt.*

Ch. Lavanchy. *Les Vaudois au combat des Tuileries à Paris le 10 août 1792*. (Extrait de la *Revue historique vaudoise*, 66^e année, 1958.)

Studie über die Verleihung der Medaille «Treue und Ehre» 1817/19 an die damals noch lebenden waadtländischen Unteroffiziere und Soldaten des Schweizer Garderegiments, das 1792 die Tuileries verteidigte, mit Namensverzeichnis. Ferner, was weniger bekannt sein dürfte, die Liste der Wit-

wen gefallener Soldaten, die Beträge aus dem Vermächtnis von Michel Boulard, ehemals Kammerdiener der Königin Marie-Antoinette und später, unter Napoleon, Hoftapezierer, erhalten haben. Es ist Lavanchy auf Grund von Akten des Schweizerischen Bundesarchivs und der Archives Cantonales Vaudoises gelungen, die Liste der 1792 gefallenen und der überlebenden Waadtländer erheblich zu vermehren. *F. Bdt.*

Erhard Dehnke. Münze und Museum. Gedanken zum Aufbau einer Münzsammlung am Stadtmuseum Saarbrücken. (Aus Saarbrücker Hefte, 1957, Nr. 6.)

Eine kleine programmatische Abhandlung, die zu lesen – und zu beherzigen – den Vorstehern von Lokalmuseen dringend zu empfehlen ist. Weise Beschränkung, besonders der Schausammlung, auf Leittypen der heimischen und der in der Landschaft hauptsächlich umlaufenden fremden Münzen, wie sie durch Funde und Urkunden belegt sind. *F. Bdt.*

G. Probszt. Judenburg in der Münz- und Geldgeschichte vergangener Jahrhunderte. (Judenburger Museumsschriften II.) Judenburg 1958.

Eine inhaltreiche und anschaulich geschriebene monetäre Monographie einer alten weststeiermärkischen Handelsstadt. Prähistorische und römische Zeit, Mittelalter und neuere Zeit (diese nach der Kipperzeit mehr cursorisch) werden in ihren wirtschaftlichen Verhältnissen dargestellt, mit besonderer Berücksichtigung des ostalpinen Bergbaues. Judenburgs große Zeit dauerte von der Mitte des 14. Jahrhunderts bis in das 16. Jahrhundert hinein. Durch den Handel mit Venedig wurde die Bürgerschaft wohlhabend; einige Bürger brachten es sogar zu einem Reichtum, der ihnen erlaubte, von 1344 bis nach 1382 konsortiumsweise die Ausbeutung der erzbischöflich Salzburger Goldbergwerke zu Gastein und Rauris und 1378 dazu noch die goldene Münze zu Salzburg zu pachten. In jener Zeit wurden zu Judenburg aus Tauerngold Gulden der österreichischen Herzoge Albrecht II. und seiner Söhne Rudolf IV. und Albrecht III. geprägt, die den Judenbürgern bei ihren Geschäften mit Venedig dienten. In der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts begann dann freilich der Abstieg von der wirtschaftlichen Höhe (Münzkrise der Schindlingszeit, Pest, Ungarn- und Türkenkriege, Aufstieg Augsburgs als Handelsstadt und Ableitung des Verkehrs nach Venedig über den Brenner). Aus der Kipperzeit fehlen konkrete Belege für Judenburg; die Stadt wird nicht weniger geschädigt worden sein als die gesamte steirische und Kärntner Landschaft. Eine Nachblüte erlebte Judenburg im 18. Jahrhundert durch die Verbesserung der Straße über den Semmering und die Belebung des Eisenhandels, allerdings konkurrenziert durch die Straße Wien-Marburg-Laibach-Triest. *F. Bdt.*

P. R. Franke. Kleine Münzgeschichte der Stadt Neiße. Sonderabdruck aus «Schlesien» 1957, Heft 4. 9 Seiten und 2 Tafeln.

Einem an schlesischen Münzen mehr und mehr interessierten Laienpublikum wird in hübscher Form eine knapp gefaßte Übersicht der Prägungen von Neiße (besser gesagt der Prägungen des Bistums Breslau zu Neiße) geboten. *E. B. C.*

Anton Frommelt. Münzfund Vaduz 1957, Bd. 57, Jahrbuch des hist. Vereins für das Fürstentum Liechtenstein.

Bei einem Hausbau konnte voriges Frühjahr in Vaduz ein in seiner Zusammensetzung sehr interessanter Fund gehoben werden. A. Frommelt hat sich bemüht, das Material, so genau es ihm möglich war, zu erfassen und zu veröffentlichen, und ihm gebührt unser Dank dafür. Es sei hier nur auf die fast einmalige Zusammensetzung des Fundes: Goldmünzen, Großsilbermünzen und Brakteaten zusammen hingewiesen. Die Goldmünzen sind einmal florentinische Gulden und sehr interessante nördliche Nachahmungen sowie Genueser Genovini. Die Großsilbermünzen sind ebenfalls italienisch, Groschen von Como, Mailand, Meran und Ivrea. Die Brakteaten stammen aus den Münzkreisen Basel, Bern und Konstanz. Die Vergrabungszeit dürfte richtig um 1400 angegeben sein. Kurz, der Inhalt zeigt in eindrucklicher Weise das Funktionieren des Geldverkehrs von der Schweiz und dem Bodenseegebiet nach Italien. Genaue Messungen könnten hier ungeahnte Resultate ergeben, sowohl was das Verhältnis vom Brakteaten zum Groschen anbelangt als auch was das Verhältnis vom Silber zum Gold im 14. Jahrhundert betrifft. Darum bedarf der Fund noch genauer wissenschaftlicher Untersuchung. *E. B. C.*

R. Gurdian. Contribucion al Estudio de las Monedas de Costa Rica. San José C. R. 1958.

Die an sich sehr fleißig und anscheinend sehr genau abgefaßte Arbeit ist leider durch miserable Tafeln sehr entwertet. *E. B. C.*

K. Schierferdecker. Von Bernward bis Magnus. Ein Streifzug durch die Gepräge des Bistums *Hildesheim*. Aus *Alt-Hildesheim*. Heft 27 (1956). 3 Tafeln.

Eine lückenlose Übersicht über die mittelalterlichen Gepräge des Bistums, die ja von Anfang an, den Geprägten des berühmten Bernward, um 1000, von weit über das Lokale gehenden Bedeutung gewesen sind. Wenn auch die herrliche Brakteatenprägung des 12. Jh. in der Publikation des zweiten Mödesser Fundes durch Jesse vorbildlich veröffentlicht ist, so haben wir hier den ganzen Zusammenhang vor uns, so daß wir bedauern, daß diese so brauchbare Arbeit in einer schwer erreichbaren lokalen Zeitschrift erschienen ist. *E. B. C.*

K. Schieferdecker. Die Münzen des *Bistums Hildesheim unter Bischof Ernst von Bayern*. Alt-Hildesheim 28 (1957), 3 Tafeln.

Das oben gesagte gilt noch in stärkerem Maße für diese Arbeit, handelt es sich doch um einen regelrechten Corpus einer wichtigen Münzreihe des Beginn des 17. Jahrhunderts, mit genauer Münzgeschichte und unter Aufführung aller bekannten Varianten, fußend auf den Vorstudien Max von Bahrfeldts, nach dem von Noß und den

niedersächsischen Numismatikern der vorigen Generation eingeführten und gut bewährtem System. Die bei Nr. 1864 beginnende Nummerierung läßt darauf schließen, daß frühere Reihen abgeschlossen sind oder in Vorbereitung sich befinden. Wir hoffen, daß das fehlende erscheinen, die Reihe fortgesetzt wird und das Ganze in Buchform herauskommt, womit eine weitere Lücke der deutschen neuzeitlichen Numismatik geschlossen wäre.

E. B. C.

NEUES UND ALTES · NOUVELLES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Schweizerische Numismatische Gesellschaft

77. Jahresversammlung in Freiburg
11. und 12. Oktober 1958

Wir haben die Ehre, Sie zur Jahresversammlung in Freiburg einzuladen. Die Sitzungen sind öffentlich; auch Freunde der Münzkunde, die der Gesellschaft nicht angehören, sind dabei willkommen. Anträge aus dem Kreise der Mitglieder sind bis zum 30. September dem Präsidenten, Me Colin Martin in Lausanne schriftlich einzureichen. Die Anmeldungen zur Teilnahme an der Tagung erbitten wir mit beiliegender Karte bis spätestens 6. Oktober an den Aktuar, Herrn Charles Lavanchy, 14, avenue Rambert, Lausanne.

PROGRAMM

Samstag, 11. Oktober.

- 15.15 Besuch der Ausstellung numismatischer Dokumente, durch Frl. J. Niquille im Staats-Archiv (Augustiner-Kloster) vorbereitet; unter der Führung vom Staats-Archivar, Dr. Joseph Jordan.
- 17.00 Geschäftssitzung im Lichtbild-Saal der Universität:
1. Protokoll der Jahresversammlung von 1957.
 2. Jahresbericht des Präsidenten.
 3. Jahresrechnung 1957, und Bericht der Rechnungsrevisoren.
 4. Wahl des Vorstandes für die Amtsperiode 1958–1960, und der Rechnungsrevisoren.
 5. Verschiedenes.
- 17.30 Wissenschaftlicher Teil:
- a) Vortrag von M. Jean Lafaurie, conservateur au Cabinet des Médailles de Paris «*Trouvailles et trésors de monnaies mérovingiennes*», mit Lichtbildern.

Société suisse de numismatique

77^e Assemblée générale à Fribourg
les 11 et 12 octobre 1958

Nous avons l'honneur de vous convier à notre assemblée générale à Fribourg. Les séances sont publiques; les amis de la numismatique, même s'ils n'appartiennent pas à la société, seront les bienvenus. Les propositions émanant du cercle des membres doivent être adressées, par écrit, jusqu'au 30 septembre, au président, Me Colin Martin, à Lausanne. Les inscriptions pour la participation à cette assemblée devront être envoyées, au moyen de la carte postale ci-jointe, jusqu'au 6 octobre, à notre secrétaire, M. Charles Lavanchy, à Lausanne, 14, avenue Rambert.

PROGRAMME

Samedi 11 octobre :

- 15.15 h. Visite de l'exposition de documents numismatiques préparée par Mlle J. Niquille, aux Archives de l'Etat, ancien couvent des Augustins, commentée par M. Joseph Jordan, archiviste.
- 17.00 h. Assemblée générale à l'Université de Fribourg, salle de cinéma :
1. Procès-verbal de l'assemblée générale de 1957.
 2. Rapport du président.
 3. Rapport du trésorier et des vérificateurs des comptes.
 4. Election du comité.
 5. Divers.
- 17.30 h. Partie scientifique :
- a) Conférence de M. Jean Lafaurie, conservateur au Cabinet des médailles de Paris : «*Trouvailles et trésors de monnaies mérovingiennes*», avec projections.

b) Vortrag von M. F. Baillion, conservateur du Cabinet des Médailles de Bruxelles: «La numismatique de Charles-le-Téméraire», mit Lichtbildern.

19.30 Nachtessen im Hôtel Suisse, – place Georges Python.

Sonntag, 12. Oktober.

09.30 Besuch der Münzen- und Medaillen-Ausstellung im Hôtel Ratzé, rue de l'Ancienne Préfecture 227 – unter der Führung von Dr. Louis Jordan, Konservator der Münzsammlung. Bericht von M. Charles Lavanchy, über die Münzen der «Sarine und Broye».

Besuch des Historischen- und Kunstmuseums, unter der Führung des Konservators M. Jean-Baptiste de Weck.

12.00 Abfahrt nach Murten (Autocar).

13.00 Mittagessen im Restaurant de la Couronne. Besichtigung der Stadt.

15.30 Abfahrt nach Cressier. Empfang im Schloß durch Mr. und Mme Gonzague de Reynold.

18.00 Ankunft in Freiburg.

Die Teilnehmer an der Versammlung werden gebeten, ihr Hotelzimmer direkt zu bestellen. Empfohlen werden die Hotels Suisse (place Georges Python), de Fribourg (place de la Gare) und Terminus (30, avenue de la Gare).

Im Namen des Vorstandes:

der Aktuar:	der Präsident:
Charles Lavanchy	Dr. Colin Martin
Lausanne	Lausanne
14, av. Rambert	2, pl. Benjamin Constant

b) Conférence de M. F. Baillion, conservateur du Cabinet des médailles de Bruxelles : « La numismatique de Charles-le-Téméraire », avec projections.

19.30 h. Dîner à l'Hôtel Suisse, place Georges Python.

Dimanche 12 octobre :

09.30 h. Visite de l'exposition de monnaies et médailles organisée à l'Hôtel Ratzé, 227, rue de l'Ancienne préfecture, sous la direction de M. Louis Jordan, conservateur du Cabinet des médailles.

Exposé de M. Charles Lavanchy sur : « La monnaie de Sarine et Broye ».

Visite du Musée d'art et d'histoire sous la conduite de son conservateur, M. Jean-Baptiste de Weck.

12.00 h. Départ pour Morat en autocar.

13.00 h. Déjeuner au restaurant de la Couronne, à Morat, puis visite de la ville.

15.30 h. Départ en autocar pour le château de Cressier, Réception par M. et Mme Gonzague de Reynold.

18.00 h. Arrivée à Fribourg.

Les participants à l'assemblée sont priés de réserver directement leurs chambres d'hôtels. Les hôtels suivants leur sont recommandés : Hôtel Suisse (place Georges Python), Hôtel de Fribourg (place de la Gare), Hôtel Terminus (30, avenue de la Gare).

Au nom du Comité

Le secrétaire :	Le président :
Charles Lavanchy	Colin Martin
Lausanne	Lausanne
14, av. Rambert	2, pl. Benjamin Constant

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES NUMISMATES PROFESSIONNELS.

Die *Association Internationale des Numismates Professionnels* hielt zu Pfingsten in Wien ihre 7. *Jahresversammlung* ab. Aus vielen Ländern Europas waren Mitglieder gekommen, unter den Teilnehmern befand sich auch der amerikanische Vizepräsident, Herr *Edward Gans*, Berkeley. Die Mitglieder trafen sich am Pfingstsamstag im Palais Pallavicini, gegenüber der Hofburg, um ihre Probleme zu beraten. Die Sitzung wurde vom Hauptkonservator der Bundessammlung für Münzen, Medaillen und Geldzeichen, Herrn Dozent *Dr. E. Holzmayr*, eröffnet. Der Präsident der AINP, Herr *Jacques Schulman*, Amsterdam, leitete die Versammlung. Aus den Beschlüssen der beiden Sitzungen vom Vor- und Nachmittag ist

festzuhalten, daß die Schaffung einer Kartothek moderner Fälschungen beschlossen wurde, die den Mitgliedern zur Verfügung steht und die eine bessere Kenntnis moderner Fälscha verbreitet. Ferner wurde das Problem der Publikationstätigkeit der Association diskutiert und juristische Fragen im Zusammenhang mit der Echtheitsgarantie erörtert.

Schließlich wurde der AINP-Preis verteilt. Dieser wird jedes Jahr derjenigen Firma zugesprochen, die den bestredigierten Auktionskatalog im Berichtsjahr herausgegeben hat. Mit der Verteilung dieses Preises sollen die Auktionatoren in ihren Bemühungen um eine sorgfältige und wissenschaftliche Beschreibung des Auktionsgutes ermutigt werden. Den diesjährigen Preis erhielt die Firma *Münzen und Medaillen AG, Basel*, für

ihren Auktionskatalog XVII vom 2. Dezember 1957.

Ein Bankett führte die Mitglieder am gleichen Abend im Palais Pallavicini zusammen. Dazu waren die führenden Vertreter der österreichischen Numismatik eingeladen.

Am Pfingstsonntag wurde ein Ausflug ins Burgenland veranstaltet. Die Teilnehmer besuchten

die römischen Ruinen von Carnuntum und Eisenstadt.

Am Montag, den 26. Mai, wurden die Teilnehmer am Vormittag von Dozent Dr. Holzmaier in den Räumen der Bundessammlung begrüßt und hatten das Vergnügen, eine Sonderausstellung von originalen Cimetien dieses berühmten Münzkabinetts zu besichtigen.

Herbert A. Cahn, Sekretär.

MÜNZFUNDE · TROUVAILLES MONÉTAIRES

(SGU = Jahrbuch der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte)

Aidona/Kalambaka (Thessalien). 1955 wurde ein kleiner Schatzfund von 4 thess. Doppelviktoriaten und 4 republ. Denaren gemacht. *P. R. F.*

Argissa (Thessalien). Bei Ausgrabungen der deutschen Thessaliengrabung wurden in Gräbern 5 AE aus der Zeit 400–344 v. Chr. gefunden und zwar: Larisa, Rogers, The Copper Coinage of Thessaly (1932) Nr. 140, 141, 144, Phalanna, Rogers Nr. 243, Pharsalos, Rogers Nr. 263.

P. R. F.

Augst (Baselland). Bei der diesjährigen Grabung im Gewerbeviertel fand sich u. a. in der Insula 24 eine Alexandriner Billon-Tetradrachme des Hadrian, J. 19 = 134/5, Rv. Serapisbüste. Vgl. Feuodent, Coll. Demetrio 1435. Das Stück war gelocht, war also als Amulett getragen worden.

Der Red. von Herrn Prof. R. Laur vorgelegt.

Avenches (Vaud). Streufund: Utrechter Goldgulden, Rudolf von Diepholt (1426–31) im Frühjahr 1958. Der Redaktion vorgelegt durch Frl. Dr. V. von Gonzenbach.

Basel. Bei den Ausgrabungen an der Aeschenvorstadt fand sich im Grab 358 eine Kleinbronze des Constantius II (?), Rv. VICTORIAE DD AVGG NN 2 Victorien, Mzst. Lyon oder Trier, zusammen mit einer vergoldeten, hohl gegossenen Fibel (Typ «Zwiebelknopffibel») spätrömischer Zeit.

Vorgelegt vom Institut für Urgeschichte, Basel.

Dektyany (Weißrußland). Schatzfund in einem Tongefäß; 246 Silbermünzen, darunter Pennies von Aethelred II. von England (978–1016) und Schmuckstücke.

Zeitungsnotiz nach TASS-Meldung.

Egerkingen (Solothurn), irrtümlich, siehe Niedergösgen.

Gandarve i Alva (Gotland). En vikingtida silverskatt från Gandarve i Alva på Gotland; av G. Arwidsson, P. Berghaus, M. Dolley, B. Malmér och U. S. Linder Welin. (Särtryck ur Gotländsk Arkiv 1957.)

Dieser 1047/48 geborgene und 1952 gehobene gotländische Silberhort setzt sich zusammen aus 20 Stücken Bruchsilber, meist von Ringen, und 673 Münzen, die mit Ausnahme einer sasanidischen Drachme (7. Jh.) und zweier abbasidischer Dirhems (8. u. 9. Jh.) sämtlich dem 10. und 11. Jh. angehören. Hauptmassen sind deutsche Denare und (wenige) Obole (zus. 432) und angelsächsische Pennies (212), dazu kommen in geringerer Zahl orientalische Gepräge (10 von 15 fragmentarisch), böhmische, irische, dänische Münzen sowie skandinavische (?) Nachprägungen nach angelsächsischem Typus. Die deutschen Münzen stammen aus allen Landschaften zwischen Maas und Elbe, dazu kommt ein Denar König Konrads III. von Burgund, Münzstätte Lyon. Oberrhein und Schwaben sind durch Straßburg, eine unbestimmte oberelsässische Münzstätte, Basel, Villingen, Zürich, Konstanz und Augsburg vertreten; in dieser Hinsicht bietet der Fund das gewohnte Bild. Literaturzitate sind sämtlichen Stücken beigegeben. Die wichtigsten Münzen sind auf drei Tafeln abgebildet. *F. Bdt.*

Grèce. Un rapport de la directrice du Musée numismatique d'Athènes, Mme Varoucha, sur les acquisitions de 1956, publié dans le Bull. de Corr. Hellénique 81 (1957), 497 ss. décrit et reproduit plusieurs trouvailles monétaires. Nous en retenons :

Bergé (nome de Serrès). Trésor de 385 monnaies d'argent, enfoui vers 240 av. J.-C., contenant 60 tédradr. et 189 dr. au type d'Alexandre, 114 tédradr. d'Athènes, 12 de Lysimaque, un chacun de Philippe III, de Démétrios Poliorkète, et d'Antigone Gonatas ; 4 de Séleukos I^{er} (tous d'ateliers situés très à l'Est) et un d'Antiochos I^{er}.

Brauron (Attique). 200 monnaies en bronze byzantines, de Manuel I^{er} à Alexios III.

Provenance incertaine. 173 pièces en argent des Paléologues (Manuel II et Jean VIII) avec 233 matapani vénitiens et 24 matapani serbes.

Hérémente (Valais). Entre Mâche et Euseigne, près de la route, trouvaille occasionnelle, en 1957, monnaie de Zénon.

SGU 46, 1957, 128 (Etant donné la grande rareté, en Suisse, de trouvailles de monnaies du 5^e siècle tardif, une indication plus précise sur le caractère de la pièce serait intéressante. Réd.).

Kotlin (Baranja, Slovenien). Ive Mažuran: Skupni nalaz srebrenog i zlatog novca iz XVII-tog stoljeća u Baranji = Hortfund von Silber- und Goldmünzen aus dem 17. Jh. in der Baranja. (Osječki Zbornik V, 1957). Im J. 1954 wurde ein Tongefäß mit 5 venezianischen Zecchinen und 76 Silbermünzen, meist Taler von Zeeland, Geldern, Campen, Zwolle, Brandenburg in Franken, Schwarzburg, Schlesien, Polen, Danzig, Frankreich, Spanien, österreichische Länder gefunden. Am stärksten vertreten sind die letztgenannten, fast ausschließlich von Kaiser Leopold I, sowie Polen und Frankreich. Älteste Münze: Taler von Zeeland 1602, jüngste: Fünfzehn-Kreuzer von Leopold I. 1682. Auffallenderweise fehlen türkische Münzen, obgleich die Baranja damals unter türkischer Herrschaft stand. Vergrabungszeit wohl 1683 anlässlich des Zuges des Großveziers Kara Mustafa gegen Wien. F. Bdt.

Larisa (Thessalien). In einer Amphora wurde 1958 ein Schatz von ca. 600 Tetrobolen der Stadt Histiaia gefunden. Die Münzen wurden leider zerstreut. P. R. F.

London. Im Juni 1958 fand man bei Bauarbeiten in Budge Row in der City (E. C.) einen Schatz von 74 Denaren, Republik bis Vespasian. Wie die Abbildung (in Illustrated London News) zeigt, gehen die Republikdenare in die erste Hälfte des 1. Jh. zurück (Q. Antonius Balbus, C. Memmius). Schlußdatum 77/78 n. Chr. Der Schatz wurde «treasure trove» erklärt; er soll ins Guildhall Museum in London kommen.

Illustrated London News, 5. Juli 1958 und Manchester Guardian, 14. Juli 1958.

Machtum-sur-Moselle (Grand Duché de Luxembourg). Une trouvaille assez importante de solidi de l'époque du bas-empire a été faite fin avril dans la Moselle. Une entreprise de dragage, en train de curer la Moselle, a ramené un pot qui fut probablement cassé par les crocs de la drague et qui a déversé dans les galets une soixantaine de solidi en or des empereurs Valentinien I, Valens, Gratien et Valentinien II. Plusieurs exemplaires de 2 et 5 (?) solidus, malheureusement ébréchés par la drague.

Les belles pièces ont de suite été dispersées, et il ne m'a été possible de voir qu'une dizaine de pièces de Valentinien I^{er} (364–375) de Valens (364–378) de Gratien (367–383) et de Valentinien II (383–392) au revers de Victoria Augg. et a la marque d'atelier de TROB (Trèves). Ces pièces purent être collectées dans le gravier par un travail patient de quatre des membres de notre Cercle Numismatique.

En raison de la réticence de la plupart des détenteurs de ces pièces, il est impossible d'avoir des renseignements plus complets, du moins actuellement.

Une description détaillée de cette belle trouvaille serait utile au point de vue scientifique, et on peut dès lors fixer l'enfouissement (?) à la fin du quatrième siècle, le solidus le plus récent étant de Valentinien II.

Jean Harpes, Luxembourg.

Männedorf (Zürich). In einem Rebberg «im Koppen», jetzt Areal der neuen Bergstraße wurde um 1892 ein As von Nemausus gefunden und 1958 dem Schweiz. Landesmuseum vorgelegt.

Mitteilung von Prof. Dr. D. Schwarz, SLM.

Metaponto (Calabria). Schatzfund des frühen 3. Jh. (nicht 4. Jh. wie der Verfasser sagt). Abgebildet sind 10 Nomoi von Tarent, 9 von Metapont, je 3 von Herakleia und von Kroton, 1 von Thurioi. Aus dem Text geht nicht hervor, ob diese Abbildung das gesamte Material umfaßt, das sich jetzt im Museo Nazionale in Taranto befindet. B. Neutsch, Arch. Anz. 1956, 281 f.

Morgantina (Serra Orlando, Sizilien). Im Ausgrabungsbericht über die Campagne des Jahres 1957 wird erwähnt der Fund dreier früher Tetradrachmen von Syrakus (ca. 490–480 v. Chr.), von denen eine auf Tafel 29, 7 abgebildet ist (Boehring 228). Ferner wurde in einem der Mosaikfußböden eine Bronzemünze der Insel Gaulos gefunden (Abb. Tafel 33, 19).

Erik Sjöqvist: Excavations at Serra Orlando (Morgantina). Preliminary Report II, in American Journal of Archeology, Vol 62, 1958, 2, p. 155 ff. W. Schw.

Nendaz (Valais) 1956. Trouvaille occasionnelle d'un follis de Maximien Hercule, frappé à Carthage vers 300, marque monétaire A/PKS.

SGU 46, 1957, 129.

Niedergösgen (Solithurn). Der Antoninianus des Probus, erwähnt in dieser Zeitschrift VII 71 unter Egerkingen, wurde in Niedergösgen gefunden. SGU 46, 1957, 130.

Nyon (Vaud). Colin Martin: Monnaies romaines trouvées à Nyon (Revue historique vaudoise, N^o II/1958, p. 67–75). Katalog von 60 Münzen (Einzelfunde) aus der Zeit von ca. 200 v. Chr. bis Valentinian III. (425–455) aus der Sammlung des Museums von Nyon. Der dortige Totalbestand an römischen Münzen besteht zur Zeit aus 472 Stücken; eine größere Anzahl von Fundstücken aus Nyon ist im 17. und 18. Jh., zur Zeit der bernischen Herrschaft im Waadtland, in die Sammlung der Berner Burgerbibliothek gekommen, weitere Stücke im 19. Jh. in das kantonale Museum in Lausanne. Der Abhandlung sind 5 Münztafeln beigegeben. F. Bdt.

Oestergotland (Schweden), s. S.

Oliveto Cetra (Prov. Salerno, Italien) am Oberlauf des Sele. Bei Grabungen in der Nekropole fanden sich je 1 Stater von Poseidonia und Kroton aus dem frühen 5. Jh., ein weiterer von Hyele/Velia 3. Jh., eine Bronze von Suessa und ein Denar des Monetars C. Maianus.

B. Neutsch, Arch. Anz. 1956, 371.

Pfäfers siehe Vättis.

Rahivere bei Jögeva (Estland). Nach estnischen Zeitungsmeldungen fand ein Schuljunge beim Kühehüten einen Schatz von Talern des 17. Jahrh. im Gewichte von nicht weniger als 14 kg. Der Fund wurde mit den Resten des Gefäßes, in dem er gefunden wurde, in das Historische Museum zu Tallin (Reval) gebracht.

W. Schw.

Rézheia (Algerien). P. Salama leistet der römischen Münzkunde des 3. Jahrhunderts mit dieser ausgezeichneten Fundpublikation aus Algerien einen vorzüglichen Dienst. Er weist nach, daß (1) 19 vom Direktor der Antiquitäten in Algerien im November 1943 von einem amerikanischen Soldaten erworbene, angeblich in der Umgebung von Maison Blanche gefundene römische Sesterzen. (2) ein im Brit. Museum vorgezeigter, Num. Chron. 1945, p. 163 von Harold Mattingly kurz verzeichneter Fundteil von 124 Sesterzen aus «Reghia» in Algerien und schließlich (3) der von der American Num. Society im März 1946 erworbene, Museum Notes II, 1947, p. 35 bis 51 von A. Abaecherli Boyce publizierte «Cape Matafu Hoard» von 130 Sesterzen Teile eines einzigen bei Réghaia (nicht «Reghia»), dem antiken Rusguniaae durch alliierte Soldaten 1943 ausgebaggerten Schatzfundes sind. 273 Sesterzen, von Vespasian bis Trebonianus Gallus reichend, konnten daher jetzt in einer übersichtlichen chronologischen Tabelle mit allen nötigen Details zusammengestellt werden, für die der Verf. zusammen mit A. A. Boyce verantwortlich zeichnet. Auf Grund der Münze des Trebonianus Gallus aus dem Schatzteil (1) kann die Vergrabungszeit nun mit großer Wahrscheinlichkeit auf 253, dem Jahre einer großen, durch eine Reihe von Inschriften bezeugten Eingeborenenerhebung, festgelegt werden. Mit den von A. A. Boyce früher (Museum Notes II, 1947, p. 44) vermuteten Christenverfolgungen unter Trajanus Decius hat die Vergrabung daher kaum etwas zu tun.

Pierre Salama. La Trouvaille de Sesterces de Rusguniaae. Revue Africaine, Tome CI, 1957, p. 205–245 mit 1 Münztafel und 1 Karte.

W. Schw.

Saint-Leonard (Valais). Sesterce de Faustine mère, Coh. 91, trouvé en 1956 dans une carrière de quartz.

SGU 46, 1957, 134.

Schaffhausen. Am Tannenbergr wurde eine «Kupfermünze» des Aurelian gefunden.

SGU 46, 1957, 134.

Serra Orlando, siehe Morgantina.

Statista/Kozani (Makedonien). Unter zahlreichen Funden aus einem 1958 freigelegten Grab war auch ein Tetradrachmon Philipps V. von Makedonien.

P. R. F.

Subingen (Solothurn). Neben der Straße Subingen-Derendingen fand der Schüler E. Kiener einen Victoriat aus dem 2. Jh. v. Chr. (Bestimmung durch Prof. D. Schwarz, Schweiz. Landesmuseum Zürich; 2. Jh. «nach» Chr., in SGU 46, 1957, 136 ist Druckfehler), ein in dieser Gegend sehr seltenes Vorkommen.

Bericht der Museen der Stadt Solothurn 1955, 17.

Türkheim (Schwaben), s. S.

Tuggen (Schwyz). Bei Grabungen, die anlässlich der Renovation der Pfarrkirche unternommen wurden, fand sich in einem Grab unter dem Kirchenboden ein Skelett mit Beigaben (Glasgefäß und dolchartiges Messer), nahe dabei in der Gipsschicht, wohl ebenfalls aus dem Grabe stammend, eine stark verkrustete Medaille aus dem Ende des 17. Jh., sehr wahrscheinlich aus der Werkstätte der Hamerani in Rom, mit Bildnis und Namen der Heiligen Antonius von Padua (S. ANTON -D. P.) und Franciscus (SAN. FRANCESC (?). ORA P. N.).

Von Sekundarlehrer J. Grüniger in Eschenbach (St. G.) der Redaktion vorgelegt und von dieser bestimmt.

Vaduz, s. S.

Vättis (St. Gallen). Ein Antoninianus des Claudius II., hier gefunden, könnte ein versprengtes Stück aus dem großen Vättiser Schatzfund sein.

SGU 46, 1957, 132 (unter Pfäfers).

Vollèges (Valais). Au Levron, alt. 1305 m., en août 1956, fut découverte une monnaie (denier? antoninien? Réd.) d'Héliogabale, Rv. MARS VICTOR, associée à des ossements.

SGU 46, 1957, 138.

Zarkos/Trikkala (Thessalien). Am Fuße der alten Akropolis von Phayttos wurde in einem Tongefäß ein Schatzfund geborgen, bestehend aus: Athen 7 Tetradrachmen, 1 Tetradrachmon Lysimachos, 3 Alexander d. Gr., 1 Demetrios Poliorketes, 2 Antigonos Gonatas (stempelgleich), 22 Drachmen Alexander d. Gr., 1 Philipp III., 1 Antiochos I. von Syrien, 1 Stater Boiotischer Bund, 1 Theben, 3 Sikyon, 1 Hemidrachme Lamia, Oitaia, Lokroi opunt., 3 AE Antigonos Gonatas. Publ. durch den Unterzeichneten vorgelesen.

P. R. F.

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft

Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktions-Comité: Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. F. Burckhardt/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich,
Dr. H. A. Cahn/Basel

Redaktor der Schweizer Münzblätter: Dr. Herbert A. Cahn, Rütimeyerstraße 12, Basel

Administration: Friedrich Reinhardt AG., Basel 12

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis:	Revue trimestrielle · Prix d'abonnement:
Fr. 10.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz. Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis:	par an (envoi gratuit aux membres de la Société suisse de numismatique) · Prix d'annonces: Un
Viertelseite Fr. 30.– pro Nummer, Fr. 90.– im Jahr.	quart de page Fr. 30.– par numéro, Fr. 90.– par an.

Inhalt – Table des matières

Colin Martin: A notre ami, Walter Niggeler, p. 97 | *Colin M. Kraay*: A propos des monnaies divisionnaires de Crotona, p. 99 | *Andreas Alföldi*: Iuba I. und die Pompeianer in Afrika, S. 103 | *Herbert A. Cahn*: TVLLIVS IMP, S. 108 | *Victorine von Gonzenbach*: Fliegende Götter, S. 110 | *August Voirol*: Die ersten Darstellungen von Christus und Maria auf byzantinischen Münzen, S. 113 | *D. Dolivo*: Contributions à la numismatique de la maison de Savoie, p. 118 | *Felix Burckhardt*: Die Münzverbrechen und ihre Bestrafung im Statutarrecht des lombardisch-insubrischen Gebietes, S. 120 | *Dietrich Schwarz*: Münzen und Medaillen der Trivulzio im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich, S. 128 | Numismatische Miscellen, S. 130 | Der Büchertisch, S. 131

A NOTRE AMI, WALTER NIGGELER

Il y a une vingtaine d'années, notre Société a renouvelé son Comité. Vous avez bien voulu accepter d'en devenir le trésorier et, depuis lors, avec une inlassable assiduité, vous avez tenu nos comptes, géré notre patrimoine, en un mot, administré les affaires de la Société avec une précision et une sollicitude dignes d'éloges.

Outre cela, par votre affabilité vous avez contribué à créer au sein du Comité une atmosphère amicale dont tous vos collègues vous savent gré.

Par votre culture, vos connaissances étendues dans la numismatique antique et dans l'histoire de l'art, votre goût pour les belles choses et votre souci de précisions historiques, vous avez été pour tous les membres de notre Société un exemple.

Votre esprit éveillé, votre tempérament toujours alerte ne laissaient pas soupçonner que vous approchiez de votre quatrevingtième anniversaire. Vos amis ont tenu à marquer cet événement et, pour honorer l'art de la gravure, dont vous êtes un si fervent adepte, ils ont pensé vous témoigner leur respect et leur amitié en vous offrant une médaille à votre effigie. Ce projet a pu être réalisé grâce à l'enthousiasme de tous ceux qui ont le plaisir de



vous connaître. Que cette médaille soit pour vous, avec le présent fascicule de notre Gazette, le témoignage de notre amitié, de notre estime et de la gratitude de la numismatique à l'égard du mécène que vous avez toujours été pour elle.

La Société suisse de numismatique
Son président:

Colin Martin

COLIN M. KRAAY

A PROPOS DES MONNAIES DIVISIONNAIRES DE CROTONE

Le statère crotoniate est un tridrachme pesant environ 8,10 g. ; la drachme pèse par conséquent environ 2,70 g., le triobole 1,35 g., le diobole 0,90 g. et l'obole 0,45 g. Ces trois dernières dénominations ont toutes le trépied de Croton au droit, mais ont au revers des types qui ne se trouvent pas normalement associés avec Croton.

Le monnayage de Croton se laisse diviser en deux groupes selon la forme du trépied qui figure au droit de ces monnaies. Dans le groupe plus ancien les anneaux servant de poignées sont fixés à même le rebord de la cortine, dans le groupe plus récent (quatrième siècle) ces anneaux se trouvent sur une espèce de col émergeant de la cortine.

- A 1. Triobole. Rv. Pégase, l'aile recourbée, volant à d. ou à g. ; au-dessous ♀ Fig. 1 — Oxford. 1,29 g. C'est de loin la plus commune des divisionnaires de Croton ; le trépied au droit est toujours de la forme plus ancienne sans le col. La plupart des poids oscillent autour de 1,25 g. Le type est clairement copié des monnaies de Corinthe, et il faut souligner que l'on est allé jusqu'à imiter le *Koppa*, sans doute parce qu'en l'occurrence cette lettre pouvait aussi bien signifier Croton que Corinthe.
- A 2. Diobole. Rv. Protomé de Pégase, l'aile recourbée, volant à g. ; au-dessous, ○○ Cette rare division (BMC 58, SNG Cop. 1794) porte la marque de valeur d'un diobole, mais son poids, comme celui de A 1, est légèrement inférieur (0,82 g.). Les deux exemplaires ont le trépied du type plus ancien.
- B. Triobole. Rv. Sépia. Fig. 2 — Oxford. 1,21 g. Ces pièces se rencontrent aussi bien avec les deux types de trépieds. Quelques uns des trépieds plus anciens sont flanqués soit à droite, soit à gauche, par une grue, symbole commun sur les statères. Les poids ont tendance à être inférieurs à ceux des trioboles avec le revers du Pégase.
- C. Triobole. Rv. Chouette debout à g. ; à d. ou à g. ♀PO (ces lettres semblent avoir été délibérément arrondies de façon à suggérer la marque de valeur d'un triobole). BM (1,24 g.) — fig. 3 ; Naples (Santangelo 6417 1,10 g.) — fig. 4 : H. Weber 1013 (1,32 g.).
Une autre monnaie très rare qui a toujours le type du trépied le plus ancien.
- D. Diobole. Rv. Lièvre courant à d. ; au-dessus et au-dessous ○. Ce type existe avec les deux modèles de trépied, quoique le type plus ancien soit bien moins commun. Celui-ci est généralement flanqué d'une grue (É. S. G. Robinson — fig. 5 : 0,82 g. ; BMC 61, Jameson 427) ; les monnaies avec les trépieds plus tardifs ont toujours le type du revers entouré d'une bordure linéaire. Les marques de valeur sont toujours présentes ; le poids des pièces oscille autour de 0,75 g, ce qui est un peu faible pour des dioboles.

- E 1. Triobole. Rv. Crabe ; au-dessous, inversé et rétrograde, $\varphi \supset \circ$; grénétis. Naples (Santangelo 6390) — fig. 6, 1,27 g.
- E 2. Obole. Rv. Crabe ; au-dessous, $\varphi \supset \circ$ De Luynes 712. Les deux pièces E 1 et E 2 paraissent uniques ; l'obole fait son plein poids (0,45 g.). Le trépied du triobole, avec des serpents entre les pieds, paraît être d'un modèle plus archaïque que ceux des autres fractions.
- F. Dénomination incertaine. Rv. Coq marchant à d. ; au-dessus, *VVA* (?). 1,41 g. Autrefois H. Weber 1006, depuis B. M. — fig. 7. Le type de cette monnaie unique est une copie soignée de celui d'Himère, jusqu'aux lettres incertaines qui se trouvent dans le champ au-dessus du coq ; le trépied est du type plus ancien. Le poids surprend, non seulement parce qu'il dépasse le poids théorique du triobole (1,35 g.), mais encore le poids de tous les autres trioboles connus ; à l'exception de SNG Cambridge 781 (1,40 g.), aucun autre ne semble dépasser le poids de 1,33 g. On ne saurait trop baser sur le poids d'un seul exemplaire, mais il y a des raisons, exposées plus bas, qui font penser que le poids inusité de cette monnaie, n'est pas dû au hasard.

Les monnaies divisionnaires servent normalement à trois usages : 1^o à fournir un moyen de paiement au commerce de détail à petite échelle, 2^o à faire le change lorsqu'une grosse monnaie est donnée pour des marchandises de petite valeur, et 3^o à faire l'appoint d'une somme importante. Dans le monde antique toutefois, circulaient côte à côte de nombreuses monnaies, toutes à valeur intrinsèque, mais appartenant à des étalons différents. On peut présumer, par conséquent, que les petites monnaies remplissaient une quatrième fonction — celle de faciliter le change entre des systèmes monétaires différents. Il est possible que ce soit là le rôle des fractions crotoniates en question.

Au cours de la première moitié du 5^e siècle, les statères et les drachmes de Crotona ont d'ordinaire comme type du revers, un trépied incus ou bien, plus rarement, un aigle ou un casque incus. Les divisions, par contre, non seulement ont des types en relief, mais encore ces types s'inspirent de certains monnayages bien connus. Le Pégase et le φ sont empruntés aux statères et drachmes corinthiens de la première moitié du 5^e siècle, le protomé de Pégase du diobole au triobole corinthien. Le poulpe figure au revers de la litra de Syracuse émise en différentes occasions au cours du 5^e siècle ; une monnaie populaire, semble-t-il, à en juger d'après le nombre relativement fréquent des imitations semi-barbares (Boehring, pl. 29). Il faut noter que la litra n'a pas le même poids que le triobole crotoniate. La chouette rappelle Athènes, le lièvre Messana ou Rhegium après 480, le crabe enfin Agrigente. Le coq est fidèlement copié de ces émissions d'Himère qui furent interrompues lorsque cette ville tomba sous le contrôle de Théron d'Agrigente, peu avant 480 ; même les mystérieuses lettres ou chiffres sont répétés au-dessus du coq à Crotona.

L'étalon adopté par Crotona et les autres cités achéennes de l'Italie du Sud, se révèle comme une variante de l'étalon corinthien ; il comprend la subdivision typiquement corinthienne du statère en trois drachmes, mais le statère lui-même pesant environ 8,1 g., est plus léger d'un demi-gramme que celui de Corinthe. Toutes les monnaies divisionnaires de Crotona cependant, à l'exception de celle avec le coq, reproduisent les types de villes qui utilisaient soit l'étalon corinthien avec un statère de 8,7 g., soit l'étalon euboïque-attique avec une monnaie standard du double de ce poids (17,4 g.). Le coq d'Himère est emprunté au monnayage antérieur à 480, lorsqu'une drachme de 5,7 g. était en usage ; après 480 Himère se conforme à l'étalon euboïque-attique.

Les statères de Crotona n'étaient donc pas immédiatement convertibles en monnaie des principaux systèmes en usage en Sicile, mais les subdivisions crotoniates portant des types étrangers, pouvaient être utilisées à cette fin. Les tétradrachmes de Syracuse,



d'Agrigente, de Messine ou d'Athènes pèsent environ 17,4 g., alors que deux statères crotoniates ne pèsent que 16,2 g. Mais l'appoint pouvait être fait en ajoutant un triobole crotoniate qui pesait pratiquement environ 1,25 g. Effectivement, ce poids est un peu léger pour un triobole de Crotone, dont le poids théorique serait d'environ 1,35 g., mais il est probable que le poids est délibérément faible dans le but de faciliter le change entre monnaies appartenant aux étalons euboïques et celui des villes achéennes en Grande-Grèce. Comme les types des revers, ce poids indique que le rôle primordial de ces divisions était de servir au change des monnaies étrangères plutôt qu'aux besoins du commerce intérieur de Crotone. A l'intérieur des territoires contrôlés par Crotone, ces

monnaies divisionnaires étaient probablement acceptées comme des monnaies de crédit et pour cette raison portent parfois des marques de valeur.

Ainsi, la relation des systèmes de Corinthe et de Crotonne s'établit comme suit :

<i>Corinthe</i>	<i>Crotonne</i>
6 drachmes (2 statères)	= 6 drachmes (2 statères) + triobole
4 drachmes	= 4 drachmes + diobole
2 drachmes	= 2 drachmes + obole

Il reste la pièce unique avec le coq d'Himère au revers. Elle seule parmi ces monnaies divisionnaires est dérivée d'une émission qui n'est pas basée sur les étalons corinthien ou euboïque. Cette circonstance explique probablement son poids de 1,41 g. A l'origine, Himère utilisa une drachme de 5,7 g., mais depuis 480 environ, elle changea son étalon en adoptant le système euboïque-attique habituel avec ses principales dénominations de 8,7 et de 17,4 g. Crotonne pouvait procéder au change de ces dernières, de la façon déjà décrite, mais le change de la drachme de 5,7 g., restait une difficulté. Elle pouvait être résolue en ajoutant deux divisionnaires avec le coq à une drachme d'Himère de façon à l'amener au poids d'un statère corinthien (soit $5,7 + 1,45 + 1,45 \text{ g.} = 8,6 \text{ g.}$). La raison probable pour ne pas procéder à l'opération avec une seule fraction d'un poids de 2,9 g. était de conserver à la monnaie au coq un poids voisin de celui d'un triobole crotoniate, pour lequel elle pouvait passer dans le commerce intérieur.

Parmi les divisionnaires, celle au Pégase est de loin la plus commune. Il en résulte que les marchands de Crotonne utilisaient couramment les Pégases de Corinthe, aussi bien chez eux qu'en Sicile.

Cependant, à première vue, les surfrappes faites par Crotonne semblent contredire cette constatation. A l'encontre des autres villes de l'Italie du Sud, Crotonne n'a pour ainsi dire jamais surfrappé sur des monnaies de Corinthe. Il n'en existe qu'un seul exemple parmi dix-sept surfrappes identifiées. La raison en est probablement chronologique. Au début du 5^e siècle, plusieurs cités siciliennes (en particulier Agrigente, Géla et Sélinonte) émirent quantités de didrachmes qui se prêtaient à la surfrappe et furent en effet très souvent surfrappés en Italie du Sud. Mais au cours du siècle, suivant l'exemple de Syracuse, nombreuses furent les cités qui abandonnèrent le didrachme en faveur du tétradrachme. A partir de ce moment et jusqu'à ce que l'approvisionnement en didrachmes fut épuisé, la Sicile ne fournit plus de flans susceptibles d'être surfrappés en Italie du Sud. Depuis, seulement les monnaies de Corinthe furent communément utilisées à cet effet. Vers le milieu du siècle, Crotonne semble avoir subi une éclipse économique et avoir émis très peu de monnaies. Ainsi, l'absence à Crotonne de monnaies corinthiennes surfrappées s'explique par le tarissement du monnayage juste au moment où l'approvisionnement en flans en provenance de la Sicile s'arrêta. Les monnaies divisionnaires de Crotonne prouvent toutefois, que la monnaie corinthienne était aussi familière aux marchands de Crotonne au cours de la première moitié du 5^e siècle, qu'elle l'était incontestablement, à la lumière des surfrappes, aux marchands de Métaponte et de Tarente.

(Version française par Pierre Strauss.)

IUBA I. UND DIE POMPEIANER IN AFRIKA

(Zu den Münzquellen der Geschichte der Bürgerkriege, I.)

*W. Niggeler zum 80. Geburtstag
in Dankbarkeit und Hochschätzung gewidmet.*

Der seltene Denartypus (Taf. I 2—12; II 1—7, 10) mit den Namen der zwei pompeianischen Konsuln des Jahres 49 v. Chr. verdient eine eingehendere Untersuchung. Ernest Babelon hat den bärtigen Kopf auf der Vorderseite als Juppiter Pluvius bestimmen wollen¹, und Grueber folgt ihm, wenn auch mit etwas Unbehagen², ebenso Sydenham³. Die Kultstatue der Göttin der Rückseite benennen die Verfasser der eben zitierten Katalogwerke Artemis Ephesia und meinen aus diesem Grunde, daß diese Prägung in Kleinasien entstanden sei. Diese Behauptungen erweisen sich bei einer etwas genaueren Prüfung als irrtümlich. Betrachten wir zuerst die Darstellung der Göttin.

I.

Die berühmte Statue der ephesischen Artemis, deren Oberkörper mit milchspendenden Brüsten geradezu besät war⁴, ist nicht etwa wie ein Ikon der heiligen Jungfrau aufzufassen, bei dem ein Zweifel über die Identität überhaupt nicht aufkommen kann; im Gegenteil: das allgemeine Schema einer solchen holzklotzartigen Figur mit seitwärts ausgestreckten Händen, die je auf einen Kandelaber gestützt sind, ist in der archaischen Kunst der Griechen sehr beliebt und verbreitet. Die Kultstatue der Stadtgöttin von Tabai in Karien⁵, oder diejenige von der Aphrodite von Aphrodisias⁶, ja auch syrische Gottheiten⁷ sind ebenso gestaltet, um nur einige Beispiele aufs Gratewohl zu nennen. In unserem Falle ist jedoch dieser allgemeine archaische Statuentypus so gänzlich anders geformt als die ephesische Diana⁸, daß die Identifizierung mit ihr ausgeschlossen ist. Um uns darüber Klarheit zu schaffen, müssen wir uns auch mit den Varianten unseres Bildtypus etwas beschäftigen. Eine erste Klassierung wird durch die Beschriftung geboten. Denn es ist ohne weiteres klar, daß die längere Legende L. LENTVLVS — C · MARC · COS · mit der korrekten Wiedergabe des Vornamens des Gaius Marcellus (Taf. I 1—6) früher sein muß als die offenbar mißverständene Namensform MAR (Taf. I 7—12 und II 1—7) des zweiten Konsuls. Etwas weiter führt uns die Tatsache, daß, während der Kopf der Vorderseite bis zum Ende der Prägung auffallend sorgfältig ausgeführt ist, sich die Qualität des Rückseitenbildes um so schneller und gründlicher verschlechtert. Eben diese Entartung gestattet uns, die früheren Stempel von den späteren zu scheiden.

¹ In seinem bekannten Werke, *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine*, I, 1885, 426 Nr. 66. Vgl. M. v. Bahrfeldt, N. Z. 28, 1896 (1897) 102, Nr. 21 und Taf. 5, 105.

² BMC Rep. 2, 1910, 487 Anm. 1: «The head on the obverse is somewhat uncertain, but it may be of Juppiter.»

³ The Coinage of the Roman Republic 1952, Nr. 1031.

⁴ H. Thiersch, *Artemis Ephesia* (Abh. Gött. ph.-h. Kl. 3. Folge Nr. 12) 1935 bietet eine umfassende Übersicht über all die Varianten des statuarischen Typus. Vgl. auch Fritz Eichler, ÖJh. 42, 1955 Beibl. 1 ff.

⁵ B. V. Head, BMC Caria, 1897, Taf. 25, 6.

⁶ Ebda., Taf. 7, 1. 3. 4. 7.

⁷ G. F. Hill, BMC Palestine, 1914, Taf. 6, 1. 5. 6. 7.

⁸ Dies ist auch H. Thiersch, 80 f., Nr. 106 entgangen.

Zweifellos an den Anfang gehört der Reversstempel, den ich nur aus dem erfreulich tadellosen Exemplar im Medagliere Vaticano (Taf. I 2 und stark vergrößert Taf. IV 2) kenne. Für die Beurteilung der Einzelheiten der Darstellung des Idols müssen wir also diesen Stempel als maßgebend erachten. Unter dem zylindrischen Aufsatz (Polos) erscheint hier unverkennbar der Löwenkopf der Göttin, der bisher nicht erkannt wurde; der Kopf ist von zwei symmetrischen Schlangen flankiert, die von den Schultern sich aufbäumend ihre Rachen aufsperrn. Der Oberkörper ist eine normale Frauenbüste, ohne die Polymastie der ephesischen Artemis. Die Taille ist mit einer sonderbaren Umhüllung gegürtet, die an der rechten Hüfte schildartig emporschwillt und in der Mitte einen Löwenkopf in Vorderansicht darzustellen scheint — so daß sich die Vermutung aufdrängt, die Schürze sei ein Löwenfell. Das lange Kleid, das bis zum Boden reicht, ist durch symmetrisch angelegte, vertikale Perlen- oder Edelsteinreihen verziert. Die folgenden zwei Revers-Stempel, die durch die Denare Taf. I 3—6 vertreten sind, wahren dieses Schema im großen und ganzen, aber der Löwenkopf der Göttin nimmt eine menschenähnliche rundliche Form an: der Stempelschneider wird unfähig gewesen sein, den winzig kleinen Tierkopf genau wiederzugeben.

Die zweite Typenvariante mit der abgekürzten Legende fängt wohl mit dem Revers-Typus Taf. I 7—8 an, weil dieser einmal (Taf. I 7) mit dem frühesten Kopftypus (Taf. I 2) verbunden ist. Der Löwenkopf der Gottheit ist besonders am Neapler Exemplar (Taf. I 8) deutlich; aus den beiden Schlangen wird ein schleierartiger Hintergrund hinter dem Löwenkopf; die Schürzung mit dem Löwenfell wird weggelassen und die Perlenreihen des Kleides werden zu Punkten verflüchtigt, die an den Beinen verstreut bis zum Saum des Kleides herunterreichen. Ähnlich ist der Reversstempel des Denars der Sammlung Nordheim (Taf. I 9), wo der geöffnete Rachen der Löwin auffällt. Die nachfolgenden Stempelvarianten fallen vor allem dadurch auf, daß der Tierkopf der Gottheit verlängert wird und ohne viel plastische Gestaltung eher wie ein Pferdeschädel als das Haupt einer Katzenart aussieht; aus den Schlangen sind zwei flügelartige Gebilde geworden (Taf. I 10—12; II 1—2 und 6). Am Ende folgten noch Reversstempel, bei denen der Kopf ganz zerzaust — fast wie absichtlich verunstaltet — worden ist (Taf. II 3—5 und 10).

Wenn wir nun die einzelnen Merkmale dieser Kultstatue näher prüfen, so ergibt es sich zunächst, daß löwenköpfige Gottheiten in der östlichen Mittelmeerwelt weithin verbreitet gewesen sind. Die Erinnerung an die Löwin-Artemis, an die Herrin der Tiere Kleinasien, ist bei dem dortigen Griechentum auch in der klassischen Epoche nicht ausgelöscht worden⁹. Die geflügelten und gehörnten Löwen am Nimbus wie an den Schultern und am Körper der ephesischen Artemis sind ein sich ständig wiederholendes Zubehör ihrer Kultstatuen¹⁰, an ihre ursprünglich zoomorphe Gestalt erinnernd; ja es scheint, daß an einem offiziellen Tonsiegel der Tempelkanzlei von Ephesos die Göttin ein Löwengesicht hat¹¹. Wenn auch diese Gottheit schon wegen der völlig andersartigen Körperbildung in unserem Fall nicht in Betracht kommt — war doch die ephesische Göttin in der Öffentlichkeit der hellenistisch-römischen Zeit niemals löwenköpfig dargestellt —, so bietet eine andere Möglichkeit für die Identifizierung mit unserem Idol die löwenköpfige Astarte Me-

⁹ Sie steckt auch hinter dem poetischen Gleichnis der Ilias (21, 483 f.):

... τοξοφόρω περ εούση, ἐπεὶ σε λέοντα γυναῖξι
Ζεὺς θῆκεν, καὶ ἔδωκε κατακτάμεν ἦν κ' ἐθέλησθα.

¹⁰ Thiersch, Taf. I-II., IV 1., V., VI 1., VII. usw.

¹¹ Ebd. 77 f. Thiersch schreibt darüber: «Kopf zum Teil abgerieben, so daß er jetzt ein katzenartiges Aussehen hat.» Herr Dr. R. Noll, Kustos der Antikensammlung am Kunsthistorischen Museum in Wien, den ich um Nachprüfung bat, schrieb mir am 30. Juli 1957: «Wunschgemäß habe ich mir das Original des Siegels Inv.-Nr. V 2059 angesehen und kann Ihnen nur bestätigen, daß der vermutete Löwenkopf durchaus möglich, ja sogar wahrscheinlich ist.»

sopotamiens¹², die sich nicht nur in Kleinasien¹³ und in Ägypten¹⁴, sondern auch in Nordafrika eingebürgert hatte. Da wir weiter unten die afrikanische Herkunft unserer Prägung stark in Erwägung ziehen werden, möchten wir hervorheben, daß der löwenköpfige *G(enius) t(errae) A(fricae)*¹⁵, der nur 1—2 Jahre später als unser Münztypus auf die Denare des Metellus Scipio gesetzt worden ist (Taf. III 9—12), einige gemeinsame Züge mit der in Rede stehenden Göttin aufweist; die horizontale Schraffierung der Oberarme der «Genius» benannten Gottheit, die ebenso viele Armspangen wie Linien andeuten könnten, ist auch an den Oberarmen unserer löwenköpfigen Artemis vorhanden (Taf. I 6). Weiter hat der «Genius» nicht nur einen normalen weiblichen Oberkörper, sondern sein Unterleib scheint mit einem Löwenfell umhüllt zu sein, das durch einen umlaufenden Perlstreifen festgehalten wird. Neben diesem ägyptisierenden Typus der Landesgöttin von Afrika kennen wir auch eine andere, hellenisierende Version durch Terrakottafiguren wie Taf. IV 1¹⁶; und *Virgo Caelestis-Tanit*, die karthagische Hauptgöttin, wird auch stets mit dem Löwen verbunden; entweder reitet sie auf dem königlichen Tier, wie auf den severischen Reichsmünzen, oder wird sie als Astralgottheit mit dem Löwenstern verknüpft¹⁷. Das Auftauchen eines so abstrusen löwenköpfigen Idols wie unsere Artemis auf einer römischen Prägung wäre auch viel verständlicher, wenn es ein afrikanisches Kultbild wäre: die bittere Not brachte es mit sich, daß *keine* Prägung der Pompeianer eine Anspielung auf Afrika entbehren konnte; davon unten mehr.

Nur noch zwei Einzelzüge unseres Artemis-Idols sollen kurz berührt werden. Die beiden Schlangen scheinen eine sekundäre Umformung der Hathor-Frisur zu sein¹⁸, die wegen des Löwenkopfs notwendig geworden ist, da er die Abbildung der Frauenhaare unmöglich machte. Die zwei großen flügelartigen Lappen, die dann hinter dem Kopf an Stelle der Schlangen abgebildet erscheinen (Taf. I 10—12; II 1), stammen auch aus der orientalischen Kunsttypologie¹⁹. Die merkwürdige Schürzung unseres Idols kommt m. W. nur noch auf dem Intaglio in Paris Taf. IV 5 vor, dessen Darstellung mit unserer Figur auch sonst verwandt ist. H. Thiersch²⁰, der diese Analogie nicht erkannte, beschreibt sie folgenderweise: «Wenn antik, aus dem üblichen Typus (nämlich der Ephesia) jedenfalls ganz herausfallend . . . Mauerkrone mit drei dünnen Randtürmen. Großes schmales (Frauen-)Gesicht. Hathorlocken . . . natürlich gestaltete . . . Brust . . . Die Partie der Oberschenkel aber mit schräg sich überschneidenden Strichen wie mit den Fäden eines Garn-

¹² E. P. Dhorme-R. Dussaud, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie* (Coll. Mana), Paris 1945, 365. An dieser Stelle möchte ich meinen verehrten Freunden J. Leclant (Strasbourg) und A. D. Nock (Cambridge, Mass.) für reiche bibliographische Hinweise danken, die ich im Rahmen dieser kleinen Notiz überhaupt nicht ausschöpfen konnte; ferner Dr. L. Poinssot in Algier, der ebenso nützliche Angaben in Hinsicht auf afrikanische Kulte zur Verfügung gestellt hat.

¹³ L. Robert, *Hellenica* 10, 1955, 163 f.

¹⁴ E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians* 2, 1904, 279 (Abb.). C. De Witt, *Le rôle et le sens du lion dans l'Égypte ancien*, 1951, 367 ff. D. Le Lasseur, *Les déesses armées dans l'art classique et les origines orientales* 1919, 240 ff. und Abb. 100. E. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, 6, 1931, 113 und 13, 1934, Taf. 521.

¹⁵ Babelon, a. o. 1 (1885) 278 und 280 Nr. 51. Für die Richtigkeit der Auflösung spricht der der gleichzeitige Gebrauch im *Bell. Afr.* 24, 3 und 26, 3 des Ausdrucks *terra Africa*.

¹⁶ A. Merlin. *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, 1910. L. Carton, *Comptes-rendus de l'Académie d. Inscr.* 1918, 338 ff.

¹⁷ Anthol. Lat. 1 n. 24 Buecheler. A. v. Domaszewski, *Abhandlungen zur römischen Religion*, 1909, 148 ff. W. Gundel, *Dekane und Dekansternebilder* (Stud. Bibl. Warburg 19) 1936, 13. 18. 356.

¹⁸ Vgl. R. Pettazzoni, *Ausonia* 4, 1909, 181 ff. und 187 Abb. 5, Cl. F. A. Schaeffer, *Syria* 10, 1929, 285 ff. und Taf. 54, 2. Roschers *Mythol. Lex.* 1, 653. I. B. Pritchard, *The Ancient Near East in Pictures*, 1954, Nr. 465-474 und sonst oft. — Die beiden Schlangen neben der afrikanischen Variante des Asklepios Taf. I 1 sind an Stelle der alleinigen Kultschlange der ursprünglichen griechischen Typen getreten.

¹⁹ Vgl. zum Beispiel P. Gauckler, *Le sanctuaire syrien du Janicule*, 1912, 210 ff. 213 und Taf. 34.

²⁰ Vgl. o. Anm. 4, 76 Nr. 95 und Taf. 48, 16.

knäuels kreuzweise übersponnen.» Dies dürfte eventuell eine Variante desselben Kultbildes sein, wie es unser Münzbild aufweist.

Soweit läßt sich durch die Analyse des Reversbildes die Umgebung bestimmen, aus welcher der mit den Namen der Konsuln Lentulus und Marcellus signierte Denar hervorgegangen ist.

II.

Einen Schritt weiter führt uns eine Zwitterprägung, die ich in der Sammlung der Akademie der Wissenschaften in Turin vorfand (Taf. III 4), und die unsere Rückseite mit der Vorderseite eines Proquaestors Varro verkoppelt und dadurch den Prägeort der beiden Typen am gleichen Ort sichert.

Der Varro-Denar wurde früher in die Zeit des Seeräuberkrieges von 67 v. Chr. versetzt, und noch C. Cichorius²¹ hat sich dieser Ansicht angeschlossen. Doch hat schon Mommsen festgestellt²², daß diese Münzen viel später, um den Beginn des Bürgerkrieges, geprägt worden sind, und H. A. Grueber²³ mit E. A. Sydenham²⁴ datieren diese Emission mit den Denaren eines zweiten Proquaestors, des Cn. Piso, auf welchen ebenfalls Pompeius Prokonsul genannt wird (Taf. II 11 und 12), auf die Jahre 52—49 v. Chr., bzw. auf 49. Daß bei diesem Zeitansatz der VARRO PRO Q(*uaestore*) nicht der berühmte Polyhistor, sondern nur ein junger Mann mit demselben Cognomen sein kann, hat T. R. S. Broughton festgelegt²⁵.

Was nun die geographische Zuweisung der Varro-Emission anbetrifft, hat Mommsen mit einigem Zögern²⁶ auf Spanien geraten, weil — so meinte er — es sonderbar gewesen wäre, wenn die Pompeianer, die während des Krieges sonst allerorts gemünzt haben, nur in Spanien, wo so viel und oft römisches Geld geschlagen worden war, sich dessen enthalten haben sollten²⁷. Diese Meinung hat auch Grueber geteilt. Doch hat Caesar den Legaten des Pompeius nicht viel Zeit zur allgemeinen Kriegsorganisation gelassen. Über Cn. Piso wissen wir nur, daß er in Afrika gegen Caesar foht²⁸; nichts verlautet über seine angenommene Teilnahme am spanischen Feldzug unter Afranius und Petreius. Außerdem beziehen sich die Reverse des Piso mit dem Kriegsschiff (Taf. II 11—12) unmißverständlich auf ein Flotten- oder Küstenkommando. Übrigens weicht der Stil dieser Stücke von dem der Varro-Ausgabe erheblich ab, so daß man sie wohl in eine benachbarte Region, aber nicht in dieselbe Prägestätte verlegen kann.

Die pompeianischen Silberprägungen auf Sizilien und am Balkan führen alle möglichen Magistratspersonen an, wie die Namen der Konsuln, eines Praetors und eines *triumvir monetalis* desselben Jahres. Pompeius wird aus Gründen der überspitzten Legalität, die die Furcht und Eifersucht des Senates gegenüber dem Generalissimus tarnte, mit Schweigen übergangen. Demgegenüber nennen die Varro- und Cn. Piso-Denare Pompeius, wenn auch nur als Proconsul und nicht als Imperator. Dies wäre in Kleinasien, wo die Flotte den gleichen Männern, die in Griechenland operierten, unterstand, kaum der Fall gewesen. Der Ort der Sonderprägung scheint also außerhalb dieser Gebiete zu liegen. Der Zeuskopf der Varro-Prägung hat andererseits eine gewisse Verwandtschaft mit dem Zeuskopf der in Nord-Afrika geprägten Denare des Metellus Scipio aus der unmittelbaren Folgezeit

²¹ C. Cichorius, *Römische Studien*, 1922, 193 ff.

²² Th. Mommsen, *Geschichte des römischen Münzwesens*, 1860, 654 f.

²³ BMC Rep. 2, 362 f.

²⁴ Nr. 1033, wo das fehlerhafte MAG statt MAGN von Grueber abgeschrieben wurde.

²⁵ T. R. S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic* 2, 1952, 100 A. 7.

²⁶ Loc. cit., 654: «Nichts ist schwieriger, als über die folgenden Münzen des Pompeius aufs Reine zu kommen.»

²⁷ Ebd. 655 fff.

²⁸ Bell. Afr. 3, 1; 18, 1. Tac., Ann. II 43, 3.

(vgl. Taf. III 3 mit 5), deren Typus ebenfalls die Herrschaft des obersten Gottes veranschaulicht. Neben dem Zeichen der legitimen Regierung, der *sella curulis*, ist links eine Kornähre dargestellt, und rechts wächst etwas aus der Erde empor, das logischerweise am ehesten doch auch ein Bodenprodukt sein sollte, um das Wunschbild des Segens und der Ordnung, das durch das Füllhorn mit der Waage versinnbildlicht wird, zu ergänzen (Taf. III 5—8). Eine gallische Kriegstrompete, wie man meinte ²⁹, ist es zweifellos nicht; wenn es auch an einen Greifenkopf mit einem Objekt im Maul erinnert, ist es bewußt asymmetrisch gezeichnet und dürfte vielleicht eine Silphiumblüte sein, wie sie auf den kyrenäischen Münzen von der Silphiumstaude emporwachsend dargestellt zu werden pflegt. Der griechische Stil der Prägung könnte dazu gut passen. Zwischen den Emissionen von Varro und Scipio könnte dann der Denar mit dem Namen von L. Lentulus und C. Marcellus geprägt worden sein. Er kann, wenn er — wie wir annehmen — in Afrika geprägt worden ist, nur nach der Niederlage des Curio, nicht vor der zweiten Hälfte von 49 entstanden sein; da das Amt dieses Konsulpaars auch auf das folgende Jahr verlängert wurde, kommt auch 48 als Entstehungsdatum in Betracht.

III.

Der Bartkopf an der Vorderseite des Denars mit der löwenköpfigen Artemis wurde, wie erwähnt, von E. Babelon ³⁰ Juppiter Pluvius genannt; während Grueber ³¹ und Sydenham (Nr. 1031) dies mit Recht nur mit Fragezeichen tun. In der Tat müssen wir dagegen starke Bedenken anmelden. Gegenüber den starr festgehaltenen Zügen des Götterkönigs der Varro- und Scipio-Denare (Taf. III 1—8) steht hier ein naturalistisches Porträt, dessen wechselnde Charakterisierung bei einem Idol unmöglich wäre.

Der früheste Gesichtstypus Taf. I 2 zeigt ein Berber-Profil, ganz wie das des Septimius Severus (Taf. I 1) ³². Die horizontalen Stufen des Bartes wären bei einem Idealkopf der Zeit nicht undenkbar ³³ und theoretisch könnte man zugeben, daß die melonenartigen Einschnitte der Frisur mit dem aus kugeligen Locken gebildeten Wulstkranz bei irgend einer Lokalgöttheit der hellenistischen Welt — kaum in Rom selbst — vorgekommen sein könnten. Dieser Kopftypus, der noch die Rückseiten mit der gekürzten Legende erreicht (Taf. I 7), wird jedoch rasch umgestaltet, ohne an künstlerischer Qualität zu verlieren. Der Bart beginnt sich in natürliche Locken aufzulösen und neue, kugelige Locken werden an den Scheitel aufgesetzt; die Stupsnase wird am Ende verlängert und gebogen (Taf. I 3 bis 6).

Die spätere Revers-Variante wurde dann mit einer neuen, sehr fein durchgebildeten Fassung des Porträts gepaart, mit einer edel geformten geraden Nase und leise gekräuseltem Bart, glatt anliegender Haarkalotte und einem viel glätteren Haarwulst als zuvor (Taf. I 8—12 und II 1). Am Ende wird die Nase zuerst nur ein wenig verlängert (Taf. II 2—5), dann erhält das ganze Gesicht einen viel markanteren Umriß (Taf. II 6—7), aber nicht im Sinne eines Zerfalls, einer Barbarisierung, wie die spätesten Metellus Scipio-Denare (Taf. II 12) zeigen, sondern man hat den Eindruck, als ob ein Stempelschneider eingegriffen hätte, der Porträtmünzen des Königs Juba I (Taf. II 8 und 9) geschnitten hatte. Mit diesen weisen die Gesichtszüge unseres Bartkopfes eine frappante Übereinstimmung auf. Dies würde bedeuten, daß nicht nur die «Künstlerhandschrift» die gleiche wäre, sondern auch das Porträt.

²⁹ Zum Beispiel Grueber, a. O., 2, 571; Sydenham, a. O. Nr. 1047.

³⁰ Babelon, a. O. I, 426 Nr. 66.

³¹ BMC Rep. 2, 467.

³² Einer ausgezeichneten Kennerin wie Lucy Shoe fiel dies sofort ein, als ich ihr den Kopf zeigte.

³³ Vgl. den herkulshaften *Genius populi Romani* des Denars BMC Rep. Taf. 42, 23.

Auf den ersten Blick erscheint eine solche Annahme absurd: die enorme Überlegenheit der Römer über die Stammeshäupter der durch sie beherrschten Länder, die gewohnte Anbringung der abstrakten Personifikation des Römerstaates oder seiner obersten Götter auf den Vorderseiten, die dann dem Porträt der wichtigsten zeitgenössischen Persönlichkeiten und schließlich der *sacra imago* des Kaisers Platz gaben, scheinen es zum vornherein auszuschließen, daß mit den Namen zweier Konsuln das Bildnis eines Barbarenkönigs auf staatlichen Prägungen der Republikaner verbunden sein könnte. Aber bei näherem Zusehen ergibt sich um so deutlicher, daß nicht unsere Annahme, sondern die Situation der Pompeianer in Afrika absurd gewesen ist: sie waren dem mauretanischen König auf Leben und Tod ausgeliefert; wie erniedrigend dieser in maßlosem Dünkel mit seinen römischen Verbündeten umging, welche hohen Ambitionen er hatte und wie er schließlich die Römer aus den afrikanischen Ländern verdrängen wollte, zeigt ein Blick auf den Sachverhalt, den uns die literarischen Quellen bewahrt haben. Daß dabei die Schande, mit welcher Roms Prestige befleckt wurde, noch größer war, als die römische Geschichtsschreibung es zugibt, liegt auf der Hand. (Fortsetzung folgt.)

HERBERT A. CAHN

TVLLIVS IMP



Am 7. Dezember vor 2000 Jahren wurde bei Gaeta Marcus Tullius Cicero von den Schergen des Antonius ermordet. An den Todestag des letzten großen Republikaners soll hier durch die Abbildung eines jener seltenen numismatischen Denkmäler mit seinem Namen erinnert werden, das sich in der Sammlung Niggeler befindet.

Die Münze ist bekannt. Es ist ein Cistophor, also eine Silbermünze, wie sie im frühen 2. Jahrhundert v. Chr. die pergamenischen Könige in vielen Städten Kleasiens eingeführt hatten und die bis in die Kaiserzeit die gängigste kleinasiatische Silbermünze bleiben sollte. Der Cistophor bezog seinen Namen von der «*cista mystica*», die im Efeukranz der Vorderseite dargestellt war. Der geflochtene runde Weidenkorb, aus dessen geöffnetem Deckel sich eine Schlange herauswindet, ist eine Andeutung der dionysischen Mysterien. Ein solcher Korb barg in allen griechischen Geheimkulten die heiligen Gegenstände, deren Anblick nur Mysteren, den Eingeweihten, gestattet war. Wie eine antike Quelle sagt¹, hielt man bei den Dionysosmysterien lebende Schlangen in den *cistae*, als Verkörperungen des Gottes: Pergamon, von wo die Cistophorenprägung ausging, hatte einen hochberühm-

¹ Clemens Alexandrinus *Protrepticus* 2; vgl. F. Lenormant, *Daremberg-Saglio* I 2, 1205.

ten Dionysoskult. Auf den Rückseiten der Cistophoren umwinden zwei Schlangen eine Bogentasche, die vielleicht an Herakles als den Stammesgott der Makedonenkönige erinnern sollte.

Die Römer ließen zunächst die gewohnten Bilder der Cistophoren unangetastet. Obwohl seit 133 v. Chr. das Gebiet des ehemaligen Königreiches Pergamon als Provinz Asia zum Imperium gehörte, zeigten diese Bilder keinerlei römische Hoheitszeichen, sondern betonten die Fiktion der Autonomie, in der sich die Griechenstädte Kleinasiens gefielen. Erst seitdem Pompeius Magnus die Provinz nach dem siegreichen Abschluß der mithridatischen Kriege i. J. 64 reorganisiert hatte, erscheinen die Namen der römischen Gouverneure auf den Cistophoren, und zwar in Latein neben den griechischen Stadt- und Beamtenamen. Damit sagen die Münzen zum ersten Male aus, wer Herr im Lande war. Als Cicero i. J. 58 versuchte, die Einkünfte seines Bruders Quintus, die dieser als Proconsul von Asia erhalten hatte, in Denare umzuwechseln, bestanden sie aus «pompeianischen Cistophoren»². Neben die Prägungen mit den Namen der Gouverneure von Asia treten die Cistophoren der Provinz Cilicia, einem riesigen Gebiet, das nicht nur Kilikien selbst umfaßte, sondern i. J. 58 noch um große Teile Phrygiens, um die Landschaften Südkleinasiens und um Zypern vermehrt wurde. Durch diese Provinz lief die klassische Heerstraße von West nach Ost, von Kleinasien nach Syrien und Mesopotamien, auf der durch Jahrtausende die Eroberer auf- und abmarschierten. Der erste Gouverneur der Provinz Cilicia, dessen Name auf den Cistophoren erscheint, war P. Cornelius Lentulus P. f. Spinther, Consul 57, Proconsul 56—54, ein Freund Ciceros und, wie es scheint, ein ausgezeichnete Beamter. Im Consulat des Lentulus war Cicero aus der Verbannung zurückgerufen worden. Der zweite ist der Consul d. J. 54, Ap. Claudius Ap. f. Pulcher, Proconsul in Cilicia 53—51. Pulcher war ein mächtiger Mann, Alt-Aristokrat mit Verbindungen zu allen Adelskreisen. Seine Schwiegersöhne waren Brutus und der jüngere Cn. Pompeius. Wir kennen ihn hauptsächlich aus Cicero's Briefen: ein finsterner, brutaler Blutsauger, der seine Provinz in arger Zerrüttung hinterließ, als er im Sommer 51 sein Amt abgab. Der dritte ist Cicero. Das Amt war ihm durch ein neues Gesetz, durchs Los zugefallen; er trat es ungerne an. Doch einmal eingesetzt, bedeutete ihm das Proconsulat Gelegenheit, seine humanen Ideale in der politischen Praxis anzuwenden. Und er tat es — innerhalb der Grenzen, die seiner Tätigkeit durch die Reichsinteressen, die Regierungstradition und die persönlichen Verflechtungen gesetzt waren. So scheute er sich nicht, die korrupte Verwaltung des Appius in den Briefen an die Familie und an Atticus bloßzulegen, ja den mächtigen Aristokraten selbst anzugreifen.

Phrygien hatte drei Hauptstädte: Synnada im Innern, Apameia und Laodikeia im Südwesten. Diese Diözesen oder Conventus waren die Administrationszentren der Provinzialverwaltung, wo der Proconsul Gericht hielt. In Apameia und Laodikeia hat Cicero wie seine Vorgänger Cistophoren geprägt. Sie sind, wie gesagt, heute äußerst selten. Ich kenne insgesamt sechs: zwei von Apameia³, auf denen sich Cicero PROCOS nennt, wohl im April 50 geprägt, als er sich dort aufhielt, und vier von Laodikeia — inklusive dem Exemplar Niggeler —, drei mit dem Titel IMPERATOR und dem Namen des lokalen Beamten Labas, Sohn des Pyrrhos (ΛΑΒΑΣ ΠΥΡΡΟΥ)⁴ und einer mit dem Titel PROCOS⁵. Zum IMPERATOR hatte sich Cicero Mitte Oktober 51 auf dem Schlachtfeld von Issos ausrufen lassen, nach einer erfolgreichen Polizeiaktion im Gebirge Amanos an der Südostgrenze seiner Provinz. Die zwischen Stolz und Selbstironie schwankenden Kommentare

² Ad Att. II 6, 2.

³ M. Pinder, Die Cistophoren, 200 (nach Dumersan). Regling-v. Sallet, Die ant. Münzen, 3. Aufl., 68 (Berlin).

⁴ Pinder 201 (Paris). Regling, ebd. (Berlin). Niggeler.

⁵ Imhoof-Blumer, Kleinasiat. Münzen I 263, 6: Sammlung Tsivuraki in Syra.

des Proconsuls möge man in seinen Briefen nachlesen. Die Cistophoren von Laodikeia mit TVLLIVS IMP sind jedenfalls nach diesem Ereignis geprägt worden, wohl Februar bis Anfang April 50, als sich Cicero dort aufhielt: es war der längste ständige Aufenthalt in dem gehetzten Leben des Gouverneurs, der andauernd von Ecke zu Ecke seiner riesigen Provinz unterwegs war.

Diese seltenen Denkmäler seiner Administration der Provinz Cilicia nennt Cicero in seinen Briefen nicht. Doch spricht er öfters allgemein von Cistophoren, bekam doch der römische Beamte seine Einkünfte in Landeswährung und hatte offenbar alle Mühe, sein Geld in die Reichswährung des Denars umzuwechseln. Die Operation, die 58 Cicero für seinen Bruder Quintus beim Quaestor in Rom vornehmen wollte, stieß schon auf Schwierigkeiten; er war schließlich bereit, Cistophoren anzunehmen⁶. Er selbst konnte seine Cistophoreneinkünfte (2 200 000 Sesterzen) von Kleinasien nicht mitnehmen, sondern deponierte sein Geld bei den Publicani (Staatspächtern) in Ephesos. Er hatte noch im folgenden Jahre alle Mühe, darüber zu disponieren⁷.

Auf den Cistophoren, die Q. Metellus Scipio, der Führer der Pompejaner, zwei Jahre später in Pergamon prägte, umwinden die zwei Schlangen nicht mehr die Bogentasche des Herakles, sondern den römischen Legionsadler. Und im Jahre 42 erscheint das erste Bildnis eines Römers anstelle der Cista Mystica, vom Efeukranz umgeben: Marc Anton, der neue Dionysos.

⁶ Ad Att. II 6, 2; II 16, 4.

⁷ Ad fam. V 20, 9. Ad Att. XI 1, 2.

VICTORINE VON GONZENBACH

FLIEGENDE GÖTTER

Auf dem besterhaltenen römischen Mosaik unseres Landes, in der Villa von Boscéaz bei Orbe (VD), sind sieben große Götter des römischen Pantheon als Beherrscher der ihnen zugehörenden Planeten dargestellt. Dies ergibt sich zunächst aus der besonderen Zusammensetzung der Siebenzahl; zugleich aber hat der Künstler, welcher die Vorlagezeichnung zu diesem Mosaik angefertigt hatte, die Beziehung der Götter zu ihrem Gestirn dadurch anschaulich gemacht, daß er alle in rascher Bewegung durch die Lüfte schweben ließ. Darin liegt das Außergewöhnliche des Planetenmosaiks; gewöhnlich wird dieser Götterverein nur durch seine Zusammensetzung charakterisiert und die einzelnen Götter allermeist nur als Büsten, selten ganzfigurig in ruhiger Haltung wiedergegeben. Mit der Aufgabe, die Planetengötter — Saturn, Sol, Luna, Mars, Mercurius, Jupiter und Venus — in einer ihnen angemessenen Weise durch den Äther schweben zu lassen, sah sich der entwerfende Künstler unversehens in Schwierigkeit gebracht: nur einige dieser Gottheiten pflegen sich rasch fortzubewegen. Schon die klassisch-griechische Kunst stellt Sol und Luna dar, wie sie von Gespannen in ihrem Wagen über den Himmel geführt werden, und so zeigt sie auch unser Mosaik. Zeus läßt sich gelegentlich von seinem Adler durch den Äther tragen, wie uns zahlreiche Denkmäler vor allem der Kleinkunst der Kaiserzeit in Erinnerung rufen; ein Adler trägt ihn auch auf dem Orber Mosaik in die Höhe. Dem Götterboten Mercurius könnten wohl die Flügelchen an den Schuhen und am Hut genügen, den Raum zwischen Himmel und Erde sicher und rasch zu durchmessen. Um aber die Einheitlichkeit der Komposition zu wahren, reitet er auf diesem Mosaik auf seinem Lieblingstier, einem Widder. Die Verlegenheit des Künstlers beginnt bei der Darstellung der Venus. Wohl stellt die Überlieferung auch dieser Göttin ein Gefährt



zur Verfügung, jedoch nicht zum Flug durch die Lüfte, sondern um die Schaumgeborene über das Meer zu tragen. So kann sich die antike Kunst, seit dem Hellenismus vor allem, nicht genug tun, die Liebesgöttin in einer Muschel heranschwebend zu zeigen; allein oder von Eroten begleitet, die den Schleier der Göttin wie ein schwellendes Segel halten. Für Saturn aber und Mars kennt die Bildüberlieferung gar keine ihnen besonders zukommenden Fahrzeuge. Zur Wahrung einheitlicher Komposition entschließt sich nun der Zeichner des Planetenmosaiks von Orbe zu einer scheinbar naheliegenden Lösung: er setzt die drei Götter auf je eine schlichte Bank, und da diese Bänke sich nicht wie fliegende Teppiche von selbst in die Lüfte schwingen können, so werden sie von je zwei Flügelwesen getragen, bei Saturn von Windgöttern, bei Mars von Victorien und bei Venus von Eroten.

Mit den Bänken muß es jedoch eine besondere Bewandnis haben. Die Vehikel von Sol, Luna, Jupiter und Mercurius sind sinnvoll mit ihren Göttern verknüpft. Und wenn auch der Schemel bei Venus, Saturn und Mars eine Notlösung des Vorlagezeichners sein kann, so ist zunächst doch anzunehmen, daß auch eine solche «Notlösung» sich sinnvoll an überlieferte Götterfahrzeuge und -sitzgelegenheiten anschließt, das heißt, daß den Bänken eine bestimmte Bedeutung zukommt. Zu derselben Annahme werden wir geführt, wenn wir das Verhältnis in Betracht ziehen, in welchem die Vorlagen figürlicher Mosaiken zur bildenden Kunst ihrer Zeit überhaupt stehen und wie es sich einer Untersuchung in breiterem Rahmen erschließt. Dabei zeigt sich, daß vor allem in den mythologischen Darstellungen die Zeichner von Mosaikvorlagen ganz unselbständig sind und sich in der Gestaltung der Einzeltypen wie der Gesamtkomposition eng an die von der großen Kunst formulierte Bildüberlieferung halten. So ist es zwar durchaus möglich, daß die Grundkonzeption des Mosaiks mit den «fliegenden Planetengöttern» einem begabten Mosaikvorlagezeichner zu verdanken ist; aber die Mittel, mit welchen er die Grundidee verwirklicht hat, die einzelnen Bildelemente hat er — durch welche Vermittlung immer — aus der zu seiner Zeit gängigen Bildsprache der großen Kunst übernommen. Auf einen solchen Zusammenhang wurde oben schon, bei Nennung der Sol-, Luna- und Jupiterdarstellung, hingewiesen. Die Bänke von Saturn, Venus und Mars sind also kaum beliebige

Sitzgelegenheiten; das den drei Mosaikmedaillons — von welchen wir das Venusmedaillon abbilden — gemeinsame Kompositionsmotiv muß letztlich auf ein Vorbild der großen Kunst zurückgehen.

Läßt sich nun diese Sitzgelegenheit näher bestimmen? Wo findet sich das voraussetzende Vorbild für das Motiv der von zwei Flügelwesen durch die Lüfte getragenen sitzenden Gottheit?

Die schlichten Bänke auf unserem Mosaik sind gewiß kein würdiger Göttersitz, und gerade Venus wird sich auf der unbequemen Holzbank wenig wohl gefühlt haben. Götter sitzen überhaupt nicht auf dergleichen Schemeln, sondern sie thronen: sie sitzen auf einem Stuhl mit hoher Rücklehne und Armstütze, wie er dann auch den Herrschern dieser Erde zukommt, nicht nur als Sitzgelegenheit, sondern auch als Symbol von Macht und Würde. So kann der Götterthron allein — wie auch der Herrscherthron — auch ein Symbol der Gottesgegenwart sein, und das Herumtragen und Aufstellen solcher Throne bei festlichen Gelegenheiten ist ein altrömischer Brauch. Liegt darum der Grundkomposition der drei Medaillons auf unserem Mosaik wirklich ein Vorbild der Monumentalkunst zugrunde, so wird die dort dargestellte Gottheit kaum auf einem Schemel, sondern eher auf einem solchen Thron gesessen haben, der von Flügelwesen in die Luft getragen wird.

Gerade dieses Thema hat die große Kunst der römischen Kaiserzeit immer wieder beschäftigt, im Zusammenhang mit dem Thema der Himmelfahrt vergöttlichter Kaiser. Kanonisch wurde der Divus als neuer Jupiter, vom Adler entrafft, zwischen dessen Flügeln er lässig sitzt. Daneben gab es aber auch eine Reihe anderer Fassungen der Kaiserapotheose, welche die Consecrationsmünzen überliefern. Daß aber auch diese selteneren Fassungen nicht als Münzbilder erfunden wurden, sondern andere zeitgenössische Darstellungen widerspiegeln, sehen wir etwa an den Hadrianreliefs und auf der Marcussäule, wo die Divi und Divae nicht vom Adler, sondern von göttlichen Flügelwesen wie Aion und Aeternitas entrückt werden.

Unter den Consecrationsmünzen des Marc Aurel für die jüngere Faustina erscheint neben dem kanonischen Adlermotiv auch die Entrückung durch die geflügelte Aeternitas. Auf einer weiteren Emission sitzt die vergöttlichte Kaiserin als neue Juno mit Szepter auf einem Thron, der von zwei Mädchen getragen wird. Den Mantel der Juno, der sich segelartig über ihrem Haupte wölbt, halten die beiden Mädchen mit der freien Hand. Das Mantelsegel, die weitausgreifenden Beine, um welche sich das Gewand bauscht, und das Fehlen einer Standlinie deuten an, daß die ganze Gruppe bereits in der Luft schwebt. Die Mädchen sind wohl als *Aurae* anzusprechen, die linden Lüfte, welche die Kaiserin zum Himmel tragen. Wer immer sie sein mögen, sie tragen Faustina II. als Juno auf dem Götterthron; der Thron allein mit dem Szepter der Juno erscheint auf einer weiteren Consecrationsmünze für Diva Faustina II. Diese Fassung der Himmelfahrt ist ästhetisch wie gedanklich gleich unbefriedigend und es erstaunt nicht, sie weder auf einer anderen Emission für die jüngere Faustina noch späterhin wieder verwendet zu finden. Es ist aber kaum zweifelhaft, daß auch diese einzigartige Darstellung der Apotheose nicht eine Erfindung des Münzstempelschneiders war, sondern durch zeitgenössische Monumentalkunst angeregt wurde. In der so zu erschließenden Entrückung der Diva Faustina auf dem von göttlichen Wesen getragenen Thron der Juno glauben wir das unserem Mosaikmedaillon letztlich zugrunde liegende Vorbild gefunden zu haben. Dabei läßt sich natürlich nie feststellen, wie vielfache Spiegelung und Brechung der ursprüngliche Bildgedanke erfahren hat, bis er in der Hand des Vorlagezeichners die auf dem Mosaik erscheinende Gestalt gefunden hat. Zeugnis solcher Brechung ist im einzelnen die Verwandlung des Götterthrons zur schlichten Bank, wie im gesamten durch die wechselnden Begleiter von Venus, Mars und Saturn das Grundmotiv dem neuen Thema sinnvoll angepaßt erscheint.

Die hier vorgeschlagenen motivgeschichtlichen Zusammenhänge werden durch das zeit-



liche Verhältnis des Mosaiks von Orbe zu der Consecrationsmünze der von den Aurei entrückten Faustina II. gestützt. Die Münzserie ist an sich undatiert, aber noch zu Lebzeiten Marc Aurels geprägt. Das vermutete Vorbild in der großen Kunst, eine Apotheose der Faustina II., kann nicht vor 175, dem Todesjahr der Kaiserin, entstanden sein, kaum längere Zeit nachher und kaum nach dem Tode Marc Aurels (180). Der Stil des Orber Mosaiks ist frühseverisch, wozu auch das Hauptthema stimmt; die Planetengötter werden erst in severischer Zeit häufiger dargestellt. Urbild, Münzbild und Mosaik rücken damit in eine Zeitspanne von etwa zwanzig bis fünfundzwanzig Jahren (175—200) zusammen. So läßt sich hier einmal die bewahrend-überliefernde Funktion der Muster- und Zeichenbücher als Vermittler zwischen stadtrömischer großer Kunst und provinziellem Handwerkerschaffen etwas deutlicher fassen.

AUGUST VOIROL

DIE ERSTEN DARSTELLUNGEN VON CHRISTUS UND VON MARIA AUF BYZANTINISCHEN MÜNZEN

Die ersten Bilder von Christus und von Maria sind bedeutungsvolle Ereignisse in der byzantinischen Münzgeschichte. Wir gehen nicht fehl anzunehmen, daß sie einem großen politischen, religions- und kulturgeschichtlichen Anlaß zu verdanken sind. Da die Reversbilder der Münzen in der spätrömischen und byzantinischen Epoche ständig an Mannigfaltigkeit abnehmen¹, so muß jede Neueinführung von Rückseitentypen besonders auffallen.

¹ André Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*. Paris 1936. S. 159.

Unter *Justinian II.* (geb. 669, reg. 685—695 und 705—711), einem leidenschaftlichen und despotischen Herrscher, der aber staatsmännischen Geist besaß und dessen frommen Sinn die sinkende Moral in Klerus und Volk beunruhigte, lag viel an einer Hebung der Sitten in Byzanz. Die Mißstände kamen auf dem 691—692 in Konstantinopel tagenden Konzil, dem sog. Trullanischen Konzil oder Quinisextum zur Sprache. Es wurden für die Reinhaltung der Kirche und der öffentlichen Moral Maßnahmen getroffen: durch die erlassenen Canones wurden unter anderm gewisse aus heidnischer Zeit übernommene und immer noch gebräuchliche Feste, Tänze und Theateraufführungen verboten. Aber auch gegen Wahrsagerei und Zauberei wurde eingeschritten. Daß man die Priesterehe zuließ, aber das Sabbatfasten ablehnte, führte zu Konflikten mit Rom. Papst Sergius I. (686 bis 701) lehnte denn auch die Beschlüsse des Trullanischen Konzils strikte ab. Dadurch geriet Byzanz erneut in Gegensatz zum westlichen Christentum. Kaiser Justinian II. aber war bestrebt, diesen Konflikt nach dem Beispiel seines Großvaters Konstantin III. (641—668) rasch und radikal zu erledigen. Jener hatte nämlich den Papst (Martin I. 649—653, gest. 655) wegen seiner monoteletischen Auffassung der Natur Christi (*ein* Wille in Christo) nach Konstantinopel bringen und dort vor ein Gericht stellen lassen. Doch diesmal sollte die im Auftrage des oströmischen Kaisers angeordnete Gefangennahme des Papstes nicht gelingen. Der Beauftragte, der Protospathar Zacharias, mußte dem Widerstand des Volkes und der Miliz von Rom, die ihren Papst energisch in Schutz nahmen, weichen. Anstatt den Papst als Gefangenen vor das kaiserliche Gericht in Konstantinopel zu bringen, mußte der Abgesandte des Basileus vor der Volkswut sich flüchten, ja sogar in den päpstlichen Gemächern Schutz suchen; er sah sich gezwungen, Rom erfolglos zu verlassen. Justinian war außerstande, diese Schmach zu rächen, da er 695 durch eine Revolution gestürzt und verbannt wurde².

Nun möchte ich annehmen, daß der Kaiser kraft seiner Auffassung von der dyoteletischen Natur Christi (*zwei* Willen in Christo) und nach all dem Vorgefallenen sich berechtigt glaubte, das Bild Christi auf seinen neuen Goldsolidi anzubringen als Dokument seiner Orthodoxie gegenüber der Haeresie des Papstes, ja sogar in Erfüllung bestimmter Canones sich verpflichtet fühlte, die noch teilweise aus der heidnischen Zeit stammenden Symbole auf den Münzen durch die Darstellung der leiblichen Erscheinung Christi zu ersetzen³. Besonders deutlich war die noch klassische und ans Heidentum erinnernde Auffassung bei Konstantin IV. (668—685) gewesen, wo der Kaiser sich in alter Weise darstellen ließ, zum letztenmal in der Reihe der byzantinischen Prägungen, mit Helm, Schild und Lanze (Sab. II, 16, 20) nach seinem welthistorischen Siege über die Araber (678) in den Gewässern von Konstantinopel. Justinian II. hat nun in Erfüllung der Konzilsbeschlüsse die auf den Münzen immer noch durch Vexillum und Victoria symbolisierte, aus dem Heidentum stammende Sieger- und Triumphidee des Imperators endgültig aufgegeben und ersetzt durch das Bild des Herrschers als den Diener Christi, der das Kreuz hält (Sab. II 23, 3 und BMC II 332, 11 f.). Freilich kehrt die Legende VICTORIA AUGUSTI unter Leontios (695—698) wieder und hält sich bis auf Konstantin V. (741 bis 755), aber nun begleitet vom Kreuz auf Stufensockel. Später erst wird auch diesem Symbol die auf den Kaiser bezogene Siegeridee genommen und die Legende zum Kreuz lautet von Konstantin V. ab **IHS(US) · CRISTUS · NICA** (Jesus Christus siegt). In diesem Sinne sind die neuen Münzbilder von Justinian II. zu interpretieren. Auf dem Avers blickt uns das feingeschnittene Enfacebild des Pantokrator entgegen: in edler Haltung, die Rechte segnend vor der Brust erhoben, in der Linken das Evangelienbuch haltend, das Haupt mit dem welligen Haar und dem gepflegten Barte vor dem Kreuz, darum die

² Georg Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates im Byzantinischen Handbuch. Herausgegeben von W. Otto, München 1940, S. 90 f.; 2. Aufl. 1952, S. 111.

³ André Grabar, a. a. O., S. 165 oben.



Umschrift IHS(us) CRISTUS REX REGNANTIUM. Er ist der König aller Herrschenden und steht als Pambasileus über ihnen. Übrigens ein selten schönes Bild von hoher Qualität; hier ist ein großer Künstler am Werk gewesen. Das wird besonders deutlich, wenn wir den derben Stil der vorausgehenden Münzen in Bild und Schrift in Vergleich ziehen. Es sind Schwankungen im Ablauf des «premier âge d'or», dessen Niedergang im 7. Jahrhundert hier glücklich unterbrochen wird. Auf dem Revers sehen wir den Kaiser dargestellt in reichem Ornat, aber bescheiden sich bezeichnend als D(OMINUS) JUSTINIANUS SERVUS CHRISTI. Dabei ist der Kaiser stehend abgebildet, denn es gehört sich bei der Anwesenheit des Sohnes Gottes für alle, selbst für den Kaiser, stehend oder in Proskynesis zu erscheinen ⁴.

Die beiden Seiten der Münze bilden nämlich eine einheitliche Komposition. In dieser gehört Christus auf den Avers und der Kaiser auf den Revers, nicht umgekehrt wie bisher angenommen wurde ⁵. Das geht schon aus der Inschrift CONOB im Abschnitt hervor, die stets auf dem Revers steht, also auch hier die Rückseite bezeichnet (Beobachtung von Herbert A. Cahn). Das Münzbild Justinians eröffnet demnach eine neue historische Epoche: es steht hier Jenseits gegen Diesseits, Demut gegen Stolz, Ergebung gegen Machtgedanke, Basileus gegen Pantokrator. Wir stehen an einem kulturellen Wendepunkt der Geschichte, am Übergang von der antiken zur mittelalterlichen Weltanschauung ⁶.

⁴ André Grabar, a. a. O., S. 19, am Schluß.

⁵ Ostrogorsky, a. a. O., S. 90 oben; B. M. C. II. 331, 11. Sab. II. 23. 3; R. Ratto, Mon. byzant., Lugano 1930 Nr. 1682 f.; Hugh Goodacre, A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire 1928, S. 116.

⁶ Grabar, a. a. O., S. 19, 2. Alinea.

Unter der Regierung von *Kaiser Leon VI.* (geb. 866, reg. 886—912) erscheint zum erstenmal als Münzbild die Muttergottes, als *Mater orans* dargestellt. Über ihrem verschleierten Haupte lesen wir in lateinischen Lettern +*MARIA*+, neben dem Kopfe steht *MHTHR - ΘΕΟΥ*, in Monogramm (Sab. II. 113, 1; BMC II. 444, 1). Der Name *Maria* erscheint auf den zahlreichen spätern Münzbildern der Gottesmutter niemals mehr. Was hat das zu bedeuten? Welchem Anlaß haben wir diese Neueinführung des hochheiligen Bildes in die Münzprägung zu verdanken? Sehen wir uns in der Regierung des Kaisers *Leon* etwas näher um. Den byzantinischen Hofstaat, die Verwaltung, die Bürokratie hat er vielfach umgebaut und im griechischen Geiste erneuert; die Zünfte wurden reorganisiert; Preisreglemente erlassen u. a. m. In der «*Basilika*» genannten Rechtskodifikation tritt uns die Vollendung des *Corpus Iuris Justinians* entgegen. Das große Werk in 60 Büchern ist griechisch abgefaßt. Dies segensreiche Wirken der Regierung *Leons* aber kann unmöglich Anlaß gegeben haben zur Einführung des Marienbildes auf den Münzen. Aber auch militärisch bestand durchaus kein Grund zu einer solchen Neuerung, denn der Kaiser hatte in dieser Hinsicht fast nur Mißerfolge zu verzeichnen. Unter anderm fiel *Taormina*, der letzte byzantinische Besitz auf *Sizilien*, 902 den Arabern in die Hände.

Aber es gibt ein Ereignis im Leben *Leons*, bei dem ihm die Hilfe einer göttlichen Macht sichtbar wurde, nämlich bei seiner vierten und letzten Ehe. Nachdem dem jungen Kaiser zwei Gemahlinnen früh (897 resp. 899) gestorben waren, heiratete er im Jahre 900 seine dritte Frau, die Phrygierin *Eudokia Baiana*. Diese Heirat war bereits eine flagrante Verletzung der kirchlichen Vorschriften und sie machte besonders deshalb einen sehr schlechten Eindruck, weil der Kaiser kurz vorher die Eingehung einer zweiten oder gar dritten Ehe durch eine Novelle als schwere Sünde geißelt hatte. Unglücklicherweise starb aber auch diese dritte Frau und zwar an einer Frühgeburt am 12. April 901. *Leon* war wiederum Witwer und immer noch kinderlos. Deshalb sah er sich nach einer vierten Gemahlin um und gedachte seine Geliebte, die schöne *Zoë Karbonopsina* zu seiner legitimen Gattin zu erheben. Doch hätte der Kaiser eine neue Verletzung der kirchlichen Vorschriften gegen Protest von Klerus und Volk nicht gewagt, wenn nicht ein Ereignis eingetreten wäre, welches ihn in seinem Plan vorwärts trieb: Am 1. September 905 gebar ihm *Zoë* den ersehnten Sohn. Nun ging es darum, das Kind zu legitimieren, dadurch daß man es in die kirchliche Gemeinschaft aufnahm. Das geschah denn auch nach einigen Widerständen. Am 6. Januar 906 wurde das Kind *Leons* und der *Zoë Karbonopsina* in der *Hagia Sophia* vom Patriarchen *Nikolaos Mystikos* auf den Namen *Konstantin* getauft. An die Anerkennung des kleinen *Konstantin* wurde aber die Bedingung geknüpft, daß sich der Kaiser von seiner Geliebten trenne. *Leon* vermählte sich jedoch drei Tage später mit der Mutter seines einzigen Sohnes und erhob sie zur *Augusta*. Ein Sturm der Entrüstung folgte auf dieses Vorgehen des Kaisers. Der Patriarch schloß ihn von der Teilnahme am Gottesdienste aus: am Weihnachtstage 906 und am Tage der *Epiphanie* schlossen sich die Tore der *Hagia Sophia* vor ihm. *Nikolaos Mystikos* selbst verwehrte ihm den Eintritt in die Kirche. Der *Basileus* kehrte erbittert in seinen Palast zurück. Um sich gegen den Patriarchen Recht zu verschaffen blieb aber noch ein Weg offen: *Leon VI.* wandte sich nach *Rom* an Papst *Sergius III.* (904—911). Dieser erteilte gerne den gewünschten Dispens, einmal weil die römischen Ehegesetze weniger streng waren als die der griechischen Kirche, dann aber auch, weil dem Papste hier eine willkommene Gelegenheit sich bot, seine Suprematie über die östliche Kirche zu beweisen. So segnete *Sergius* die Ehe des Kaisers mit *Zoë Karbonopsina*.

Nun sollte dieses wichtige Ereignis auch in der Münzprägung dankend anerkannt werden. Deshalb, so glaube ich annehmen zu dürfen, ließ der Kaiser das Bild *Mariens* auf die *Goldsolidi* setzen mit der lateinischen Inschrift +*MARIA*+, also in der Sprache *Roms* als Hinweis darauf, daß man dem lateinischen Westen und dessen Oberhirten eine Dankes-

schuld abtragen wolle. Ich bin mir wohl bewußt, daß bei der Mischung der byzantinischen Schrift aus lateinischen und griechischen Buchstaben in jener Zeit das Rho auch in griechischen Texten mit lateinischem R (nicht P) geschrieben wurde. Aber den Ausschlag gibt hier die Einmaligkeit des Namens Maria auf einer Münze des byzantinischen Reiches und die Kombination mit dem griechischen ΜΗΘΡ-ΘΕΟΥ. Auf dem Revers sehen wir das Brustbild des Kaisers mit schmalen Gesicht und langem Bart in kaiserlichem Ornat, mit dem Globus in der rechten Hand. Die Inschrift lautet: LEON · ΕΝ · Χ'Ω · ΒΑΣΙΛΕΥΣ · ΡΟΜΕΩΝ: Leon in Christo König der Romaier. Das mittelalterliche «König von Gottes Gnaden» klingt hier schon an. Vielleicht ist das Patriarchenkreuz auf dem Globus ein Zeichen dafür, daß der Kaiser das Aufsichtsrecht oder den Primat über die Kirche von Byzanz und deren Leitung beanspruchte, im Sinne des Caesaropapismus. Tatsächlich wurde Nikolaos Mystikos abgesetzt und an seiner Stelle im Februar 907 der «ebenso fromme wie beschränkte» Euthymios auf den Patriarchenthron erhoben. Damit war für Leon jede Hemmung dem Patriarchat gegenüber gefallen, und er konnte es wagen, den ihm zukommenden Globus mit dem Kreuz des Patriarchen zu versehen.

Es erhebt sich nun noch die Frage, wann dieser Mariensolidus geprägt wurde. Das Aversbild gibt uns vielleicht die Lösung: Das Porträt des Herrschers scheint sich abzuheben von dem stereotypen Stil der Prägungen der ikonoklastischen Zeit und der darauf folgenden Jahrzehnte und zum individuellen Abbild ausgestaltet. Offenbar sollte damit betont werden, daß der Anlaß dieser Prägung verbunden sei mit einer persönlichen Angelegenheit des Kaisers und daß er hier nicht in erster Linie als sakrosankter Basileus, vielmehr als ein selbstbewußter Mann betrachtet sein wolle. Weiter fällt sofort in die Augen, daß es sich bei diesem, wenn auch immer noch etwas typisiertem Porträt, um einen Mann in reifen Jahren handelt. Bei der Thronbesteigung war der Kaiser erst 20 Jahre alt. Dazu paßt das Porträt auf keinen Fall. Als im Jahre 907 Papst Sergius seinen Dispens erteilte, stand Leon im 41. Lebensjahr. Dem entspricht das Porträt recht gut und erlaubt damit die Datierung der Münze. Der Solidus muß demnach 907 oder in den folgenden Jahren bis 911 geprägt worden sein, offenbar aus Anlaß seiner Ehe und der Geburt des Thronfolgers, des nachmaligen Kaisers Konstantin VII. Porphyrogenetos und Verfassers der kulturhistorisch so wichtigen Werke: *De administrando imperio* und dem berühmten *Liber de caerimoniis aulae byzantinae*. Am 9. Juni 911 wurde der 6 Jahre alte Konstantin zum Augustus erhoben. Damit beginnen die Prägungen, auf welchen der Vater mit dem Sohn auf den Münzen erscheint (Sab. II. 116, 11). Und damit hört spätestens die Prägung mit der Maria orans auf.

Damit wäre also in Ergänzung und Erweiterung der Ausführungen von A. R. Bellinger⁷ nicht nur ein allgemein politischer, sondern ein spezieller und zwar persönlicher Anlaß für diese seltene Prägung gefunden.

Meine Ausführungen haben wieder einmal gezeigt, wie bedeutungsvoll Darstellung, Symbol und Legende auf den Münzen sein können. Daß aber die Münzen auch, in Ermangelung der heutigen Presse, als Publikationsorgan zu dienen und neben wirtschaftlichen und politischen Tatsachen auch religiöse Beschlüsse und sogar Hofnachrichten mitzuteilen hatten, ist an zwei historischen Beispielen klar geworden.

⁷ Alfred R. Bellinger, *The Coins and Byzantine Imperial Policy in: Speculum, A Journal of Medieval Studies* (Cambridge/Mass.) 31 (1956), 70.

CONTRIBUTIONS À LA NUMISMATIQUE DE LA MAISON DE SAVOIE

IV: Un denier d'Aiguebelle, frappé par Humbert aux Blanches Mains (?)



✠ S E I V A N N I S

Tête imberbe, diadémée de St-Jean
à gauche
17 mm. 1.17 g.

✠ V R I B S I E N N H

Croix dans le champ

Ce denier de bonne facture est une imitation des deniers de Vienne, avant l'apparition des deniers à la tête barbare vers 1090. Un regard furtif jeté sur cette pièce donne l'impression de lire : URBS VIENNA et S MAURICIUS. Mais en la regardant de plus près on constate que la légende est au nom de saint Jean et non à celui de saint Maurice. Il rappelle deux deniers trouvés en 1843 à Saint-Paul-hors-les-murs à Rome, faisant partie d'un trésor de plus de mille deniers, cachés à cet endroit entre 1047 et 1056¹.

Voici la légende de ces deniers :

1) URBS VIENNA	S MAURICIUS	Tête imberbe de saint Maurice
2) MAUR. IENNA	SCI JOANNIS	Tête imberbe de saint Jean

La deuxième pièce est une imitation de la première et a été frappée en Maurienne, donc à Aiguebelle. La ressemblance de notre denier avec le denier de Maurienne, trouvé à Rome, nous fait admettre qu'il a été également frappé à Aiguebelle. Mais avant d'analyser notre denier, revoyons brièvement un peu d'histoire.

Les évêques de Saint-Jean-de-Maurienne frappaient monnaie à Aiguebelle. Nous connaissons un denier frappé par l'évêque Thiébaud entre 1034 et 1039 présentant la tête de saint Jean et le monogramme TBA de l'évêque. Ce denier qui appartenait à M. Roehrich, a été décrit par lui² et reproduit dans le Manuel de Numismatique française par A. Dieudonné³. L'évêque Thiébaud avait pris parti contre l'empereur Con-

¹ Monete del decimo e dell'undecimo secolo, scoperte nei dintorni di Roma nel 1843, descritte da Giulio di S. Quintino. Torino, dalla stamperia reale, 1846.

² Dr. A. W. Roehrich. Un denier inédit d'Aiguebelle en Maurienne. (Rivista italiana di numismatica e scienze affini, Milano, vol. II, serie terza, XXXVIII, 1925, pp. 41-47.)

³ Tome IV. Monnaies féodales françaises. P. 353.

rad († 1039), et, après la victoire de ce dernier, fut dépossédé de sa souveraineté par l'empereur en 1038 au profit du comte de Savoie. L'évêque fut donc soumis à Humbert aux Blanches-Mains, devenu comte en Maurienne († en 1056 d'après le CNI). Ce prince, quoique possédant le comté rural de Vienne depuis 1029 avec l'avouerie de l'Eglise de Vienne, ne pouvait pas frapper monnaie à cause des privilèges ecclésiastiques des diocèses en Savoie. Devenu suzerain en Maurienne, il a probablement frappé monnaie déjà en 1039 au type viennois à la tête de saint Maurice. Ce type avait été inauguré en 1023 à Vienne par la frappe de deniers excellents tant par leur bonne facture que par leur titre de 10 deniers de fin. A la fin du XI^e siècle, vers 1090, ils perdent leur qualité pour devenir les deniers bien connus à la tête barbare de saint Maurice. Le fils d'Humbert I aux Blanches-Mains, Odon, 1057-60, premier marquis en Italie par son mariage avec la marquise Adelaïde, continua cette frappe de deniers, et sa veuve, tutrice de ses fils Pierre et Amédée, en fit autant. L'archevêque de Vienne protesta à plusieurs reprises contre ces frappes. Après la protestation du 27 novembre 1062, conservée au Cartulaire de Saint-Maurice de Vienne, la marquise fit la promesse solennelle, depuis sa résidence à Turin, de ne plus faire frapper des monnaies du type viennois à Aiguebelle. Son mari, le comte Odon, ayant détaché la vallée de Suse du diocèse de Maurienne pour l'attribuer à celui de Turin, son fils Pierre I fit transférer l'atelier comtal à Suse où il continua la frappe de monnaies du type viennois. Un de ces deniers est reproduit dans le CNI, Vol. II, Pl. XXXVII, N^o 12. Le fils de Pierre I, Humbert II, continua probablement cette frappe de deniers viennois. Mais l'atelier d'Aiguebelle ne ferma pas ses portes et continua à frapper également des deniers jusqu'en 1112. Le CNI en reproduit un dans son Vol. II, Pl. XLI, N^o 19, qui est de style barbare et probablement contemporain des viennois, frappés à Vienne après 1090. Le CNI suppose qu'il s'agit de frappes épiscopales et non laïques.

Reprenons maintenant l'étude de notre denier et comparons-le au denier de Maurienne, trouvé à Saint-Paul à Rome. Chronologiquement on devrait le placer avant ce denier, puisque MAUR-IENNA n'y figure pas encore ouvertement. En outre dans le nom de saint Jean les I de SCI et IOANNIS sont liés par un trait et le O est remplacé par un V pour donner l'illusion de S MAURICIUS. Sur l'autre face les 5 dernières lettres IENNA peuvent indiquer Maurienna ou Vienna. Soulignons toutefois que le V de Vienna n'y figure pas. Les lettres précédant IENNA devraient se lire « Urbs ». Mais en examinant de plus près la seconde lettre nous constatons qu'elle est formée par deux traits verticaux, reliés par un trait portant un petit croissant sur sa partie supérieure. Cette lettre pourrait donc être un R lié à un I, ce qui ne donne pas de sens. Mais elle pourrait aussi être un M — qu'on aurait voulu faire ressembler à un R — ce qui donnerait UMBS et pourrait signifier UMBertuS et indiquer le nom d'Humbert I aux Blanches-Mains. Nous nous trouverions donc en présence d'une signature discrète et camouflée du comte de Savoie sur un denier qui devait imiter les deniers de Vienne.

Cette interprétation semblerait très osée et fortement sujette à caution, si nous n'avions pas des précédents du même genre. L'un de ces précédents concerne justement ce même Humbert aux Blanches-Mains.

Du temps de l'empereur Rodolphe III (993-1032), l'archevêque de Vienne, Thiébaud, de la maison de Savoie, avait concédé l'avouerie de l'Eglise à son neveu, Humbert aux Blanches-Mains. Thiébaud avait frappé des deniers à son nom (Poey d'Avant, Pl. CVI, N^o 6). Mais sur un denier qui se trouve au musée de Grenoble, une légende rétrograde au nom de « S. Mauricius » est déformée afin de pouvoir se terminer par VMCS, ce qui a été interprété par « Umbertus comes », la désignation du comte Humbert I. Pour ne citer que brièvement un autre exemple je rappellerai un denier de Louis l'Aveugle sur lequel le comte Hugues compléta discrètement la légende dans le champ par les lettres

V.C. (Ugo comes). Sur notre denier ne figure pas le titre de comte ; mais il ne figure pas non plus sur les deniers frappés par Amédée III à Suse.

Résumons : Si l'on ne donne pas de signification aux lettres et si l'on ne croit pas à une intention précise de celui qui a frappé notre denier, mais à de la négligence, ce denier devrait être attribué à Humbert I, Odon ou à la marquise Adelaïde. Si par contre on admet une intention dans la déformation des lettres, ce denier serait un des premiers deniers frappés par un comte de Savoie en Savoie. Je penche vers cette dernière hypothèse, mais j'aimerais beaucoup avoir l'avis sur ce sujet d'un savant plus érudit que moi.

FELIX BURCKHARDT

DIE MÜNZVERBRECHEN UND IHRE BESTRAFUNG IM STATUTARRECHT DES LOMBARDISCH-INSUBRISCHEN GEBIETES

Wenn ich diesem dem Freunde Walter Niggeler, dem Kenner und Sammler antiker Münzen, gewidmeten Hefte der «Schweizer Münzblätter» einen Beitrag aus der mittelalterlichen Münzgeschichte Oberitaliens beisteure und dafür einiges Interesse des Jubilars erhoffe, so wage ich dies in der Erwägung, daß er seine ersten Jugendjahre dort, an der Grenze des Gebietes, mit dem sich diese Studie befaßt, verbracht hat und durch verwandtschaftliche Beziehungen auch heute noch verbunden ist mit Palazzolo, das, wie Dante von Peschiera sagt (Divina Commedia, Inferno XX 70), «siede da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi».

Angesichts der bestimmt häufigen Fälle von Falschmünzerei und des noch viel häufigeren Verbrechens der Münzverfälschung im Mittelalter fällt auf, daß wir verhältnismäßig selten von konkreten Fällen von diesem und von anderen Münzdelikten und von ihrer Bestrafung vernehmen. Das mag zum Teil am Verluste von Archivalien, teils an der Spärlichkeit der Veröffentlichungen liegen, letzteres begreiflicherweise, da solche Vorfälle, im einzelnen genommen, höchstens den Stoff für eine Miszelle in einer Zeitschrift liefern. Das trifft auch für italienische Verhältnisse zu. Vollständiger wird das Bild, wenn wir die in den Rechtsquellen, namentlich in den Statuten der italienischen Kommunen, niedergelegten Strafbestimmungen heranziehen. Hier finden wir die Städte und Landschaften in ihrem Kampf gegen das weitverbreitete und verderbliche Übel der Falschmünzerei in all ihren Spielarten, und wir haben festen Boden unter den Füßen hinsichtlich der vorkommenden Verbrechen und ihrer Bestrafung; denn die Statuten enthalten nicht einen Katalog theoretisch möglicher Fälle, sondern sie sind auf Grund der Erfahrung redigiert, und die Strafen, die sie androhen, wurden auch wirklich vollzogen.

Wir beschränken uns im folgenden auf das lombardisch-insubrische Gebiet zwischen dem Lago d'Orta und der Adda und auf seine nächste Nachbarschaft. Dazu gehören natürlich auch die seit Anfang des 16. Jahrhunderts unter eidgenössischer Herrschaft stehenden Gebiete des heutigen Kantons Tessin und die seit damals bis ans Ende des 18. Jahrhunderts bündnerischen Herrschaften Chiavenna, Veltlin und Bormio. Ihre Statuten aus dem 16. und 17. Jahrhundert waren heranzuziehen, da sie manches enthalten oder erkennen lassen, was im Spätmittelalter unter der mailändischen Herrschaft rechtens war. Auf Bestimmungen in den Statuten aus nicht-insubrischem Gebiet und über andere Verbrechen wird gelegentlich hinzuweisen sein. Ferner möchten wir betonen, daß diese Studie

als eine Übersicht über einen Ausschnitt aus dem mittelalterlichen monetären Strafrecht Italiens von einem Numismatiker für Numismatiker geschrieben wurde. Das Thema wäre wohl besser von einem Rechtshistoriker zu behandeln, und der Verfasser bittet um Nachsicht, wenn dieser Aufsatz einem solchen zu Gesichte kommen sollte.

I. Die Münzverbrechen.

1. *Falschmünzerei* im engeren und eigentlichen Sinne ist die unberechtigte Herstellung von Münzen, und zwar in praxi von unterwertigen Münzen unter dem Stempel eines echten und vollwertigen oder als vollwertig und kursfähig anerkannten Vorbildes: falsitas oder falsificatio monetarum, falsam monetam facere oder formare (prägen) und ähnlich. Die Fälschung kann mit einem echten oder mit einem nachgeschnittenen Stempel erfolgen; im Mittelalter geschieht dies wegen der technischen Schwierigkeiten in der Regel durch einen beruflich ausgebildeten, ja sogar beamteten Münzer, und «die älteren Quellen haben ausschließlich oder doch vorzugsweise diesen Fall im Auge» (His: Strafrecht II 275). Die Differenzierung zwischen der Fälschung einheimischer und fremder Münze und Strafmilderung im letzteren Falle kommt anderswo vor, so in Urbino (Kohler 575), aber die oberitalienischen Statuten kennen sie nicht.

2. Die *Münzverringering* wird, namentlich in schweren Fällen, im mittelalterlichen Strafrecht bei der Strafbemessung meist der Falschmünzerei gleichgestellt und wie diese als falsitas oder falsificatio bezeichnet; als allgemeiner Ausdruck für die Münzverringering begegnet das italienische Zeitwort sminuire. Die verbreitetste Form ist das *Beschneiden* der Münzen: tondere, tonsare, tosare, remondare, strozzare, rodere, gelegentlich auch cudere in Treviso Anfang des 13. Jahrh., was dort nicht «schlagen» bedeutet und von formare (beprägen) unterschieden wird. Das *Befeilen* des Münzrandes fällt meist unter den Begriff der tonsitura; nur selten wird radere (befeilen) von tonsare usw. (beschneiden) unterschieden. Die *Metallentziehung auf chemischem Wege* «con acqua forte, overo con altro artificio» kommt nur einmal vor, und zwar nicht etwa in den Statuten einer Stadtgemeinde, wo man sie am ehesten erwarten sollte, sondern im Veltlin (1548). Selbst der *Ankauf von Münzfeilspänen oder Abschnitzeln* (tonsalicii) ist strafbar; der Käufer verliert die Hand, sofern er den Ankauf nicht innert drei Tagen dem Richter meldet; im Rückfall erleidet er den Feuertod (Veltlin 1548).

3. Die *Münzverfälschung durch Vergolden von Silbermünzen* zu Täuschungszwecken muß vorgekommen sein, denn das Statutum mercatorum von Piacenza (13. Jahrh.) und später die Statuten von Ancona (1566) verbieten dies den Goldschmieden bei Geldbuße oder, in Genua (1566), sogar bei Todes- oder Verstümmelungsstrafe.

4. Fast alle Statuten nennen natürlich auch die *Verbreitung falscher oder verringelter Münze*: expendere, spendere. Sie wird, sofern sie wissentlich erfolgt, je nach dem Betrag mit Geldbuße oder Körperstrafen, ja in schweren Fällen sogar mit dem Tode bedroht. Zuweilen wird unterschieden zwischen tendenziöser und gewerbsmäßiger Verbreitung einerseits und Zufallsverbreitung andererseits; letztere besteht in wissentlichem Ausgeben von Falschgeld, das der Empfänger gutgläubig angenommen, jedoch nach Erkennen der Fälschung als gute Münze weitergegeben hat. Strafbar ist schon der wissentliche Besitz oder die Aufbewahrung. Gravierender ist die Einfuhr «portare falsam monetam», was, wie die Statuten von Omegna und des Veltlins deutlich beweisen, die Einfuhr und nicht das Aufsichtragen («haver adosso», in Porlezza) bedeutet. Wie bei der Falschmünzerei, so wird auch bei Einfuhr und Verbreitung in den oberitalienischen Statuten zwischen einheimischen und fremden Münzen nicht unterschieden; in Omegna werden sie ausdrücklich gleichgestellt: «decem libras imperialium (das ist die einheimische Münze) vel aliam monetam valentem libras decem imperialium». Dagegen unterscheidet Bormio 1561 nach

der Herkunft des Täters; Einheimische büßen Einfuhr, Wechsel und Ausgeben von Falschgeld mit 400 Pfund Imperialen (die Münzbezeichnung aus älterer Vorlage übernommen), Auswärtige mit dem Feuertod, außer bei geringem Deliktbetrag oder bei Besitz von Falschgeld ohne betrügerische Absicht.

5. Die Gleichstellung des *Auftraggebers oder Anstifters*, des *fieri faciens*, mit dem Täter, dem *faciens*, ist in den Statuten allgemein, in der Lombardei in den Statuten des Seegebietes und auch in Brescia und in Monza (Kohler 232 ff.). Bei der *Beihilfe*: *dare consilium vel auxilium, tener mano, dare favorem, dar artore e favore*, was hier die Beihilfe bei der Tat, nicht die Begünstigung nach derselben bedeutet, herrschten hinsichtlich der Strafbarkeit verschiedene Auffassungen: die des langobardischen Rechtes, das den Gehilfen milder straft als den Haupttäter, so bei Münzverbrechen in Piacenza (13. Jahrh.), Carpi in der Emilia (1353), Bologna (1525) und die des römischen Rechtes mit gleicher Strafe für Gehilfe und Haupttäter, so u. a. im insubrischen Gebiet und in Aosta. Insbesondere liegt Beihilfe in schwerem Grade vor, wenn jemand sein Haus für die Ausübung der Falschmünzerei zur Verfügung stellt oder sie darin duldet; in den Kommunen, welche die Wüstung des Hauses bei Münzverbrechen kennen (siehe unten II 5), wird das Haus gewüsten, auch wenn es nicht Eigentum des Täters ist. *Begünstigung* nach der Tat wird bei Münzverbrechen in den Statuten selten eigens erwähnt, als solche gilt auch die Unterlassung der Anzeige der Münzfälschung (Corsica 1571); außerdem ist die Aufnahme und Verheimlichung des bannisierten Münzfälschers, wie jedes flüchtigen Bannisierten, als Begünstigung unter Strafe gestellt. Auch andere Fälle, z. B. Transport des Fälschers mit den Erzeugnissen seiner verbrecherischen Tätigkeit oder ohne diese, sind denkbar; sie finden sich als Beförderung von Dieben schon im langobardischen wie im römischen Recht.

II. Die Strafen.

1. Allgemeines.

In den Strafbestimmungen der Statuten begegnen sich Elemente des langobardischen und des römischen und des kanonischen Rechtes. Langobardisches Recht war u. a., daß die Todesstrafe in der Mehrzahl der Fälle nicht unbedingt, sondern «nur alternativ oder eventuell gedroht» wird (Osenbrüggen 27) und der Täter sich durch die Erlegung einer Geldbuße lösen konnte. Es ist dies das *Widrigilt* (Wiedervergeltung, *recompensatio*), durch das sich der Täter seinen Frieden erkaufte und das von dem *Wergeld* (des Verletzten) zu unterscheiden ist. Der Ausdruck «*Wergeld*» kommt in langobardischen Rechtsquellen nicht vor; das *Wergeld* fällt unter die Bezeichnung, wenn auch nicht unter den Begriff des *Widrigeldes*, und erst seit der karolingischen Zeit vermischen sich auch die Begriffe. *Wergeld* und *Widrigeld* wie auch die Beilegung der *faida* (*inimicitia*) durch die Zahlung einer *compositio* entsprangen der Absicht der Könige, die Selbsthilfe der Geschädigten einzudämmen. Ebenso geht auf langobardisches Recht zurück die Strafe des *Handabhauens* bei Münz- und Urkundenfälschung, auch sie, wie die Todesstrafe, ablösbar durch die Zahlung einer Geldbuße. Dabei ist es wohl kein wesentlicher Unterschied, ob in den Statuten Tod oder Verstümmelung angedroht wird, aber dem Täter die Möglichkeit der Lösung bleibt (Porlezza-Osteno), oder ob eine Geldstrafe angedroht wird, die Lebens- oder Leibesstrafe aber bei Nichtbezahlung vollzogen wird (Arona, Intra und Pallanza). Schon im *Edictus Rotharis* stehen ja die beiden Formeln nebeneinander: *animae suae incurrat periculum aut componat . . .* und: *componat . . . aut animae suae incurrat periculum*, was dort jedoch sowohl die Friedlosigkeit als auch die Todesstrafe bedeuten kann (Brunner: *Rechtsgesch.* I² 240 u. *Forschungen z. Gesch. d. dtsh. u. französ. Rechtes* 456 u. v. Amira: *German. Todesstrafen* 26, Anm. 2).

Römisch-rechtlichen Ursprunges ist die Erweiterung des Kreises der todeswürdigen Verbrechen und die absolute Verhängung der Todesstrafe, ohne Lösungsmöglichkeit, in den meisten Fällen; aber gerade bei Münzverbrechen gestatten noch einige oberitalienische Statuten die Lösung. Ferner der Feuertod als qualifizierte Todesstrafe, neben derjenigen des Galgens, bei den verschiedensten Verbrechen bis weit in das 16. Jahrhundert hinein. Im freien auf das Königsrecht zurückgehenden Arbitrierungsrecht des Richters traf sich das langobardische Recht mit dem römischen und kanonischen Rechte.

Eigentliche Falschmünzerei und fast immer auch die Münzverfälschung gelten als *maleficia*, bei denen es an Leib und Leben geht; auch auf das Ausgeben von Falschgeld im Rückfall ist gelegentlich die Todesstrafe gesetzt. Arbiträre Strafbemessung durch den Richter kennen bei Münzverbrechen die Statuten von Aosta (1253), wo der Falschmünzer wie der Giftmörder «in voluntate comitis» steht, in Como (1280) nur bei Geldstrafen, sonst häufiger «in avere et persona» (an Gut und Leib), so in Pisa (1286) bei leichteren Münzdelikten, in Pistoja (1296) bei Ausgeben falscher Münze, in Blenio (1450) Verbrennung oder Geldstrafe «arbitrio vicarii dicte vallis», in den eidgenössischen Vogteien Riviera und Valle Maggia (17. Jahrh.) bei Einfuhr oder Verbreitung falscher Münze in kleineren Beträgen (bei größeren in Valle Maggia noch um 1600 Verbrennung), im bündnerischen Bormio 1561 bei geringfügiger Ausgabe von Falschgeld «arbitrio del Sig. Podestà e del Consiglio». In Pavia steht dem Richter ein Milderungsrecht zu (Kohler 271 f., 277). Bagatellbeträge beim Ausgeben falscher Münze bleiben in einigen Kommunen ausdrücklich straffrei.

Münzverbrechen sind als *maleficia* Officialdelikte. Der Rector (Ammann) in Dervio und Corenno am Comersee, der Capitaneus, Vicarius oder Officialis in Lugano, der Podestà in Bormio haben bei ihrem Eid, auch ohne Verzeigung (*sine accusatore vel denunciatore*) den Fall zu untersuchen, auch mit Anwendung der Folter (Bormio), wenn ihnen etwas darüber zu Ohren gekommen ist. Das schließt die Anzeigepflicht nicht aus, im Gegenteil: Unterlassung der Anzeige bei Kenntnis von Falschmünzerei wird als Beihilfe oder als Begünstigung bestraft, so in Genua 1556 und in Corsica 1571, und in Arona mit einer Buße von 10 Pfund Tertiolen geahndet. Andererseits erhält, wer einen Münzverbrecher der Obrigkeit überliefert (*consignator*) oder durch seine Anzeige seine Verhaftung ermöglicht (*accusator*), von der Kommune eine Geldprämie, in Omegna und Lecco die Hälfte der Strafsumme oder bei der mit der Todesstrafe verbundenen Vermögenskonfiskation eine Abfindung von 100 Pfund Tertiolen, in Averbata, Taleggio und Valsassina 25 Pfund für jeden Ausgelieferten.

Über die *Verjährung* von Münzdelikten liegt aus dem insubrischen Raume nur eine einzige statutarische Bestimmung vor: Como nimmt 1281 die Fälschungsverbrechen und damit auch die Münzfälschung von der Verjährung beim Wechsel im Podestat aus, so wie es auch Modena 1327 tut, aber hier mit Spezifizierung des Münzdeliktes.

Einige Statuten enthalten keine Strafbestimmungen über Münzverbrechen, so in Novara, in Orta und in dem diesem benachbarten Gozzano, in Varese, Campione, Valsolda, im Bergell, in den Bauernkommunen der Val Trompia (nördlich von Brescia) und wahrscheinlich auch in Biasca (1343), wo dies jedoch wegen Textverlustes der Handschrift nicht ganz sicher ist.

In diesen Fällen wird meistens auf die *Leges* verwiesen, d. h. entweder auf die *Leges Lombardorum*, so in Como 1281, oder auf das römische *Jus commune*, z. B. in Orta, seltener auf die *Consuetudo*, allgemein in Ravenna im 15. Jahrh., im Bergell auf die *iura imperialia*. Oder aber die Münzverbrechen werden, wie andere nicht spezifizierte Delikte, arbiträr bestraft (Varese 1347), nach dem allgemein geltenden Grundsatz *de simili ad simile*, also nach Analogie, so in Brescia (1313). Die Statuten von Bormio (1561) enthalten zwar Strafbestimmungen über das Beschneiden der Münzen und über die Ausgabe

von Falschgeld, nicht aber über die eigentliche Falschmünzerei, da diese in die Strafkompetenz der Drei Bünde in Rätien als Landesherren fiel (Beispiele bei Kohler 13 ff.).

2. Die Todesstrafen.

Die Strafe des Siedens im Kessel, in Wasser oder Öl, in großen Teilen Deutschlands, in den Niederlanden und z. T. auch in Frankreich seit dem Beginn des 13. Jahrhunderts, die spiegelnde Strafe bei Falschmünzerei und seltener (nicht spiegelnd) bei anderen schweren Verbrechen, wie bei Verrat des Herrn und bei Muttermord, hat in Italien nicht Fuß gefaßt; ein Fall in Savoyen 1342 liegt außerhalb des italienischen Bereiches und sei hier nur nebenbei erwähnt.

Die klassische Todesstrafe bei Falschmünzerei und meistens auch bei Münzverringerng in bedeutendem Betrage ist in Italien der *Feuertod*, und zwar bis weit in das 16. Jahrhundert hinein; in Mailand wird noch 1528 die Verbrennung eines Falschmünzers erwähnt, und die Statuten von Bormio drohen sie noch 1561 an, diejenigen von Valle Maggia noch um 1600. Ein auf diese Weise hingerichteter Falschmünzer ist in die Weltliteratur eingegangen; es ist Maestro Adamo, den Dante in der zehnten Bolge der Hölle antrifft (*Divina Commedia*, Inf. XXX 49 ff.). Er hatte auf der Burg und auf Geheiß der Grafen von Romena im Casentino die Florentiner Goldgulden mit einem Zusatz von drei Karat unedeln Metalls nachgeprägt, wurde von den Florentinern ergriffen und 1281 verbrannt.

Ivi è Romena, li dove io falsai
La lega suggellata del Battista,
Perch'io il corpo su arso lasciai.

Ei m'indussero a battere i fiorini
Che avevano tre carati di mondiglia.

Einzelne Statuten des 14. Jahrhunderts sehen die Möglichkeit des Loskaufes von der Todesstrafe durch Bezahlung einer hohen Geldsumme vor, die aber innert einer kurzen Frist, meist binnen einem Monat, erlegt werden muß, ansonst das Urteil auf dem Scheiterhaufen vollstreckt wird, so in Arona, Intra, Pallanza und Vallintrasca, ferner in Porlezza und Osteno, welche die Todesart nicht nennen, aber bestimmt den Feuertod meinen. Blenio kennt unter der mailändischen Herrschaft (1450) nur die Verbrennung; unter derjenigen der drei innerschweizerischen Orte, zu Anfang des 16. Jahrhunderts, urteilen die Boten der Orte samt dem Landvogt arbiträr in persona sive here (avere). Die Kommunen Bellano (1370) sowie Dervio und Corenno (1389), alle drei am Ostufer des Comersees gelegen, bestrafen den Falschmünzer nicht mit dem physischen Tod, sondern mit dem rechtlichen Tod ewiger Bannisierung, wohlverstanden (dato bene) nach Erlegung einer Buße von 50 bzw. 200 Pfund Tertiolen. Die Gründe für diese auffallend milde Strafjustiz kennen wir nicht; andere, ebenfalls ländliche Gemeinden am Comersees richten die Fälscher mit Feuer. Die ständige Urteilsformel ist «igne concrematur oder comburatur ita quod moriatur», «sia abbruciato col fuoco talmente che muora»; einmal, in den Statuten von Omegna, hat sich ein Redaktor bemüht, seine klassische Bildung ins Licht zu stellen durch die barocke Formel «flammarum exustionibus mancipetur».

Der Feuertod oder später in Tessiner Statuten der Tod am Galgen wird auch angedroht, unbedingt oder (selten) durch Geldbuße ablösbar oder gemildert durch arbiträres Urteil des Richters bei Beschneiden der Münzen und bei Einfuhr oder Ausgeben von Falschgeld in höherem Betrag oder bei Gewerbsmäßigkeit oder im Rückfall, und zwar zeigen sich die nördlichen Kommunen, am Luganersee, im Sopraceneri, im Veltlin und Bormio, Rovereto (Etschtal), aber auch Omegna, strenger als diejenigen am Langensee und am Comersees.

Als im Verlaufe des 16. Jahrhunderts die Strafe des Feuertodes bei Falschmünzerei in Abgang kam, wurde sie in den Tessiner Vogteien Locarno und Riviera durch die Diebsstrafe des Galgens ersetzt, die schon früher in der Eidgenossenschaft und auch in Frankreich beim Delikt des Beschneidens der Münzen verhängt worden war. Dagegen läßt sich im Tessin die Strafe der Enthauptung bei Münzverbrechen nicht nachweisen. Sie wurde im Gebiet des deutschen Strafrechts in späterer Zeit etwa aus Gnaden an Stelle der Verbrennung vollzogen, so in Wien 1522, auch in Chambéry 1405, und findet sich seit dem Ende des 16. Jahrhunderts auch in der deutschen Schweiz (Basel 1609 und 1636, Zürich 1626). Sie war damals auch dem italienischen Strafrecht nicht fremd, wie u. a. der Bando der Signoria von Venedig 1603 gegen die münzfälschenden Herren Mazzetti von Frinco und ihre Münzmeister beweist, wobei allerdings zu beachten ist, daß seit dem Mittelalter die Enthauptung an die Stelle von qualvollen und schimpflichen Todesstrafen tritt, wenn es sich um adelige und vornehme Herren handelt.

2. Die verstümmelnden Leibesstrafen.

Die *Blendung* eines Falschmünzers wird 1335 in Cumiana (Piemont) erwähnt (Marini, in Riv. ital. di num. 22, 1919, p. 180). Es handelt sich hier, sofern wirklich eigentliche Falschmünzerei vorlag, wohl um Strafmilderung an Stelle des Feuertodes, denn die italienischen Statuten nennen die Blendung nie als Falschmünzerstrafe, sondern vorzugsweise als Diebsstrafe, so im Veltlin, und bei Versuch des Meuchelmordes, und zwar stets durch Ausstechen der Augen (Kohler 148 f.), wogegen in Cumiana die Blendung durch das glühende Eisen vollzogen wird. Nähere Angaben fehlen, so daß nur als Vermutung ausgesprochen werden darf, daß hier die Blendung, als spiegelnde Strafe, mit dem glühenden Münzeisen erfolgt sein könnte. Es handelt sich wohl um eine Nachwirkung altgermanischen — aber nicht langobardischen — Rechtes; Falschmünzer werden nach angelsächsischem Recht und noch 1108 nach dem Gesetz des Königs Heinrich I. von England geblendet, ebenso nach friesischem Recht, und später tritt die Blendung in Mitteldeutschland bei dem verwandten Delikt der Metallfälschung durch Goldschmiede auf (His: Strafrecht II 280 f.). Brescia, das schon 1254 die Blendung als Strafe überhaupt verbot, steht mit dieser humanen Bestimmung allein; andere Statuten, darunter die Veltliner von 1548, drohen die Blendung noch bis gegen Ende des 16. Jahrhunderts bei Diebstahl an.

Abbauen der Hand erfolgt, dem Zuge des langobardischen Rechtes entsprechend, als spiegelnde Strafe bei Fälschungsdelikten, in den italienischen Statuten aber auch bei andern Verbrechen, z. B. bei Diebstahl. Neben der Urkundenfälschung, so in Aosta, Lecco, Lugano, wozu auch die Erschleichung (und Beurkundung) eines Falschurteils über Verhängung oder Lösung des Bannes gehört (Lecco), steht die Münzfälschung und Münzverfälschung an vorderster Stelle der falsa. Da die eigentliche Münzfälschung seit dem 13. Jahrhundert regelmäßig mit dem Tode bestraft wird, kommt der Verlust der Hand bei diesem schwersten Münzverbrechen nur in den ältesten Statuten vor, so in Genua 1143 und in Venedig 1232, und dann wieder seit dem 16. Jahrhundert, aber dann nur in leichteren Fällen und nie in den Statuten der Lombardei. Dagegen verliert hauptsächlich bei Münzbeschneidung der Täter die Hand, so u. a. in Trient (13. Jahrh. und 1527), Verona (1228 und 1450), Porlezza-Osteno (1338), Reggio-Emilia (1500), aber auch bei Einfuhr oder Ausgeben falscher Münze: Trient (13. Jahrh.), Porlezza-Osteno (1338), Veltlin (1548), hier auch bei verheimlichtem Ankauf von Münzabschnitzeln. Alternativen Verlust von Hand oder Fuß kennen die Statuten von Porlezza-Osteno bei Beschneiden der Münzen oder Einfuhr beschnittener Münzen, so auch in Piacenza (1391) bei leichteren Münzdelikten. Meistens kann sich der Täter durch eine Geldbuße lösen; unbedingt ist der Verlust der Hand in Genua (1143), in Verona (1450), im Veltlin (1548) bei dem er-

wähnten Ankauf von Münzabschnitzeln. Einige Statuten, so Veltlin, bezeichnen ausdrücklich die rechte Hand als die zu amputierende, was auch dort, wo nichts darüber gesagt wird, die Regel gewesen sein wird. Die Bestimmung, daß der Täter die manus validior, die manus in qua plus potens est, verliert, also der Linkshänder oder der Täter mit bereits vorhandener rechtshändiger Invalidität die Linke, kommt im insubrischen Gebiet nur in Bellinzona (1390) vor.

Das *Abhauen eines Fußes* ist bei Münzverbrechen die Strafe bei Delikten mittleren Grades, wo weder auf Tod oder Verlust einer Hand noch auf bloße Geldbuße erkannt wird. Durch sie wird der Täter in seinem späteren Fortkommen, in der Ausübung gewisser Berufe weniger gehindert als durch den Verlust einer Hand. Sie wird auch bei Diebstahl verhängt, in Como (1297) bei solchem über 100 Solidi, in Lecco bei nicht qualifiziertem Diebstahl (*furtum non famosum*), in Lugano (1. Hälfte des 15. Jahrh.) beim ersten Rückfall. In Lecco (14. Jahrh.) trägt die Kommune die Arztkosten von drei Pfund Tertiolen beim Abhauen von Hand oder Fuß in allen Fällen, aber nur «tempore amputationis», d. h. auf dem Richtplatz, nicht aber für allfällige Nachbehandlung.

Den *Verlust eines Obres* bei Nichtbezahlung der Geldbuße bei Ausgeben falschen Geldes in mittlerem Betrage kennen anscheinend nur die Statuten von Porlezza-Osteno (1338). Diese Verstümmelung ist sonst, fast immer als Diebsstrafe, nicht selten, und zwar in der Lombardei (Monza, Pavia, Veltlin) und ferner in Salò und in der Emilia unablässig, während in den Marche die Ablösbarkeit vorherrscht (Kohler 149 f.).

3. Beschimpfende Strafen.

Für die Strafe der *Brandmarkung* bei Münzverbrechen finde ich in den italienischen Statuten keine Belege. Am nächsten kommt ihre Anwendung bei anderen Fälschungsdelikten, wie Urkundenfälschung, falsches Zeugnis und Anstiftung hiezu, wissentlicher falscher Bericht eines Gesandten (Pavia, Crema, Casale, Camerino im 14.—16. Jahrhundert, bei Kohler 154 f.; deutsche Belege bei leichteren Münzverbrechen, besonders bei Beschneiden der Münzen, bei His: Strafrecht II 279 f.).

Die *öffentliche Ausstellung* des Münzverbrechers am Pranger kommt im insubrischen Gebiet nicht vor, wohl aber in den Statuten von Pergola (Marche) von 1510, offenbar bei leichteren Fällen (Kohler 156).

4. Geldstrafen.

Daß durch Zahlung einer Geldbuße sich der Täter, nachwirkendem langobardischem Recht zufolge, von Lebens- und Körperstrafe loskaufen konnte, haben wir bereits erwähnt. Nachzutragen ist die Tatsache, daß sich die Lösung durch Geld bei Münzverbrechen in einigen Statuten des mailändischen Gebietes (Arona, Intra, Pallanza, Porlezza und Osteno) auch dann noch behauptet hat, als sie bei homicidium (Totschlag, bes. Mord) durch die Strafrechtsreform des Herzogs Galeazzo II. (1354—1378) abgeschafft worden war. Dagegen ist im novaresischen Omegna (1384) der Tod auf dem Scheiterhaufen nicht ablösbar. Die Lösungssumme beträgt 100 oder 50 Pfund Tertiolen; diese Ansätze gelten meist auch dort, wo die Statuten die Todesstrafe überhaupt nicht androhen, so im comaskischen Gebiet Vallassina (zwischen Como und Lecco, zu unterscheiden von Vallassina) 100 Pfund bei Ausgabe von Falschgeld, in Bellano 50 Pfund bei Falschmünzerei, doch sogar 200 Pfund bei demselben Delikt in Dervio und Corenno.

Bei leichteren Münzdelikten, insbesondere beim Ausgeben falscher oder verringerter Münze, zumal in kleineren Beträgen, ist die Geldstrafe ohne Drohung von Todes- oder Körperstrafe fast überall üblich. Immerhin lassen die Statuten von Blenio (1450) dem

herzoglichen Vicarius die Möglichkeit, auf Feuertod zu erkennen; unter der Herrschaft der Drei Länder, die die älteren Statuten im 16. Jahrhundert konfirmierten, konnte der Landvogt unter Beizug der Boten der regierenden Orte den Täter arbiträr auch «in persona» bestrafen. In der bündnerischen Grafschaft Bormio konnte mit Geld nur die Verbreitung falscher Münze in geringem Betrage gebüßt werden.

Als Beispiel einer einzig dastehenden Abstufung der Strafsätze führen wir die Statuten von Porlezza und Osteno (1338) an, auffallenderweise zweier fast rein ländlicher Kommunen: Falschmünzerei in jedem Betrag und Einfuhr falscher Münze im Betrag von über 10 Lire Tertiolen: 100 L. t. oder Feuertod; Einfuhr falscher Münze im Betrag von unter 10 L. t. sowie Beschneiden der Münzen oder Einfuhr solcher in jedem Betrag: 50 L. t. oder Verlust einer Hand (oder eines Fußes? «un membro»); wissentlicher Besitz oder Ausgeben falscher Münze im Betrag von mehr als 10 L. t.: 50 L. t. oder Verlust einer Hand; ebenso, von 10—5 L. t.: 25 L. t. oder Verlust eines Ohres. Dann, bei Besitz oder Ausgeben falscher Münze im Betrag von 5 Pfund abwärts, vierfach abgestuft bis 5 Soldi, eine Geldstrafe von 10, 3, 2 oder 1 Pfund, «e da cinque soldi a basso nè per duoi fiorini non sia tenuto (schuldig) nè possi (!) esser condannato».

Daß der Ausgeber falscher oder verfälschter Münze den gutgläubigen Empfänger und Geschädigten (patiens, passus) zu entschädigen hat, eventuell mit einem Zuschlag für Umtriebe (expensa), wird in mehreren Statuten vorgeschrieben.

Bei Verzug der Zahlung der Buße tritt in den Fällen, wo dieser Verzug nicht die Lebens- oder Leibesstrafe nach sich zieht, Strafsteigerung, meist Verdoppelung, ein (Lecco, 14. Jahrh., Cremona 1387), oder die Buße wird durch Kerkerzwang eingetrieben (Trient, 13. Jahrh.). Rückfallsteigerung, wie 1390 in Bellinzona bei Urkundenfälschung und allgemein bei Diebstahl, fast immer schon vom ersten Rückfall an ansteigend zur Körper- und Todesstrafe, kommt bei Münzverbrechen im insubrischen Gebiet nicht vor.

5. Vermögenskonfiskation und Wüstung.

In vielen Fällen steht auf der Tat die Vermögenseinziehung, jedoch tritt sie auch als Folge der Todesstrafe nicht, wie im römischen Recht, allgemein ein, sondern nur, «wenn die Statuten dies ausdrücklich bestimmen und der Richter darauf verurteilt» (Kohler 72). Bei Münzverbrechen erscheint sie häufig; aus dem oberitalienischen Gebiet nennen wir Aosta schon im 12. Jahrhundert, Alessandria (1297), Bellinzona (1387), Blenio (1450). Die spezielle Konfiskation bei Münzdelikten betrifft vor allem das Haus des Falschmünzers bzw. des Gehilfen oder des Vorschub Leistenden, sofern es nicht gewüstet wird (s. unten), so schon im römischen Recht und dann in mehreren Städten, u. a. in Lecco, Monza, Cremona, alle im 14. Jahrhundert. Ferner verliert in Padua (1236), wer minderwertiges Gold oder Silber bearbeitet oder wer unbefugterweise Gold oder Silber ausführt oder auszuführen versucht, das Metall (Kohler 77 u. 79). Selbstverständlich wird auch die im Besitz des Täters vorgefundene falsche, verfälschte oder verringerte Münze konfisziert. (Über die Vermögenskonfiskation bei Ächtung des flüchtigen Täters siehe unten II 6.)

Als Straffolge bei Falschmünzerei kennen die Statuten von Alessandria (1297), Modena (1327), Porlezza-Osteno (1338), Omegna (1384), Novara (1583) die Wüstung (Zerstörung) des Hauses, in dem die falsche Münze geschlagen wurde, sei es nun Eigentum des Täters oder gemietet (conducta), sofern der Vermieter, der dann als Gehilfe gilt, das Verbrechen geduldet hat: «domus illa funditus diruatur» (Omegna), «la casa sia gettata a terra fino di fundamenti» (Porlezza, in Übersetzung der lateinischen Vorlage). Das ist ein Fall von spezieller Wüstung, d. h. einer Sache, die bei Begehung der Tat gebraucht wurde. Allgemeine Wüstung dagegen liegt vor, wenn in Porlezza bei Mord nicht nur das Haus, sondern auch die Reben und Obstbäume des Mörders gewüstet werden, ebenso

in Genua 1498 sämtliche Immobilien. Über die Wüstung im germanischen Recht siehe v. Amira 230 ff.; im italienischen Statutarrecht: Kohler 65—71; Wüstung des Hauses bei Häresie und verbotenem Glücksspiel u. a. die Statuten von Lecco 14. Jahrhundert.

6. Kontumazverfahren und Bannisierung.

Andreas Heusler sagt darüber in der Einleitung zu den von ihm herausgegebenen Rechtsquellen des Kantons Tessin: «Wer ein Malefiz begangen hatte, suchte sich durch die Flucht über die Grenze in Sicherheit zu bringen. Erschien er auf Vorladung nicht vor Gericht, so wurde er verbannisiert, also Bandit, und wenn er als solcher im Lande betroffen wurde, so konnte und mußte er als vogelfrei von Jedermann gepackt und der Obrigkeit abgeliefert oder, falls er sich zur Wehr setzte, getötet werden.» Fast alle Statuten enthalten Vorschriften hierüber; sie nennen die Verbannisierung «ponere in banno maleficii» und ordnen die Konfiskation des Vermögens des flüchtigen Täters an «tam mobilia quam immobilia». Vorbehalten bleiben in einzelnen Statuten ausdrücklich die Ansprüche der Gläubiger und der (unschuldigen) Deszendenten, so in Lecco und in Bellinzona (1383). Die Vermögenskonfiskation konnte auch nur eine teilweise sein, im Betrage der ausgesprochenen Geldstrafe (Arona 14. Jahrh.), aber nicht bei Verurteilungen zum Tode. Die Konfiskation des Vermögens des flüchtigen Verbrechers «... hat prozessualischen, nicht strafrechtlichen Charakter; sie ist Folge der Flucht wegen der Tat, nicht Folge der Tat selbst» (Kohler 72) und ist in diesem speziell den Münzverbrechen gewidmeten Aufsatz nicht zu behandeln.

Literatur

1. *Quellen*. Als Teile des Corpus Statutorum Italicorum (verschiedene Herausgeber und Verlage) sind erschienen: Statuti del Lago d'Orta sec. XIV: Riviera ed Isola, Omegna, Gozzano 1946; Statuti del Lago Maggiore e della Val d'Ossola: Arona, Intra, Pallanza e Vallintrasca 1914; Statuti dei Laghi di Como e di Lugano I: Averbara e Taleggio, Dervio e Corenno, Valsassina 1913, II: Lecco, Valassina, Campione, Valsolda, Porlezza ed Osteno 1915. — Außerhalb des C. St. It.: Statuti di Bellano e Mandello (Lago di Como) sec. XIV, a cura di E. Anderloni e V. Adami 1932. — Statuti rurali Bresciani del secolo XIV: Bovegno, Cimmo ed Orzinuovi nella Val Trompia 1927. — Rechtsquellen des Kantons Tessin, hg. von Andreas Heusler (Zeitschrift für schweiz. Recht N. F. 11 ff., 1892 ff.). — Statuten des Hochgerichtes Bergell, hg. von L. R. v. Salis (ebenda N. F. 13). — Rechtsquellen von Bormio, hg. von Paul Siegfried (ebenda N. F. 23—24). — Statuti di Valtellina 1548 (Nachdruck Coira 1737). — Statuta Comunitatis Novariae (1271), coll. Ant. Ceruti 1878.

2. *Darstellungen*. Karl v. Amira: Die germanischen Todesstrafen. Untersuchungen zur Rechts- und Religionsgeschichte. (Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse XXXI 3, 1922). — Rudolf His: Das Strafrecht des deutschen Mittelalters. Zweiter Teil: Die einzelnen Verbrechen, 1935. — Ed. Osenbrüggen: Das Strafrecht der Langobarden 1863. — J. Kohler: Das Strafrecht der italienischen Statuten vom 12.—16. Jahrhundert (Heft 2—6 der Studien aus dem Strafrecht) 1897 (enthält zahlreiche Belege aus mir z. Zeit nicht zugänglichen Quellen).

DIETRICH SCHWARZ

MÜNZEN UND MEDAILLEN DER TRIVULZIO IM SCHWEIZERISCHEN LANDESMUSEUM IN ZÜRICH

Neben den Münzen der Antike haben die Gepräge der Renaissance aus dem Gebiete der Lombardei das besondere Interesse unseres verehrten Ingenieurs Walter Niggeler gefunden. Zahlreiche künstlerisch hervorragende oberitalienische Testoni sind in seiner Sammlung enthalten. Die Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums hingegen nennt keine solchen ihr eigen, denn es sind noch keine aus einem schweizerischen

Münzfund durch irgendeine glückliche Fügung zu ihr gelangt. Dafür umfaßt die im Landesmuseum deponierte Sammlung der Zentralbibliothek Zürich einige prächtige derartige Exemplare. Ein Gebiet aber, auf dem das Landesmuseum selbst eine Serie von Medaillen und Münzen zusammenbringen konnte, die hochwertige Zeugen der oberitalienischen Renaissance sind, ist das Münzwesen der Grafen Trivulzio, der zeitweiligen Herren des Misox, des größten der charaktvollen bündnerischen Südtäler. Es dürfte deshalb in den Rahmen dieses Heftes der Münzblätter, das einem Schweizer gewidmet ist, dessen Wiege nicht fern von den verschiedenen Münzstätten der Trivulzio stand, passen, wenn hier ein Hinweis auf diese Spezialsammlung des Landesmuseums gegeben wird.

Im Dezember 1957 war es dem Museum vergönnt, ein außergewöhnlich schönes und interessantes Stück zu erwerben: eine große viereckige Bildnisplakette des Gian Giacomo Trivulzio il Magno. Als ich in der «Neuen Zürcher Zeitung» einen kurzen Bericht über diese wichtige Neuerwerbung veröffentlichen konnte, führte ich die Gründe an, weswegen das Landesmuseum die Münzen und Medaillen des mailändischen Grafen-, später Fürstenhauses der Trivulzio erwerben kann: deren Münzstätten standen während längerer Zeit auf schweizerischem Boden, die Trivulzio selbst waren Territorialherren auf heute schweizerischem Hoheitsgebiet. Allerdings, die Gepräge der späteren Fürsten dieses Hauses entstanden in der Ortschaft Retegno (in der Umgebung von Lodi), die 1654 zur Reichsbaronie erhoben worden war. Da auf einem Teil dieser Münzen von Retegno auch noch der Titel von Misox — obschon die Grafschaft schon 1549 durch Kauf von Gian Francesco an die Talleute übergegangen war — in Erscheinung tritt, fanden auch diese Münzreihen Eingang in die Sammlungen von schweizerischen Münzen, obschon sie mit der Schweiz gar nichts mehr zu tun haben. So sind auch im Landesmuseum entsprechende Stücke vorhanden. Die letzten Prägungen der Fürsten Trivulzio wurden übrigens nicht mehr in Retegno, sondern in der Münze zu Wien in den Jahren 1724 und 1726 vorgenommen.

In der Sammlung des Landesmuseums und der Zentralbibliothek Zürich sind heute im ganzen 85 Münzen und 10 Medaillen des Hauses Trivulzio vorhanden, dazu kommen noch eine moderne Nachprägung eines Dukaten, zwei zeitgenössische Nachprägungen anderer italienischer Münzstätten, nämlich Desana und Montanaro, ein Galvano und einige Gipsabgüsse. Die Serie von 85 Münzen gliedert sich in 4 Goldmünzen (2 Scudi des Gian Giacomo il Magno, ein Doppio Ongaro des Antonio Teodoro und ein 10 Zecchinestück des gleichen Fürsten), 17 Großsilberstücke aus der Prägeserie von Retegno mit Talermehrfachen, Talern und Halbtalern, 7 Testoni des Gian Giacomo il Magno — von besonders hoher künstlerischer Qualität — und seines Enkels Gian Francesco — diese mit dessen jugendlichem Bildnis —, 31 mittlere Stücke wie Cavallotti und Grossi und schließlich 26 Kleinmünzen, vor allem des Gian Giacomo il Magno.

Die Medaillen umfassen namentlich Stücke des Gian Giacomo il Magno, insbesondere die im Jahresbericht 1957 des Schweizerischen Landesmuseums publizierte große Plakette, die am gleichen Ort abgebildete quadratische, zweiseitige Plakette von 1499, die etwas später entstandenen Medaillen mit dem Altersbildnis des Condottiere (auch diese im genannten Jahresbericht im Bild zu sehen) und die schöne Spätrenaissancemedaille des Gian Francesco von P. P. Galeotto von ungefähr 1540 in mehreren Exemplaren.

Wenn man diesen Bestand mit dem von den Brüdern Francesco und Ercole Gnechi in ihrem Werk «Le monete dei Trivulzio» von 1887 publizierten Katalog oder mit den auf die Münzstätten Misox, Musso, Retegno und Roveredo aufgeteilten Verzeichnissen der trivulzianischen Münzen im Corpus Nummorum Italicorum vergleicht, erkennt man, daß unsere nationale Sammlung wohl sehr reich, aber von Vollständigkeit weit entfernt ist. Immerhin zählt sie ein Stück, das den Gnechi noch nicht bekannt war, da es wohl erst

wesentlich später durch einen Fund zum Vorschein kam: den prachtvollen Scudo d'oro des Gian Giacomo Trivulzio, der im Jahresbericht 1947 des Schweizerischen Landesmuseums zum erstenmal publiziert wurde und der vorläufig als Unicum gelten darf. Und dazu kam 1957, wie schon erwähnt, die einzigartige große Bronzeplakette. Aber auch unter den übrigen Stücken können einige große Kostbarkeiten festgestellt werden, auf die aber hier im einzelnen nicht eingegangen werden kann.

Emilio Tagliabue hat in einem Aufsatz der Rivista Italiana di Numismatica (anno III, 1890) beweisen zu können geglaubt, in der Herrschaft Misox sei nur in Roveredo und nie im Kastell Misox geprägt worden. Es bietet sich hier die Gelegenheit zu der Bemerkung, daß seine Beweisführung uns nicht ganz überzeugend scheint. Denn die Belehnungsurkunden, die doch sicher unter Mitwirkung Gian Giacomos und anderer Ortskundiger abgefaßt wurden, sprechen allzu deutlich für eine Münztätigkeit im Kastell selbst, und auch die Schloßinventare sind nicht so stumm hinsichtlich Münzeinrichtungen, wie Tagliabue es darstellen möchte. Es bleibt immer noch die Möglichkeit offen, daß im Palast in Roveredo und im Schloß Misox geprägt wurde je nach den politischen und militärischen Lagen.

Eine persönliche Erinnerung darf der Schreiber dieser Zeilen vielleicht noch beifügen. An einer Auktion, an der zahlreiche Münzen der Trivulzio zum Verkauf gelangten, hatte er in einem allerdings überaus schlecht erhaltenen Stück, das zudem noch vergoldet gewesen war, einen außerordentlich seltenen Grosso des Gian Giacomo il Magno erkannt. Die übrigen Auktionsteilnehmer waren durch den schlechten Erhaltungszustand offenbar davon abgeschreckt worden, das Stück überhaupt etwas näher zu betrachten und sich dafür zu interessieren. So blieb er der einzige Bieter, dem das Stück denn auch mit Fr. 6.— zugeschlagen wurde, unter etwas höhnischem Lächeln und ironischen Glückwünschen der Anwesenden. Er ließ sich dadurch nicht anfechten und war es zufrieden, einen der seltensten Grossi des Gian Giacomo der Sammlung beifügen zu können.

Auch weiterhin besteht die Absicht, die heutige wertvolle Serie zu ergänzen, um mit der Zeit ein immer vollständigeres Bild von der Münzprägung der Trivulzio auf dem Boden der Schweiz geben zu können.

NUMISMATISCHE MISZELLEN — MÉLANGES NUMISMATIQUES

14. Fälschung des Schweizer 100-Franken-Stückes 1925

In letzter Zeit sind außer den bereits bekannten Fälschungen von englischen Sovereigns, Schweizer Vreneli und deutschen 20-, 10- und 5-Mark-Stücken neuerdings auch falsche Schweizer 100-Franken-Stücke aufgetaucht. Es dürfte für die Leser der «Schweizer Münzblätter» von Interesse sein, die wichtigsten Charakteristica dieser Fälschung zu erfahren.

Am leichtesten sind die Stücke auf der Vorderseite als Fälschungen erkennbar. Diese ist, im Gegensatz zu den echten Stücken, teilweise mattiert, wodurch die Stücke eine sonderbare, dunkle Farbe erhalten haben. Der Himmel ist bei den echten Stücken stark glänzend, und bei den falschen haben auch die Haare des Frauenkopfes rechts oben noch etwas von diesem Glanz abbekommen.

Die Schrift des Wortes HELVETIA ist wesentlich kleiner als auf dem Original, und deren Querschnitt ist rund, währenddem bei den echten Stücken die Schrift kantig ist, mit eckigem Querschnitt der Buchstaben.

Der Graveurname F. Landry sieht bei den echten Stücken so aus: F. LANDRY, d. h. der Anfangsbuchstabe L von Landry ist größer als die übrigen Lettern (gleich groß wie das



F.), während bei den Fälschungen alle Buchstaben des Namens Landry gleich groß sind, und nur das F. allein ist größer: F. LANDRY.

Nebst diesen am meisten auffallenden Merkmalen sind auch noch einige weitere Unterschiede vorhanden, aber die oben erwähnten dürften genügen, um die Fälschungen als solche erkennen zu können.

Die Photos wurden von der Schweiz. Bundesanwaltschaft zur Verfügung gestellt.

Bis jetzt sind von der Schweiz. Bundesanwaltschaft ca. 60 Fälschungen beschlagnahmt worden. Sie stammen aus Italien und wurden hier durch Mittelsmänner abgesetzt, zu Preisen, die ungefähr denjenigen für echte Stücke gleichkamen. Einer dieser Mittelsmänner war allerdings aufrichtig — oder vielleicht plagte ihn auch das Gewissen —, er bezeichnete die Stücke selbst als Fälschungen und verkaufte sie als solche zum Goldwert. Laut Mitteilung der Bundesanwaltschaft kam er aber dennoch auf seine Rechnung, indem er den ganzen Erlös für sich behielt und seinen Auftraggebern nicht ablieferte. Die betrogenen Betrüger!

J. Dreifuss

DER BÜCHERTISCH · LECTURES

Jean Babelon – Jean Roubier. Dauernder als Erz. Das Menschenbild auf Münzen und Medaillen von der Antike bis zur Renaissance. Wien-München (Anton Schroll & Co.) 1958. 38 S. 167 Tafeln. Fr. 42.—.

Das am anspruchsvollsten ausgestattete und teuerste der vielen Bildbücher des Jahres 1958 mit vergrößerten Reproduktionen von Münzen und Medaillen ist der oben genannte Prachtband. Um mit dem eigenartigen Titel zu beginnen, so muß der Referent bekennen, daß er ihm unverständlich geblieben ist. Das der bekannten Horazode (III, 30) entnommene Zitat ist doch hier offenbar wenig am Platze – um nicht zu sagen schief und mißverständlich angewandt: Horaz errichtet poetische Monumente «dauernder als Erz» – Münzen und Medaillen verewigen Bildnisse gerade in Metall.

Bei der Lektüre des Textes häufen sich dann

Irrtümer und Mißverständnisse derart, daß man den Eindruck erhält, die Übersetzung aus dem französischen Urtext müsse vom Verlag gänzlich unsachverständigen und zudem auch stilistisch recht wenig gewandten Händen anvertraut worden sein. Der Name dieser Hilfskraft bleibt denn auch ungenannt. Da regiert König Kroisos von Lydien «im 7. Jahrhundert v. Chr.»; da ist die bekannte frühe Silbermünze mit dem seltsamen Kopf eines behelzten Kriegers (vielleicht ein Symbolbild des legendären Stadtgründers von Kalymna, einer Insel an der karischen Küste) ebenfalls schon eine Prägung «des 7. Jahrhunderts v. Chr.»; die früheste Tetradrachme von Naxos sei «im Jahr 480 v. Chr.» geprägt; Athena werde in Athen «seit der Mitte des 6. Jahrhunderts» verehrt; die Münzen von Syrakus zeigen den Kampfswagen «auf der Rückseite»; und in der Quellnymphe Arethusa des berühmten Demare-

teion von 480/79 v. Chr. dürfe man «eines der ersten Porträts sehen, die sich unserer Analyse darbieten». Die kurze Auswahl möge genügen, um die Zuverlässigkeit des Einleitungstextes in sachlicher Hinsicht zu charakterisieren.

Auswahl und Reproduktion der Bilder eines solchen Überblickes «von der Antike bis zur Renaissance» sind natürlich stets vom subjektiven Urteil und vom Zufall des zur Verfügung stehenden Materiales bedingt. Die photographische Arbeit Jean Roubiers übertrifft indessen in ihrer technischen und künstlerischen Vollendung in diesem Buche womöglich selbst die Leistungen Kurt Langes. Im Gegensatz zu Lange leidet hingegen die Darbietung der Aufnahmen an der Willkür einer quasi-«künstlerischen», überaus unruhigen Anordnung auf den Tafeln. Diese Marotte irritiert auf die Dauer das Auge mehr als daß sie etwa eine konventionelle Tafeldarbietung durch etwas reizvolleres ersetzt. Vor allem muß gegen die seit L. Goldscheiders Buch «Repräsentanten der Renaissance» (Phaidon 1952) mehr und mehr überhandnehmende Unsitte, vergrößerte «Menschenbilder» aus ihrem Münzen- und Medaillenrahmen herauszuschneiden, Einspruch erhoben werden. Solche Ausschnitte verfälschen nicht nur die spezifischen Wirkungsmittel des Münzgraveurs und Medaillenkünstlers – sie tun auch auf unschöne Weise den auf die jeweilige Form ihres meist runden, manchmal auch rechteckigen «Rahmens» berechneten kleinen Reliefkunstwerken rohe Gewalt an. Der Maßstab der Vergrößerung ist zudem nirgends ersichtlich.

Da auf die weiteren Einzelheiten des Textes nicht näher eingegangen werden soll, bleibt nur zu bedauern, daß ein äußerlich scheinbar so glanzvolles Buch zu so schweren Bedenken Anlaß gibt. Für ein breites Laienpublikum bestimmt, kann es nicht nur den guten Ruf seines Verfassers sondern auch den der gesamten Münz- und Medaillenforschung ernstlich gefährden. Denn sogar das «Verzeichnis der Abbildungen» (S. 35 bis 38), in dem sich wohl jeder Betrachter der schönen Bilder Rat holen möchte, ist vom Autor offenbar keinerlei Durchsicht unterzogen worden. Als Beleg sei lediglich bei den 34 «griechischen Münzen», die dieses Verzeichnis einleiten (S. 35), eine Auswahl von etwa einem Dutzend Berichtigungen abschließend angeführt:

Nr. 1 Athene «gegen 550 v. Chr.» (statt ca. 450 v. Chr.).

Nr. 2 Kopf eines Silens. «Catania», Sizilien (statt Aitne, wie auf dem Bilde zu lesen ist!).

Nr. 3 «Die Königin Demarete.» Syrakus (statt Quellnymphe).

Nr. 5 Arethusa. Syrakus. Sizilien. «Gegen 450 bis 439 v. Chr.» (statt 439–435 v. Chr. nach E. Boehringer).

Nr. 8 Hermes. Ainos, Thrakien. «Gegen 470 v. Chr.» (statt 453–451 v. Chr., nach May).

Nr. 16 Kopf des Herakles. «Die Barkiden in Spanien 5. Jahrh. v. Chr.» (Die Barkiden in Spa-

nien, Neu-Karthago, nach 221 v. Chr. (!) Doppel-Schekel, Herakles mit den Zügen des Hamilkar; vgl. Mattingly-Festschr. S. 39 ff.)

Nr. 21 Antiochus I. König von Syrien. «242 bis 187 v. Chr.» (statt 280–261 v. Chr.).

Nr. 23 «Ptolemäos Epiphanes» (statt Ptolemaios III. Euergetes).

Nr. 26 bezieht sich auf Tafel 27! Das Perseusporträt auf Tafel 26 ist zudem *nicht* von Zoilos signiert wie unter Nr. 27 behauptet.

Nr. 27 Das Porträt stellt Philipp V. von Makedonien als Perseus dar.

Nr. 28 «Kleomenes, König von Sparta 228 v. Chr.» (wahrscheinlicher Areos 310–266 v. Chr.).

Nr. 33 Mithradates I., König der Parther, «174 bis 136 v. Chr.» (statt 171–136 v. Chr.).

Nach dieser Probe sei es anderen überlassen, den Gehalt der übrigen Abbildungserklärungen (Nr. 35–167) einer näheren Prüfung zu unterziehen. *W. Schw.*

Leopold Zahn — Kurt Lange. Schönes Geld aus zwei Jahrtausenden. Frankfurt a. M. 1958. 105 S. mit 96 Abbildungstabern. Preis DM 8.60.

Ein weiteres «Volksbuch» mit Münzvergrößerungen, diesmal nach Photovorlagen des rühmlichst bekannten Photographen Kurt Lange. Was aber ist hier mit den herrlichen Aufnahmen dieses zweifellos führenden Künstlers der Münzphotographie bei der Druckreproduktion geschehen? Langes Meisteraufnahmen haben bei den im ungefähren Maßstab $2\frac{1}{2} : 1$ gehaltenen Illustrationen fast alle feineren Nuancen der früheren Wiedergaben — «Herrscherköpfe des Altertums» (1938), «Götter Griechenlands» (zuletzt 1946), «Antike Münzen» (1947), «Charakterköpfe der Weltgeschichte» (1949) usw. — im Druck dieses neuen Bändchens verloren und wirken, verglichen mit den genannten älteren, mit wenigen Ausnahmen hart und unnuanciert. Woran das liegt, kann wohl nur der Drucktechniker beurteilen — vielleicht an der gewählten Reproduktionstechnik, am Papier, an harter und gefühlloser Retouche? Jedenfalls ist es einem Kenner der feinen früheren Bildreproduktionen Langes unmöglich, diesen harten Wiedergaben seiner Meisteraufnahmen den gleichen Genuß abzugewinnen.

Die L. Z. gezeichnete Einleitung wirkt überaus dürftig. Daß «die Münzkunde . . . von dem Erzvater der Kunstgeschichte, Joachim Winckelmann, auf wissenschaftliche Grundlage gestellt» worden sein soll (S. 6) wird den Sachkenner zum Lächeln reizen — der Laie wird es leider ungeprüft hinnehmen. Der stärkste Schnitzer dieser Einleitung ist indessen der irrümliche Bezug des Münzbildnisses des Partherkönigs Mithradates II. (S. 56) auf «die zeitliche Nähe des Pergamonaltars» (S. 11): Gemeint ist wohl das Porträt des Mithradates VI. des Großen von Pontos (S. 58), dessen «schöner wild-pathetischer Kopf» wohl eher «mit barockem Stilempfinden geformt» ist, als der gleichzeitige bärtige des Partherkönigs.

Das Unglück ist nur, daß beide zeitlich nahezu 100 Jahre *nach* der Entstehung der verglichenen Pergamonskulpturen geprägt sind und daher stilistisch kaum etwas mit diesen zu tun haben. — Auf die 37 Münzbilder des Mittelalters und der Neuzeit geht die Einleitung nur mit wenigen Worten ein (S. 14—15).

Die kleine Auswahl möge genügen, um über den unzureichenden Charakter des Begleittextes zu orientieren. Doch soll damit in der Flut der Vergrößerungsbücher auch diesem Bändchen das Verdienst nicht ganz abgesprochen werden, bei manchen seiner Leser und Betrachter vielleicht den Wunsch nach eingehenderer Beschäftigung mit den Münzen wachzurufen und sich dann einen vertiefteren Zugang zu den in ihnen verborgenen Schätzen des Wissens und der Bildung zu suchen.

W. Schw.

Leo und Maria Lanckoroński. Mythen und Münzen. Griechisches Geld im Zeichen griechischen Glaubens. Die Heiligung des Profanen. München 1958 (Ernst Heimeran), 175 S. und 66 Bildtafeln. Preis DM 28.—

«Die Gefahren mehr oder weniger populärer Bildbücher mit vergrößerten Reproduktionen antiker Münzbilder», so schrieb der Rez. 1954 in einer Gnomon-Besprechung von vier solchen Büchern, «die Gefahren sind von doppelter Natur: Auswahl, Format und Reproduktion der Vergrößerungen unterliegen oft allzu großer Willkür äußerlicher Umstände, des individuellen Geschmacks, des Zufalles technischer Faktoren; die Begleittexte lassen vielfach der ‚Lust am Fabulieren‘ stark die Zügel schießen und entfernen sich um des literarischen Effektes willen zu weit vom wissenschaftlich Vertretbaren.»

Wenn das durch eine Reihe ansprechender Publikationen dieser Art — u. a. «Schönes Geld der alten Welt» (München 1935), «Das griechische Antlitz» (Amsterdam 1944), «Das römische Bildnis in Meisterwerken der Münzkunst» (Amsterdam 1944), «Der Mythos der Hellenen in Meisterwerken der Münzkunst» (Amsterdam 1941) — bekannt gewordene Photographen- und Verfasserpaar L. und M. Lanckoroński mit diesem Heimeranband aufs neue in unermüdlicher Begeisterung vor ein breites Publikum tritt — so setzen sie sich heute jenen erwähnten Gefahren in verschärftem Maße aus: Durch die große Zahl inzwischen erschienener ähnlicher Publikationen ist der für solche Bücher empfängliche Leserkreis zugleich scharfäugiger und hellhöriger geworden. Zu dieser erfreulichen Erscheinung haben auch die genannten früheren Bücher der beiden Verf. nicht wenig beigetragen. Und dafür kann man ihnen nur dankbar sein.

Ein recht wesentlicher Umstand scheint ihnen indessen weniger zum Bewußtsein gekommen zu sein: die schärferen Augen und die empfindlicheren Ohren gehören einer seit 1935 gründlich veränderten Lesergeneration an. Sie erwartet

von solchen Büchern in erster Linie sachliche Information in möglichst schlichter Form, technische Vollendung in illustrativer Hinsicht —, vor allem auch einen erschwinglichen Preis, der ihr den Zugang zu diesen hohen Werten ermöglicht. Um mit den Bildern zu beginnen, so genügen sie auch in diesem Buche im allgemeinen den technisch jetzt so hochgeschraubten Ansprüchen. Daß unter 66 Vergrößerungen auch einzelne Versager sind, ist wohl unvermeidbar. Vor allem ist eine Tendenz zu unnatürlich-theatralischer «Bühnenrampen»-Belichtung der Münzbilder von unten her zu bemerken. Das kann in gewissen Fällen ungeahnte Formschönheiten zur Wirkung bringen, sollte indessen nicht wie hier — vgl. Nr. 13, 26, 29, 36, 42, 43, 44, 55, 58 und 63 — fast zu einer Gewohnheit werden. Leider sind indessen, was den schärferen Augen kaum entgehen dürfte, auch einzelne zur Reproduktion ungeeignete Exemplare (wie z. B. Nr. 14, Sybaris — besonders aber Nr. 40—41, Naxos, eine moderne Fälschung; vgl. H. A. Cahn, Die Münzen der sizilischen Stadt Naxos, Basel 1944, S. 147, F 2, 3, Cambridge) zur Abbildung gekommen. Und ferner sei noch eine letzte generelle Bemerkung zu den Bildern erlaubt: die fünf auf S. 167 in Originalgröße abgebildeten Münzen reichen nicht aus, um den die Wirklichkeit ja verfälschenden Eindruck der in diesem Buche ausnahmslos auf ein Einheitsmaß gebrachten Vergrößerungen zurechtzurücken. Ein bestimmter durchgehend verwendeter Vergrößerungsmaßstab — etwa 3 : 1 oder 2 : 1 — ist vom rein sachlichen Gesichtspunkt her der irreführenden äußeren Einheitlichkeit des Bildformates unbedingt vorzuziehen, da er ja der beabsichtigten Größenwirkung und damit der künstlerischen Intention der Münzbilder, trotz deren starker Vergrößerung, immerhin gerechter wird.

Die literarische Gestaltung des Buches gibt ein Bild der Auffassung der Verf. vom mythischen Aspekt der griechischen Welt, dessen «Wesenskern» gerade im Münzbild als sein Zentralgedanke «aufleuchtet» (S. 8). Auch hier wieder leiten oft zitierte Goetheworte die «Einführung» ein und schließen sie ab. Auch in diesem Bande bezieht sich in den 11 Götterkapiteln der oft poetische Text vielfach wieder auf schon früher von den Verf. herangezogene Münzexemplare —, wodurch auf die Dauer bei harmlosen Laien die Vorstellung erweckt werden könnte, diese ja willkürliche Auswahl vergrößerter Münzbilder sei repräsentativ für den unerschöpflichen Reichtum der noch bewahrten griechischen Münzdenkmäler.

Eine Frage ist es allerdings, ob solche «vom Laien für Laien» veröffentlichte Bücher — bei allem Enthusiasmus — die von den Verf. erhoffte vertiefte Laieneinsicht wirklich erreichen?

W. Schw.

L. Lacroix. Le bouclier, emblème des Béotiens. Revue Belge de Philologie et d'Histoire XXXVI, 1958, p. 5—30, Pl. I—IV.

Die Arbeit versucht, das alte Problem des zum

«Wappen» der Landschaft gewordenen Münzbilds Böotiens, des so eigenartig geformten Schildes auf der Vorderseite der Mehrzahl der böotischen Münzen, auf neuen Wegen einer Lösung näher zu bringen.

Nach gründlicher Prüfung der bisherigen Hypothesen (Schild des Herakles, der Athena Itonia, des Ares) sucht der Verf. für diese auf den griechischen Vasen seit geometrischer Zeit vielfach für die Heroen der Vorzeit und der großen Epen bezeichnende Schildform zunächst, mit G. Lippold, auch hier eine allgemeinere Deutung vorzuschlagen. Er führt ferner Form und Material des Schildes, mit G. Karo, auf die Tierfell-Holzschilde kretisch-mykenischer Zeit zurück (Tirynsfresken Pl. III, 1) und bringt schließlich mannigfache Beispiele philologischer Art für das Fortleben dieser Ochsenhaut-Form im homerischen Epos. — Ilias XVI, 633 bringt den Zusammenhang der Βοιωτοί mit dem Worte βούς, der dann von Euripides in seiner verlorenen Tragödie Melanippe mit der Legende von Boiotos und Aiolos wiederaufgenommen worden ist. Die Ochsenhaut-Schildform kann daher aus gleicher Überlieferung zum nationalen Wappenbild der Böotier geworden sein. Hinzu kommt ein oft zu konstatierendes Bedürfnis, schon in frühgriechischer Zeit, mythologische Zusammenhänge und Erklärungen für schwerverständliche Namen und Formen zu suchen, wofür der Verfasser eine weitere Anzahl ethymologischer Beispiele zusammenstellt.

Im böotischen Schild sieht der Verfasser also ein weiteres Beispiel für die als «redende Wappen» zu bezeichnenden Münzsymbole (vgl. den Aufsatz des Verfassers über «types parlants» in Rev. belge de num. 1950, p. 5 ff. und Rez. in Acta Archaeologica XII, 1941, S. 54). Der böotische Schild sollte daher, nach dem Verfasser, gleichzeitig die kriegerischen Erinnerungen an die Heroen der Vorzeit wachhalten und damit die Macht des böotischen Städtebundes symbolisieren. Hierin und in der ethymologischen Anspielung sieht er mit Recht einen oft zu wenig beachteten Zusammenhang der Münzsymbole mit den Überlieferungen der homerischen Epen.

W. Schw.

C. M. Kraay. The Aes Coinage of Galba. Numismatic Notes and Monographs No. 133. New York 1956. 125 S., 37 Tafeln, 6 Beilagen.

Die erstmalig von Imhoof-Blumer (NumZ 1878, S. 2 f.) aufgezeigte Methode, mit Hilfe von Stempelvergleichen und Stempelkoppelungen für eine bestimmte Zeit eine relative Chronologie der Münzprägungen einer Polis, eines Bundes oder eines Herrschers zu gewinnen, ist bisher nur im griechischen Bereich angewandt worden. Daß auch im römischen Bereich diese Methode bei einem begrenzten Gebiet durchaus anwendbar und fruchtbarer sein kann als die vielfach doch recht subjektive stilistische Beobachtung allein, zeigt K. in dieser subtilen Monogra-

phie. Er basiert dabei vornehmlich auf der Sesterzen-Prägung, ohne jedoch das andere Münzmaterial zu sehr zu vernachlässigen, wenn sich auch z. B. gerade aus den Gold- und Silberemissionen noch manche ungelöste und im Widerspruch zu K.'s Folgerungen stehende Frage aufdrängt, — etwa die nach der Annahme des Titels Pater Patriae durch den Herrscher und ähnliche chronologische Probleme. K. unterscheidet 7 Offizinen, die auf Grund von Legende, Porträt und Rückseitendarstellung voneinander zu trennen sind und deren Münzstätten in Rom, Lugdunum und Narbo gesucht werden. In den zu den 5 wichtigsten Offizinen beigegebenen Diagrammen wird die engverflochtene Stempelkoppelung innerhalb einer solchen Gruppe deutlich. Es zeigt sich ferner, daß bei den Sesterzen ein Aversstempel mit einer ganzen Anzahl von verschiedenen Reversstempeln verbunden ist; bei 550 Exemplaren stehen 154 Vs-Stempel 233 Rs-Stempeln gegenüber. Mit Hilfe der Koppelungen versucht K. die Arbeitsweise und die Organisation der Münzstätten Galbas zu rekonstruieren und zugleich auch die Frage nach der chronologischen Aufeinanderfolge und den Prägeorten zu beantworten. Daß hierbei manches nicht immer überzeugt, liegt vor allem an der (auch von K. beobachteten) Verflechtung der einzelnen Offizinen untereinander, die nach K. (S. 25) jedoch streng zu trennen sind. Bei der Offizin A werden z. B. 8 Vs-Stempel angeführt, die auch bei D erscheinen, während 6 Vs-Stempel von D wiederum bei A nochmals auftauchen. Beide Serien haben ferner 6 Rs-Stempel (3 × Roma, 3 × SPQR ob civ ser) gemeinsam. Die enge Verbindung zwischen den Offizinen A und D zeigen auch die bei beiden vorkommenden gleichen Rs-Typen und eine gemeinsame Legende, die jedoch in der Übersicht S. 61 f. zweimal aufgeführt ist (S. 61, I und 62, XV). Bei D erscheint ein Exemplar mit Rs Libert Aug gekoppelt mit einer typischen A-Vorderseite, ein Falsum, dessen Aufnahme in den Katalog der Vf. S. 98 zu Nr. 287 nicht ganz überzeugend rechtfertigt, ferner noch eine Rs, die von Vitellius weiterbenutzt worden ist. C und E sind verbunden durch 3 gleiche Rs, während mit 3 weiteren Stempeln von Vespasian fortgeprägt worden ist. Ähnliches gilt für G, wo einmal ein Stempel von D, (Rs P 188, S. 37 und im Katalog nicht erwähnt), dreimal von Vitellius, einmal von B und dreimal von Vespasian (im Diagramm 3 fehlt ein Hinweis auf Rs P 152, gleichfalls von Vespasian weitergeprägt) wiederkehren. Nicht ganz klar ist, was den Vs-Stempel eines As (A xii) im Diagramm 5, Offizin G, mit der Offizin A verbindet, da bei A keine Mittelerte angeführt werden. Ohne Berührung mit anderen Serien ist nur F, doch besteht sie nur aus 2 Vs- und 3 Rs-Stempeln mit insgesamt 7 Münzen. Die Problematik der zeitlichen und örtlichen Abgrenzung der Offizinen wird dadurch offenkundig, wengleich K. stets eine Überinterpretation des

Münzmaterials zu vermeiden sucht. Die Serien F und G, von Mattingly u. a. als posthume Prägungen unter Vespasian angesehen, kann K. überzeugend als Emissionen aus den letzten Wochen des Galba erweisen.

Vielleicht hätten manche der Ergebnisse K.'s, unter denen die Diskussion der chronologischen und typologischen Fragen besonders zu beachten sind, durch eine Auswertung der Schatzfunde noch mehr präzisiert werden können. Denn es scheint trotz vieler wichtiger Einzelbeobachtungen doch, daß mit der Stempelkoppelungsmethode allein im römischen Bereich selbst bei begrenzten Untersuchungen nicht zu genügend sicheren Ergebnissen zu gelangen ist. Der Wandel von Vs-Legenden und der Titulatur, der Umlaufsbereich, der Prägeausstoß — gerade bei Galba ist ja die hohe Zahl von 233 Sesterz-Stempeln für nur rund 9 Monate schon auffällig genug, — und auch stilistische Momente müssen in gleicher Weise in Rechnung gestellt werden. So liegt das besondere Verdienst dieser Arbeit nicht zuletzt darin, daß der Vf. als erster einen neuen und zweifellos wichtigen Weg beschritten und damit der Forschung neue Bahnen gewiesen hat.

Peter Robert Franke.

A. N. Zadoks-Josephus Jitta, Portrait of a Great Lady. A Roman Cameo in the Royal Coin Cabinet. Bulletin van de Vereening tot Bevordering der Kennis van de antieke Beschaving te 's-Gravenhage XXXIII, 1958. 5 S., mit 6 Abbildungen.

Neue Untersuchung des aus der Sammlung des Grafen Thoms († 1746) stammenden berühmten Cameos einer vornehmen Römerin im Kgl. Münzkabinett im Haag.

Auf Grund ihrer früheren Porträtstudien stößt die Verf. auch bei der Beurteilung dieses — im frühen 19. Jahrhundert mehrfach imitierten (Wyndham Collection und Pariser «Octavia») — Pracht-Cameos tief in die besonders komplizierten Stilfragen der frühen kaiserzeitlichen Frauenporträts vor: Nach Ausschluß der Octavia, der Julia, der beiden Antonien und der Agrippina mater entschließt sich die Verf. für Livia. Diese Benennung werde auch durch die Konsekration der Livia unter ihrem Enkel Claudius im Jahre 42 n. Chr. gestützt, als der Kaiser seiner Großmutter eine Statue und die Ara Pietatis errichtete. Der Cameo gehöre dem älteren der beiden Typen, dem sog. nodus-Typ des Liviaporträts an, der dem konservativ-retrospektiven Porträtstil der frühen claudischen Epoche gut entspreche.

Ob allerdings eine weiterhin ausgesprochene Vermutung, der Cameo könne aus dem gleichen Stück Achat hergestellt sein wie der ebenfalls auf ein Münzbildschema zurückgehende Pariser Cameo mit dem Messalinaporträt, das von einem Füllhorn mit den Köpfen ihrer Kinder Octavia und Britannicus gestützt wird (Abb. 5-6), müßte trotz überraschender Formähnlichkeit der beiden Steine erst noch an den Originalen nachgeprüft werden.

W. Schw.

Antiquity and Survival Vol. II. No 2/3 1957. *The Holy Land*. New Light on the Prehistory and Early History of Israel. Zu beziehen bei P. Haupt in Bern.

In verdienstlicher Weise haben *Antiquity and Survival* den Haag in Zusammenarbeit mit der hebräischen Universität, dem israelischen Antikendepartement und der Israel Exploration Society, ein Handbuch über die letzten Ergebnisse und Erfolge der israelischen Archäologie herausgegeben, welches durch seine Übersichtlichkeit und sein reiches Bildmaterial besticht. Das Werk wird durch eine Tafelreihe eröffnet, die in schematischer Weise die zu jeder Epoche gefundenen Gegenstände zusammenstellt und vom Paläolithikum bis zur byzantinischen Zeit führt.

Die palästinensische Numismatik behandelt Herr A. Kindler vom Museum Haarez in Tel Aviv in seinem Beitrag: Münzen als Dokumente für die Geschichte Israels. Hier wird die Geschichte der Juden nach dem 2. Tempel (die jüdische Münzprägung beginnt im 4. Jhdt. vor Chr. und endet mit dem 2. Aufstand gegen die Römer unter Bar Kochba 131–135 n. Chr.) anhand numismatischer Beispiele sehr schön beleuchtet. 4 Bildtafeln geben einen summarischen Überblick über die Haupttypen der jüdischen Numismatik.

Für den Kenner der israelischen Archäologie sowie für den Liebhaber der Antike, der auch über altisraelische Archäologie kurz orientiert sein will, ist dieses Handbuch, fast ein kleiner Führer, durch seine Übersichtlichkeit und das reiche, oft neue Bildmaterial von großer Nützlichkeit. Der englische und teilweise französische Text wird im Anhang durch deutsche, italienische, spanische und holländische Zusammenfassungen ergänzt.

D. Lifschitz.

M. Bouvier-Ajam. Histoire du travail en France des origines à la Révolution, Paris 1957. Librairie générale de droit et de jurisprudence.

Ce savant ouvrage n'a pas négligé d'examiner le travail des ateliers monétaires. L'auteur a largement puisé dans les sources numismatiques. Toutefois l'originalité de son étude consiste dans le fait qu'il a replacé le travail des ateliers monétaires dans l'histoire de l'artisanat en général.

L'activité des ateliers monétaires, revue sous un angle plus général, intéressera les numismates en élargissant leurs vues sur le problème de la monnaie en général.

Cette étude comble une lacune, car il est curieux de remarquer que le savant traité de Perrot sur « Les institutions publiques et privées de l'ancienne France », Paris 1935, et Regnault dans son « Manuel d'histoire du droit français », Paris 1939, avaient passé sous silence toute la question des ateliers monétaires, élément important de l'organisation de la France sous l'ancien régime. C. M.

M. Ray. La monnaie estevenante des origines à la fin du XIV^e siècle « Mémoires de la Société d'émulation du Doubs », Nouvelle série, Besançon, 1958, p. 35 ss.

La monnaie estevenante est celle au type de St-Etienne, frappée depuis la fin du IX^e siècle. Dans leur « Essai sur les monnaies du Comté de Bourgogne... », Lons-le-Saunier 1855, L. Plantet et L. Jeannez avaient établi un répertoire de ces monnaies.

M. Ray a examiné ces monnaies du point de vue de l'histoire économique. Son but est, comme il le dit lui-même de : « Décrire la monnaie » bisontine en fonction des échanges, déterminer » les besoins auxquels elle répondait, expliquer » sa naissance, son essor, les difficultés qu'elle » recontra à cause de la concurrence d'autres » monnaies plus favorisées, montrer l'enjeu qu'elle » aura été, les conflits qu'elle déchaîna, tel est » l'objet de cette communication, dont nous rap- » pelons qu'elle n'est qu'un essai, une première » tentative pour voir clair dans des questions » obscures... »

Cette étude est extrêmement intéressante. Elle nous montre la création et la vie d'une monnaie régionale ; on voit par les textes s'imposer progressivement les espèces fortes étrangères, notamment le florin, et la monnaie régionale tomber au rang de monnaie de compte. C. M.

Kurt Köster. Meister Tilman von Hachenburg. Studien zum Werk eines mittelhochdeutschen Glockengießers des fünfzehnten Jahrhunderts. Mit besonderer Berücksichtigung der als Glockenzier verwendeten mittelalterlichen Pilger- und Wallfahrtszeichens. Sonderdruck aus Jahrbuch der Hessischen kirchengeschichtlichen Vereinigung 8 (1957). Mit 16 Bildtafeln, einer Karte und Abbildungen im Text.

Das für die Geschichte der Glocken und des Glockengusses höchst bedeutende Buch, das uns durch freundliche Vermittlung des Herrn Dr. B. Peus zugekommen ist, enthält, wie schon sein Untertitel besagt, auch für die kulturgeschichtliche und künstlerische Seite der Münz- und Medaillenkunde wichtige Aufschlüsse.

Die beliebte Anbringung von Münzen und Münzabdrücken auf mittelalterlichen Glocken ist hier zwar nur in einem Falle zu belegen, da dem

Glockengießer Tilman diese Sitte offenbar fernlag; es ist der Abdruck eines Straßburger Lilienpfennigs an einer Glocke aus dem Jahre 1477 zu Niederburg im Kreis St. Goar. Über den Sinn dieser Sitte kann auch Köster nur Vermutungen äußern; er dachte an die Absicht einer magischen Wirkung im Zusammenhang mit der als Opferhandlung aufzufassenden Sitte, eine Münze in die flüssige Glockenspeiße zu werfen. Vielleicht ist diese Sitte sogar die Ablösung eines sagenhaften Menschenopfers beim Metallguß; vgl. dazu die Novelle «La Vergine maculata» von Francesco Chiesa, die wie andere Werke dieses Dichters wohl auf mittelalterlicher Tradition beruht. Man wird von Fall zu Fall entscheiden müssen – und in vielen Fällen nicht zu einem bündigen Schlusse kommen. Beachtenswert scheint mir, daß es sich im vorliegenden Falle um eine Münze mit dem Mariensymbol der Lilie an einer Glocke handelt, die zwar keine Marienglocke ist, aber eine Marien-Invokation trägt. Jedenfalls wird man Köster darin Recht geben, daß diese Sitte keine bloße Spielerei war; eine solche liegt mittelalterlichem Denken ferne.

Sehr viel häufiger kann Köster Abgüsse von Pilgerzeichen nachweisen. Hier ist der Amulettcharakter (Wetterglocken!) klar, ob die Zeichen nun aus dem Besitz des Auftraggebers oder aus dem Formenbestand des Meisters stammen. Wir finden solche Zeichen von Aachen, Neuß, Worms und von anderen rheinischen Wallfahrtsorten, von Thann im Elsaß, von Rouen und Santiago de Compostela und – nicht die unbedeutendsten – von Maria Einsiedeln (diese S. 71–74 und Taf. IV–V). Die abgeformten Zeichen waren einseitige, meist in durchbrochener Technik hergestellte Güsse.

Nicht ohne Bedeutung für die Münzgeschichte scheint mir auch der Hinweis, daß am Wallfahrtsorte Thann im Sundgau (St. Theobald) von jeher Pilgerandenken gegossen wurden, zuerst die sog. Theobaldsringe, dann auch, 1442 und 1467 nachgewiesen, auch figürliche Zeichen. Der archaische Charakter deutet aber auf viel ältere Vorbilder. Es gab also in Thann schon im 14. Jahrhundert ein metallverarbeitendes Gewerbe, und dies könnte, subsidiär neben der Nachbarschaft der Silbergruben, eine Rolle gespielt haben bei der Wahl dieser Stadt als Münzstätte durch Herzog Leopold IV. im Jahr 1387. F. Bdt.



Tafel II





Tafel IV



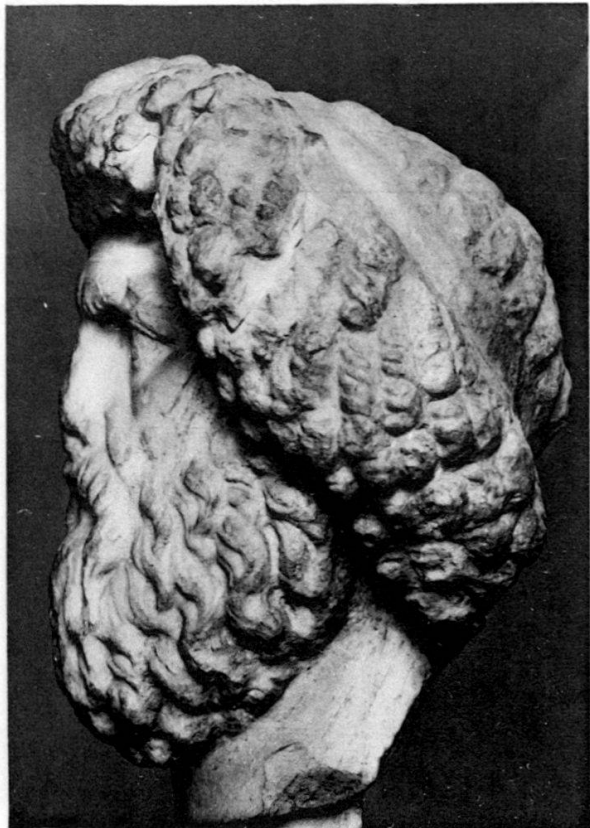
1



2



5



3



4